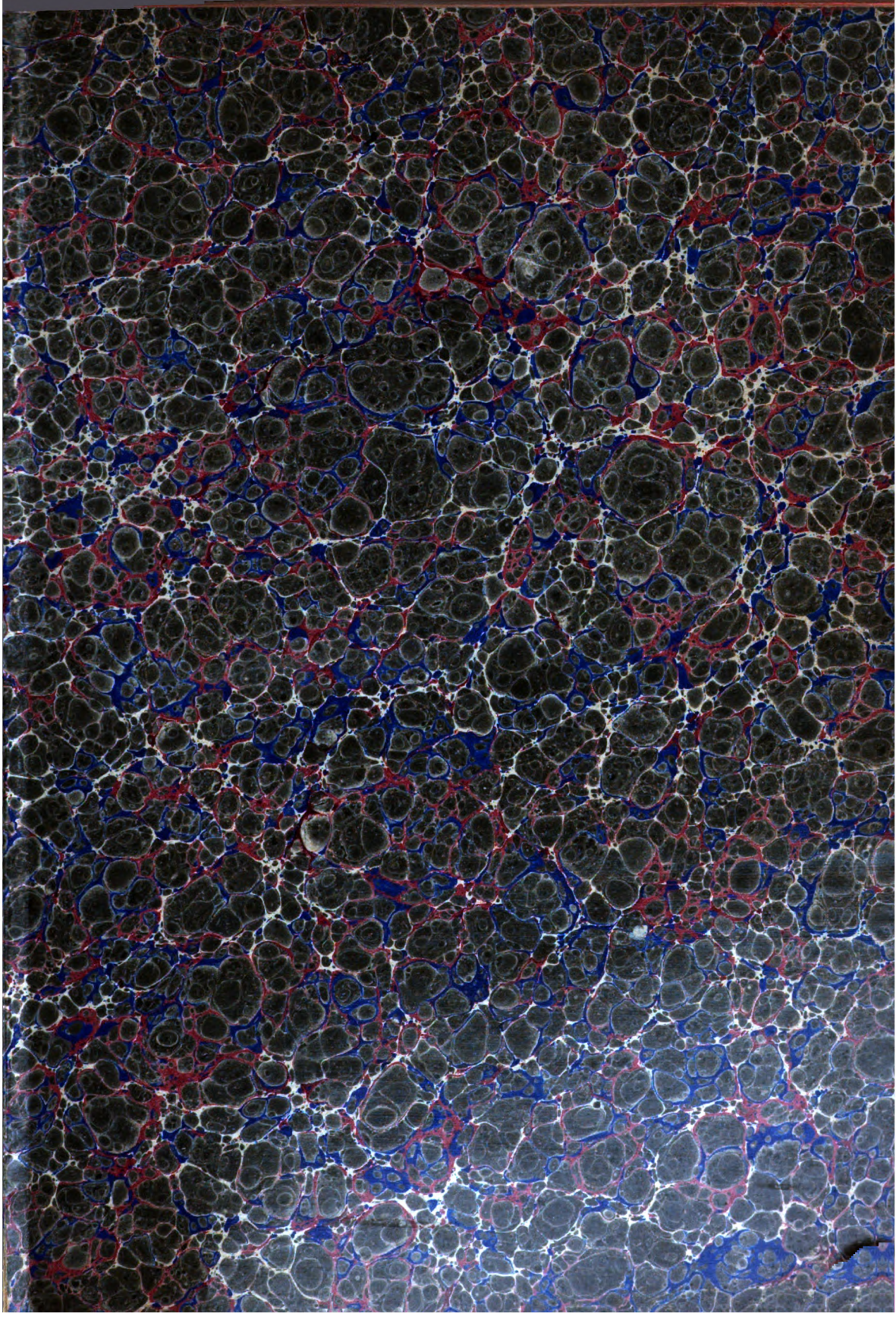
THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MINNESOTA
OMNIBUS ARTIBUS
CLASS 943.96
BOOK Su 13



~~4.25~~

3.50

Madh.

2,50

~~4.25~~

3.50

Math.

2,50

E. Ramus sc.

A PROPOS

DE

L'HERZEGOVINE

PAR

ALI SUAVI

AVEC DEUX CARTES ET UN PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Nous ne cesserons de faire, à tous moments, de loyaux efforts pour concilier les prétentions de la Russie avec la souveraineté de la Porte. A notre sens, le meilleur moyen d'y parvenir consiste à encourager le Sultan à fondre ensemble toutes les populations de son Empire, *et pour que cette œuvre soit efficace et durable, nous croyons qu'il faut que l'honneur en revienne au gouvernement ottoman lui-même, sans qu'une puissance étrangère soit admise à stipuler seule au profit d'une classe des sujets du Grand-Seigneur, à quelque intérêt que ces stipulations doivent se rapporter.* DROUYN DE LHUYS.

EN VENTE

A PARIS
Chez **MAISONNEUVE et Cie**,
15, quai Voltaire,
Et chez l'AUTEUR.

A LONDRES
QUARITCH, 15, Piccadilly W.

A BRUXELLES
A.-N. LEBÈGUE et Cie,
16, rue de la Madeleine.

A CONSTANTINOPLE
Chez tous les Libraires.

1875

943.96
Su13

AU LECTEUR

Né à Islamboul, osmanly-musulman, ayant voyagé dans toute l'étendue de l'Empire ottoman, dans l'Asie Mineure, dans l'Irac, en Syrie, en Arabie, en Afrique et en Europe, j'ai étudié sur place les sciences, les religions, les hommes et les choses, connaissances qui ont fait de moi un Khodja; opposant, à diverses reprises, à la mauvaise politique de quelques Vézirs, opposition acharnée qui a fait de moi un martyr politique, j'ai cru aujourd'hui, à propos de l'Herzégovine, pouvoir donner mon coup de pioche au monument imaginaire de la « Question d'Orient. »

Paris, le 1er Octobre 1875.

ALI SUAVI.

50, avenue de Wagram, Paris.

APR 16 '30 ALLEN

165927

A PROPOS DE L'HERZÉGOVINE

CHAPITRE I

La Question d'Orient existe-t-elle?

Tout le monde sait aujourd'hui qu'il existe une insurrection dans l'Herzégovine.

L'Herzégovine est une *Sandjac* occidentale du Vilayet de Bosnie, enclavée par une grande chaîne de montagnes qui la sépare des autres Sandjacs. La population est de 30,000 Musulmans, 23,000 Grecs, 18,300 Catholiques.

Beaucoup d'aventuriers sont venus du dehors pour créer dans le pays une agitation plus factice que réelle et qui n'a pas un caractère national.

Cet événement a cependant agité toute l'Europe, car, chaque fois qu'un fait ressemblant plus ou moins à une insurrection se présente en Turquie, immédiatement le monde politique cherche à y prendre une part active de façon à ne pas laisser se réveiller la « Question d'Orient. »

Notre intention n'est pas de montrer ici combien il est étrange de voir des hommes d'Etats, ne recherchant que la paix, et ces mêmes chefs du Congrès de la paix universelle, encourager les insurgés en les aidant *moralement* et *matériellement*, au nom de la tranquillité. On connaît en effet les souscriptions ouvertes en Angleterre, en Russie et, par neuf comités, en Autriche.

Curieuse aussi cette dépêche (1) : « Les consuls d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie parcourent ensemble les confins de la frontière autrichienne. Les consuls de France, d'Angleterre et de Russie suivent une route parallèle dans l'intérieur du pays. *Ils chercheront à voir les chefs des insurgés* et à les convaincre qu'ils n'ont à espérer aucune aide des puissances ou des

(1) Dépêche de Constantinople du 12 septembre 1875 (Agence Havas).

principautés et ils leur conseilleront de soumettre leurs griefs au Commissaire de la Porte. »

Nous espérons de leur sagesse qu'ils demanderont à ces chefs — si toutefois ils parviennent à les découvrir — de les renseigner sur leur origine et leur nationalité.

Mais, laissons cela et examinons ce que peut bien être cette « *Question d'Orient* » que l'on essaye de nous faire croire existante, mais endormie, et dont on nous présente le réveil comme un épouvantail.

On a beaucoup écrit sur ses conditions, ses résultats effrayants, ses solutions, mais jamais encore personne ne l'a définie.

C'est un mystère !

D'après ce que nous disait un jour, en 1868, un diplomate anglais : la « *Question d'Orient* » n'est que le sentiment de jalousie inspiré aux nations chrétiennes de l'Europe par les quelques millions de musulmans qui se sont établis en peuple indépendant dans une partie de cette même Europe.

D'après de Lamartine, il existe en Orient un peuple philosophe, noble, généreux, tolérant, mais pour cet écrivain toutes ces qualités s'effacent devant ce seul défaut : il n'est pas chrétien !

D'après M. de Beust, la « *Question d'Orient* » est : « le

problème redoutable de la dissolution de l'Empire Ottoman. » (1).

D'après Fadeef, général de l'armée Russe, la « *Question d'Orient* » est : une *réalité*. Elle renferme un problème cosmo-historique, c'est-à-dire de persuader 40,000,000 de Slaves d'entrer dans l'alliance Russo-Slave (2).

Toutes ces opinions et d'autres de pareille valeur tombent d'elles-mêmes devant la libéralité, la tolérance et les intérêts de l'Europe d'aujourd'hui, toutes n'étant ou que des souvenirs traditionnels des Croisades, ou des ressentiments de l'Ordre de Malte, dont les débris existent encore aujourd'hui, ou enfin que des aspirations *chimériques* du panslavisme.

Laissons de côté les traditions et les connaissances classiques : étudions l'Europe au point de vue de ses intérêts qui représentent aujourd'hui sa base politique.

Nous voyons en Europe qu'il existe quatre gouvernements que nous nommerons *Européens-Orientaux* (3), savoir : l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Em-

(1) Voir sa lettre du 10 novembre 1866 au prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris.

(2) *Opinion sur la Question d'Orient*, par le général Fadeef. Traduit par T. Michel. Londres 1871.

(3) Les Ottomans les ont de tout temps désignés sous le nom d'*Européens-Maritimes* et Napoléon III s'est toujours servi de cette expression, mais nous les nommerons, nous, EUROPÉENS-ORIENTAUX.

pire Ottoman. Ces quatre puissances qui ont dans l'Europe-géographique une population de 80,000,000, en chiffres ronds, possèdent en Orient plus de 258,000,000 de sujets. Par conséquent, il faut admettre que ces quatre gouvernements jouent et joueront en Orient un rôle politique auquel les autres gouvernements n'ont pas le droit de prétendre.

Ce point posé, — et personne ne nous le contestera — nous pouvons dire que la « QUESTION D'ORIENT N'EXISTE PAS, mais qu'il existe DES AFFAIRES ORIENTALES pour l'Angleterre, DES AFFAIRES ORIENTALES pour la France, DES AFFAIRES ORIENTALES pour la Hollande, DES AFFAIRES ORIENTALES pour l'Empire Ottoman.

Et il peut arriver un moment où ces quatre puissances, géographiquement séparées, aient un intérêt commun qui les réunisse sur un même point d'interêt commercial : la route des Indes, par exemple, ou sur un même point d'intérêt politique : l'indépendance et la souveraineté du Sultan (1).

Chacune des parties de ce groupe, qui forme

(1) « ..... Ou les demandes de votre cour n'ont trait qu'aux rapports particuliers de la Russie et de la Turquie, et c'est alors une affaire dans laquelle nous n'avons pas à nous mêler; où elles affectent l'indépendance et la souveraineté du Sultan et *c'est alors une affaire Européenne.* — *Drouyn de Lhuys, lettre officielle, n° 13* (*Documents français.*)

l'*Europe-Orientale*, se trouvera en effet plus réunie aux autres quand S. M. le Sultan Abdul-Aziz aura terminé le chemin de fer de Bagdad dont il a entrepris la construction avec ses propres deniers ; chemin de fer qui, en rajeunissant l'ancienne route des Caravanes, permettra de franchir la distance qui sépare les Indes de l'Europe-géographique en moitié moins de temps qu'il n'en faut aujourd'hui, *même en passant par le Canal de Suez*.

Donc, si l'Empire Ottoman est dans la même situation politique que l'Angleterre, la France et la Hollande, la logique force bien à reconnaître que cet Empire est matériellement et politiquement Européen, qu'il N'EST PAS, lui, la « *Question d'Orient,* » mais qu'il A, comme les autres, *ses questions orientales*.

* * *

Etudions maintenant les puissances en dehors du groupe Européen-Oriental, et toujours au point de vue de l'intérêt qui constitue la base politique.

Ecartons d'abord l'Italie pour laquelle toute entreprise aventureuse ne serait pas actuellement sans anger, car le seul rôle des patriotes italiens doit être

de concourir, avec leur gouvernement, à la réorganisation intérieure, afin de solidifier le principe des nationalités, qui est la pierre fondamentale de l'existence unitaire de l'Italie.

Quant à l'Allemagne, elle attend la possession de Trieste qui lui servira de porte d'entrée dans le groupe formant l'*Europe-Orientale.*

L'Autriche? Ah! voilà l'objectif! Voilà la véritable visée politique cachée et que l'on essaye de dissimuler aujourd'hui sous ces mots : « *La Question d'Orient !* »

Tous ces bruits de *fédération du midi, de démembrement graduel de la Turquie, d'autonomie de la Bosnie* et autres combinaisons *projetées*, mais tout cela n'est qu'autant de piéges tendus à cette malheureuse Autriche.

Voyez notre carte d'Autriche-Hongrie : Son examen suffira pour vous convaincre que cet Empire hétérogène ne représente pas une nationalité. Aussi la Russie voit-elle par lui la réalisation de sa politique de panslavisme dans l'annexion de 12,000,000 de Slaves du Nord, comme l'Allemagne voit le complément de son germanisme dans l'annexion de

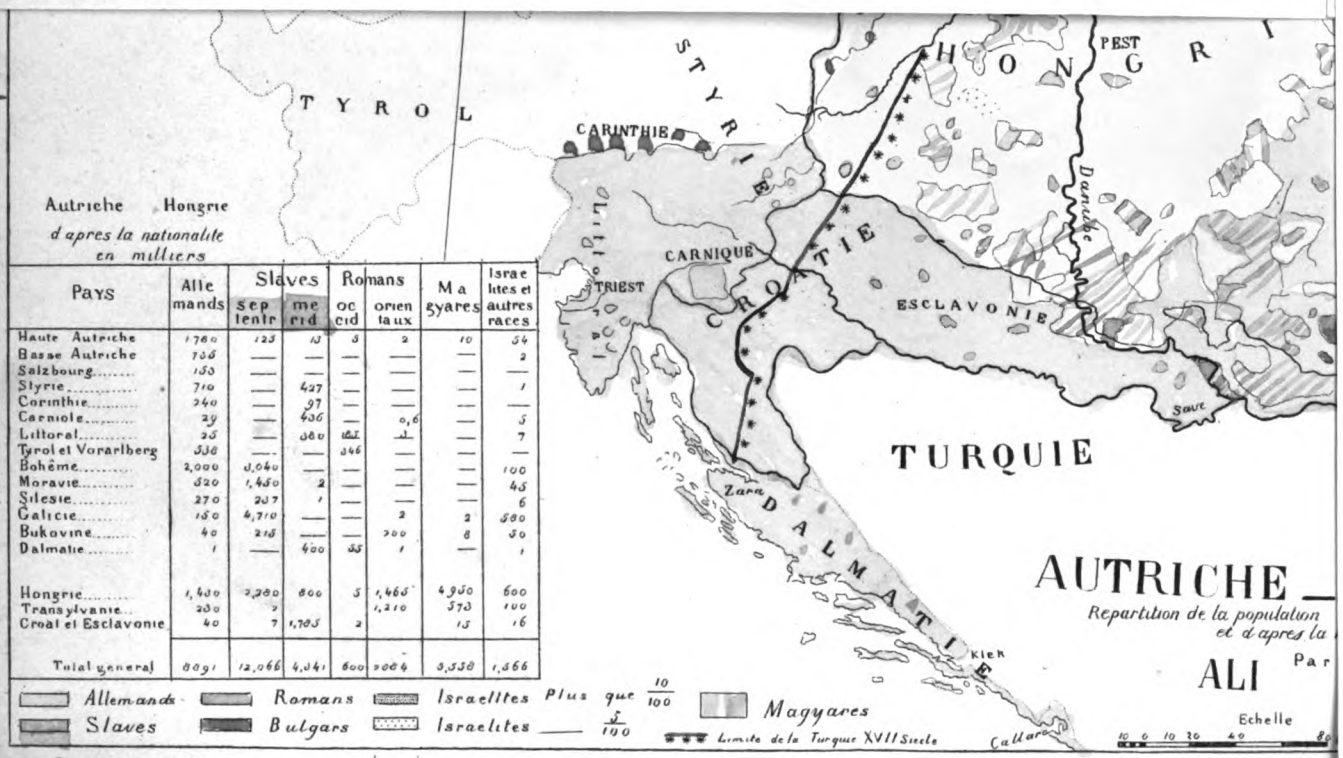
8,000,000 d'Allemands, Slaves et Allemands qui composent cet Empire Autrichien.

Pour la Hongrie, en cas de réalisation de cette politique de dissolution, il ne lui resterait qu'à proclamer son indépendance.

Examinons ce qu'a fait M. de Beust, pour assurer l'avenir de l'Autriche. Cet homme politique est fort habile dans l'art de préparer, mais il ne prévoit pas qui profitera de sa préparation ; c'est lui qui a élaboré le germanisme, mais en croyant toujours créer une unité allemande sans la Prusse et sans l'Autriche. A courte échéance, le temps est venu lui prouver que ce n'est pas à un germanisme qu'il travaillait, mais à une *Prussification*.

Pour l'Autriche, à l'intérieur, en établissant une *Duarchie*, il a élaboré une *Triarchie* et qui sait même si le temps encore ne viendra pas lui prouver qu'il a préparé une *Russification*.

Quant à la politique extérieure, M. de Beust a essayé d'entrer *coûte que coûte* dans l'alliance des puissances par des finesses diplomatiques dont il serait difficile de donner l'idée. Nous avouerons que ce n'était pas chose facile pour un homme d'État autrichien, qui n'était pas même né en Autriche, d'in-



Autriche Hongrie

d'apres la nationalite en milliers

Pays	Allemands	Slaves septentr	Slaves meridd	Romans occid	Romans orientaux	Magyares	Israelites et autres races
Haute Autriche	1760	125	13	5	2	10	54
Basse Autriche	706	—	—	—	—	—	2
Salzbourg	150	—	—	—	—	—	—
Styrie	710	—	427	—	—	—	1
Corinthie	240	—	97	—	—	—	—
Carniole	29	—	436	—	0,6	—	5
Littoral	25	—	380	182	1	—	7
Tyrol et Vorarlberg	530	—	—	346	—	—	—
Bohême	2,000	3,040	—	—	—	—	100
Moravie	520	1,450	2	—	—	—	45
Silesie	270	207	1	—	—	—	6
Galicie	150	4,710	—	—	2	2	580
Bukovine	40	215	—	—	200	8	30
Dalmatie	1	—	400	35	1	—	1
Hongrie	1,450	2,260	800	5	1,465	4,950	600
Transylvanie	250	2			1,210	570	100
Croat et Esclavonie	40	7	1,705	2		15	16
Total general	8091	12,066	4,041	600	3064	9,558	1,566

Grave par Ramus

Imp

troduire tout d'un coup une politique d'oubli et de pardon dans un pays tout saignant encore d'un récent échec — Sadowa — sans s'exposer aux reproches de trafiquer de sa dignité. Tout ce que le premier ministre pouvait faire, c'était — comme dit un auteur anglais — de verser de l'huile sur l'eau agitée et de se prévaloir de toute opportunité compatible avec la dignité de l'État, dont il tenait le gouvernail, pour engager les puissances rivales à se mettre de nouveau d'accord.

En 1866, dans le but d'ouvrir les relations, et par l'entremise du comte de Wimpffen, il exprima son désir à la Prusse d'une prompte révision du traité commercial. Une fois en relation avec la Prusse, il réussit à découvrir l'alliance secrète de cette puissance avec les États du Sud et ne manqua pas d'en instruire immédiatement l'Europe, surtout la France dont il rechercha l'alliance en disant : « M. de Bismarck a plutôt cherché à atténuer la partie des traités conclus avec les États du Sud. Il a surtout insisté sur le caractère purement défensif de ces alliances, qui n'avaient en vue que le maintien de la paix générale (1).... »

(1) Lettre du baron de Beust aux représentants impériaux à Paris Londres et Saint-Pétersbourg (9 avril 1867).

— Maintien de la paix générale!... La guerre de 1870! l'assistance aux insurgés! tout se fait au nom de la paix générale. Ainsi va le monde! —

Une occasion plus belle fut offerte à M. de Beust d'établir ses relations avec la France et la Prusse : Le Luxembourg. Quand la France protesta contre l'occupation militaire de cette province par la Prusse, M. de Beust fit des pieds et des mains pour être choisi comme médiateur entre les deux puissances. Sa médiation acceptée, tout le monde sait comment, dans la conférence de Londres provoquée par lui, il arriva à satisfaire chacune des parties.

Les bonnes relations avec la France et la Prusse ne suffisaient pas au premier ministre autrichien, il fallait aussi nouer de bons rapports avec l'Angleterre et la Russie.

Le soulèvement des Crétois lui en fournit le prétexte. Il réussit, à force de finesse, à faire naître une Question d'Orient qui intéressait trop vivement l'Angleterre pour qu'elle ne répondît pas à ses vues.

Nous ne prétendons pas insinuer que M. de Beust ne concourut pas à étouffer, au profit des Ottomans, l'insurrection crétoise, mais nous devons signaler que ce n'était que justice puisqu'il avait contribué à activer le foyer de la révolte.

Quant à la Russie, voulant lui faire oublier la blessure que lui avait causée l'Autriche en ne gardant pas une neutralité absolue lors de la guerre de Crimée, il rechercha *à tout prix* une occasion de lui être agréable. Il la trouva dans l'article du traité de Paris relatif à la fermeture de la mer Noire aux vaisseaux de guerre russes. Il écrivit donc aux cabinets européens que cet article était humiliant pour la dignité de cette grande puissance.

Mais là ne s'arrêta pas la *diplomatie* de M. de Beust. Il ouvrit des relations avec les orthodoxes de l'Empire ottoman, et, pour lui, la Russie paraissant exercer un protectorat sur ces orthodoxes, il demanda au Sultan de leur accorder des concessions, espérant par ce moyen détruire cette prétendue influence russe, en les obligeant à la reconnaissance envers l'Empire ottoman et l'Autriche. Il obtint pour la Serbie la cession des forteresses ottomanes.

Voilà ce que l'Empire d'Autriche, dans la personne de M. de Beust, a fait depuis Sadowa. Notre intention n'est pas de faire allusion à l'accusation de M. Urquhar à l'égard de M. de Beust, nous voulons seulement signaler à nos lecteurs, en suivant la politique du ministre autrichien, combien il a créé de difficultés à l'Autricoe elle-même et à l'Empire ottoman.

Mais aujourd'hui que M. de Beust n'est plus qu'ambassadeur d'Autriche à Londres et qu'il y a un autre premier ministre: M. le comte d'Andrassy, est-il vrai que M. d'Andrassy soit annexionniste ?

D'après quelques renseignements, M. de Vogué, ancien ambassadeur de France à Constantinople, aujourd'hui plénipotentiaire à Vienne, pourrait nous répondre à cet égard. Le monde diplomatique doit se souvenir de l'incident de Kallay, en 1872, et de la façon dont un consul autrichien a été soutenu par son gouvernement contre le gouverneur-général de Bosnie qui était cependant l'un des plus intelligents hommes d'Etat de l'Empire ottoman ? Et pourquoi, à cette époque, le gouvernement français a-t-il mandé M. de Vogué à Versailles ?

La vérité sur ce déplacement de M. de Vogué, coïncidant avec la politique de M. d'Andrassy est depuis 1872 restée cachée.

Toutefois, l'ancienne *Gazette de Paris* dont on connaissait les intelligences avec quelques membres formant alors le cabinet de Versailles, dit dans son numéro du 27 juillet 1872 :

« Nous avons dit hier un mot des graves éventualités qui motivent le déplacement de notre ambassa-

deur à Constantinople, M. de Vogué. Voici, à ce sujet, quelques nouveaux renseignements :

« L'émotion qui règne depuis quelque temps dans le monde oriental a été provoquée par un voyage qu'a entrepris M. de Kallay, consul général d'Autriche-Hongrie à Bucharest, dans la partie occidentale de la Serbie qui est limitrophe de la Bosnie. Ce personnage s'est ensuite rendu à Sarajévo même, et de là à Mostar (Herzégovine).

« Cette excursion anormale du diplomate austro-hongrois, a paru inquiétante au gouvernement de Stamboul : il a aussitôt donné l'ordre à la police de surveiller avec un redoublement de vigilance les chrétiens de ces provinces qui sont dans un état de surexcitation des plus graves. La coïncidence de ces mesures de sévérité avec le voyage de M. de Kallay est fort commentée dans le monde diplomatique, et l'on parle déjà de velléités annexionnistes du cabinet Andrassy à l'égard de la Bosnie.

« Ces bruits sont trop graves pour être accueillis sans examen ; mais le seul fait de leur mise en circulation et de l'émotion qu'ils soulèvent, jointe à l'attitude hostile, nécessairement affectée par François-Joseph à l'égard de la Russie, a rendu nécessaire la venue à Versailles de M. de Vogué. »

Si en réalité M. Andrassy est annexionniste, il creuse de ses propres mains l'abîme qui engloutira l'Autriche.

En ce qui nous concerne, surtout en présence de la politique actuelle, nous disons comme a dit en 1872 la *Gazette de Paris* : Ces bruits sont trop graves pour être accueillis sans examen (1).

* * *

Quelques mots sur la Serbie où règne en ce moment une grande agitation, tendant à pousser le prince Milan à entrer en hostilités avec son suzerain le Sultan.

Si nous avons un conseil à donner à ce jeune prince, qui ne connaît la Serbie que vue de Paris, c'est de l'engager à se méfier des piéges qui lui sont tendus dans le but de le renverser. Il comprendra sans doute

(1) Mais que signifie aujourd'hui la sympathie de l'Autriche pour les insurgés de l'Herzégovine, comme en font preuve ces paroles de M. Michel Polit, membre du Parlement de Pesth, dans son interpellation au gouvernement lors de l'ouverture de la Chambre (septembre 1875) :

« *L'attitude de l'Autriche-Hongrie, vis-à-vis de l'insurrection* « *en Turquie, a réellement besoin d'une explication, car cette atti-* « *tude est, ou du moins a été ambiguë. Ce n'est point un secret que* « *l'Autriche-Hongrie, au commencement, s'est montrée sympatique* « *à l'insurrection de l'Hrezégovine et qu'on n'a fait volte-face que* « *lorsque, à Constantinople, on a manifesté un grand méconten-* « *tement.....* »

que nous faisons allusion au prince Karageorgewitch, prétendant au trône de Serbie, et qui tente par tous les moyens de le remplacer au pouvoir. Dans le cas où le prince Milan ouvrirait, avec ses quelques milliers de soldats, les hostilités contre la Porte, qui sait si le prince Karageorgewitch, appuyé par ses partisans à l'intérieur et *moralement* soutenu par l'Empire ottoman et les autres puissances à l'extérieur, ne profiterait pas de cette occasion pour réaliser ses projets !

Admettons même que le prince Karageorgewitch échoue, mais la Russie, elle, n'échouera pas. On se souvient en effet que, lorsque Michel Obrenowitch fut assassiné le 10 juin 1868, la Russie travaillait à faire reconnaître comme prince de Serbie, le prince de Monténégro ; — auquel elle donne annuellement 8,000 ducats d'allocation — si le prince Milan a été nommé, c'est grâce à la Sublime-Porte, comme cela ressort de la lettre du baron de Prokesch au baron de Beust, 16 juin 1868.

***

Nos lecteurs déduiront facilement de cette revue politique que « *La Question d'Orient* » n'existe pas, sinon comme un déguisement du mot *Croisade* ou comme une vaine expression diplomatique dont on se sert à l'occasion pour nouer quelque intrigue.

Mais, nous objectera-t-on peut-être, la « *Question d'Orient* » n'existe-t-elle pas au point de vue russe?

Non, répondrons-nous.

Attendu que les Moscovites ne sont pas des *Slaves ;*

Attendu que toutes les populations composant aujourd'hui l'empire ottoman ne forment qu'une nationalité : l'*Osmanly;*

Attendu que le panslavisme inventé par les Moscovites *les met en dehors de l'Europe ;*

Attendu enfin que Constantinople est *imprenable.*

Et pour se convaincre de la vérité des points que nous venons d'avancer, il suffira à nos lecteurs de nous suivre chapitre par chapitre dans les preuves que nous leur fournissons (1).

(1) Nous avons passé sous silence la ligne politique qui a pu être arrêtée dans l'entrevue des trois empereurs, les puissances du Nord, en 1872, parce que, selon nous, les entrevues, les banquets et les toasts sont vite oubliés en cas de conflit et disparaissent devant les intérêts de chacun.

CHAPITRE II

Nationalité

Dans ces derniers temps, les docteurs de politique essayaient de prouver la fausseté des principes régnants.

Voici, d'après eux, ces faux principes :

1° La prépondérance légitime.

2° Les frontières naturelles.

3° Le droit légitime des Etats à l'existence en tant qu'Etats.

4° L'équilibre européen.

Ils disent que la nationalité est la base primordiale des Etats.

Si nous leur faisons observer que les événements et l'action du temps ont amené des modifications dans

l'existence des Etats, ils nous répondent : « Ces modifications, qui ne sauraient être méconnues, méritent tout respect si elles ont été consenties d'un commun accord entre les parties intéressées. »

Voilà une vérité philosophico-politique, c'est-à-dire une vérité praticable.

Pourquoi cette vérité effraierait-elle la Turquie d'Europe, par exemple ? Elle doit au contraire la rendre plus forte.

En 1867, dans une séance du Corps Législatif, M. Thiers, combattant le principe de nationalité, a dit :

« Je vous pose un argument auquel vous ne répondrez pas : Si les chrétiens d'Orient, conformément à vos idées, se jetaient dans les bras de la Russie, trouveriez-vous cela bien ? Si ce que vous dites est vrai, la Russie a le droit d'étendre son empire jusqu'à Constantinople. »

Comment ce grand historien, ce grand homme d'Etat, est-il adepte de ce vieux préjugé !

Qu'entend M. Thiers par le mot de : *nationalité ?*

Qu'entend-il par « *Chrétiens d'Orient* qui se jetteront dans les bras de la Russie, » c'est-à-dire, dans les bras des Sarmates du Nord, par principe de nationalité ?

Admettons que M. Thiers prend, par erreur, le mot *politique* de *nationalité* comme un mot lexicologique signifiant : parenté de race ; en ce cas nous lui ferons observer qu'il n'existe dans l'Empire ottoman aucun élément *Sarmate* ou Moscovite.

Ceux que l'on désigne sous le nom de *Russes* ne sont pas Slaves.

Peut-être M. Thiers entend-il par « *Chrétiens d'Orient* » les orthodoxes qui sont de même secte que les Moscovites. Mais alors nous lui dirons trois choses :

1° Il n'est pas permis à un savant tel que M. Thiers de donner une signification cléricale au mot politique « nationalité. »

2° Pourquoi n'a-t-il pas dit : *une partie* des chrétiens d'Orient, au lieu de dire d'une façon aussi absolue « *les Chrétiens d'Orient* ? »

3° S'il existe des Grecs et des Bulgares orthodoxes parmi les Chrétiens d'Orient, ni Grecs ni Bulgares ne reconnaissent le tzar comme chef religieux, attendu que chacun de ces deux peuples a son patriarche respectif, élu de sa propre volonté.

Non ! répondrons-nous à M. Thiers, ce n'est pas le principe de « nationalité » qui installerait les Moscovites sur le Bosphore, mais bien cette politique d'équilibre dont M. Thiers s'est toujours fait le champion.

C'est cette politique égoïste qui, en foulant obstinément aux pieds les droits des nations, risquerait, si elle devait faire loi, de donner naissance en Europe à des complications dont la Russie saurait profiter pour se frayer, le moment venu, la route de Constantinople.

Loin de partager l'Europe en deux grands États, comme voudraient le faire croire M. Thiers et ses disciples, le principe de «nationalité» sera la sauvegarde des grands comme des petits Etats.

Certains écrivains français, qui ont déclaré déjà ne point approuver le principe de « nationalité, » disent que quelques Etats souffrent de l'unité de l'Allemagne. Nous ne les réfuterons pas, car leurs critiques n'attaquent que « *l'usurpation prussienne.* »

Ce que nous admettons, c'est le principe de nationalité, par conséquent nous reconnaissons une certaine légitimité au désir de l'Allemagne de se constituer en un corps compact de nation. L'Allemagne, en somme, n'est-elle pas sur ce point le seul juge compétent ? Mais l'unité germanique ne gît pas fatalement dans la *prussification* de l'Allemagne : elle peut aussi bien se faire autrement.

Si quelqu'un nous demande s'il existe en Turquie

d'Europe une nationalité, nous lui répondrons : Oui, elle existe ! 2,000,000 de Bulgares, 500,000 Albaniens, quelques centaines de mille de Slaves et de Grecs se trouvent amalgamés avec les 5,000,000 de musulmans, et sont si liés que, si vous étudiez leurs intérêts communs, vous les trouverez constituant une « nationalité » que nous nommons en Turquie : « *Osmanly.* »

Nous en parlerons dans le chapitre IV.

CHAPITRE III

Panslavisme

Le cabinet russe a créé une nationalité à sa convenance : la nationalité slave (panslavisme).

D'après quelques diplomates de nos jours, la Russie peut sans crainte soutenir cette nationalité car elle embrasse la Pologne et la Turquie jusqu'au rivage de l'Adriatique, en un mot tout ce qui en Europe est Russe ou peut le devenir.

La proclamation de cette nationalité est récente. Cette nouvelle doctrine a son historien officiel : Pogodine, son *cheïkh* respecté : Jonine, conseiller d'Etat, et son général : Fadeef. Or, où se trouve aujourd'hui M. Jonine? *Il est consul de la Russie* à Raguse, *d'où est*

sortie l'insurrection de l'Herzégovine et les manifestes écrits qui s'y rattachent!

Qu'était cette fameuse exposition ethnographique de Moscou? Il ne s'agissait guère d'industrie, de commerce et de colonisation dans le toast porté par M. Pogodine, homme officiel, fonctionnaire haut placé, le plus célèbre professeur de l'Université de Moscou, historien de premier ordre et politique très-influent, mais bien d'un appel à la révolte contre le Sultan et l'Empereur d'Autriche.

Ecoutez ce champion du panslavisme s'adressant aux représentants de la grande famille slave attirés à Moscou sous le prétexte de l'exposition ethnographique, le 21 mai 1867 :

« . . . . . .

« J'ai prononcé le nom des Polonais, mais où sont-ils? Je ne vois personne, hélas! Eux seuls parmi les Slaves s'éloignent de nous et nous jettent des regards courroucés. Peu importe! Dieu soit avec eux! Nous ne les excluons pas de notre famille et nous versons des larmes amères sur leur aveuglement. Qu'ils s'aperçoivent seulement de leur position anormale, eux qui sont en alliance étroite avec les ennemis les plus acharnés des Slaves, Autrichiens et Turcs, quand tous

les Slaves s'embrassent entre eux si cordialement. Prions Dieu, qu'oubliant le passé et mettant de côté tout ressentiment, ils se confient à la magnanimité de notre noble et bien-aimé Tzar qui porte le nom de leur premier bienfaiteur Alexandre Ier, parce qu'alors la joie russe et slave serait au comble !

« Je conclus en m'écriant : Vivent les Slaves ! Que le Dieu de miséricorde leur donne, après toutes leurs épreuves, des jours meilleurs et plus heureux ! Que l'entrevue d'aujourd'hui soit le commencement de relations suivies au profit de la science, de l'industrie, du commerce et de la colonisation ! Que cette entrevue profite à tous les idiomes et surtout à l'idiome par excellence (1) que nous avons choisi dans ce but : une seule langue ! *un même alphabet !* Gloire ! Vitalité ! Hurrah ! »

Nous ne voyons pas trop ce que viennent faire la science et l'industrie dans des relatious de la nature de celles que la Russie entretient avec les Slaves de la Turquie et de l'Autriche.

Lisez *La Question polonaise* (2), par Pogodine, vous verrez que la Russie compte 100,000,000 de sujets, car l'auteur fait entrer dans ce chiffre les 20,000,000 envi-

(1) L'Idiome par excellence..... La langue russe est *la seule* sur la terre qui ne possède pas le mot « justice ». — Avis à M. Pogodine

(2) Moscou. Typographie du journal : *Le Russe* (1868).

ron de Slaves *opprimés*, d'après lui, par les Autrichiens et les Turcs.

L'Europe s'effraie de cette doctrine, *si naturelle*, dont le résultat devrait être la réunion de tous les Slaves sous le sceptre du *magnanime* Tzar Allexandre II; mais l'Autriche qui domine sur 16,000,000 de Slaves aurait à craindre plus que tous les autres États!

N'avons-nous pas pour nous guider les précédents de l'histoire et serons-nous dupes de la duplicité moscovite? Est-il possible que les diplomates d'aujourd'hui se trompent sur l'origine de ces soi-disant *Russes?*

Écartons ce nom de *Russes* qui ne désigne ni une nation ni une race, et écartons aussi ce nom de *Slaves* qui désigne un peuple d'une tout autre origine que celle des Moscovites.

Les Arabes, en effet, qui de très-bonne heure ont été en relations amicales avec les Slaves, ont eu bien soin de distinguer les Russes d'avec les Slaves dans leurs descriptions et leur géographie; et les Polonais, qui, eux, sont Slaves, n'ont pas, depuis un siècle, voulu reconnaître leurs dominateurs russes comme Slaves.

Donc, les Moscovites, ne sont pas Slaves; la véritable Europe étudiée ethnographiquement s'arrête au bassin du Dniéper.

« Les Moscovites, dit Henri Martin (1), *Touraniens* de race et de génie, ne sont pas de la Société européenne : ils la troublent et la désorganisent ; ils n'en seront jamais un élément harmonique. Ils doivent traiter avec elle, mais *du dehors*. »

Si, au point de vue ethnographique, la Russie est placée en dehors de l'Europe, il est curieux de remarquer que le principe de panslavisme rejetterait ses inventeurs encore davantage hors de l'Europe civilisée. Le parti panslaviste, en Russie, qui se nomme aussi *parti national* a, en effet, un but défini. Ce but est de régler les affaires d'après le mode moscovite et non plus d'après le mode franco-allemand, qui a eu la haute main jusqu'à ces derniers jours : il est, on le voit, contre la civilisation Européenne.

Le principe sur lequel les Moscovites fondent tout leur édifice politique (panslavisme), n'est qu'une erreur et des plus grossières. Ce n'est pas par le principe, mais par l'intrigue et la duplicité jointes à la force brutale exercée par les Monrawieffs-pendeurs et les Bézaks-égorgeurs que la Russie est parvenue à occuper quelques pays slaves.

(1) *La Russie et l'Europe*, par Henri Martin.

CHAPITRE IV

Les Ottomans

RELIGION. — NATIONALITÉ.

Les Ottomans appartiennent à la religion musulmane. Nous ne parlerons pas ici de l'Islam, ceux qui voudraient étudier les enseignements du Koran au point de vue de l'humanité, de la démocratie, du progrès, de la tolérance, en un mot, de la civilisation, peuvent consulter : *Lettres sur la Turquie*, par Ubiccini ; *Solution de la Question d'Orient*, par Emile de Girardin ; *La Turquie et l'Europe en* 1867, par le duc de Walmy.

Occupons-nous de l'*Unité* des Musulmans. Il n'existe chez eux ni question d'origine ni de division, et ce serait gravement insulter un musulman que de l'appeler : Turc, Bulgare ou Albanien.

M. Tchihatcheff qui hait les musulmans et invite les

puissances européennes à trancher la question d'Orient *par le glaive de Bismark fondateur de deux puissantes nationalités* (1), n'a pas osé nier l'unité islamique. Lisez ce qu'il a dit :

« Les sectaires musulmans constituent une seule grande famille dont les membres sont liés par un sentiment inébranlable de solidarité, sur lequel ils ne transigeraient jamais, surtout vis à vis des chrétiens. Or c'est tout le contraire qui existe parmi ces derniers. La haine que se sont réciproquement vouée les catholiques, les grecs et les protestants est tellement inexorable qu'ils n'admettent aucune communauté d'intérêts entre eux, au point que la mauvaise fortune des uns est un objet de profonde indifférence pour les autres. C'est une triste vérité qui ne manque pas de se faire jour toutes les fois que l'occasion se présente (2).... »

(1) « L'Europe libérale, dit M. Tchihatcheff, ne pourra s'empêcher de saluer M. de Bismark dans le triomphe du drapeau protestant : or, jamais la prépondérance de l'élément protestant n'a été aussi indispensable à la bonne cause qu'aujourd'hui, lorsque le catholicisme ultramontain, encouragé par les fautes de ses adversaires mêmes, s'efforce de relever ses citadelles démantelées pour menacer de nouveau la marche de l'esprit humain. »

On peut voir par ce qui précède que le moscovite Tchihatcheff, membre de l'Académie des sciences de France — en remplacement de l'amiral Beaufort — grand-officier de l'Aigle-Rouge de Frusse, etc., etc., s'il hait les musulmans, n'épargne pas non plus les catholiques.

(2) Tchihatcheff : L'*Asie Mineure*, page 328 et suivantes.

M. Vaillant, en parlant de la question d'Orient, s'exprime ainsi au sujet de l'unité islamique (1) :

. . . . . .

« Pour répondre aux insensés qui rêvent, non pas seulement le partage de la Turkie (2), mais l'expulsion des Turks de l'Europe, il n'est peut-être pas mal à propos de se rendre compte du chiffre de cette population.

. . . . . .

« La population de la Turkie d'Europe, les trois principautés non comprises, étant de 9,000,000, savoir : 6,000,000 de rayahs-chrétiens et 3,000,000 de Turks musulmans (3), il est facile de voir que si la force numérique des chrétiens est double de celle des musulmans, la force morale des musulmans est aussi double de celle des chrétiens, comme trois hommes, unis par une même foi, une même langue, une même tradition, sont plus forts que six hommes divisés entre eux par le rite, la langue et la tradition. »

(1) *Solution de la Question d'Orient*, par J.-A. Vaillant, fondateur du collége interne de Bucharest (1853).

(2) Cette orthographe, adoptée par M. Vaillant, est plus correcte.

(3) Voir nos recherches sur le chiffre de la population dans le chapitre VII.

Les Turcs, en tant que nation, ont été dépeints par quelques écrivains comme une race abâtardie ; ces auteurs nous paraissent ressembler fort à l'auteur du *Voyage aux Indes*, voyage qui s'est accompli dans la chambre de celui qui l'a écrit ; mais M. de Lamartine, bon chrétien, grand voyageur en Orient et peu suspect de partialité, les dépeint ainsi dans son *Voyage en Orient* (1) :

« Les Turcs, comme race d'hommes, comme nation, sont encore, à mon avis, les premiers et les plus dignes parmi les peuplades de leur vaste empire; leur caractère est le plus noble et le plus grand; leur courage est intact ; leurs vertus religieuses, civiles et domestiques sont faites pour inspirer à tout esprit impartial l'estime et l'admiration. Leur noblesse est écrite sur leur front et dans leurs actions ; s'ils avaient de meilleures lois et un gouvernement plus éclairé, ils seraient un des premiers peuples du monde. Tous leurs instincts sont généreux. C'est un peuple de patriarches et de contemplateurs; d'adorateurs et de philosophes ; et, quand Dieu a parlé pour eux, c'est un peuple de héros et de martyrs.

. . . . . .

« Une pareille race d'hommes, selon moi, fait honneur à l'humanité. »

(1) Tome II, page 511, édition Hachette (1859).

Mais ce n'est pas à ce point de vue que nous voulons parler ici de la nationalité turque, mais de l' « *osmanly.* »

Ceux que l'on désigne aujourd'hui en Europe sous la dénomination de « *Turcs* » sont venus du Sari, contrée située au sud de la mer Caspienne. Nous n'avons pas besoin de chercher d'où et quand ils étaient venus dans ce pays, et combien de siècles ils y sont restés; ce qu'il nous importe de savoir, c'est que ce peuple du Sari, avant de pénétrer dans l'Asie-Mineure, était déjà riche et civilisé et n'a jamais souffert d'être appelé « *Turcs,* » ce mot, d'après lui, signifiant non civilisé, c'était la plus grave insulte qu'on pût lui infliger.

Après leur entrée dans l'Asie-Mineure et l'établissement de leur capitale à Brousse, par Othman, ils désignèrent leur nationalité sous le nom de « *osmanly* » — peuple d'Othman — et, après la conquête de Constantinople, pour mieux trancher encore leur séparation d'avec les barbares, ils se créèrent un idiome propre à eux que tout le monde désigne aujourd'hui sous le nom de : langue ottomane, langue qui, comme en font preuve les témoignages de T. X. Bianchi et Kieffer, possède ses astronomes, ses géographes, ses voyageurs, ses poëtes (1), ses moralistes, ses économistes

(1) De Hammer a donné la biographie de plus de 2000 poëtes ottomans.

ses historiens et *peu d'histoires présentent autant d'intérêt que celle des Ottomans.*

Nous ne prétendons pas nier la source de leur origine turque, mais nous voulons expliquer pourquoi l'histoire ottomane, écrite par les osmanlys, dans leur langue, ne renferme que du mépris pour ceux qu'ils désignent sous le nom de *Turks*, nom qu'ils ne s'appliquent pas à eux-mêmes.

Dans la suite, cette désignation d' « osmanly » a été étendue et appliquée par eux à *tout sujet de l'Empire ottoman*, quelle que soit la religion à laquelle il appartienne.

On voit donc péremptoirement que dans cette contrée, que les Européens nomment la Turquie, il existe une *nationalité*, et qu'il n'en existe qu'UNE : l'*osmanly !*

Aussi ne saurions-nous avoir trop d'admiration pour M. Vaillant qui seul, parmi tous les nombreux orientalistes ayant écrit sur l'Empire ottoman, a *pressenti* ce point capital de nationalité quand il a dit en 1853 :

« Il n'y a plus de Turkie ! car les Hongres ou les Huns ne sont plus Turks, mais Hongrois : car les Turks, leurs frères d'origine, sont Osmanlys; car, chrétiens ou mulsumans, les Turks d'en deçà et d'au delà du Danube sont entrés dans la civilisation ou y entrent. Non ! il n'y a plus de Turks barbares, comme

il n'y a plus de Francs ou de Teutons, mais il y a une Turkie qui se police et chez laquelle l'application du tanzimat ne fera bientôt plus qu'un peuple de 21,000,000 de musulmans et de 14,000,000 de chrétiens qui forment la population de ce vaste Empire ! »

Nous nous contenterons de faire remarquer que ces paroles remontent à 1853.

CHAPITRE V

Ce que doivent l'Europe et l'humanité à l'établissement des Ottomans à Constantinople.

« M. le comte de Boulainvilliers qui a écrit « La vie de Mahomet » (1) fait passer le prophète pour un Grand-Homme que la Providence avait choisi afin d'améliorer la face d'une partie du monde. » (2).

On peut dire du Muhammed, descendant d'Othman, qu'il a été choisi par la Providence pour améliorer la face d'une partie de l'Europe, car c'est lui qui, en établissant l'Empire ottoman à Constantinople, a préparé également l'établissement de la paix et de la tranquillité en Europe en réunissant en un même corps de nation des races diverses et de religions différentes.

En faut-il une preuve ?

(1) En arabe : Muhammed.

(2) Lettre de Voltaire au roi de Prusse, 20 janvier 1742.

Quand on étudie l'organisation de l'ancien Empire d'Orient, on remarque la succession incessante des chefs de cet Empire, succession qui donnait forcément lieu, de la part du nouvel Empereur, à des excursions et à des pillages destinés à consolider un pouvoir presque toujours usurpé. On n'a pas oublié, qu'alors comme aujourd'hui, le Danube, le Bosphore, les Dardanelles et le détroit de Messine étaient les grandes entrées de l'Europe, et pour ainsi dire, ses sources de vie. Ces sources étaient sans cesse menacées, souvent même taries par suite des guerres continuelles de l'Empire d'Orient et des excursions des peuplades de différentes races. D'un autre côté, en Europe, les seigneurs qui recherchaient toujours l'occasion d'illustrer leur nom, usant de ces droits que nous signalent les vices du moyen âge, troublaient la tranquilité des peuples et les appauvrissaient par des croisades ou des guerres ne devant profiter qu'à leur ambition personnelle.

Enfin n'omettons pas les luttes religieuses que l'ignorance et le fanatisme ont toujours soulevées.

C'est au milieu de tous ces vices que Muhammed-le-Conquérant vint montrer à l'Europe que l'avenir n'était pas à la eodalité; oui, il a bien prouvé que l'avenir n'appartient pas aux subdivisions territoriales, aux nationalités infinitésimales, mais aux agglomérations qui facilitent l'essor de la civilisation.

Disons-le clairement : Si la paix est maintenue entre les Croates, les Bulgares, les Albaniens, les Bosniaques, les Grecs et autres peuples de races diverses, si une tranquilité relative est établie entre les différents cultes, l'Europe le doit au pouvoir impartial du Sultan. C'est à lui que ces peuples obéissent le plus volontiers, parce qu'il est indifférent à leurs rivalités de races, étranger à leur dissensions religieuses.

Et les Osmanlys ont bien compris les troubles que ne manquent jamais de susciter les changements de gouvernements, car, parmi tous les peuples du monde, ils sont les seuls qui, pendant six siècles, ont conservé et conservent encore leur dynastie régnante.

L'Europe politique peut se rendre compte que rien n'est sacré pour les passions religieuses qui divisent les chrétiens ; le tombeau même de Jésus-Christ serait le théâtre des plus grands scandales si les communions chrétiennes étaient abandonnées à elles-mêmes. La guerre de Crimée, sortie des lieux saints (1), nous dit jusqu'où sont entraînées les puissances étrangères, lorsqu'elles protègent, sans le vouloir, ces luttes sacriléges. Que serait-ce donc s'il s'agissait de diviser l'agglomération fondée par le Sultan ottoman et de

(1) Dissension sur la possession des clés du Saint-Sépulcre.

donner des rois à chacune de ces infinitésimales nationalités ?

C'est une tâche libérale pour les journalistes et les publicistes qui aiment avant tout servir l'humanité, de promulguer sans cesse, de répéter sans se lasser cette page de Lamartine, jusqu'à ce qu'ils l'aient fait comprendre du monde chrétien :

« Le culte de Mahomet est un culte très-philosophe, « qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme : « la prière et la charité. Ces deux grandes idées sont, « en effet, les deux plus hautes vérités de toute reli- « gion ; le mahométisme en fait découler sa tolérance, « que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs « dogmes. Sous ce rapport, il est plus avancé sur la « route de la protection religieuse que beaucoup d'au- « tres religions qui l'insultent et le méconnaissent.....

« Les Turcs sont les gardiens du Saint-Sépulcre. « Possesseurs, par la guerre, de ce monument sacré « des chrétiens, ils ne le détruisent pas, ils n'en jettent « pas les cendres au vent : ils le conservent, ils y main- « tiennent un ordre, une police, une révérence silen- « cieuse que les communions chrétiennes, qui se le « disputent, son bien loin d'y garder elles-mêmes. Ils « veillent à ce que la relique commune de tout ce qui « porte le nom de chrétien soit préservée pour tous,

« afin que chaque communion jouisse, à son tour, du « culte qu'elle veut rendre au Saint-Tombeau Sans « les Turcs ce tombeau, que se disputent les Grecs et « les Catholiques et les innombrables ramifications de « l'idée chrétienne, aurait déjà été cent fois un objet de « lutte entre ces communions haineuses et rivales, « aurait tour à tour passé exclusivement de l'une à « l'autre, et aurait été interdit, sans doute, aux enne- « mis de de la communion triomphante. Je ne vois pas « là de quoi accuser et injurier les Turcs. Cette pré- « tendue intolérance brutale dont les ignorants les « accusent ne se manifeste que par de la tolérance et « du respect pour ce que d'autres vénèrent et adorent. « Partout où le musulman voit l'idée de Dieu, dans la « pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. Il « pense que l'idée sanctifie la forme. C'est le seul « peuple tolérant. Que les chrétiens s'interrogent et se « demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les « destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et « la Kaaba : les Turcs viendraient-ils de toutes les » parties de l'Europe et de l'Asie y vénérer en paix les « monuments conservés de l'islamisme ! » (1).

Mais là ne se bornent pas les services que l'établissement de l'Empire ottoman a rendus à l'Europe.

Le Sultan Muhammed relégua au fond de la Russie

(1) Voyage en Orient. Tome I, page 356 et suivantes.

le pape Schismatique qui avait installé sa chaire papale à Constantinople ; il a donc sauvé l'Europe de la décadence du Bas-Empire.

Un jour a lui ou l'Europe tout entière s'était soulevée pour exterminer les Musulmans : que de ruines, que de dévastations le fanatisme ignorant du moyen âge n'a-t-il pas causées ! que de flots de sang n'a-t-il pas fait répandre !

Eh bien ! n'est-ce pas un immense service que l'Empire ottoman a rendu au monde chrétien en effaçant jusqu'au souvenir même de ces haines et de ces atrocités? Nous voulons faire allusion aux Croisades. Interrogez à cet égard l'osmanly le plus érudit, il ignore ces faits, aucune histoire ottomane ne les détaillant. Ceux d'entre eux qui les connaissent, c'est par les livres Européens, écrits en langue européenne qu'ils les ont appris, et combien n'est-il pas regrettable que les Européens ne se lassent jamais de ressusciter ces sanglants souvenirs !

Mais espérons qu'un jour viendra où l'Europe entière se rendra compte que les croisades du moyen âge n'étaient pas *œuvre évangélique*, Dieu, dans toute religion, n'ordonnant que la paix et la charité !

***

Un de nos amis, fonctionnaire haut placé, fut envoyé très-jeune en France pour y faire ses études. De retour à Constantinople, il traduisit en ottoman l'histoire des Croisades. Un jour, en parlant de sa traduction chez le cheïkh Yahyah-effendi, très-scrupuleux dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, notre ami émettait l'opinion que, l'Histoire des Croisades n'ayant jamais été écrite en langue musulmane, son travail éclairerait les musulmans sur le caractère et la haine des chrétiens. Le cheïkh Yahyah-effendi le regarda et lui répondit avec un petit sourire ironique :

« Brûlez ! Brûlez votre traduction, mon enfant.
« Elle ne servirait qu'à ressusciter un souvenir de
« haine ; si nos ancêtres n'ont jamais écrit cette histoire,
« ce n'est pas à leur ignorance qu'il faut l'attribuer,
« mais à leur désir de ne pas transmettre à leurs
« enfants une cause de divisions. »

* * *

Autre exemple, et celui-là plus récent.

Kemal-Bey, journaliste et ex-gouverneur de Galipoli, traduisit dernièrement l'Histoire des Croisades, telle quelle a été racontée par Voltaire, et essaya de la publier sous le titre de : *Saladin*. Mais la Sublime-Porte

s'en émut, et, après plusieurs délibérations du conseil des ministres, finit par exiler Kemal-Bey à Chypre.

La mesure était peut-être rigoureuse, notre intention n'est pas ici de l'apprécier, mais de montrer combien cette question des croisades, souvenir du fanatisme du moyen âge est peu recevable dans l'empire Ottoman.

On voit d'après cela qu'il reste à l'Europe libérale une grande tâche à accomplir : celle de supprimer ce titre « Question d'Orient » qui ne sert qu'à déguiser le mot Croisade !

***

Nous avons parlé jusqu'ici de l'utilité de l'Empire Ottoman vis-à-vis de l'Europe : examinons maintenant ce que lui doit l'humanité.

Ici nous nous adressons particulièrement aux opprimés, aux réfugiés politiques, aux expulsés, depuis le roi François Ier jusqu'au Caucasien Hassan-Khodja, et nous leur demandons si sur cette terre, où chaque position est une cible que le malheur peut toujours frapper de ses traits, ils croient nécessaire d'avoir un Asile-Patrie (1)?

(1) Le mot « Patrie » pour un Osmanly ne signifie pas la contrée où l'on est né, mais le pays que l'on habite, qui vous nourrit et qui satisfait à tous les besoins matériels et moraux.

Nous entendons par Asile-Patrie un pays qui les accepterait avec leur foi, leur profession, leurs dignités, en un mot avec la position qu'ils occupaient dans leur Patrie-Natale.

Évidemment ils répondront : Oui !

Eh bien ! seul, l'empire Ottoman a été de tous temps et est encore l'Asile-Patrie des opprimés, des réfugiés politiques, des expulsés !

Nous ne nous contenterons pas de citer François Ier, Charles XII, et sous le premier Empire, les nobles émigrés et les officiers supérieurs français, nous voulons parler de milliers et de millions de réfugiés.

Tout le monde sait quel accueil le sultan Abdul-Medjid a fait aux réfugiés Hongrois et Polonais, malgré les violentes protestations de l'Autriche et de la Russie. C'est à propos de cet accueil que le grand publiciste Urquhart nous disait un jour que jamais peuple n'a donné exemple d'un pareil degré d'humanité.

Parmi ces Hongrois et ces Polonais, les uns ont été acceptés dans l'armée avec les grades qu'ils occupaient dans leurs pays, comme d'autres ont été reçus dans la vie civile avec leurs professions ; et, aujourd'hui, à la frontière de la Hongrie, un grand nombre des officiers supérieurs et des généraux qui commandent les forces Ottomanes, sont ces mêmes Hongrois et ces mêmes

Polonais qui, reconnaissants à leur patrie adoptive de les avoir reçus et élevés, au lieu de les laisser persécuter, combattent pour elle et la défendent fidèlement. (1).

En 1845, lorsque la Russie obligeait ses sujets catholiques à changer leur foi, tous ceux qui voulurent rester fidèles à leur religion furent expulsés, et c'est encore l'Empire Ottoman qui les reçut et leur offrit un refuge contre la persécution.

« Je crus, écrivait à cette époque le P. Damien, pré-
« fet apostolique de la Géorgie, qu'il était de mon de-
« voir d'offrir une messe solennelle de mort, pour le
« repos des âmes de tous ceux de nos confrères, qui
« avaient rendu le dernier soupir en Géorgie.

« . . . . . .

« Ici le cœur me manque pour raconter la douleur,
« la consternation de nos pauvres catholiques. On les
« voyait courir à l'Église du matin au soir, tristes, les
« larmes aux yeux, et en si grand nombre que sou-
« vent ils ne pouvaient pas tous y entrer.

. . . . . .

« Nous ne pouvions, sans trahir nos devoirs, aban-
« donner de notre propre mouvement l'Église que le

(1) Que pensent donc ceux qui, aujourd'hui, poussent l'Autriche à déclarer la guerre à l'empire ottoman? Croient-ils que les Hongrois accepteraient cette déclaration et porteraient les armes contre leurs frères émigrés?

« Saint Père nous avait confiée. Alors, un officier de « police alla donner avis de ce qui se passait au géné- « ral Gurco, chef du gouvernement civil, et sur ses or- « dres, le directeur de la police, Spaginski, entra « dans l'église pour nous en arracher. A peine parut-il « dans le sanctuaire, suivi de ses officiers subalternes, « et s'approcha-t-il avec eux pour nous inviter à partir, « qu'il s'éleva du sein de la foule un bruit confus de « pleurs et de gémissements. Je compris alors qu'il n'y « avait plus de ressource. Je me levai, et m'étant re- « vêtu de l'étole, je bénis notre désolé troupeau. — En- « suite nous nous livrâmes entre les mains des minis- « tres de la police. Les catholiques se jetaient en foule « sur nos pas pour nous dire un dernier adieu ; ils « voulaient baiser nos habits et nos mains, et tous bai- « gnés de larmes, ils s'écriaient : « Ah ! père, com- « ment nous laissez-vous orphelins ? Qui nous assistera « au moins au moment suprême de notre mort ! »

« Mais les Russes nous poussèrent hors de l'église « et nous ayant forcés de monter sur les charrettes « qu'on avait préparées, nous firent escorter par des « cosaques, un officier de police et d'autres satellites, « qui ne nous quittèrent plus jusqu'à la frontière de « Turquie. . . . . »

On pourrait trouver des détails plus développés sur

la persécution des catholiques en Russie, dans le livre de M. Émile de Girardin intitulé : *Solution de la Question d'Orient.*

***

Que reste-t-il aujourd'hui de cette grande royauté de Crimée, envahie et occupée par les Moscovites? 13,000 habitants! Tout le reste a émigré dans l'Empire Ottoman où, en un espace de sept années, (de 1860 à 1867) plus d'un million de Caucasiens et de Tartares, tous sujets russes, se sont aussi réfugiés.

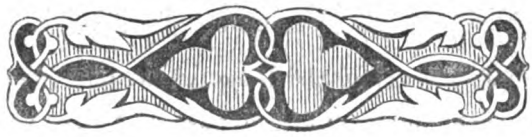
Les osmanlys leur ont donné des terrains, des bœufs, les instruments aratoires qui leur étaient nécessaires et ont bâti pour eux des campagnes, des villages et des villes.

D'après les statistiques officielles publiées à l'exposition de Paris en 1867, 595,000 ont été établis dans la Turquie d'Europe et 413,000 dans l'Asie Mineure et depuis cette date, des Abazakhs, des Circassiens et des Tartares dont le nombre ne peut être évalué à moins de 500,000, ont pris leur refuge chez les osmanlys (1).

(1) Nos lecteurs comprendront facilement que cette hospitalité envers les réfugiés doit grever lourdement le budget des finances de l'empire ottoman et qu'une grosse part de la dette turque doit lui être attribuée.

Le prince Gortschakoff en évaluant à un chiffre si faible la population de l'Empire ottoman fait semblant d'ignorer de combien de millions les propres sujets russes sont allés l'augmenter.

Entre la Russie et l'Empire ottoman, nos lecteurs jugeront lequel des deux pays doit être accusé de mauvaise administration.



CHAPITRE VI

Constantinople et la Russie.

Pour quiconque s'est occupé de l'histoire contemporaine, il est de notoriété incontestable que les vues de la Russie se sont, de tout temps, portées sur Constantinople.

Dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, Napoléon Ier a dit :

« J'ai pu partager l'Empire turc avec la Russie, il « en a été plus d'une fois question entre nous : Cons- « tantinople l'a toujours sauvé. Cette capitale était le « grand embarras, la vraie pierre d'achoppement. *La « Russie la voulait*, je ne devais pas l'accorder : c'est « une clef trop précieuse ; elle vaut à elle seule un « Empire ; celui qui la possédera peut gouverner le « monde. »

Le Mémorial de Sainte-Hélène, vint instruire les cours

d'Europe et leur signaler le danger auquel elles pouvaient prochainement être exposées. Aussi, en 1824, tous les cabinets, qui étaient dans la politique de conservation, donnèrent-ils solennellement garantie pour faire de l'Empire ottoman une barrière contre l'Orient.

En présence de cette garantie et eu égard aux difficultés que n'aurait pas manqué de susciter du côté de l'Europe la possession matérielle de Constantinople, — difficultés que faisaient bien pressentir ces paroles de lord Chatam : « Je ne discute pas avec quiconque me dit que le maintien de l'Empire ottoman n'est pas pour l'Angleterre (1) une question de vie ou de mort. » — la Russie changea de tactique. Au lieu de vouloir conquérir l'Empire ottoman à main armée, cette puissance tenta de l'absorber par une influence affaiblissante; en un mot, elle essaya de s'en faire un tributaire.

En agissant ainsi la Russie avait pour but, étant donnée la possibilité de fermer le Bosphore et le détroit des Dardanelles (2), d'imposer à l'Europe son ambition dominatrice.

Et à l'appui de ce que nous avançons, nous pouvons donner un document officiel, lisez en effet la lettre du :

(1) *L'Angleterre* fait dire à lord Chatam M. Guizot ; *l'Europe* lui font dire les autres historiens.

(2) Voir l'article secret et additionnel du traité d'alliance conclu entre la Russie et la Turquie, le 26 juin 1833.

COMTE DE NESSLROD AU GRAND-DUC CONSTANTIN.

Saint-Pétersbourg, 12 février 1830.

« Le but de nos relations avec la Turquie est celui que nous nous sommes proposé par le traité d'Andrinople lui-même et par le rétablissement de la paix avec le Grand-Seigneur. Il ne tenait qu'à nos armées de marcher sur Constantinople et de renverser l'Empire turc. Aucune puissance ne s'y serait opposée, aucun danger immédiat ne nous aurait menacés, si nous avions porté le dernier coup à la monarchie ottomane en Europe. *Mais dans l'opinion de l'Empereur, cette monarchie réduite à n'exister que sous la protection de la Russie et à n'exécuter désormais que ses désirs, convenait mieux à nos intérêts politiques et commerciaux que toute combinaison nouvelle,* qui nous aurait forcés soit à trop étendre nos domaines par des conquêtes, soit à *substituer à l'Empire ottoman des Etats qui n'auraient pas tardé à rivaliser avec nous de puissance, de civilisation, d'industrie et de richesses* (1) ; c'est sur ce principe de S. M. I. que se règlent aujourd'hui nos rapports avec le Divan.»

(1) On peut voir d'après ce passage qu'à l'encontre de l'opinion émise par certains journaux, le *Times* entre autres, le prince Milan de Serbie et le prince Charles de Roumanie ne peuvent aspirer à constituer leurs principautés en royaumes indépendants, indépendance à laquelle la Russie serait la première à mettre obstacle, ne voulant pas laisser se créer dès *États qui ne tarderaient pas à rivaliser avec elle de puissance, de civilisation*, etc.

L'Empereur, dont parle ici le comte de Nesslrod, était comme on le sait Nicolas Ier. La guerre de Crimée, en 1853, est venue prouver que cette politique de 1830 n'était que momentanée, ou, peut-être, cette guerre même a-t-elle été entreprise pour faire revivre l'influence russe sur Constantinople, que l'alliance prévue des Anglais et des Français avec les Ottomans menaçait.

***

Arrivons maintenant aux faits plus modernes.

Depuis le traité de Paris, soit depuis 1856, la plupart des écrivains politiques qui nous ont parlé et nous parlent encore de la Russie, nous la présentent comme ayant abandonné la politique conquérante de Pierre-le-Grand, Catherine II et Nicolas Ier. Ils disent que l'empereur Alexandre II ne vise qu'au développement de la civilisation, des sciences, du commerce et de l'industrie, au maintien de la paix, de l'équilibre européen et à l'*intégrité de l'Empire ottoman.*

Depuis le désastre de la France, quelques écrivains attribuent à la Sublime-Porte un désir d'alliance avec la Russie ; ils disent que la Porte a besoin de cultiver l'amitié de cette puissance ; quant aux autres, elle peut ne pas s'en soucier. La France et l'Autriche paraissent trop occupées de leurs propres affaires, l'Angleterre

s'efface volontairement, l'Italie n'a pas encore beaucoup d'importance et la Prusse n'a aucun intérêt direct en Orient.

Que devons-nous penser de cette politique pacifique de la Russie, comment devons-nous accueillir ces tendances de la Porte ?

Quant à la politique de la Russie, nous rappellerons à nos lecteurs comment l'auteur officieux de *Russia and the treaty of* 1856 (1) a commenté la lettre du prince Gortschakoff à M. de Nowikow.

Voici la traduction de ce document :

Le Prince Gortschakoff a M. de Nowikow.

« Les bases de cette négociation étaient d'un côté les obligations prises par la Russie et de l'autre les engagements pris par la Porte et ses alliés. Parmi ceux-ci le principal, le seul qui compensait les concessions faites par la Russie, le seul qui pouvait lui faire souscrire à ces concessions, était le principe de la neutralité de la mer Noire. Ce principe n'avait d'autres bases que la bonne foi des traités. Eh ! bien, nous

(1) Russia and the treaty of 1856, by de H. Berlin, 1870. E. S. Mittler and Sohn, booksellers to the King Kochstrasse, 69. E. S. Mittler and Sohn, printers Wilhemstrasse, 122.

demandons ce que sont devenus depuis quinze ans la plupart des traités sur lesquels reposaient les statuts politiques de l'Europe ? Le comte de Beust ne pourrait prétendre que les changements effectués dans l'équilibre des situations et des forces en Europe soient de peu d'importance au point de vue du *statu quo*, créé dans l'Est, par le traité de 1856. *On one side the notion of night is one.* Il ne peut être invalidé sur plusieurs points et être encore valide sur un seul. D'un autre côté l'Europe d'aujourd'hui n'est plus l'Europe qui signa le traité de 1856.

« Les conditions politiques sur lesquelles cette négociation a été conclue sont radicalement changées. Assurément ce n'est pas la Russie qu'on peut accuser d'avoir nui au respect qui est dû au droit. Pendant quatorze ans elle a été son meilleur défenseur en Europe, au point même de nuire à ses propres intérêts. Si ce principe a été affaibli par le cours des événements, la responsabilité ne doit pas en tomber sur elle. Mais quand les traités les plus sérieux ont été anéantis devant ses yeux, quand la valeur des garanties européennes est rendue nulle par les mêmes cabinets qui les ont proposées, quand, pour leur conserver quelque utilité, il faut les refaire d'après les circonstances du moment, alors il est impossible que la Russie seule soit absolument tenue à respecter un principe qui a

cessé de prévaloir dans les transactions politiques, et, surtout, sa sécurité matérielle en dépendant.

« Il est clair que la Russie ne renonce au traité de 1856 qu'après qu'il a été violé par tous les autres. Comme une grande nation, elle a rétabli sa dignité.

« La décadence de l'Empire ottoman est la conséquence d'uue faiblesse intérieure et inhérente, le gouvernement du Sultan, abandonné au pillage et à la débauche, tombe d'année en année dans un plus profond abîme d'inefficace apathie.

. . . . . .

« C'est clairement démontrer que la Turquie ne possède pas en elle-même la force morale pour se joindre à cette grande marche du progrès européen. Ses provinces sont aussi mal gouvernées que jamais et ses revenus aussi peu développés. Malgré ses alliances avec les grandes puissances civilisées, l'énergie et le capital anglais n'ont jamais pu faire aucune utilité importante de ses riches capacités. Ses champs de coton ont produit fort peu en plus depuis la guerre qu'auparavant; l'essai que l'on a fait d'établir des fabriques anglaises sur le territoire turc a généralement manqué; l'ignorance et les idées arriérées empêchent tout progrès industriel. Le progrès moral de la Turquie n'est pas beaucoup plus encourageant. La grande idée agitée en Europe de gouvernement popu-

laire, d'instruction générale et de liberté personnelle a à peine remué la surface stagnante de la société turque.

. . . . . .

« Les arts et les inventions des Européens trouvent un facile accueil dans l'Empire : la Russie est un des États les plus progressifs. Autant que les intérêts du monde en général sont impliqués, il ne peut y avoir aucun doute que la présence de la Russie dans la Corne-d'or soit d'un grand profit pour la civilisation. Le commerce a trouvé un nouveau débouché et passe maintenant par le canal de Suez et la Méditerranée. La Russie sait cela et il lui faut à tout prix une ouverture à la mer. Quand on considère que de vastes terrains sont traversés par le Dniester, par le Sud-Boug, par le Dniéper et par le Don, et que de magnifiques ports donneraient les côtes de l'Azow et du Pont-Euxin, il est évident que la possession du Bosphore et des Dardanelles par son ennemie, la Turquie, est extrêmement dangereuse pour la Russie et elle ne doit pas la subir un instant de plus. La Russie devrait prendre ces Passages; ils lui sont d'une importance vitale. Ces Passages constituent la seule issue pour les produits des provinces méridionales, ils sont les grandes portes du commerce de la Méditerranée et du monde extérieur. La fermeture du Bosphore tue le commerce russe. Si la Russie prend ces passages, elle

ne menacera personne. La raison en a été discutée par M. Cobden dans sa brochure publiée en 1836, passant en revue toute la question des relations russes avec les autres puissances européennes et disant que, si elle occupait la position géographique, à laquelle elle a de si justes droits, sa force militaire n'en serait pas augmentée. Il faut qu'elle possède Constantinople. Si la Russie occupe Constantinople, cette occupation ne menacerait pas les intérêts du commerce britannique.

. . . . . .

« La domination anglaise dans l'Inde est d'un grand avantage. Plus la civilisation se développera de ce côté, et mieux ce sera. l'Angleterre aurait même pu conserver l'Abyssinie, car aucune nation ne proteste contre ses conquêtes dans l'Est. Dans les Indes, *un petit nombre de chrétiens gouverne des millions d'Hindous, mais en Turquie un petit nombre de Turcs gouverne tyrannique-ment des millions de chrétiens.*

« *La Russie a un droit légitime à Constantinople* et son gouvernement en Turquie serait d'un immense profit, non-seulement au point de vue de la prospérité matérielle du pays mais, plus encore, à cause de sa condition religieuse et de son avenir.

« Si l'Angleterre combat pour la Turquie, elle maintient la domination brutale de 2,000,000 de tyrans

musulmans sur 15,000,000 de malheureux chrétiens.

« Le meilleur moyen de résoudre la question d'Orient avec équité, et pour toujours, est que la Russie et l'Angleterre forment une étroite alliance *pour démembrer la Turquie*, l'Angleterre prenant l'Egypte ou lui imposant sa suzeraineté et s'assurant de ce côté autant de territoire qu'il lui en faut pour garantir son passage à ses possessions des Indes, et la Russie prenant Constantinople et les principautés. Les justes demandes de l'Autriche seraient satisfaites. Sans ce but pour sujet, une conférence (1) n'est d'aucune utilité. L'Angleterre et la Russie ne doivent permettre aucun contrat ni s'engager à aucun traité qui prolonge la détestable domination turque sur les chrétiens en Europe. Mais si l'Angleterre *ne veut pas consentir* à démembrer la Turquie, alors, AGISSANT SEULE, la Russie *prendrait* Constantinople. Le misérable gouvernement et la stérilité de l'Empire ottoman sont un scandale et une disgrâce, et même ceux qui considéraient son maintien comme une nécessité verraient maintenant avec plaisir sa chute définitive. Ce serait en vérité monstrueux, si, à

(1) Il est fait allusion ici à la proposition par le prince de Bismark d'une conférence pour vider la question de la mer Noire, soulevée par la dépêche du prince Gortschakoff; à la date du 30 novembre 1870, la conférence a été acceptée et le 12 mai 1871 la neutralité de la mer Noire a été abolie.

ce degré de progrès humain, le peuple anglais dépensait encore du sang et des ressources pour soutenir la vie chancelante de la plus retrogade et de la plus pourrie des civilisations de l'Europe !... »

***

En lisant ce documeut, nos lecteurs s'étonneront sans nul doute d'une violence de langage dont aucun style officieux n'avait jusqu'ici fourni de précédent. Quant à sa logique, elle ne leur paraîtra pas moins étrange et pour n'en donner qu'un exemple prenons cette doctrine : La domination d'une minorité sur une majorité est légitime si ce sont des chrétiens qui l'exercent, elle ne l'est pas si ce sont des musulmans !...

Seul, un Moscovite pouvait inventer semblable droit.

Pour toute réponse à cette justification de la politique russe, nous citerons cette parole du duc de Valmy :

« .... A quoi bon insister sur des vérités trop évidentes « pour qu'il soit besoin de les démontrer? L'Europe « est assez éclairée pour voir que la civilisation a plus « à craindre qu'à espérer de l'établissement des Russes « en Orient. »

Chose remarquable : ce document a eu un devancier analogue dans les notes que lord Seymour, ambassadeur d'Angleterre, adressait en 1853 à son gouvernement et par lesquelles résumant ses fameux entretiens secrets avec Nicolas Ier (1), il offrait au nom de la Russie la possession de l'Égypte et même de Candie, moyennant que l'Angleterre consentît à partager avec la Russie la dépouille de l'Empire turc. Tout le monde sait que ces offres de Nicolas Ier emflammèrent en Angleterre l'opinion publique....

. . . . . .

Il ne serait peut-être pas mal à propos de dire ici quelques mots sur la politique d'aujourd'hui de l'Angleterre.

Peut-être nos lecteurs s'étonneront-ils que les mêmes journaux qui, en 1853, en voyant la *proposition* de la Russie, poussaient l'Angleterre à la guerre de Crimée,

(1) L'empereur Nicolas sondait sir Hamilton Seymour qui était à Saint-Pétersbourg, lui disant que la Russie, l'Autriche et la Prusse partageraient avec l'Angleterre en cas de division de l'empire ottoman. Dans ces conversations célèbres, sir Hamilton Seymour représente l'empereur comme ayant tenu les propos suivants :

« .... *Quant à l'Égypte, je comprends facilement l'importance de* « *ce territoire pour l'Angleterre. Si vous prenez l'Égypte, je n'y* « *mettrai aucun obstacle. Je dirai de même pour Candie : cette île* « *pourrait vous convenir et je ne vois pas pourquoi elle ne devien-* « *drait pas une possession anglaise.* »

Extrait de *Nolan's history of the war against Russia.*

professent aujourd'hui une opinion contraire à savoir : le démembrement de l'Empire ottoman.

Lord Russell, qui alors ministre, a, dans la chambre des communes, déclaré officiellement l'intégrité ottomane par ces paroles : « *La politique bien arrêtée du gouvernement anglais consiste à maintenir inviolable la foi des traités et à soutenir l'intégrité et l'indépendance du gouvernement turc,* » aujourd'hui s'inscrit pour une somme de 50 livres sterlings, afin de venir en aide aux insurgés de l'Herzégovine. Bien plus il a fondé un comité de souscription invitant tous les Anglais à se joindre à lui pour accélérer le démembrement de l'Empire ottoman, comité qui, chose plus curieuse encore, est présidé par J. Lewis Farley (1) !

Mais là ne s'arrêtent par les revirements de lord Russell ; le 2 septembre 1875 il se contente de détacher seulement l'Herzégovine de l'Empire ottoman, et le

(1) Voir la circulaire du 2 septembre 1875 reproduite dans la *République française* du 6 septembre.

Quant à l'ouverture solennelle du comité, voici la dépêche communiquée à tous les journaux par l'Agence-Havas :

« Londres, le 9 septembre 1875.

« La réunion en faveur des insurgés de l'Herzégovine était peu « nombreuse. Après la lecture de la lettre du comte Russell à sir « Farley, l'assemblée a adopté des résolutions dans lesquelles elle « témoigne de sa sympathie pour l'insurrection et elle s'engage à « l'aider par tous les moyens possibles.

9 du même mois, sept jours après, empêché par des raisons de santé de présider le comité qu'il a institué, il écrit à sir J. Lewis Farley une lettre dont il nous suffira de prendre cet extrait :

« .... *Moi-même je souhaiterais de voir la Thessalie* « *et l'Albanie redevenir des provinces grecques.*

Qui est sir J. Lewis Farley?

C'est l'auteur de : *The ressources of Turkey* (1), et il était hier encore CONSUL OTTOMAN à Bristol!

Excellente leçon pour la Sublime-Porte et qui l'engagera à mieux choisir dans la suite les hommes appelés à la servir.

Quel changement dans un espace de vingt-deux années!

A quelle cause faut-il l'attribuer?

Est-ce aux liens de parenté conclus récemment entre les deux maisons d'Angleterre et de Russie?

Est-ce à l'influence de lord Derby, politique d'une école partisane de « *la royauté des Slaves du Midi?* »

Est-ce peut-être enfin à l'acceptation par l'Angleterre du partage de la Turquie?

L'Europe ne tardera sans doute pas à connaître la

(1) Ne pas confondre avec « *Turkey and its ressources,* » par Urquhart qui lui ne peut devenir un rénégat politique.

vérité, quant à nous notre opinion est que, quelle que soit la cause de ce changement, elle disparaîtra devant l'intérêt général de l'Angleterre.

En effet, lord Derby, comme homme, a ses opinions politiques privées, mais si l'Angleterre parlait par la bouche de son ministre, ce même lord Derby dirait aujourd'hui, à propos de l'Herzégovine, tout comme il a dit en 1866 à propos de Belgrade (1) :

« Je connais votre manière de voir et celle de la « France, que j'approuve entièrement, avec la nuance « peut-être que nous considérons cette question « *comme une affaire qui regarde essentiellement la Tur-* « *quie et où nous n'avons pas à nous mêler*. Nous avons « conseillé à Constantinople de faire des concessions; « c'est au gouvernement turc à décider s'il croit devoir « en faire. *S'il refuse de sortir de Belgrade, il est dans* « *son droit....* »

***

Que lord Russell veuille bien nous permettre de le lui dire; il croit peut-être servir les intérêts des « *Slaves du Midi*, » tandis que les avantages en reviendront à ceux que l'on nomme improprement « *les*

(1) Lord Derby au baron de Beust, par l'intermédiaire de M. de Kalmoky, ambassadeur. Lettre de Londres du 5 décembre 1866.

Slaves du Nord! » car il existe une insurrection dans l'Herzégovine, mais il n'existe pas d'insurrection *herzégovinienne*!

On sait, en effet, que de longue date il y a en Bosnie des agents et des comités étrangers dont la mission est de fomenter des troubles; la police et les tribunaux de l'Empire d'Autriche ont, combien de fois, arrêté et jugé des bandes d'aventuriers essayant de franchir la frontière de l'Empire ottoman et d'y faire pénétrer une grande quantité d'armes et de munitions! Les jugements ont été publiés par toute la presse et les journaux anglais eux-mêmes nous en fourniraient une complète collection.

« Personne n'ignore, écrit le duc de Valmy, en 1867, « que la Russie a la main dans toutes les conspirations « qui se trament contre l'Empire ottoman. Un journal « allemand, qui n'est pas suspect, publiait il y a quel- « ques temps la note suivante : « Il ne faudrait pas « cependant espérer que l'ordre va se rétablir définiti- « vement. La Russie, au contraire, va poursuivre ses « desseins. Outre le comité de Bucharest, il y a des « comités analogues, à Belgrade, en Grèce et dans le « Monténégro. *Celui de Bosnie a fait jusqu'ici d'inutiles « efforts pour soulever le pays et agiter l'Herzégovine,* « mais les dernières dépêches annoncent qu'une nou- « velle bande armée, d'une centaine d'hommes, vient

« d'entrer sur le territoire ottoman par la frontière
« occidentale de la Serbie. L'argent ne manque pas aux
« comités et *il faut s'attendre à ce que les tentatives avor-*
« *tées soient reprises.....* »

* * *

En ce qui concerne les tendances de la Turquie, le point de vue critique de cette brochure se basant sur les intérêts, nous adresserons ces quelques mots à la Sublime-Porte :

Douée, par sa situation géographique et la fertilité de son sol, de grandes ressources naturelles, la Turquie n'a besoin que de deux choses : le TALENT et le CAPITAL.

Où les Ottomans trouveront-ils ces deux choses? Nulle part ailleurs qu'en France et en Angleterre!

Ces deux puissances, en effet, ne se contentent pas de protéger l'intégrité de la Turquie par des traités destinés à être violés — comme le traité de Paris — mais en l'aidant, par le *capital*, à exécuter un système de chemins de fer qui fera, dans tout le pays, l'office d'agent progressif, et en lui fournissant des professeurs, des officiers de terre et de mer, en un mot le *talent*.

Eh bien! quel intérêt peut trouver la Turquie dans son alliance avec la Russie, qui cherche elle-même ses talents et ses capitaux en France et en Angleterre?

CHAPITRE VII

La population de la Turquie d'Europe

Il règne beaucoup d'erreurs dans les statistiques actuelles de ce pays.

M. Albert Hans, de la Société de géographie, dans sa Carte des grandes nationalités, et M. Elisée Reclus, dans sa Géographie universelle, ont à peu près partagé la Turquie d'Europe entre les Slaves du Midi et les Grecs.

Le prince Gortschakoff a donné 2,000,000 comme chiffre de la population turque; d'après M. Lyard, c'est 3,000,000; d'après Tchihatcheff, ce n'est qu'une *poignée;* d'après M. Jakchitch (1), la population musulmane est de 3,609,455: enfin, d'après *la Turquie à l'exposition de* 1867, elle est de 6,103,000.

Nous pouvons donner sur ce sujet un chiffre plus

(1) Voir l'almanach de Gotha de 1875.

exact. Pendant notre voyage sur les bords du Danube, les préfets des provinces de la Turquie d'Europe reçurent l'ordre d'établir une statistique exacte de la population musulmane, et de la communiquer au ministère des finances. Nous avons été à même de voir sur place quelques-unes de ces statistiques, et, après notre retour à Constantinople, nous avons vu confidentiellement l'ensemble de ces statistiques réunies chez le ministre des finances.

D'après ce document officiel, le chiffre de la population musulmane était de 3,800,000, et la date de ce dont nous parlons est encore récente, elle remonte à 1866.

Il faut ajouter à ce chiffre au moins 600,000 résultant des émigrations tartares et caucasiennes, et 82,539 soldats musulmans qui résident toujours dans cette partie de l'Europe.

La logique nous fait un devoir de joindre à ces chiffres les 600,000 musulmans de la partie asiatique de Constantinople : tout le monde sait, évidemment, que si le Bosphore sépare géographiquement l'Europe de l'Asie, ce détroit ne sépare pas administrativement la préfecture de Constantinople de ses villages de l'Est, par conséquent de Scutari à Gueïbuzé, la population appartient politiquement à l'Europe.

Si l'on additionne ces différents chiffres, on trouve

5,082,539 musulmans — *accroissement non compris* (1) — et il ne faut pas oublier que ces 5,000,000 de musulmans sont appuyés au point de vue militaire par les 17,000,000 de musulmans de la partie Asiatique et Africaine de l'Empire.

***

A combien, maintenant, estimez-vous la population totale des possessions *immédiates* de l'Empire ottoman dans la Turquie d'Europe?

D'après M. Jakchitch elle est de 8,397,529, — île de Crète comprise, — mais d'après les calculs publiés par le major autrichien Zur Helle, dans l'*Austria*, du 7 juin 1873, elle est de 9,791,582, — île de Crète comprise. — Si l'on ajoute à ce chiffre la partie géographiquement asiatique de Constantinople qui est de 796,000, — 600,000 musulmans et le reste en majorité arméniens, quelques catholiques-grecs et quelques juifs — on obtient 10,587,582.

D'après nous ce chiffre doit être le plus exact, car malgré nos nombreuses recherches au cours de nos voyages, nous n'avons pu parvenir à établir le chiffre de la population même à 10,000,000.

Les statisticiens qui jusqu'ici nous donnaient 12,000,000 comme chiffre total de la population de la

(1) En Turquie l'accroissement annuel de la population est de 0,030, tandis qu'en Russie il n'est que de 0,010.

Turquie d'Europe, commettaient l'erreur de compter les Bulgares pour 4,000,000 alors qu'ils ne sont à peu près que 2,000,000.

On peut donc conclure de cette statistique que les musulmans ne sont pas en minorité dans la Turquie d'Europe — comme le disent les Russes — mais entrent dans la population au moins pour une moitié. Les membres de cette moitié sont unis par une même foi, un même culte, tandis que l'autre se divise ainsi :

341,000 Catholiques-Romains;
76,894 Israélites;
214,000 Zinganes;

le reste se compose d'Orientaux, Catholiques-Grecs, Arméniens et autres (1).

Si nous avons décomposé ainsi ces statistiques de la population de la Turquie d'Europe, c'est pour répondre à ceux qui persistent à la juger d'après les races et les cultes, mais nous rappelons en passant que pour

(1) Une remarque en passant, c'est qu'en Turquie la population chrétienne des femmes est à peu près dans la proportion de 2 contre 1 comme l'a prouvé dernièrement la statistique du Vilayet du Danube (Bulgarie); sur 3,000,000 d'habitants on a trouvé 2,000,000 de femmes, de même dans le Vilayet de Janina; dans la ville elle-même de Janina on a compté 3850 hommes et 5850 femmes; à Zagori la population chrétienne féminine s'élève à 14,040 et la population masculine à 9360.

nous, osmanly, il n'existe politiquement dans l'Empire ottoman qu'une seule nationalité : l'Osmanly !

***

Ces 10,000,000 d'habitants, moitié musulmans et moitié de différents cultes, sont si liés, si amalgamés, leurs intérêts sont si solidaires qu'un démembrement de la Turquie par l'établissement d'une *royauté des Slaves du midi*, ou d'une *fédération de la Turquie d'Europe* est géographiquement et matériellement impossible.

A ceux qui veulent fonder une « royauté de Slaves du midi », nous demandons dans laquelle des six provinces de la Turquie d'Europe ils peuvent prendre leurs Slaves ?

Est-ce dans la *Serbie turque*, comme vous la nommez et que nous, osmanly, nous trouvons comprise dans la province de Prisrend ?

Eh ! bien, mais dans ce Vilayet (province) il y a 789,934 musulmans et 550,537 chrétiens de tous cultes et israélites ?.....

Que fera-t-on de cette majorité musulmane ? et des catholiques ? et des juifs ? et des protestants évangéliques, enfin des différentes sectes ?

Est-ce dans la Bosnie ?

Mais dans le Vilayet de Bosnie il y a 444,404 musulmans, 454,787 catholiques-grecs, 181,681 catholiques-romains, 3833 juifs, 15,461 zinganes (1)!.....

Que pensent de ces chiffres les partisans de royauté des Slaves du midi et où prennent-ils leurs Slaves-orthodoxes? A peine les trouveraient-ils dans la proportion de $\frac{1}{10}$ répandus et disséminés sur toute l'étendue de la Turquie d'Europe.

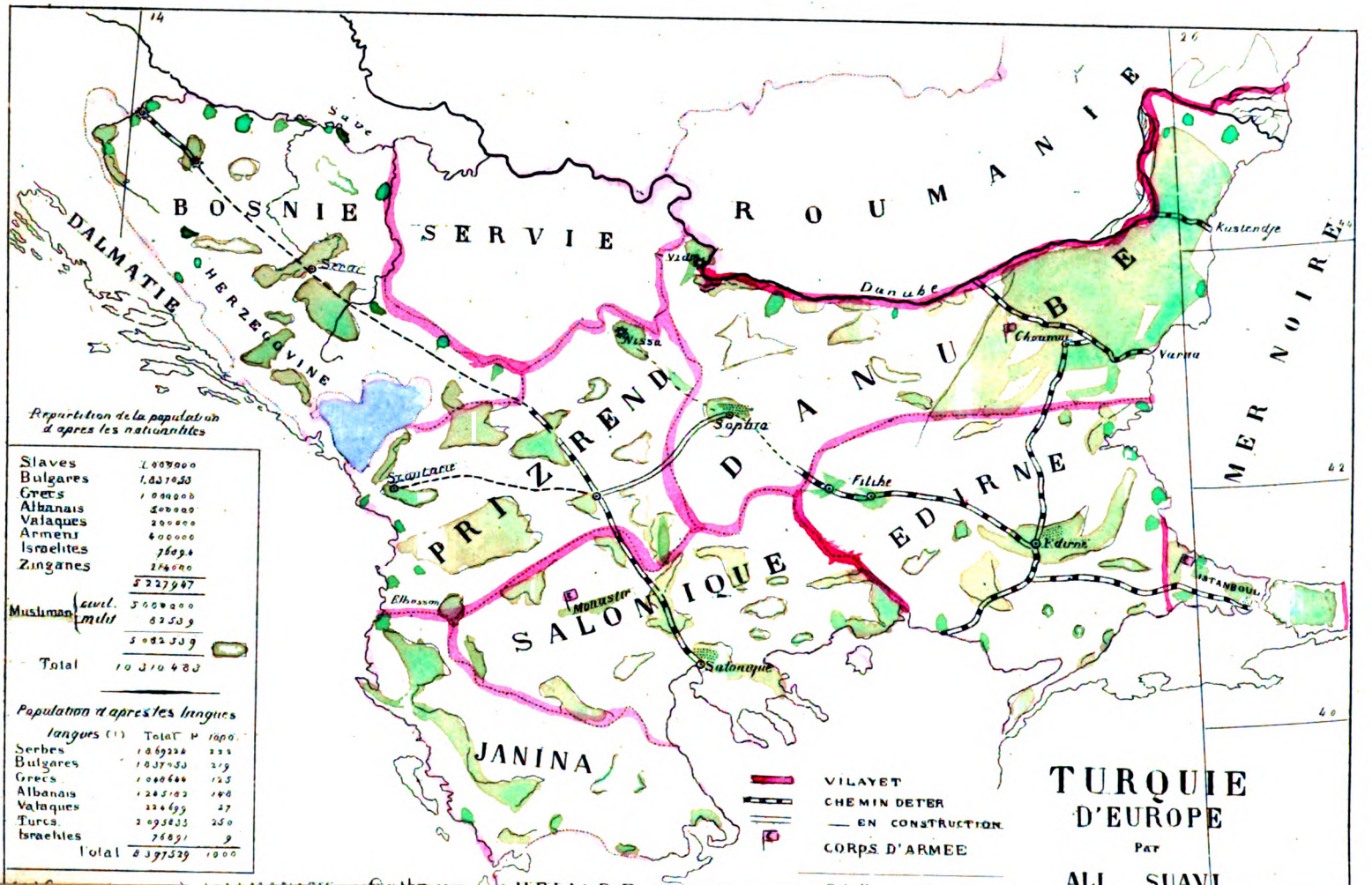
Est-il sensé de faire une boucherie pour exterminer 9,000,000 d'hommes au profit d'*un* million? C'est M. Layard qui interrogeait dans ce sens, en 1868, la chambre des communes en Angleterre au sujet du démembrement de la Turquie.

Que dira aujourd'hui ce même M. Layard, anglais, à lord Russell anglais, qui établit un comité pour venir en aide aux insurgés de l'Herzégovine *moralement* et MATÉRIELLEMENT ?

Mais nous croyons inutile de donner de plus longues explications à cet égard, la carte jointe à notre brochure devant suffire pour compléter nos détails sur la Turquie d'Europe (2).

(1) Cette statistique est tirée du rapport du consul Blau.

(2) Seulement les chiffres des tableaux de population de cette carte ne sont reproduits par nous qu'en raison de la nouveauté et de la célébrité des statistiques dont ils sont tirés.



TURQUIE
D'EUROPE
Par
ALI SUAVI
BOSNIE
SERVIE
ROUMANIE
DALMATIE
HERZEGOVINE
PRIZREND
DANUBE
EDIRNE
SALONIQUE
JANINA
MER NOIRE
Save
Serai
Vidin
Danube
Kustendje
Nissa
Chouma
Varna
Sophia
Filibe
Edirne
ISTANBOUL
Scoutarie
Elbassan
Monastir
Salonique
VILAYET
CHEMIN DE FER
— EN CONSTRUCTION
CORPS D'ARMEE
Repartition de la population d'apres les nationalites
Slaves 1.000000
Bulgares 1.837053
Grecs 1.000000
Albanais 500000
Valaques 200000
Armeni 400000
Israelites 76894
Zinganes 214000
5 227947
Musliman civil. 5000000
milit 82539
5 082539
Total 10 310 483
Population d'apres les langues
langues (1) Total P 1000
Serbes 1 869224 222
Bulgares 1 837053 219
Grecs 1 048644 125
Albanais 1 245182 148
Valaques 224699 27
Turcs 2 095833 250
Israelites 76891 9
Total 8 397529 1000

CHAPITRE VIII

Forces ottomanes et forces russes.

La Turquie peut à elle seule soutenir le choc de la puissance russe.

C'est une erreur générale en Europe de croire qu'à défaut du secours des puissances occidentales, Constantinople tombera aux mains des Russes.

Cette erreur provient sans doute de ce que la Russie compte 83,000,000 d'habitants et que l'on *croit* qu'il y existe une unité religieuse, tandis que la population de l'Empire ottoman ne s'élève pas à la moitié de celle de la Russie et l'on *sait* qu'il n'y existe pas d'unité religieuse.

Il est vrai que la Russie a une population de 83,260,000 habitants, mais, pour une guerre, la Russie ne peut pas compter sur le royaume de Pologne,

le grand duché de Finlande, la lieutenance du Caucase, la Sibérie et l'Asie centrale, parce que les habitants de ces cinq pays sont de toute autre race et de *toute autre religion* que les Russes. Il faut par conséquent diminuer plus de 20,000,000 : ajoutons-y encore 10,000,000 pour les sujets musulmans, israélites et catholiques-évangélistes qui ne se battront jamais pour *la défense de la foi orthodoxe* — termes dont s'est servi Nicolas Ier dans son manifeste, le 14 juin 1853.

Il reste donc 53,000,000 que l'on représente comme Russes-Grecs : mais parmi eux (1), il y a :

8,000,000	de Baskobnisks
5,000,000	de Starowerzs
2,000,000	de Bespopows, et
500,000	Skopzis

donnant ensemble 15,500,000 qui sont hérétiques-fanatiques.

Il reste donc 37,500,000, chiffre exact sur lequel la Russie peut compter prélever son armée.

On peut comprendre en outre, d'après ces données, que la Russie serait contrainte de diviser son armée pour maintenir ces 46,000,000 d'hommes que la force brutale seule a rendus sujets du Tzar.

(1) Les chiffres suivants sont tirés de : *Statistique de la Russie*, par Pawleff, 1872.

La guerre Franco-Prussienne est venue démontrer qu'un gouvernement, qui a imposé à son peuple le service obligatoire, l'a fait depuis longtemps instruire et exercer en vue d'une grande guerre, a complété tout le matériel de compagne, armes, canons, munitions et jusqu'aux ambulances, ce gouvernement même ne peut lever plus de 30,000 hommes par million de population.

Or ce calcul ne peut pas être applicable à la Russie parce que plus de la moitié de ces 37,500,000 Russes Grecs ignorent ce que c'est qu'un fusil, l'arc étant encore l'arme dont ils se servent.

Par conséquent, ne jugeons pas les forces réelles de la Russie d'après les chiffres non moins officiels que chimériques donnés par les statisticiens.

Pour quelque guerre que ce soit, en faisant les plus grands efforts, la Russie actuelle peut mettre en ligne au plus 600,000 hommes, desquels, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, elle serait forcée de distraire au moins 200,000 pour garder ses frontières et maintenir la paix intérieure.

***

Quant à l'Empire ottoman, il est bon de remarquer que sa puissance n'est pas amoindrie et que bien au contraire il est aujourd'hui plus fort qu'il n'a jamais

été dans aucun temps. De nos jours, en effet, il n'existe ni déré-beïy, ni Pachas démagogues qui troublent l'unité intérieure : ce vaste empire ne reconnaît qu'un chef : le Sultan, et n'obéit qu'à lui.

En ce qui concerne la diversité des religions, cette objection est de nulle valeur, l'armée ottomane n'étant formée que de soldats musulmans.

Tout le monde sait que la Turquie peut faire tenir la campagne par 400,000 hommes exercés et patriotes.

Nous n'entendons pas ici appliquer au mot « patriote » la signification vague qu'on lui donne habituellement en France, mais nous entendons dire par patriotisme *l'attache matérielle* à la patrie. Chaque musulman en effet possède du terrain : Sa richesse consiste en possessions immobilières, il ne peut donc emporter sa fortune avec lui, aussi la retraite ne lui est-elle pas possible, il n'a que deux alternatives : La Victoire, ou la Mort !

On peut donc prévoir quelle serait l'issue d'une guerre entre ces soldats-propriétaires et les serfs-russes (1).

Les 400,000 hommes dont nous avons parlé forment l'armée régulière, mais en cas de besoin, l'Empire otto-

(1) « En Russie, l'homme et le sol sont inféodés au 60,000 familles composant la noblesse. Les serfs disciplinés cruellement à

man peut faire une levée de Bosniaques, d'Albaniens et de Circassiens (1), trois peuples dont la valeur guerrière est proverbiale, et le contingent fourni par cette levée ne serait pas de minime importance.

Le grand géographe Malte-Brun a véridiquement écrit que le pacha de Bosnie pouvait aisément lever 80,000 Bosniaques dont 30,000 suffiraient à défendre les forteresses tandis que les 50,000 restants tiendraient la campagne.

On se souvient, en effet, qu'en 1737, alors que toutes les forces ottomanes étaient occupées à lutter contre la Russie, l'Autriche, alliée secrète de la Russie, violant les traités, entra à l'improviste en Bosnie par cinq points opposés (2) avec 150,000 hommes. Malgré l'absence des soldats turcs et le départ de 5,000 volontaires partis pour combattre les Russes, les Bosniaques, non-seulement prirent les armes, mais tinrent tête aux

une servitude atroce, sont indifférents à tout ce qui les entoure. » (*Mœurs et organisation de la Russie*, par Germain de Lagny.)

Il est vrai que le prince Gortschakoff peut faire valoir l'affranchissement de 23,000,000 de serfs ; mais ce sont ceux du domaine impérial et il reste à affranchir 24,000,000 de serfs inféodés aux nobles.

(1) On a pu lire la dépêche publiée dans tous les journaux de fin de septembre 1875, mentionnant l'offre de 20,000 guerriers faite à la Sublime-Porte par les Circassiens.

(2) 1° Banialouka. — 2° Buzin et Chetin. — 3° Ostrovitza. — 4° Zvornick, sur le Drin. — 5° Yenibazar.

150,000 Autrichiens, les battirent et les rejetèrent en Autriche.

Nous ne prétendons pas dire que les osmanlys soient assez forts pour faire une guerre offensive contre la Russie, mais nous voulons parler d'une guerre soutenue par eux pour défendre leur territoire.

Voilà pour la balance des forces.

Quant à l'issue malheureuse pour la Turquie de la guerre de 1839, contentons-nous de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage du baron Prokesch — grand maréchal et grand diplomate — ils y verront que cette issue a été le résultat, non d'un manque de force, mais d'erreurs et de tromperies diplomatiques.

***

Quelqu'un nous objectera peut-être que pour une guerre il faut de l'argent et la Turquie n'en possède pas. Ici il faut remarquer que pour les dépenses de guerre, on procède en Turquie sur une toute autre base qu'en Europe.

Prenons pour exemple la guerre de Crimée. Afin de subvenir aux dépenses nécessitées par cette expédition, la France ouvrit un emprunt national de 250,000,000 de francs; l'Angleterre doubla la taxe du revenu pour six mois. Quant à la Turquie, elle autorisa le commandant en chef, Omer Pacha, à se faire délivrer *sur*

reçu tout ce qui serait nécessaire à son armée comme vivres et comme trasnsports. Ces reçus délivrés, qui, après la guerre finie, devaient servir au peuple à acquitter la taxe, furent patriotiquement offerts au trésor par leurs détenteurs.

Aujourd'hui, le peuple n'a pas dégénéré et serait encore prêt au même sacrifice.

Nous pouvons dire que les emprunts de 1853 et 1855 n'étaient pas absolument indispensables.

***

Examinons maintenant par quelle route les Russes pourraient venir attaquer Constamtinople.

Est-ce par la mer Noire que l'on nomme aujourd'hui lac Russe ?

Cela leur est impossible attendu qu'à Constantinople, il y a — grâce à l'aide des *Européens-orientaux* — 117 vapeurs dont 21 blindés et 53 bâtiments à voiles, soit 170 navires de guerre portant 2,300 canons. Est-ce avec ses 31 vapeurs — y compris ceux en construction — représentant un effectif de 53 canons, que la Russie prétendrait lutter avec la marine de l'Empire ottoman ?...

Est-ce par la voie de terre?

Et l'Autriche (1)? Et les barrières naturelles, le Da-

(1) Si, par *ses propres fautes*, l'Autriche venait à être dissoute, il

nube et les Balkans! (1)... Dans l'hypothèse même que l'armée russe parvînt à franchir ces obstacles naturels, comment assurerait-elle ses derrières, quelle possibilité aurait-elle de pourvoir à sa subsistance?... Bien plus, Constantinople est dans une situation géographique telle, qu'en cas d'hostilités, elle peut par sa position seule faire périr de faim, non-seulement l'armée russe, mais encore la *Russie tout entière*, et pour cela elle n'a qu'à fermer le Bosphore et anéantir ainsi l'exportation de la Russie.

Est-ce par le Caucase et l'Asie Mineure?

Mais nous croyons que les troupes Russes risqueraient

va sans dire que les barrières existeraient toujours, car l'Allemagne existera et il lui est impossible de se dessaisir du bassin et de l'embouchure du Danube qui sont ses sources vitales, car alors, l'empire Ottoman constituerait la Roumanie, la Serbie et la Hongrie en Etats-Unis, mais, pour ce faire, il faut que la Roumanie et la Serbie, pressentant cet avenir, et à l'exemple de la Hongrie, s'instruisent et se fortifient par la tranquillité.

(1) . . . . . « Dans l'opinion de l'Empereur, notre flotte serait également destinée à jouer un rôle dans la défense de l'empire Ottoman. Elle servira particulièrement à couvrir Constantinople et à opérer, au besoin, sur les côtes occidentales de la mer Noire, jusqu'à la hauteur de Varna. *A ce point, en effet, commence la chaîne des Balkans qui forme une première barrière, fortement occupée par l'armée Turque, et offrant des garanties suffisantes contre une invasion par terre. . . . .* »

Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères de France, à M. le comte Walewski, ambassadeur à Londres. Paris, 4 octobre 1853. Lettre n° 25.

beaucoup d'avoir le sort de cette armée de Pékin qui, envoyée par le Fils-du-Ciel contre Kachgar, est toujours à arriver sur le lieu de ses opérations, bien que trois années se soient écoulées depuis son départ !

Plaçons-nous maintenant à un autre point de vue et admettons que, par un coup de main heureux, la Russie s'empare de la ville de Constantinople. Pourrait-elle la garder ayant l'Autriche avec 300,000 hommes dans les Balkans, de l'autre côté du Bosphore le Sultan avec 300,000 osmanlys, tous les musulmans et toute l'Europe contre elle?...

Evidemment non.

* * *

L'Empire ottoman ne mourra jamais. Sans regarder comme impossible une séparation politique de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie, séparation pouvant résulter des propres fautes de la Porte jointe aux fautes des *Européens-Orientaux*, dans ce cas même la ville de Constantinople serait fatalement déclarée dans un état de complète neutralité, libre pour les bâtiments marchands de toutes les nations, attendu que les détroits du Bosphore et des Dardanelles touchent à tous les intérêts commerciaux.

En prenant les choses au pire et en les poussant jusqu'à la dernière extrémité, voilà la vérité, et cette vérité fait une obligation à la Russie de détourner ses vues ambitieuses de Constantinople.

Si cette même Russie veut entrer dans une voie de sage politique, c'est de chercher comment elle pourra se prémunir contre son plus grand ennemi :

L'étendue de son empire qui n'est pas proportionnée à ses propres forces.

CHAPITRE IX

La Question d'Orient est à Alexandrie!

Quelle valeur faut-il attribuer aujourd'hui à cette doctrine promulguée par M. Thiers : La Question d'Orient est à Alexandrie?

Les docteurs de cette école espèrent-ils, à l'exemple d'Alexandre-le-Grand, faire de l'Egypte un point de départ pour la conquête du monde?

Si l'on veut découvrir la pensée secrète de cette doctrine, il faut remonter jusqu'au milieu du XVIIe siècle et ouvrir un Mémoire de Leibnitz, le plus grand philosophe de l'Allemagne.

Alors que Louis XIV se préparait à envahir la Hollande, Leibnitz — connu seulement comme philosophe — se rendit en France, et présenta au jeune monarque un mémoire dans lequel il faisait d'abord ressortir les inconvénients de la lutte qu'il allait entre-

prendre, et lui indiquait ensuite une conquête plus belle, plus avantageuse, plus sûre, plus digne, d'après lui, de ses efforts et de sa puissance. *C'était la conquête de l'Egypte.*

Voici la conclusion de ce travail que M. Thiers, dans son *Histoire de la Révolution Française* a reproduite :

« En Égypte, la victoire donnera la domination des mers, le commerce de l'Orient et de l'Inde, la prépondérance dans la chrétienté et même l'empire d'Orient sur les ruines de la puissance ottomane. La possession de l'Egypte ouvre le chemin à des conquêtes dignes d'Alexandre. L'extrême faiblesse des Orientaux n'est plus un secret. Qui aura l'Egypte, aura toutes les côtes et toutes les îles de la mer des Indes. Il n'y a donc pas à hésiter, si le roi veut devenir et l'admiration et l'*arbitre de l'Univers.* »

Ce Mémoire, M. Thiers le cite comme un des plus beaux monuments de la raison et de l'éloquence politique et le célèbre et profond historien Henri Martin, le nomme le génie de la civilisation et de l'humanité, qui a appelé la France en Orient.

Il paraît que lorsqu'il était premier ministre, ce programme que Louis XIV n'a pas voulu adopter, que

Napoléon Ier n'a pu réaliser, M. Thiers voulut en tenter la réussite....

Il parait, d'après l'auteur de la *Prusse en Orient*, que le prince de Bismark, une fois maître d'Anvers et de Trieste, le tentera....

Nous avons vu que Gortschakoff, qui lui n'est pas de l'école de la question d'Orient à Alexandrie, a offert deux fois cette pauvre Egypte aux Anglais....

Nos lecteurs comprendront maintenant ce que peut être *la base secrète* de la Question d'Orient à Alexandrie.

Quant à nous, nous n'appartenons pas à cette classe d'architectes qui cherchent à reconstituer l'antiquité par les ruines que leurs fouilles leur fournissent, et nous basons la politique actuelle sur ses vraies fondations : les intérêts matériels.

* * *

L'Egypte — nous devons dire Missr, car il faut mettre de côté ce mot Egypte vu que sur 13,000,000 d'habitants il n'y a environ que 100,000 *Egyptiens* — Missr d'aujourd'hui n'est plus l'Egypte d'Ochus, opprimée par quelques Perses, qui accueillerait un Alexandre-le-Grand comme son libérateur; Missr

d'aujourd'hui n'est plus cette province du XVIe siècle constituée en république par l'Empire ottoman, et comptant 3,000,000 d'habitants; ce n'est plus l'Egypte ruinée par la tyrannie du memlouk Elfy-bey, l'envahissement de Bonaparte et les attaques des Anglais. L'Alexandrie de nos jours n'est plus une ville de 6,000 habitants.

Missr actuelle n'est plus cette Egypte qu'on pouvait conquérir en envoyant contre elle une escadre française, anglaise ou allemande surtout depuis que le canal de Suez et l'agrandissement du port d'Alexandrie y ont concentré les intérêts de toutes les nations commerçantes : elle a pris un caractère complétement international.

Missr du Khédive d'aujourd'hui compte 13,000,000 d'habitants, et il y règne une activité telle que l'exportation dépasse de deux fois et demie l'importation.

En Missr il y a 2,300 kilomètres de voies ferrées et les écoles ne peuvent même être comparées avec celles des petits États de l'Europe ; seule la mosquée d'Ezhèr contient 10,000 étudiants.

Disons maintenant des choses plus exactes et plus positives : Missr jouera le rôle d'une Tyr d'Afrique, c'est-à-dire qu'elle ne cherchera pas la vaine gloire de la prépondérance, elle est et sera, grâce au khedive ac-

tuel, une Phénicie de sciences, d'industrie et de commerce, Phénicie à laquelle ses richesses ne manqueront pas d'acquérir une influence que l'épée des autres nations ne saurait leur fournir.

Et demain, Missr créera un Delta artificiel entre l'Atbara le Nil-Bleu et le Rahad; delta qui civilisera les arabes Chukeriah, Dabeïnah, Roofar, Kunaneh et autres; possédant déjà Zeïla, elle acquerrera Fabarta, c'est-à-dire les pays de Zeïla, acceptera la soumission des Gallas, et augmentant sa richesse et sa population elle comptera ainsi 18,000,000 d'habitants.

Si l'on ajoute à ce chiffre environ 2,000,000 de Bédévis arabes qui désirent toujours qu'on les autorise à passer en Missr pour cultiver les terrains qui seront créés, on verra que Missr sera une Phénicie africaine de 20,000,000 d'habitants.

Malgré *le Times*, qui depuis quelque temps cherche à créer un refroidissement entre Missr et Constantinople, afin d'arriver sans doute à une séparation, nous espérons que Constantinople en songeant aux intérêts de la *majorité qui soutient son gouvernement*, verra avec un œil tout satisfait l'agrandissement et la richesse de Missr, cette contrée que les Européens désignent sous le nom d'Egypte.

CONCLUSION

Un mot à la Sublime-Porte à propos des insurrections

Si, dans un pays quelconque, les hommes doués de mauvais instincts, ou même les honnêtes gens excités par des ambitieux ou des aventuriers, sont convaincus qu'après avoir pillé, brûlé, tué, satisfait leurs vengeances personnelles, une amnistie viendra les soustraire à toute punition, bien plus que ces crimes mêmes leur donneront des chances à obtenir des libéralités, il est bien évident qu'une semblable politique non-seulement encouragera les anciens insurgés, mais encore en fera naître d'autres.

Et devant ce résultat que penseront de leur gouvernement ceux qui auront été victimes de ces insurrections?

Eh bien! depuis longtemps tel est le cas de la Sublime-Porte à l'égard des insurgés.

Nous ne voulons pas nier que cette politique renferme quelquefois certaines finesses diplomatiques vis-à-vis des *docteurs* de la fameuse Question d'Orient, et quelquefois aussi un certain degré d'humanité et de générosité envers les dupes aveugles de ces *docteurs*. Mais en étudiant les graves conséquences de ces insurrections nous ne pouvons nous empêcher de trouver que cette politique est de la *petite politique*, de la *mesquine politique*.

Lorsque finira l'insurrection de l'Herzégovine, peut-être lord Derby dira-t-il aujourd'hui au parlement anglais, comme il a dit autrefois à propos de l'insurrection de Crète :

« Les musulmans n'avaient cessé de se conduire, vis-à-vis des Grecs, avec une générosité et une humanité SANS EXEMPLE. »

Mais cette admiration ne touchera pas les consciences des insurgés ! Mais cette admiration ne dédommagera pas leurs victimes ! Mais cette admiration ne mettra pas un frein aux intrigues des *docteurs* de la Question d'Orient !

Il faut que la Sublime-Porte en envoyant une armée contre les insurgés ne se contente pas de faire étouffer l'insurrection par ses soldats, mais qu'elle donne encore au commandant en chef de cette armée l'ordre le plus formel d'instituer des conseils de guerre.

Ces conseils de guerre seront régulièrement saisis des plaintes et des requêtes et, une fois la révolte comprimée, ils donneront sans retard cours à la justice appliquant toutes les rigueurs de la loi à ceux qui seront reconnus coupables.

Voilà de la *grande politique* et de la *noble politique!*

Si l'Empire ottoman veut devenir grand, riche et fort, il faut qu'il comprenne ses propres forces, résultant de sa situation géographique et du patriotisme de son peuple; qu'il ne compte que sur sa propre puissance et qu'il cesse enfin de demeurer sous le protectorat déguisé des gouvernements européens (1).

(1) Le 2 juillet 1839, M. Berryer faisait entendre ces paroles à la Chambre des députés :

« Maintenir la stabilité et l'indépendance de l'Empire ottoman! « Mais il y a quinze ans que je l'entends dire : mais la France et « l'Angleterre n'ont pas tenu un autre langage : mais tous les actes « diplomatiques, tous les traités ont sans cesse renfermé des ar- « ticles stipulant qu'il s'agissait, pour les nobles états contractants, « de maintenir et de garantir la stabilité et l'indépendance de l'em- « pire ottoman, d'empêcher qu'aucune puissance ne tirât de consé- « quence du traité des moyens d'influence particulière.

« Et qu'en est-il résulté? C'est que de chacune des négociations « diplomatiques, c'est que de chacun des traités il est résulté un affai- « blissement, un démembrement de l'Empire ottoman : que ces « garanties données solennellement depuis quinze ans, au nom des « cabinets qui sont dans la politique de conservation, qui consiste « à faire de la Turquie une barrière contre l'Orient, on n'a pas fait « autre chose que de consacrer, de cimenter les actes successifs

Si tout le monde se met d'accord pour dire à la Sublime-Porte qu'elle est malade, si jusqu'à maintenant elle se l'est laissé persuader, il est temps qu'elle sente sa vitalité et donne congé à ses médecins.

ALI SUAVI.

Nota.—On remarquera que nous n'avons pas même parlé dans cette brochure du prétendu droit de protection que se croient les Russes à l'égard des orthodoxes de l'Empire ottoman, car les plus grands diplomates ont étudié cette question et fait justice de cet argument également appliqué aux Français, pour les catholiques, aux Anglais, pour les protestants.

Examinons en effet ce que disent les auteurs com-

« qui ont décomposé, démantelé, affaibli et conduit presque à la « mort l'Empire ottoman. »

Ce que M. Berryer disait en 1839 — dit Emile de Girardin en 1853 — il pourrait le répéter aujourd'hui avec la même vérité :

Ce qu'a dit M. Berryer en 1839, nous disons, nous, en 1875, qu'il pourrait le redire encore avec la même exactitude.

pétents. M. le marquis de Bonac, ambassadeur français à Constantinople (1716), dans un Mémoire au sujet de cette protection, écrivait :

« Il n'y a point de prince, quelque étroite union « qu'il ait avec un autre souverain, qui lui permette « de se mêler de la religion de ses sujets. Les Turcs « sont aussi délicats que d'autres là-dessus. »

Citons aussi ce passage d'un mémoire de M. le comte de Saint-Priest, ambassadeur du roi Louis XVI à Constantinople, et qui détermine nettement le caractère du protectorat : « On a décoré le zèle de nos rois « de l'expression de *protection de la religion catholique* « *en Levant;* mais elle est illusoire et sert à égarer « ceux qui n'approfondissent pas la chose. Jamais les « sultans n'ont eu seulement l'idée que les monarques « français se crussent autorisés à s'immiscer de la re- « ligion des sujets de la Porte. »

Terminons enfin par ces paroles de la lettre officielle de Drouyn de Lhuys , ministre des affaires étrangères de la France, à l'époque des prétentions de la Russie au protectorat de ses corréligionnaires en Orient :

« Ni les anciens traités, ni les analogies que l'on « invoque ne peuvent servir de bases aussi solides

« qu'on le pense aux prétentions du Cabinet de Saint-
« Pétersbourg (1). »

Et pour compléter ce *nota* nous, renvoyons nos lecteurs à la nouvelle adresse que la délégation des Hongrois vient de soumettre au comte Andrassy A PROPOS DE L'HERZÉGOVINE.

(1) *Documents officiels français relatifs aux affaires d'Orient*, lettre n° 15.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

I. La question d'Orient existe-t-elle? 1
II. Nationalité 17
III. Panslavisme. 23
IV. Les Ottomans. — Religion. — Nationalité 29
V. Ce que doivent l'Europe et l'humanité à l'établissement des Ottomans à Constantinople. 37
VI. Constantinople et la Russie. 51
VII. La population de la Turquie d'Europe 69
VIII. Forces ottomanes. — Forces russes 75
IX. La Question d'Orient est à Alexandrie ! 85
CONCLUSION : *Un Mot à la Sublime-Porte* 91

CARTES DRESSÉES PAR L'AUTEUR.

AUTRICHE-HONGRIE. — Répartition de la population d'après les divers cultes et d'après la nationalité. Page : 8.

TURQUIE D'EUROPE. — D'après la nationalité et d'après les cultes. Page : 74.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, 5, RUE GARANCIÈRE.

LA SERBIE

ET

LA BULGARIE

EN 1876

LA SERBIE

ET

LA BULGARIE

EN 1876

EXPLORÉES PAR UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

ATTACHÉ D'AMBASSADE

PARIS

AUGUSTE GHIO, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 28, GALERIE D'ORLÉANS

—

1876

Tous droits réservés.

LA SERBIE

ET

LA BULGARIE

EN 1876

EXPLORÉES PAR UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

ATTACHÉ D'AMBASSADE

I

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA TURQUIE D'EUROPE.

Il serait puéril de mettre en avant le hasard, la curiosité ou l'amour de la science pour justifier mes fréquentes pérégrinations dans la péninsule ottomane : chez un officier d'état-major, l'intérêt militaire a des attraits qu'on ne dissimule pas. D'ailleurs, pourquoi dissimulerait-on? La question d'Orient n'est-elle pas une actualité permanente? Ne se dresse-t-elle pas de jour en jour plus grave, plus menaçante, plus impérieuse, à mesure qu'on la croit définitivement réglée? Un divorce complet n'est-il pas déclaré entre l'élément chrétien et l'élément musulman?

C'est donc dans un intérêt franchement avoué que j'ai par-

couru la Turquie d'Europe en 1849, en 1854, en 1869 et à la fin de l'année 1875.

Le mouvement qui s'y est opéré dans un espace de vingt-sept ans est frappant : Mouvement progressif pour les races conquises et, par contre, rétrograde pour la race conquérante. Celle-ci, appauvrie, démoralisée, avilie, quitte incessamment les riches campagnes usurpées et se porte aux environs des grands centres et des places fortes. Celles-là gagnent journellement du terrain, grandissent en nombre, en prospérité, en forces, s'élèvent aux plus hauts sentiments de dignité personnelle et nationale, ne rêvent qu'indépendance et respirent à pleins poumons le souffle vivifiant de la liberté.

Nombre de villages, naguère encore exclusivement habités par des mahométans, sont aujourd'hui peuplés, pour les trois quarts, par des chrétiens ; quelques-uns pour les quatre cinquièmes, et il en est qui ne renferment que des chrétiens, des *guiaours!*

La misère, lèpre inhérente à la fainéantise et à l'indolence proverbiales, reste en partage *dûment acquis* aux adeptes du Coran, tandis que l'activité, l'énergie et l'heureuse disposition à tout ce qui est progrès, offrent aux disciples du Christ toutes les chances possibles d'aisance relative et de bien-être : les fêtes, les noces, les jeux publics, à grand renfort de chants, de musique instrumentale et de salves d'allégresse, désignent au passant les quartiers chrétiens. Un morne silence, des fenêtres grillées, des portes de sinistre aspect fermant de sordides masures,..... c'est le *mahallé* turc.

A tort ou à raison, les agents anglais passent chez les Gréco-Slaves de ces pays pour *very* philotures. Cependant, soit réalité indéniable, soit exception, toujours est-il que des consuls britanniques ne se gênent pas pour dire aux Turcs leur fait. Voici comme s'exprime à cet égard un de ces honorables gentlemen :

« A Christian village is in general better formed and cleaner; « its yards more stocked, and its inhabitants better clothed than « the Turkish. Besides, very few Turkish landed proprietors « remain; and the principal villages where the Franck an Chris-

« tian population resort during the summer, nearly all the Tur-
« kish proprietors have disposed of their property. »

« Les villages chrétiens sont, en général, mieux établis et
« plus propres que les villages turcs, leurs granges mieux ap-
« provisionnées, leurs habitants mieux habillés. D'ailleurs, il
« ne reste que bien peu de propriétaires fermiers turcs; dans
« les principaux villages où les Francs et les chrétiens habi-
« tent pendant l'été, presque tous les Turcs se sont défaits de
« leurs propriétés. »

La Porte a beau y transplanter des Kurdes, des Circassiens et d'autres sauvages asiatiques, bons tout au plus à massacrer des êtres inoffensifs, comme ils le font actuellement en Bulgarie; l'élément musulman se déplace, la richesse aussi ; c'est-à-dire *la force matérielle*.

Le mahométan constate, avec une morne tristesse, sa décadence irrémédiable, ou, pour mieux dire, son agonie; le chrétien, de son côté, trouve que le musulman est bien long à mourir. Celui-ci en veut à la lenteur des événements et s'impatiente; celui-là se résigne, et, dans son fatalisme, se contente de dire : « *Allahtan-dur!* (c'est la volonté de Dieu) »

Le flot montant menace de tout renverser. La masse décrépite de l'islamisme recule devant la mâle vigueur des chrétiens.

D'un côté, le droit, le nombre, la force, la supériorité morale, le sentiment intime de la valeur, l'attachement au sol, aiguillonnés par la honte de se voir encore dominés par une race inférieure à tous égards; de l'autre, l'impuissance, la superstition, la croyance aux prédictions de décadence, et avec cela, ou malgré cela, le fanatisme et l'intolérance, hostiles à toute réforme. Où est la vie, où est la mort?

Tout en appartenant à la diplomatie, — et l'on n'est jamais plus mal servi que par les siens, dit-on — je dois lui rendre cette justice, qu'elle est trop ouverte aux illusions. Pour ne citer qu'un exemple encore tout *chaud*, je parlerai de la Constitution *à la franque*, prônée et élaborée par Midhat-Pacha, ce brave amphitryon qui, soit dit en passant, a laissé égorger ses hôtes en se réfugiant dans son harem... La diplomatie chrétienne, qui

a mis cinquante cinq ans à se rendre... inutile, ne s'aperçoit pas que le fameux réformateur Osmanli n'a eu et n'a pour soutien que les softas et les ulemas, ces piliers du fanatisme musulman et du doux *Chérih* (loi religieuse) qui, espèce de *Syllabus* mahométan, est intraitable pour tout ce qui choque la supériorité du *croyant* sur le *guiaour*. Il faut vraiment une forte dose de crédulité naïve pour se laisser berner par de pareilles billevesées, alors même que le cheh-hul-islam déclarerait les réformes compatibles avec le Coran.

Il est des gens, des impies, assurément, qui pensent que les puissances européennes persisteront toujours dans leur système de « quarelling over the carcasse of Turkey, » comme disait Cobden, pour démembrer le « lion empaillé » *à leur profit exclusif*. Les impies ont tort. Eussent-elles la volonté de se partager le « bon gâteau, » les puissances ont trop temporisé, trop discuté, trop disputé pendant longtemps pour ne pas temporiser, discuter et disputer encore..... En attendant, des revendications autrement fortes que les leurs — si tant est qu'elles en aient ou qu'elles en eussent, — légitimes surtout, se dressent devant la Sublime-Porte, prêtes à barrer le passage à tout étranger. A qui la faute? Tandis que les Turcs se contentaient de gaspiller les naïves *largesses* que, sous formes d'emprunts, l'Occident leur distribuait coup sur coup, les chrétiens orientaux, les Grecs surtout, en profitaient largement par leur commerce, leur industrie, leurs maisons de finances.

Loin d'être « une chimère, » l'or est la force en ce monde; il représente les baïonnettes, les canons, la poudre. On en voit déjà les premiers effets, qui ne seront pas les derniers; et les puissances qui se défendent mutuellement l'entrée de la *Porte*, sont forcées, de par leurs jalousies, de laisser la Porte se débrouiller comme elle peut avec ses dépossédés. A cela l'Europe n'a qu'à gagner, et la civilisation aussi.

La chrétienté orientale, malgré le joug avilissant des Osmanlis, n'a jamais abdiqué, jamais désespéré. Laissant à part les diverses tentatives d'émancipation du siècle précédent, je rappellerai ici que, dès les premières années de la grande Révolution française, toutes les races subjuguées, moins les Armé-

niens, les Juifs et quelques Léventins, ne formèrent plus qu'un seul faisceau de résistances contre l'ennemi commun. De 1821 à 1827, elles ont toutes combattu le Turc sous le drapeau grec, sans distinction de nationalité ni de communion. Cette union dura longtemps après la formation du petit royaume de Grèce, jusqu'en 1840, époque à laquelle le sentiment de l'individualité nationale ayant pris le dessus, le lien fut rompu, les races se sont *individualisées*, selon leurs affinités éthnologiques, ou tout au moins géographiques.

Ce qui, naguère encore, s'appelait les chrétiens d'Orient, s'appelle aujourd'hui les Serbes, les Bulgares, les Roumains, les Grecs et les Albanais qui ne font qu'un. Ils ne se lèvent plus comme un seul peuple à la voix de la patrie commune; ils ne comptent plus que sur des alliances entre eux; alliances rarement généreuses, souvent douteuses, toujours *pro domo sua* et sujettes aux tergiversations diplomatiques, intérieures et extérieures.

En un mot, ce que les Turcs n'ont pu faire pendant des siècles, les chrétiens, grâce à leurs divisions politiques et quelque peu religieuses, l'ont fait en peu d'années : ils se sont divisés; chacun a travaillé pour soi et Dieu pour..... les Turcs — jusqu'au 30 mai 1876.

Dans mes voyages longs et pénibles, au cours de mes investigations minutieuses, qu'ai-je vu, qu'ai-je constaté parmi les diveres nationalités chrétiennes de la Turquie européenne? Le voici en peu de mots et avec toute la franchise militaire — que le lecteur indulgent, je l'espère, ne qualifiera pas de brutalité.

II

LES NATIONALITÉS.

Les Albanais, chrétiens et mahométans, se distinguent en Albanais de la basse et de la haute Albanie, séparés par la rivière de Viossa ou Voyoutza (l'Aoüs), du S. E. au N. O,

Les premiers appartiennent exclusivement à l'élément grec; les seconds, dans leur grande majorité, malgré leur affinité avec les Grecs, n'ont jamais appartenu qu'au plus offrant. Jusqu'ici, ils se sont battus pour les Turcs, pour les Grecs, ils se battront bien aujourd'hui pour les Slaves, comme ils étaient prêts à se battre pour les Italiens, il n'y a pas longtemps.... Ce qui revient à dire qu'actuellement, ce n'est là, pour le banqueroutier *deuvlett* d'Ali-Osman, qu'une force *négative*. Braves guerriers d'ailleurs, méprisant la mort et se contentant de peu — faute de beaucoup.

Les Koutzovalaques, dispersés sur toute la surface de l'Epire, de la Thessalie, de l'Albanie inférieure et de la Macédoine, comptant à peine trois ou quatre cent mille individus, sont complétement identifiés avec l'élément grec.

Les Grecs, habitant presque en totalité l'Epire, la Thessalie. la Macédoine inférieure, la plus grande partie de la Thrace, la totalité des îles, et disséminés en Albanie, dans la Macédoine supérieure, en Bulgarie, et dans les Principautés danubiennes, au nombre de quatre à cinq millions, sont sans contredit les plus intelligents, les plus instruits, les plus avantagés sous le rapport de la fortune et sinon les plus belliqueux, à coup sûr les plus exaltés au point de vue national, nourris de traditions glorieuses, fiers de leur histoire et prêts à tous les sacrifices patriotiques ; mais, souvent déçus dans leurs espérances, frustrés de leurs légitimes attentes, ils sont devenus aussi prudents qu'ils étaient enthousiastes...

Les Moldo-Valaques, ou *Roumains*, « portés de nature à sa-
« crifier aux formes la substance, la chose publique aux inté-
« rêts privés, le bien-être national à la prospérité individuelle
« et aux passions déréglées des classes... *indirigeables*, ces
« bons Daces n'ont qu'une réputation surfaite, due aux récla-
« mes salariées de certains journaux étrangers, et principale-
« ment à la politique indécise et vacillante de la ci-devant
« France impériale et occasionnellement *catholique*... »

Pas d'établissements techniques, pas de manufactures d'armes, pas d'arsenaux dignes de ce nom ; pas même de poudrerie. La poudre est importée et, ce qui est frappant, c'est que, en 1868,

alors que des *dispositions* belliqueuses étaient à la mode, le Gouvernement serbe en a vendu à celui de Roumanie 300,000 kilos. En 1869, cette fourniture n'était pas encore payée. J'ignore si elle l'a été depuis.

L'armée roumaine, composée dans son immense majorité de la lie du peuple, de *tzaranis* comme on les appelle, est commandée par des officiers qui, à une minime exception près, ne sont que des militaires improvisés. Tel jeune Valaque qui, en 1867, suivait à Paris les cours élémentaires d'un pensionnat privé, s'est vu mis, en 1868, à la tête d'une compagnie; d'un bataillon en 1870, et il est actuellement colonel. Le reste à l'avenant.

Quant à la solidité de la troupe, la débandade de deux bataillons réguliers devant une poignée de Polonais en 1867, en est un très-mauvais présage. — « Pourquoi, misérables! pourquoi fuir devant l'*ennemi?* » disait un gros bonnet militaire. — « Mais, vous plaisantez *coconachoula*, ces Polonais tiraient *pour de vrai!* » Je tiens cette anecdote d'un boyard valaque qui n'a nul intérêt à mentir, au contraire, et qui pleure de voir son pays commis à la garde des *tzarani*, des bohémiens, « tandis que nos enfants, » disait-il, « vont à l'étranger gruger leur fortune et souvent celle d'autrui. » Cet « *autrui* » vaut son pesant d'or.

« L'armée roumaine, » me disaient des officiers serbes qui avaient assisté à ses manœuvres, « ne tiendraient pas vingt minutes devant n'importe quelles troupes organisées. »

Mais, telle qu'elle est, cette armée, si du moins elle contenait en réalité les éléments qu'on lui attribue; mais non! Je me suis laissé dire que l'effectif n'en dépasse pas 20,000 hommes; que la Roumanie ne pourra jamais mettre hors frontière plus de 10 à 12,000 combattants, si tant est qu'elle *se résigne*, ce qui est fort douteux, à porter la guerre sur la rive droite du Danube. D'ailleurs, sa vitalité n'a jamais été mise à l'épreuve, et sa demi-indépendance, elle ne la doit qu'aux bienfaits diplomatiques.

Selon des renseignements puisés à très-bonne source, tout ce que la Roumanie pourrait faire, en cas d'une guerre slavo-

turque, ce serait d'aider les Bulgares par des « subsides en nature » — si, toutefois, elle ne garde pas une neutralité aussi commode qu'infructueuse — comme elle vient de le déclarer.

Voilà pourquoi la Roumanie, alors même que ses hommes d'Etat les plus belliqueux se trouveraient aux affaires, ne pourrait appuyer la lutte des chrétiens contre les Turcs que par une action indirecte ; et cette action n'est qu'une diversion peu redoutable au *Deuwlett*.

C'est triste à dire, mais c'est ainsi : La Sublime Porte, qui menaçait constamment d'envahir la Serbie, a dû y penser à deux fois avant de réaliser ses menaces ; car elle sait que, même avec une armée de 70 à 80,000 hommes, — ce qui est difficile, — elle trouverait à qui parler « à l'entrée et à la sortie ; » mais le premier pacha venu, avec un corps de 40,000 hommes de troupes régulières, soumettrait la Roumanie. Pourquoi? — Parce que, en Serbie, hommes et femmes lutteront, tandis qu'en Roumanie, les nobles et les riches des deux sexes passeraient en Autriche, en Russie, et laisseraient aux *tzaranis* le soin de défendre le pays.

Il me reste à parler de l'élément slave, celui qui vient actuellement d'attacher le grelot et avec lequel il faut compter, quoi qu'il en arrive, et quelles que soient les dispositions des puissances européennes, grandes ou petites, orientales ou occidentales...

Parlons d'abord des

BULGARES, et laissons les Serbes, auxquel je réserve un chapitre à part.

Indépendamment du triangle compris entre le Danube et la chaîne des Balkans, qui constitue la Bulgarie proprement dite, la race bulgare s'étend jusqu'à la rivière de l'Hèbre ou Maritza, dans la Thrace, et jusqu'à l'Axius ou Vardar dans la Macédoine.

Au nombre de plus de trois millions, les Bulgares sont bien constitués, robustes, laborieux, faciles à mener et à entretenir, insensibles aux dangers et, partant, bons combattants.

Bien que le plus maltraité, le plus humilié par le despotisme turc, le Bulgare a toujours conservé une certaine fierté natio-

nale qui, adroitement exploitée par des meneurs politico-religieux des deux confessions du catholicisme, a atteint un degré voisin de l'exaltation. « *Bulgaria fara da se,* » parodié de l'Italien, a été en vogue parmi les classes tant soit peu éclairées.

Résigné aux insultes, aux vexations diverses des Turcs, qui, souvent, prélevaient même certains droits seigneuriaux sans nom, mais contempteur de tous ses confrères en servitude, le Bulgare jalouse les Serbes, méprise les Roumains, nargue les Albanais, et, depuis la propagande ultramontaine, — qui a obtenu quelques conversions douteuses, s'est pris de haine pour les Grecs qu'il appelle Ouroums, je ne sais trop pourquoi. Cela ne l'empêche pourtant pas de les estimer et de compter beaucoup sur leur savoir-faire en général, sur la capacité nautique, en particulier, de ces « *dénize couchoular,* » oiseaux de mer.

« Pour peu que ces diables incarnés aient une flotte respec-
« tables, » me disaient des personnages marquants de Vidine,
« le Turc est emprisonné dans le détroit des Dardanelles, et la
« Roumélie est à nous... » (à eux, Bulgares).

Chose étonnante! partout la même idée, la même opinion, la même conviction : l'intrégrité de l'empire ottoman n'est pour eux qu'un leurre diplomatique, et le démembrement de la Turquie ne fait plus, à leurs yeux, l'ombre d'une question.

Ces peuples à moitié barbares verraient-ils mieux que tous les Derby, les Bismark, les Decazes, les Andrassy, les Gortschakoff, les Depretis? On serait porté à le croire, si l'on en juge d'après ce qui se passe sur les lieux, dont l'Europe civilisée n'a qu'une idée..... *télégraphique.*

Mais je laisse l'examen de cette question à mes supérieurs diplomatiques, et j'entre dans certains détails sur l'esprit des Bulgares, objet principal de mes derniers voyages dans les provinces slaves.

Bien que sortant d'une même souche, les Bulgares se répartissent en trois masses, différant entre elles sous plus d'un rapport, tant par les mœurs et coutumes à cause de leur connexion avec les Grecs, que par leurs habitudes plus ou moins turques dues à leur contact avec les Osmanlis.

La première de ces masses, qui occupe la Bulgarie danubienne, appelée Bulgarie plate, est la moins avancée, la moins forte, quoique la plus nombreuse, et en même temps la plus docile.

La deuxième, celle des Balkans, qui fait actuellement parler d'elle, est la plus vive, la plus belliqueuse et elle est le plus à même de se mesurer avec les soldats du Padischah.

La troisième, qui occupe la partie nord de la Macédoine et s'étend jusqu'au pied du versant oriental du haut Pinde, se distingue par son esprit commercial, son amour pour les connaissances humaines, sa sociabilité et son rapprochement avec la race grecque, et en grande partie par son aptitude au métier des armes. Elle ne néglige point l'instruction grecque, elle puise dans les écoles helléniques de Serras, de Siatista, de Verria, de Salonique, de Constantinople, voire même de la Grèce indépendante, des connaissances supérieures qui, au moral, la mettent bien au-dessus des deux autres.

Toutes les trois, travaillées depuis des années par des émissaires de propagandes diverses, se trouvent divisées entre elles, morcelées, dominées par les idées les plus contradictoires, au double point de vue politique et religieux. Mais chacune d'elles contient ses panslavistes, ses purs bulgaristes, qui sont les plus nombreux, ses *impérialistes* qui, ayant foi aux réformes égalitaires des Ali et des Midhat, croient pouvoir encore « servir pour vivre ». Mais la grande majorité appelle cela « vivre pour servir ». Il en est, et ceux-là sont les séparatistes à outrance, qui, dominés par certains Théodules, travaillent à l'érection d'un royaume bulgare « sous le patronage du catholicisme romain ». Ceux-là sont si peu nombreux qu'on n'en parle même pas. Enfin, il y a des républicains. Oui, des républicains! car même en Bulgarie « *les idées subversives* » ne sont pas arrêtées à la frontière.

Fort heureusement pour la Bulgarie, le parti vaillant des chefs militaires, des *capitans*, comme on les appelle, est en général dégagé de toute hérésie, politique ou religieuse, ne pensant qu'à se débarrasser des Turcs et « le plus tôt possible ». C'est là le sentiment invétéré chez les sommités guerrières, et

c'est celui-là que la Serbie a bien exploité avec tous les moyens en sa possession. Elle en profite actuellement.

Le comité qui, sous la dénomination de « Charité fraternelle », siége à Bucharest et qui a ses sous-comités à Odessa, à Galatz et ailleurs, exerce une influence sérieuse sur les capitans des diverses localités ; mais il est impuissant, le plus souvent, à maîtriser l'ardeur belliqueuse des chefs, qui n'a d'égal que l'impatience et la bravoure de la jeunesse militante.

Le gouvernement serbe lui-même, malgré ses attaches avec plusieurs de ces capitans, avait peine à les retenir, surmenés qu'ils étaient par leurs soldats, sourds aux conseils de la prudence. C'est à cette impatience que le soulèvement prématuré des Balkans est dû, et c'est ce qui permit aux féroces Circassiens et Tartares de commettre les plus grandes atrocités.

J'ai eu occasion de lier connaissance avec quelques-uns de ces braves chefs. Je regrette de ne pouvoir les nommer ; mais, pour attendre, je ne perdrai rien : Il y en a qui sont déjà compromis et d'autres qui ne tarderont pas à se compromettre puisque « la lutte sacrée » est engagée.

Mais, s'il m'est interdit de nommer les chefs ; je puis du moins parler des soldats qui, d'ores et déjà, ne craignent plus la compromission. Toute la partie septentrionale de la Macédoine, bornée au nord par les chaînes de Rhodope et d'Orbélus, est habitée, dans ses quatre cinquièmes par des chrétiens, Bulgares et Grecs, tous armés, tous belliqueux et tous n'attendant, pour marcher, que le signal. Or, le signal étant déjà donné, les districts de Malissovo, de Mélénico avec ses quarante villages connus sous le nom de Karsika, de Stroumtcha, de Nevrocope, d'Istib, de Keuprulu, d'Uscub, etc., n'ont plus à attendre, et l'armée turque court le risque de voir ses communications coupées avec la ville de Bétholia, ce grand centre de ses forces et de ses ressources militaires.

Un coup d'œil jeté sur la carte suffit à montrer l'importance de ces localités hérissés de hautes montagnes, ne donnant accès que par des défilés interminables.

Naturellement il m'est impossible de préciser les forces numériques des insurgés ; mais la connaissance des difficultés

naturelles que présentent aux troupes turques les gorges inaccessibles des chaînes de Rhodope, de cette immense prolongation des Balkans et du Pinde, m'autorise à affirmer ceci : Dans le cas même d'une inaction absolue du reste de la Macédoine, ce qui paraît plus que douteux, la prise d'armes par ces seuls districts occuperait une bonne partie de l'armée ottomane forcée de batailler partiellement avec des guérillas et séparée de Sophia, de Philippopoli, d'Andrinople. Le général turc qui aurait ainsi toutes les forces gréco-slaves de la Macédoine sur les bras, ne pourrait plus attendre du secours que de la mer Egée, en supposant que le royaume de Grèce, naguère encore le *leader de « la grande Idée »*, continuerait sa politique expectante.

Si je ne parle que de la troisième masse des Bulgares, c'est que la deuxième, celle des Balkans, est déjà engagée, et la première, la Bulgarie danubienne, malgré son inconsistance morale, ne peut tarder à suivre le mouvement général des Slaves de la Péninsule — Ce sera peut-être fait avant que ces lignes soient imprimées.

Les Bulgares de Thrace, mieux organisés que les autres ont leurs chefs par districts ; et ces chefs obéissent à un seul capitan, le brave P...., originaire d'Andrinople et dont l'influence s'étend sur tous ses compatriotes de cette province. J'ai fait la connaissance de cet excellent homme à Andrinople, chez un commerçant allemand. Naturellement nous avons parlé guerre à plusieurs reprises. De ma double qualité d'officier et de diplomate, il ne connaissait que la première, et, entre camarades, comme on sait, la confiance s'établit bien vite. Il me disait :

« Vous autres *Frengs*, vous ne parlez que de la politique et « vous ne nous conseillez que la prudence. La politique n'est « souvent qu'une pénible nécessité, et la prudence est une « bonne chose : mais, quand la politique n'a point de terme et « que la prudence n'aboutit toujours qu'à l'inaction, à quoi sert « d'être capitan ? Est-ce uniquement pour contenir la bouillante « jeunesse qui ne se soumet que pour être conduite au feu, et « qui n'obéit que pour se bien battre ? J'ai trop longtemps con-

« tenu l'ardeur de mes braves, je les ai trop souvent décon-
« certés par des atermoiements successifs et vexatoires. Toute
« chose a son terme, et mes moyens de persuasion, ainsi que
« la patience de mes héros, ont atteint leur *fin finale*. Nous lais-
« sons passer l'hiver et, au printemps, à la Saint-Georges, nous
« *sortons*. » — Ils sont sortis en effet.....

— Mais, capitan, une *sortie* partielle ferait plutôt les affaires du Turc, et.....

— Cela se pourrait bien; car, enfin, nous ne nous vantons pas d'avoir, à nous seuls, raison de tout l'empire; mais ce ne sera pas moins une protestation armée de plus, et, bien que *partielle*,..... ce sera toujours autant.....

A ces derniers mots le capitan ... prêtait un sens caché que son sourire trahissait ostensiblement.

Les Bulgares pris dans leur ensemble, tout en se sachant appuyés par le reste des Slaves, ne se croient pas moins assez forts en opérant isolés, pour revendiquer et obtenir tout au moins ce que la Serbie et la Roumanie ont obtenu, sinon mieux... Le souvenir du royaume d'Étienne « les empêche de dormir. » Les Serbes le savent si bien que, malgré certains dissentiments réciproques, ils n'ont jamais cessé de soutenir l'effervescence qui dévore leurs proches, sinon à l'effet d'une solidarité mutuelle, comme avec le Monténégro, la Bosnie et l'Herzégovine, du moins en vue d'une puissante diversion.

Il va sans dire que les Bulgares n'ignorent pas la politique de la Serbie; mais, bien que désireux d'être soutenus par leurs congénères, ils n'en font pourtant pas une condition de leur soulèvement. D'ailleurs, ils viennent de le prouver.

« Tant mieux, disent-ils, si nos frères en Jésus, les Grecs surtout, *se jettent* simultanément sur l'ennemi commun; mais si nous attendions que tous fussent d'accord, nous aurions trop à attendre. Il faut bien que quelqu'un commence : nous commencerons, les autres nous suivront. Nous nous sommes laissés devancer par les Herzégoviniens, qui sont imités par les Bosniaques; à notre tour nous serons suivis par les Serbes, les Grecs, peut-être même par les Hellènes, dont l'aide nous est précieuse, au double point de vue moral et matériel. Nos voi-

sins transdanubiens ne failliront pas, *malgré tout*... à nous prêter quelque assistance. Nous aurons même des mahométans qui, non moins exaspérés que nous, combattront à nos côtés le tyran. Nous mangerons ainsi de l'Osmanli, et, comme l'appétit vient en mangeant, nous en ferons une belle ripaille (*davett*), en nous faisant, naturellement, payer le *diche-kirassu* (1) si longtemps perçu par les Turcs. »

En présence d'un parti pris et des arguments de la force de ceux qui précèdent, tout raisonnement serait oiseux. Ce sont là les effets miraculeux de la propagande panslaviste, des intrigues théocratiques de Rome et des « *idées nouvelles* » de la France impériale... Tout cela n'a contribué qu'à produire une sorte de *panbulgarisme*, avorton hybride, méprisant les uns, haïssant les autres, se méfiant de tous et riant de la naïve action du prosélytisme romain.

Un jeune Bulgare *érudit*, un des écorcheurs de la langue de Bossuet, que je félicitais d'avoir embrassé la seule vraie religion, me fit l'outrecuidante réponse que voici :

— La mien fiantzée catholique était..... vous compréhens ça, Monsiou, et moi pauvre étais.....

— Mais si votre *fiantzée* était protestante, vous embrassiez donc le protestantisme ?

— *Helbett !* (parbleu !).

Il faut cependant distinguer ; car ce que je viens de dire plus haut n'est qu'en thèse générale. Il est impossible de supposer que les diverses propagandes n'aient pas acquis quelques droits de cité dans le pays des *Stoïki*. Il y a des *russolâtres*, des *francolâtres*, des philhellènes, voire même, comme je l'ai déjà dit, des turcophiles ; et les *très-orthodoxes* ne font point défaut, bien que la plupart des *rebaptisés* n'aient reconnu le pape pour chef spirituel que sous bénéfice d'inventaire.....

---

(1) *Diche-kirassu*, mot à mot : *loyer des dents*, est, dans la religion musulmane, un tribut que l'Amphytrion doit payer en argent à ses hôtes. Le bienfait de l'hospitalité n'est pas mis à l'actif de l'hospitalier, si celui-ci ne paye pas le *mangeur* qui a *travaillé* à cet acte de charité. Toute peine mérite salaire, et si, un jour, l'Ambassadeur de Turquie me fait l'honneur de m'inviter à dîner, j'ai l'espoir qu'il ne me laissera pas sortir sans me bourrer les poches de caïmés...

Il est toutefois incontestable que, devant le bulgarisme pur, en présence des intérêts de la patrie commune, toutes ces nuances disparaissent. L'on est Bulgare avant tout et « Bulgaria fara da se, » C'est déjà dit, et cela, comme on l'a vu, a bien commencé.

Partons maintenant pour la Serbie.

III.

LES SERBES.

De race slave, comme les Bulgares, les Serbes sont plus heureusement doués que leurs congénaires, tant au physique qu'au moral. Le Bulgare, celui des plaines du moins, s'est laissé pendant de longues années humilier, vilipender, fustiger par le conquérant osmanli. Le Serbe, martyr plutôt de la sauvagerie asiatique qu'humble esclave, s'est fait égorger, massacrer en résistant au tyran, mais, comme le Grec, ne s'est jamais laissé abattre. Comme en Grèce, la torche de la liberté, si glorieusement chantée par sir John Moor, ne s'est jamais éteinte en Serbie. La petite principauté, elle aussi, possède son Olympe et son Pinde, ses Agrapha et son Valtos, ses kleftes et ses pallicares insoumis. Elle a sa Choumadia tout hérissée de montagnes escarpées et de forêts épaisses, terreur éternelle des Turcs.

Des gens peu familiarisés avec la géographie s'etonnent que l'Europe attache à la question serbe une si grande importance. Je crois bien faire en énumérant ici rapidement les différentes contrées habitées par des Serbes. La Société géographique ne m'en voudra pas si, pour l'édification « *du plus grand nombre,* » j'ose empiéter sur le terrain de sa compétence. D'ailleurs, je ne fais là que puiser dans les ouvrages des membres distingués de l'honorable Société géographique.

Sous le nom générique de Serbes sont compris les peuples qui habitent :

La principauté de Serbie; — la Bosnie; — l'Herzégovine, — le Monténégro (qui n'a jamais été conquis par les Turcs); — le district de Raguse, — les bouches du Cattaro; — la Dalmatie; — l'Istrie; — la Croatie turque; — la Slavonie et la Sirmie; — la Batchka, entre la Theis et le Danube; — le pays baigné par le Danube près Bude; — le Banat.

A l'exception des principautés de Monténégro et de Serbie, toutes ces populations soumises, les unes à la Turquie, les autres à l'Autriche-Hongrie, prennent les dénominations des pays qu'elles habitent : Elles sont Bosniasques, Herzégoviennes, Dalmates, Croates, Slavons, etc., sans cesser d'être Serbes. Dans leur ensemble, elles forment une population de près de 5 millions d'habitants, répartis par portions presque égales entre la Turquie et l'Autriche-Hongrie.

Ce n'est pas là certes la Serbie de l'empereur Douchan du XIVe siècle, mais il n'en est pas moins vrai que les quatre provinces de la péninsule lui appartenaient. Ce sont elles qui, pour le moment, ont un rapport immédiat avec la question d'Orient, et qui, à leur tour, ne font qu'une seule et même question avec les principautés militantes.

Je ferai remarquer ici que les Serbes de partout parlent la même langue; qu'à l'exception de 300,000 Bosniaques convertis à l'islamisme et des Serbes de Raguse, de Cattaro, de la Dalmatie et de l'Istrie qui professent le dogme catholique romain, tous les autres, au nombre de près de 4 millions, sont catholiques orientaux.

LA PRINCIPAUTÉ DE SERBIE.

Voici ce que, à mon retour de Serbie, en 1869, j'écrivais dans une de mes brochures, aujourd'hui épuisée :

« Placée si heureusement au cœur de la Sougo-Slavie, entre les Bulgares, raïas du padischah et les Croates, sujets du Kaïser, la principauté de Serbie dont, hier encore, on soupçonnait à peine l'existence, mêle aujourd'hui son nom à tout ce

qui peut se rapporter à la question orientale. Les trois empereurs voisins, sultan, kaiser et tzar, chacun selon ses intérêts, l'épie, la surveille ou la cajole.

« La Bosnie, l'Herzégovine, le Monténegro, ont les yeux attachés sur elle. La Bulgarie, malgré sa présomptueuse fierté, en reconnaît la valeur, et l'élément grec, sans rancune... recherche son alliance.

« Les grandes puissances elles-mêmes, désabusées, se font dignement représenter à Belgrade, observent attentivement l'attitude de cette petite principauté, comme si ne dépendaient que d'elle la crise orientale, l'ouverture de la *grosse question*, et la conflagration prévue, inévitable, imminente!

« Pour qui n'a pas vu les choses de près, n'a pas étudié les tenants et les aboutissants, l'importance de la Serbie est un problème difficile à résoudre. Car enfin la principauté renferme à peine 1,150,000 âmes, n'a de revenus qu'un pauvre million de ducats autrichiens (près de 12 millions de francs), peu de commerce, peu d'industrie, et, partant, peu de richesse nationale.

« Ah! qu'on se détrompe : l'argent ne fait pas tout dans ce monde; et si les Israélites de l'ancien monde en possèdent par milliards, Jérusalem n'en est pas moins esclave.

« La Serbie porte en elle l'avenir de toute une nation qui voit en elle le pivot, la cheville ouvrière autour de laquelle gravitent des millions d'hommes de même origine, de même sang, de mêmes aspirations. Avec les traditions d'un État jadis puissant, elle a conservé le germe toujours grandissant d'un futur État indépendant. A défaut d'industrie de luxe, elle s'est fait une industrie de guerre. Pas de fabriques de soieries, mais de couvertures militaires; pas de bijouterie, ni de marqueterie, ni d'orfévrerie, mais des poudreries, des capsuleries, des fonderies de canons, des manufactures d'armes. Pas de confections de nouveautés, ni de modes, mais d'habillements et équipements militaires, des équipages de train. Pas d'opéras, mais des écoles militaires; pas de palais, mais de bonnes casernes, des hôpitaux et des écoles régimentaires. Toute la Serbie mâle n'est qu'un soldat à deux cent mille têtes, n'ayant

qu'un cœur et qu'une volonté : celle de chasser les Turcs, et il est impossible qu'un jour ou l'autre, elle ne fasse pas sérieusement compter avec elle. Qui vivra verra... »

Sept années se sont passées depuis le jour où j'écrivais les lignes ci-dessus, confirmées pleinement dans mes deux derniers voyages. Aujourd'hui, il me faudra y retourner pour voir comment les Serbes font la guerre. J'irai.

En attendant, je continue ce que j'ai commencé. Je ne quitterai Paris qu'après avoir publié tout ce que j'ai si péniblement et à grands frais étudié sur place, et que je crois très-intéressant pour tous ceux qui *ne boudent pas* contre la Turquie...

Avant de parler de l'état militaire de la Serbie, je crois essentiel de donner un aperçu général sur la statistique, la forme du gouvernement et l'organisation civile, judiciaire et économique de ce petit pays.

Enclavée entre les possessions autrichiennes et turques, la principauté serbe est séparée de l'Autriche par le Danube et la Save, au nord ; de la Bosnie, par la Drina, à l'ouest ; de la Valachie, par une faible portion du Danube, au nord-est. Au sud-est, elle confine aux arrondissements bulgares de Vidine et de Nisch, et au sud-ouest, à ceux de Prischtina et Novibazar, appartenant à la vieille Serbie.

Herissée de montagnes, couverte de forêts, la Serbie forme un plan incliné qui, partant du sud, s'abaisse vers le Danube. Elle se divise en Haute-Serbie, comprise dans les petites Moravas, et en Basse-Serbie, ou le bassin de la grande Morava.

Successivement étagée de chaînes de montagnes, couronnée de hauts plateaux et coupée par de profondes vallées, la Haute-Serbie aboutit graduellement à la Basse-Serbie. De ses montagnes, la plus considérable par sa masse imposante, c'est le Kopaonik, qui a une altitude de 1,406 mètres.

C'est dans la Basse-Serbie que se trouve la fameuse Choumadia (région de forêts), dont j'ai déjà parlé, comprise entre la Morava et Kragouïevatz.

Toutes ces forêts, toutes ces vallées, abritent des troupeaux de moutons, des bœufs, des vaches, etc. ; mais la source principale des richesses privées, ce sont les porcs, nourris et expor-

tés en immense quantité. Les chevaux, de race bosniaque, sont petits, bien proportionnés, mais d'une force étonnante. Les volatiles de basse-cour s'y trouvent en abondance. Le pain, la viande, le vin, l'eau-de-vie, sont du dernier bon marché.

A mesure que l'on avance vers le Danube, l'aspect du pays change; aux arbres forestiers succèdent les arbres fruitiers, aux forêts, les vergers. Les fruits y abondent, la vigne couvre les coteaux.

Murée, pour ainsi dire, par des chaînes de montagnes et de grandes rivières, la Serbie, dans son état actuel, peut défier les envahisseurs turcs.

Les villes principales de la Serbie sont :

Belgrade ou Béograde (la Ville-Blanche), capitale de la principauté depuis 1840. Elle est fameuse par sa forteresse qui, dans les temps passés, était considérée comme une des premières places fortes de l'Europe. Les Turcs l'avaient surnommée *Dar-ul-djihad* (la Porte de la guerre sainte). Mais tout cela, avant l'invention du général Treuil de Beaulieu : le canon rayé, invention qu'un *autre* s'est appropriée. La population de Belgrade est de 29,000 âmes.

Après Belgrade viennent les villes de Passarovitz et de Sémendria, sur le Danube; Chalatz, Négotine, Kragouïevatz, Jagodina, sur la Morava ou près d'elle; Tchoupria, Valjévo, Alexinatz, etc., au nombre de trente-huit.

La principauté compte actuellement près de 1,400,000 âmes, dont 2,000 Israélites (tous habitant Belgrade), et 5,000 Bohémiens domiciliés; total qui, en 1834, n'était que de 670,000 en chiffres ronds. Quelques Turcs, encouragés par le gouvernement qui protége leur croyance et défraie leur culte, sont rentrés dans leurs foyers.

La forme du gouvernement, en Serbie, est la monarchie tempérée, héréditaire dans la famille d'Obrénovitch, et transmissible de mâle en mâle.

Le prince porte le titre de *Kniaze* ; il a les attributions et les prérogatives des souverains constitutionnels et ne jouit que

d'une liste civile de 500,000 francs. Les ministres sont responsables devant le Sénat et l'Assemblée nationale, la si bien nommée *Skoupchtina*, tant ordinaire qu'extraordinaire.

Administrativement, la Serbie est divisée en 17 départements, en 60 arrondissements et en 1,059 communes.

Les départements sont : Ville de Belgrade, Belgrade (préfecture) ; — Alexinatz ; — Jugudina ; — Kniazevatz ; — Kragouïevatz ; — Krouchevatz ; — Kraïna ; — Oujitze ; — Pojarovatz ; — Podrigne ; — Roudnik ; — Smédérovo ; — Tchatchak ; — Tserna-Réka ; — Tchoupria ; — Valjévo.

Chaque village a son maire (*kmète*), et celui du village principal est le maire de la commune, et en même temps le percepteur des contributions et le juge de paix. Il préside le conseil municipal (*scoupe*).

L'organisation judiciaire comprend une cour de cassation (à Belgrade) ; une cour d'appel (à Belgrade) ; dix-huit tribunaux de 1re instance et deux tribunaux de commerce (à Belgrade et à Smédérovo ou Séméndria).

L'enseignement primaire *est obligatoire*, réparti en trois cent trente établissements. Il y a douze établissements pour l'enseignement secondaire, quatre pour l'enseignement supérieur, une école centrale de filles, destinée à former des maîtresses d'école, deux écoles de commerce, un séminaire.

Le lycée de Belgrade, nommé Académie, comprend trois facultés : la philosophie, les sciences, le droit. Le gouvernement entretient plusieurs jeunes gens à l'étranger pour se perfectionner dans les sciences déjà acquises en Serbie ; le nombre en varie de vingt-cinq à trente-cinq, la plupart militaires.

L'école militaire (à Belgrade), instituée depuis près de trente ans, en vue de former des officiers pour toutes les armes, et notamment pour les armes savantes, compte une cinquantaine d'élèves, admis à l'âge de quatorze à seize ans et au concours. Ils y séjournent cinq ans (cinq classes), et passent dans l'armée avec le grade de sous-lieutenant, à la suite d'examens rigoureux.

L'instruction, dans tous ses degrés, est gratuite en Serbie ; il y a nombre de boursiers, et les élèves de l'École militaire,

en leur qualité de *soldats*, touchent une solde annuelle de 180 francs.

Indépendamment de la Turquie, où elle est suffisamment représentée par un agent, la Serbie entretient des rapports officiels avec les six grandes puissances et la Grèce, représentées à Belgrade par des consuls généraux.

Bien plus avancée que la Roumanie, même en travaux publics, la Serbie possède actuellement plus de 2,200 kilomètres de bonnes routes carrossables, qui relient : 1° Belgrade à Nisch, par Alexinatz ; 2° Belgrade à Batchka, par la vallée de la Save ; 3° Belgrade à Bosna-Séraï, par Lioubovitza ; 4° Belgrade à Novi-Bazar, par Kragouïevatz ; 5° Belgrade à Vidine, par Smédérovo et Zaïtchar ; 6° Belgrade à Palanka, par Pojarovatz et Milanovatz. Toutes ces chaussées sont vastes, assez bien construites. Ces routes sont construites (hormis les travaux d'art) et entretenues par les habitants.

En fait de finances, le budget des recettes et des dépenses, sauf quelques différences insignifiantes, est calqué sur celui de la France. Cependant, le mécanisme de certaines perceptions, comme celles des dîmes et de l'impôt foncier, est vraiment curieux et fort peu dispendieux : les maires, aidés de leurs conseils municipaux, répartissent à leurs administrés, sans distinction de sexe, pourvu qu'ils aient un gagne-pain quelconque, fût-ce celui de fonctionnaire ou de prêtre, à chacun sa quote-part, selon le degré de ses revenus estimés par la commune.

Les revenus de la principauté ne dépassent pas 12 à 13 millions de francs, les dépenses aussi; et elle n'a pas de dette étrangère. L'emprunt actuel de 12 millions de francs est couvert à l'intérieur. L'État n'est pas riche, on le voit; mais les ressources du pays ne sont pas exploitées et ne peuvent l'être qu'avec le temps. L'industrie est fort restreinte ; l'agriculture pas assez soignée, et, des 1,900 kilomètres carrés dont le pays se compose, à peine si la sixième partie est cultivée. De magnifiques forêts, d'immenses taillis qui pouvaient valoir beaucoup, restent inexploités. Les mines, qui, sous les Romains et l'empereur Douchan, étaient des trésors, sont abandonnées et cachent

des richesses de fer, de cuivre, de plomb argentifère, de zinc, de gypse, de salpêtre, de houille, etc.. Il n'y a que la houillère d'Orachie qui soit exploitée directement par le Gouvernement, et quelques mines de fer et de plomb concédées à des sociétés — plus ou moins solides.

Pour conclure, je dirai en peu de mots que le sentiment du progrès en toutes choses a pris racine chez le peuple Serbe. Partout la vieille routine le cède aux procédés nouveaux; partout les signes de vitalité, les germes de la civilisation font voir leur fruit lent, mais certain. Le principe de l'égalité *vraie*, le manque absolu d'aristocratie, influent d'une manière salutaire sur les mœurs et sur les institutions. La propriété immobilière, très-divisée, l'absence de tout privilége, excluent l'animosité des classes entre elles et facilitent l'action du gouvernement.

J'ajouterai que le Serbe a de la dignité et de la gravité dans le caractère. Son courage, sa bonté, sa générosité, ses mœurs patriarcales, son attachement au sol, à ses usages et à sa religion, le recommandent à tous ceux qui en font la connaissance. Ce peuple ne pouvait que justifier la confiance que ses congénères avaient mise en lui, et il vient d'en donner la preuve la plus éclatante. Il va se mesurer avec ses ennemis. Reste à Dieu de le garder de ses amis!...

IV.

FORCES MILITAIRES DE LA SERBIE.

Pour procéder avec ordre, je commencerai par le matériel de guerre; et, pour examiner celui-ci, je dois passer en revue les principaux établissements militaires.

Celui de Kragouïevatz, qu'on appelle établissement technique ou fabrique, réunit, dans de vastes constructions, une fonderie de canons, un arsenal, une manufacture d'armes, des ateliers de construction, de charpenterie militaire; une école des métiers (dont la pyrotechnie), une cartoucherie, le tout servi par des com-

pagnies d'ouvriers militaires, une scierie, une capsulerie et des magasins à l'avenant. On y voit entassées des masses considérables de matières premières en minerais de fer, de plomb, de zinc, en bois durs et bois de sapin.

Trois machines à vapeur (dont l'une construite dans l'établissement même) suffisent amplement comme forces motrices à toute la fabrique. Une quatrième machine, fonctionnant à part, donne quarante mille balles par jour.

Le travail, c'est l'application de l'ouvrier slave qui est calme, réfléchi, vigoureux, gaspillant un peu son temps, mais faisant bien ce qu'il fait.

Un grand nombre de fusils, 40 à 45,000 (calibre 13, 8 m/m) système Green, achetés en Amérique, furent perfectionnés dans l'établissement. Étalés le long d'énormes râteliers dans les magasins, ils ont été livrés aux réservistes du 2me ban. Près de 60,000 fusils, système Krinka, chargeant aussi par la culasse, mais de calibre moins fort, arment les soldats du 1er ban. Il ne m'est pas possible de fixer le nombre de chassepots, de carabines et de révolvers, mais ils sont en nombre considérable.

Indépendamment de toutes ces armes chargeant par la culasse, il se trouve, tant dans l'arsenal de Kragouïeratz que dans celui de Belgrade, cent quarante mille fusils se chargeant par la bouche, dont la presque moitié est rayée, et dont beaucoup sont transformés en système Green. En outre, sont déposés dans les magasins de Sémendria et au fort de Belgrade, une trentaine de mille de vieux fusils non rayés qui peuvent servir dans l'intérieur.

Peu de sabres et peu de pistolets, les uns et les autres détrônés par le sabre-baïonnette et le révolver.

La cartoucherie fournit des milliers par jour, au prorata des ouvriers et des ouvrières.

Des montagnes de balles coniques gisent dans les magasins. Sur une hauteur à trois kilomètres au sud de Kragouïevatz se trouve un magasin à poudre, où sont constamment tenus en réserve deux millions de cartouches des calibres en usage. Même en temps de paix, la cartoucherie est tenue de compléter ce

dépôt à mesure qu'il est entamé. Cette sage précaution ne se borne pas là: de pareils dépôts sont installés dans plusieurs endroits de la principauté, et surtout dans la frontière S.-E.

La caserne attenante à la fabrique est un bâtiment de la plus simple construction. Comme *confort*, des lits de camp, des couvertures de laine (produit indigène), des paillasses pour matelas.

L'École des métiers, qui occupe une aile de la caserne, renferme cent à cent quarante apprentis ou élèves, de douze à vingt ans d'âge. Ils y apprennent, en outre des métiers en usage à la fabrique, à lire, à écrire, à calculer, etc., et, naturellement, le métier de soldat. Une bonne partie de ces jeunes gens travaillent déjà dans les ateliers avec beaucoup de succès.

Les magasins renferment des outils d'artisan, des objets de fourniment, du petit matériel: cordages, vis, pelles, haches, pioches, etc., etc.

Pour ce qui est de l'artillerie et, en général, des armes, de l'équipement, du train, etc., je crois avoir des renseignements sûrs; car j'ai partout été reçu de la meilleure grâce du monde en camarade, étranger mais non suspect. Je rends grâce à ces braves frères d'armes.

Dans l'arsenal, j'ai compté, sur affût, soixante-six pièces en bronze rayées de montagne, de 4 kilogr., et vingt-quatre de campagne du même calibre, avec leurs avant-trains, leurs caissons, leurs voitures de munitions, le tout fraîchement peint.

A part cela, un grand nombre de caisses à munitions d'artillerie et d'infanterie, sans compter la masse des roues, des affûts, des planches, des côtes, des timons et d'autres parties intégrantes de ces véhicules et de ces caisses, sont tenus en réserve. Il faut y ajouter un magasin *réservé* plein de voitures, d'avant-trains, de caisses et caissons d'artillerie et de génie, tout prêts à etre mobilisés.

Une particularité digne de remarque, c'est que les pièces de montagne qui, comme on sait, sont portées à dos de mulet, se montent sur affût et avant-train. C'est ce qu'on appelle l'artillerie de campagne *légère*, lorsque, servie par la milice,

elle peut, sans trop d'embarras, suivre l'infanterie en pays plat.

La pièce de 4 kilogr. de campagne, différente de cette dernière en dimension et en poids, constitue l'artillerie de campagne proprement dite.

La première n'a qu'une portée maximum de 2,000 mètres ; la seconde porte à 3,500 mètres.

L'ancienne pièce de 12 livres, de campagne, transformée en canon rayé, et, par conséquent, lançant un projectile conique de 12 kilogr. est réservée pour les siéges; elle porte à 4,300 mètres, sous un angle de 30 à 32 degrés.

Nombre de canons à âme lisse de 4 et de 12 livres de campagne, et de 32 livres de siége, fraîchement mis sur pied, sont destinés à des ouvrages de terre, selon les besoins.

Une masse de vieux canons turcs en bronze, recueillis des forts, de Belgrade et de Semendria, ont servi à fabriquer de nouvelles pièces; et elles y servent encore.

J'ai assisté au tir, — et je n'étais pas le seul officier étranger, — au polygone de Kragouïevatz.

Avec une charge ordinaire et sous des angles *raisonnables*, la pièce de 4 kilogr de montagne, ou artillerie légère, a porté à..... 2,000 mètres

La pièce de 4 de campagne, à..... 3,500

La pièce de 12, de siége, à..... 4,300

Ces trois pièces ont donné des resultats très-satisfaisants, tant par rapport à la direction, que relativement à la portée. Grâce à un savant officier d'artillerie, le colonel Stéfanovitz, et à son collègue subordonné, le commandant Jovanovitz, les projectiles de tous calibres (tous fondus à Kragouïevatz), sont munis de fusées à percussion, d'une invention très-ingénieuse, mais qui ne m'a été montrée que confidentiellement.

La pièce courte, l'ancien obusier de 12 livres, a été rayée et transformée en pièce de 12 kilogr. Le projectile lancé à une distance de 800 à 900 mètres, sous un angle variant de 42 à 45 degrés, pénètre dans un terrain gras, à 1^{m}80 c. de profondeur, éclate dans le fond, creuse un entonnoir de 1 mètre de diamètre et lance les terres à 25 mètres à la ronde et à une hau-

teur moyenne de 30 mètres. Quelques grosses mottes atteignent une élévation de 100 mètres.

Bien que cet obus porte dans son creux un kilogr. de poudre la charge de la pièce ne pourrait dépasser les 250 grammes, sans danger pour l'obusier aminci par les rayures.

Destinées à fonctionner comme mortiers, ces pièces montées sur des lits de bois dur, à la façon des mortiers ordinaires, sont transportées en voitures de munitions, pourvues chacune de 60 coups et servies par six hommes. Naturellement, elles doivent tirer derrière un épaulement quelconque. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette pièce *ambulante*, c'est que la déviation du projectile est presque constante.

Un autre mortier, affectant les formes et les allures de ce dernier, lance un projectile de 100 kilogr. et porte de 4,000 à 4,500 mètres. L'effet de cette mine volante est foudroyant. Mais le secret doit en être gardé — comme tous les secrets de ce genre, qui, le plus souvent, sont, hélas ! connus par l'ennemi avant l'armée qui en fera usage.....

Le tir à armes portatives n'a pas été moins satisfaisant. Officiers, indigènes et étrangers, nous avons tous tiré à la cible avec les fusils Green et Krinka. A 200 mètres ces armes ont toujours porté juste. Quant à la rapidité, nous eûmes aisément, en visant, cinq coups à la minute : sept sans viser. On nous dit que des soldats exercés l'ont portée à neuf coups. Je le crois sans l'avoir vu, tout dépend de l'habitude.

A vingt kilomètres N.-O. de Kragouïevatz, dans une charmante petite vallée inclinée du mont Golubitza, traversée par la petite rivière de Yassénitza, est situé le petit bourg de Stragari. C'est sur ce cours d'eau qu'est établie la principale poudrerie serbe, dont toutes les machines sont mues par la Yassénitza, resserrée et prise en conséquence : Machines à purifier les matières premières, machines à les amalgamer, machines à les pétrir, à les broyer, à cribler la poudre, et, enfin, machines à lui donner le brillant.

Toutes les constructions, sauf la demeure des officiers, la caserne et les magasins à poudre, sont des plus simples. Les

travailleurs, presque tous habitants de la localité, logent chez eux, pas loin de l'établissement. On n'y voit qu'une seule habitation privée : l'auberge ou *méhana*, où les ouvriers trouvent de quoi manger et boire — boire surtout, car le vin du crû est bon et pas cher ; boire même parfois « pour la soif à venir »

La poudrerie, qui chôme pendant une partie de l'hiver, produit, avec aisance, 50,000 oques (65,000 kilogr.) de poudre par mois.

La force de la poudre à canon et de celle à fusil, composées, l'une et l'autre, des mêmes matières et dans la proportion de 75 de salpêtre et de 12,50 des deux autres éléments, est de 120°. La poudre de chasse, dont le charbon est plus fortement brûlé, a une force de 175°.

Dans le vallon de Stragari, entouré de fortes palissades, existent quatre dépôts de poudre. Dans l'un d'eux, sis dans l'enceinte même et pas loin de la caserne, se trouvent constamment emmagasinés 100,000 kilogr. de poudres. Les trois autres, placés à distance sur des hauteurs isolées, en contiennent chacun de 40 à 60,000 kilogr.

L'industrie privée, qui compte plusieurs fabriques de poudre, en produit en assez grande quantité pour suffire aux besoins ordinaires du peuple (qui sont considérable), et pour en exporter de grandes quantités.

Quant aux dépôts de poudre, le Gouvernement en possède 18, disséminés, je l'ai déjà dit, convenablement sur la surface de la principauté.

On voit que les Serbes « ne mettent pas tous leurs œufs « dans un panier. »

La Serbie produit du salpêtre en suffisante quantité, mais pas assez de soufre, car elle est forcée d'en importer.

Voici, en résumé, les forces armées de la Serbie :

Canons de 4 rayés de campagne, servis par l'armée régulière, six batteries	36 pièces
Trois batteries *légères*, idem	18 —
Trois de montagne, idem	18 —
Six batteries de campagne, services par la milice	36 —
Dix-sept batteries légères, idem	102 —
Canons mobilisables	210 pièces
Parc mobilisable, en tout	72 —
Total des canons rayés	282 pièces
Canons de 12 rayés (de siége)	24 —
Vieux obusiers, convertis en mortiers de 12 kilog.	24 —
Vieux canons à âme lisse	12 —
En tout	342 pièces

Les canons de position n'y sont pas comptés.

De toutes ces pièces l'armée serbe, composée de l'armée régulière et des deux bans de milice, forte de plus de 150,000 hommes, ne peut guère emporter que 200 à 250, en supposant que les forces mises en campagne comptent 100,000 hommes. Cela ferait deux à deux pièces et demie par mille hommes, ce qui n'est pas trop assurément, mais qui n'est pas peu, non plus.

Les armes à feu portatives sont en nombre suffisant, comme je viens de le constater, et la poudre, et les balles, et les cartouches abondent; ce qui manque ce sont les sabres, arme naguère si fort en honneur chez les Orientaux. Mais le Slave, comme le Grec, comme le Turc régulier, a compris, *enfin!* la puissance de la baïonnette mise au bout du canon du fusil. Le yatagan, le *kilitz* reste en partage aux hordes sauvages des bachi-bozoucs, cet embarras des armées régulières et la terreur des femmes, des vieillards sans défense, — des enfants d'école, en particulier...

Des révolvers en masse sont introduits en Serbie depuis 1866, et cette arme de combats à bout portant y a reçu droit de cité.

En fait de munitions il y avait, en 1875, dans les différents magasins :

Projectiles d'artillerie de tous calibres, coniques.	360,000
Boîtes à mitrailles, de tous calibres.....	90,000
Projectiles sphériques vieux, approximativement	45,000
Cartouches d'infanterie, à balles coniques.....	40,000,000
Poudre à canon et à fusil.....kilogr.	2,000,000
Poudre turque, mauvaise, dans la forteresse de Belgrade.....kilogr.	500,000
Capsules toutes préparées, de toutes espèces...	40,000,000

Le train de réserve, consistant en voitures de munitions, caisses d'artillerie et du génie, voitures pour le transport des vivres et en général tout ce qui, monté sur quatre roues, suit l'armée, évalué en bloc à..... 1,150

En outre des véhicules d'ambulance et des voitures du service sanitaire, au nombre de..... 260

Ce qui laisse à désirer c'est l'attirail de campement. Cependant, le Serbe n'est point douillet, et, comme le Grec, utilise tout pour s'abriter, se garantir contre les intempéries des saisons.

Les objets d'équipement et d'attelage sont en petite quantité dans les magasins de réserve.

La manutention est organisée d'une manière originale. Elle ne fonctionne, en temps de paix, que pour l'armée régulière. En temps de guerre, « chaque ville qui se respecte », comme on me disait en riant, a désigné les locaux nécessaires à la fabrication du pain et les magasins voulus pour les farines. Je crois que toutes les villes « se respectent » en Serbie, et que ce n'est pas le pain qui manquera à l'armée.

Ce qui peut manquer c'est l'habillement, car le Gouvernement n'habille que l'armée permanente et le premier ban de la milice. Le reste des miliciens, des volontaires, sont habillés à leurs frais. Les volontaires ne sont pas soumis à l'uniforme.

L'armée serbe est organisée ainsi qu'il suit :

Ministère de la guerre, *comprenant 4 divisions :*

1re Division (personnel). { 1re section, recrutement et correspondance. 2e section, topographie, statistique et histoire.

2e Division, administration, achats et commandes, budget de la guerre, habillements et vivres, service sanitaire, etc.

3e Division, « *matières techniques* » pour les établissements militaires.

4e Division, génie, inspection du génie.

Armée permanente :

Trois bataillons d'infanterie de 800 hommes.

Deux « escadrons » de cavalerie de 200 hommes.

Cinq batteries de campagne de 120 hommes.

Trois batteries de montagne, à 80 hommes.

Quatre compagnies du génie, à 120 hommes.

Trois compagnies de pontonniers à 120 hommes, avec trois trains de pont de 80 mètres chacun, en tout pour une rivière de 240 mètres. Une quatrième était en voie de formation en 1875, soit 480.

50 gendarmes (!) à Belgrade.

50 élèves de l'école militaire.

40 élèves de l'école d'équitation.

30 hommes (!) gardes du corps du prince.

Armée permanente.....	4,770 hommes
Officiers réguliers de diverses catégories...	400 —
Total.....	5,170 hommes

Milices :

Tous les Serbes « sans exception ni *distinction* » de 20 à 50 ans d'âge en temps de paix, et de 17 à 50 en temps de

guerre, font partie de l'armée nationale. Le premier ban de la milice forme la vraie réserve de l'armée permanente, prêt à se rassembler sans délai. L'arrière-ban constitue ce qu'on peut appeler l'armée territoriale, et demande, pour se réunir, quatre « *semaines pleines.* » L'une et l'autre renferment des milliers de soldats libérés (près de 35,000), qui servent d'instructeurs, et de sous-officiers formant les cadres. L'armée permanente n'est que la pépinière de l'armée milicienne.—C'est partout ainsi.

La réserve ou premier ban est composée sur le modèle de l'armée pernanente, d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et de pionniers. Le reste des miliciens, c'est-à-dire « tous les citoyens « vaillants, » se répartit entre les différentes armes : pour l'infanterie, 93 °/₀; 5 pour la cavalerie et 2 pour le génie. Les artilleurs sont exclusivement fournis par les départements de Belgrade et de Kragouïvatz.

Toutes les forces de la milice sont réparties en six divisions torritoriales ou *voïvodies,* pourvues chacune d'un état-major permanent composé d'un chef de bataillon de l'armée régulière et d'un nombre d'officiers proportionné à l'étendue de la voïvodie. Le commandant de l'armée territoriale est nommé par le chef de l'État, et son état-major se renouvelle tous les deux ans par ordre ministériel.

Divisions territoriales et effectif du 1er ban.

1re DIVISION, de Save et Drina :

Brigade de Valjévo, cinq bataillons.....	3,500	hommes.
» Podrigne, trois bataillons.....	2,100	—
» Chabatz, cinq batataillons.....	3,500	—
Trois batteries.....	360	—
Régiment de cavalerie de Drina, cinq escadrons.....	1,000	—

Régiment d'artillerie de Drina, cinq batteries.	600	hommes.
Trois compagnies du génie.....	360	—

2e DIVISION, de Moravie occidentale :

Brigade d'Oujitze, six bataillons.....	4,200	—
» de Tchatchak, quatre bataillons....	2,800	—
» de Roudnik, trois bataillons.....	2,100	—
Régiment de cavalerie de Moravie occidentale, cinq escadrons.....	1,000	—
Régiment d'artillerie de Moravie occidentale, cinq batteries.....	1,000	—
Trois compagnies du génie de Moravie occidentale.....	360	—

3e DIVISION, de Moravie méridionale :

Brigade d'Alexinatz, trois bataillons.....	2,100	—
» de Krouzévatz, trois bataillons.....	2,100	—
» Tchoupria, quatre bataillons.....	2,800	—
Trois batteries.....	360	—
Régiment de cavalerie de Moravie méridionale, cinq escadrons.....	1,000	—
Régiment d'artillerie de Moravie méridionale, trois batteries.....	360	—
Trois compagnies du génie de Moravie méridionale.....	360	—

4e DIVISION de Timok :

Brigade de Kourajevatz, quatre bataillons...	2,800	—
» de Kroarjeka, quatre bataillons.....	2,800	—
» Krana, cinq bataillons.....	3,500	—
Trois batteries.....	360	—
Régiment de cavalerie de Timok, cinq escadrons.....	1,000	—

Régiment d'artillerie Timok, trois batteries.	360	hommes.
Trois compagnies du génie.....	360	—

5e DIVISION, du Danube :

Brigade de Pojarovatz, cinq bataillons.....	3,500	—
» de Bratzinovo, cinq bataillons.....	3,500	—
» de Sémendria, quatre bataillons.....	2,800	—
Trois batteries	360	—
Régiment de cavalerie Danube, en deux divisions, six escadrons.....	1,200	—
Régiment d'artillerie Danube, trois batteries. .	360	—
Trois compagnies du génie Danube.....	360	—

6e DIVISION, de Choumadia :

Brigade de Belgrade, cinq bataillons.....	3,500	—
» de Kragouïevatz, six bataillons.....	4,200	—
» de Jagodina, quatre bataillons.....	2,800	—
Régiment de cavalerie Choumadia, sept escadrons (deux divisions).....	1,400	—
Régiment d'artillerie Choumadia, trois batteries	360	—
Force totale du 1er ban.....	67,480	hommes.
En y ajoutant l'effectif de la troupe permanente, = ...	5,170	—
l'on trouve une force immédiatement mobilisable (et déjà mobilisée) de.....	72,650	hommes,

assez bien armés et équipés, pas mal instruits, braves et disciplinés comme les Slaves se disciplinent, pourvus de tout matériel de guerre, et servant d'avant-garde à une seconde armée de près de 80,000 hommes, moins instruite et peut-être moins bien armée, mais tout aussi disciplinée et aguerrie.

Prodigieux effet de l'égalité *vraie!* tout Serbe naît, pour

ainsi dire, soldat. Homme libre s'il en fut, sobre, dur à la peine, frugal au possible, intrépide, sachant mourir.

Le chiffre de 150,000 combattants serbes paraît, à plusieurs, une exagération *orientale*. Je n'ai point été, à mon tour, exempt d'un certain doute, et, sinon explicitement, du moins à mots couverts, je l'ai laissé voir à des officiers serbes. Il n'en fallut pas davantage pour me faire ouvrir toutes les portes et même les registres, où j'ai puisé ce que je viens de consigner dans cette brochure : « Venez et voyez, » m'ont-ils dit. Je suis venu et j'ai vu. *Veni, vidi* et... *scribi*.

Ne pouvant dire aux incrédules « Allez-y voir », je me contenterai de leur rappeler ce que les officiers français envoyés en mission à Belgrade, l'*an mil huit cent quarante-huit*, ont consigné dans leur rapport au général Aupick : « La Serbie « peut, dans l'espace de trois semaines, mettre sur pied cent « mille combattants armés, et cent cinquante mille dans un « moment de crise suprême. » A cette époque, la population était loin d'atteindre un million ; aujourd'hui, elle est de un million trois cent quarante mille. Quant aux progrès accomplis depuis vingt-huit ans, je laisse au lecteur le soin d'en juger, mais qu'il se dépêche, car les événements peuvent le surprendre : il peut lui arriver de voir, à côté des 150,000 Serbes, deux fois autant d'autres Slaves de diverses *dénominations*, sans compter les... camarades non slaves ; je veux parler des Albanais et des Grecs raïahs, ceux que le prince Milan appelle dans sa proclamation, et qui ne sont pas ceux « du coin de rue... »

Quelle sera l'issue de cette grande levée de boucliers ? La Providence ne m'a point confié son secret, et je ne m'abuse pas en croyant qu'elle n'a fait également de confidence, à cet égard, ni au comte Derby, ni au duc Decazes, ni à M. d'Andrassy, ni au prince Gortschakoff, pas même à M. Depretis, et encore moins, je pense, à Midhat-Pacha, le réformateur des *irréformables*.

En terminant, je crois bon de recommander au lecteur une grande circonspection à l'endroit des nouvelles de la guerre, soit qu'elles émanent de source slave, soit qu'elles proviennent de *dépêches officielles*... turques, turques surtout, car le Coran non-seulement permet, mais encore prescrit d'abuser les guiaours (1). Et ces guiaours, c'est moi, c'est vous, c'est Victoria, Guillaume, Alexandre, Victor-Emmanuel et *tutti quanti*; mais avant tout, c'est la Bourse, ce sont les boursiers et les détenteurs des fonds turcs. J'ai dit.

---

(1) P. S. Je laisse à l'appréciation de tout officier le télégramme suivant.

Vienne, 8 juillet, 4 h. 48.
(Source turque.)

Un télégramme, reçu de Sérajévo porte ce qui suit :

« Méhémed-Ali-Pacha, commandant de Novi-Bazar, ayant quitté Sinitze, à la tête *de six bataillons*, s'est dirigé du côté du vieux port de Yavra. Arrivé, après midi, à Gladnitza, pendant qu'il disposait les troupes impériales sur les collines, il a été attaqué *de flanc* par les Serbes avec *dix-huit bataillons* et dix canons..

« Un combat sanglant a eu lieu ; nos troupes ont repoussé victorieusement l'ennemi qui a battu en retraite et s'est retiré dans les forteresses situées près de Yavra Iskelissi, en laissant *1.500* morts et *autant* de blessés.

« Une grande quantité de matériel de guerre a été pris par nos troupes. Nos pertes sont *minimes* en comparaison de celles de l'ennemi. »

Six bataillons (cinq mille Turcs) sans artillerie, *attaqués de flanc* pendant qu'ils s'établissaient sur les collines, par dix-huit bataillons (quinze mille hommes) et dix canons.... Les Serbes étaient donc en carton et leurs canons en papier mâché? Étrange!...

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41 rue Jean-Jacques-Rousseau. 2520. 7. 76

Omaggio dell' Autore

LA ROMANIA

DAVANTI ALL' EUROPA.

3

LA ROMANIA

DAVANTI ALL' EUROPA

PER

ENRICO CROCE.

FIRENZE,
TIPOGRAFIA DI G. BARBÈRA.
—
1878.

L' autore del presente opuscolo gradirà volentieri tutte le osservazioni, tutte le critiche, benevoli o no, che gli potranno venire rivolte da amici o da avversarii intorno a questo lavoro, e delle quali egli terrà conto nell' imminente seconda edizione.

Chi intendesse formularle, è pregato rivolgerle allo stesso Croce, in Genova, Via Nino Bixio, 4.

INTRODUZIONE.

Quando la Russia, nel decorso anno 1877 rompeva guerra alla Turchia, dichiarando volere l'emancipazione dei cristiani d'Oriente, quanti fra i liberali di tutta Europa credettero in buona fede alle sue dichiarazioni, fecero plauso di cuore a quel proposito, augurando la buona riuscita d'un' impresa sì nobile ed umanitaria della quale la Russia atteggiavasi a campione.

L'Italia e la Germania in ispecie, che in nome del sacro principio della nazionalità erano sorte a dignità di nazione, presupposero che la Russia, entrando terza nel patriottico arringo e seguendo l'esempio delle due nazioni precursore, avrebbe preso a cuore disinteressatamente i destini degli Slavi, assumendo eziandio il còmpito di protettrice degli altri popoli orientali.

Intanto ad assicurarsi il libero passaggio del Danubio, nonchè una sicura linea di ritirata per ogni possibile evenienza, fu vista la potentissima Russia ambire e richiedere premurosamente il concorso e l'amicizia del piccolo ma bellicoso popolo di Romania, ai padri del quale l'Imperatore Traiano avea conferito l'importante incarico di tutelare dai barbari il mondo romano là sui Carpazi, e al quale l'Europa più re-

centemente avea confidato la sinistra riva del Danubio, cioè la bassa Bessarabia, mediante il trattato di Parigi.

Come premio d' un così prezioso e importante concorso, la Russia prometteva solennemente e per bocca del suo Imperatore — che è insieme anche Papa — di guarentire l' integrità territoriale della Romania * e di assicurarne la completa indipendenza.

Si rompe guerra alla Turchia: i Russi varcano il Danubio, e i Romeni, memori che nelle loro vene corre sangue romano, fanno prodigi di valore a Simnitza, a Plevna e in cento altre battaglie: annaffiano generosamente del proprio sangue la Bulgaria, e sebbene le sorti della guerra pendano lungamente incerte per l' incapacità dei comandanti moscoviti, alla fine la via dei Balcani è aperta e la Turchia si ritorce su Costantinopoli.

Mutate le sorti della guerra e di avverse divenute prospere, ecco la Russia cambiar tuono e sembiante, prima che con altri, colla sua fedele alleata la Romania, e con un procedere il più ingeneroso e fellone che ricordi la storia, contrariamente ai patti giurati, pretendere la retrocessione della Bessarabia.

E ciò alla presenza di quell' Europa firmatrice del trattato di Parigi!

Allora le coscienze dei liberali d' ogni nazione si ribel-

---

* Ecco il testo dell' Art. II della Convenzione Russo-Romena firmata a Bucarest il 16 aprile 1877:

« Art. II. Affinchè nessun danno o inconveniente risulti alla Romania dal fatto del passo accordato alle truppe russe sopra il suo territorio, il Governo di *Sua Maestà l' Imperatore di tutte le Russie, s' obbliga a mantenere e a far rispettare i diritti politici dello Stato Romeno, quali essi resultano dalle leggi interne e dai trattati esistenti, come pure a* MANTENERE E DIFENDERE L' INTEGRITÀ ATTUALE DELLA ROMANIA. »

larono indignate, e ben si parve in quel punto nella sua luce meridiana tuttaquanta la doppiezza della Russia, e fu chiarito che da parte sua era un'irrisione ed un inganno proclamare l'*emancipazione degli Slavi d'Oriente,* quando non cominciava come punto di partenza dall'*emancipazione di quegli Slavi per eccellenza che sono i Polacchi suoi sudditi,* i quali fra i popoli conculcati ed oppressi dell'Europa portano la palma dolorosa del martirio.

Ma tu, o Romania, nobile figlia di magnanima madre, all'invereconda pretesa opponesti il più coraggioso rifiuto, e il mondo ti fe' plauso, e l'Europa capì — un po' tardi, egli è vero, ma pur sempre in tempo — che l'esistenza d'una Romania forte, compatta e vigile custode delle bocche del Danubio è indispensabile ai suoi interessi, come lo era appunto 19 secoli or sono; e d'altra parte riconobbe che lo smembramento della Romania vorrebbe dire la sua scomparsa in una prossima data; e la sua scomparsa significare irruzione completa e generale della Russia sull'Occidente.

E l'Inghilterra s'accorse allora soltanto quanto debba premere all'equilibrio e alla pace del mondo che la Russia venga allontanata il più possibile dalle sponde di quella grande arteria politico-commerciale che è il Danubio — come manchi di base la ricostituzione della Romania incompletamente abbozzata dall'Europa dopo la guerra di Crimea — e quanto sia indispensabile invece che i termini di questa nazione vengano intanto trasportati a levante, ai suoi naturali confini, sopra il resto della rimanente Bessarabia fino al fiume Dunastro (Dniester).

E la Francia, sebbene distratta dall'opera del proprio consolidamento interno, si ricordò di avere già calorosamente propugnato l'indipendenza di quella Ro-

mania che è la cataratta naturale che frena l' impeto dell' alluvione Moscovita: e che rotta e scomparsa questa cataratta l'Europa è sommersa.... E perciò la Francia ha ultimamente dati e continua a dare segni non dubbi del come le prema il rispetto di quel trattato ch' ebbe nella sua capitale la sanzione solenne dei plenipotenziari europei.

Ma soprattutto l'Italia — che colla guerra di Crimea dimostrò non esserle stranieri gli interessi dell'Oriente — ha il diritto, il dovere di levar alta la voce in pro della Romania, figlia sua primogenita, e di proclamarsi la più vigilante tutelatrice dei suoi diritti nazionali, senza ostentare del resto un platonico e sentimentale amore di razza che, politicamente parlando, non ha un gran valore. Solo ricordi l' Italia (a non toccare che dei fatti recenti) come la Romania abbia avute comuni con essa le persecuzioni da parte d' uno stesso straniero — come ambe abbiano patito nel 1848-49 martirii ed esilii — e come, cosa non affatto fortuita, entrambe siano sorte contemporaneamente a dignità di nazione nell'anno 1859, ed abbiano stabilmente rassettate le cose loro interne nel 1866.

E poi, se il nome di *Roma,* che fu per tanto tempo la mèta di così sante e sublimi aspirazioni degli Italiani, ci ha fatto battere e sussultare così veementemente i cuori di desiderio e di speranza, perchè il nome della *Romania,* — la legittima figlia di *Roma* nell' Oriente — ci lascierebbe muti e indifferenti?

Se fu una concezione poetica il fatto di Minerva uscita dal capo di Giove, o un' allegorìa la leggenda di Eva tratta da una costola di Adamo; non è mito, bensì verità storica il dire che la Romania è uscita dal grembo d' Italia.

Dunque, finchè dureranno le immutabili leggi di natura che vogliono la madre ami e protegga i propri figli, l' Italia deve tutelare la Romania e patrocinarne gli interessi, che vedremo in fin dei conti essere i suoi propri ed insieme quelli dell'Europa Occidentale. Laonde spetta all' Italia il dimostrare falso il concetto di voler affidata la custodia dei Carpazi e del Danubio a un popolo debole in presenza d'un nemico potentissimo; perciò i nostri uomini di Stato debbono sostenere dinnanzi all' Europa la necessità di ridonare ai Romeni gli antichi confini assegnati loro da Traiano.

Per cui, prima d'ogni altra cosa, consolidata la Romania coi territori a lei dovuti, occorre proclamarne la neutralità effettiva come base fondamentale dell' equilibrio europeo e come guarentigia solenne per l'avvenire dell'Italia, della Germania, della Francia, dell' Inghilterra e della stessa Austria-Ungheria. E qui sarà opportuno il ricordare come la neutralizzazione della Svizzera decretata nel 1815 e quella del Belgio proclamata nel 1830, valsero a cementare le fondamenta degli Stati Europei.

Inoltre, le *Porte di Ferro* del Danubio, urge nel modo il più assoluto rinforzare facendone tante *Porte di Bronzo,* e dare opera efficace acciò esse vengano gelosamente custodite e premurosamente invigilate dai Romeni; perciocchè dietro a quelle porte — le vere *Porte d' Europa* — sta all' erta un nemico astuto e formidabile che spia l' occasione propizia di varcarle ai danni del mondo, coll' impadronirsi del Delta Danubiano, minacciando così da Costantinopoli tanto l' Europa come l' Asia e l' Africa.

Ond' è che mi parve essere oggetto di supremo generale interesse il segnalare quel grave pericolo che

tutti ci minaccia dall' Oriente: ed opera insieme del più squisito patriottismo il raccomandare all' amore degli Italiani quel gentil seme latino della Valle del Danubio; quei nostri fratelli i quali coll' aver dedotto da Roma il nome della terra loro, dimostrarono a sufficienza e quanto amore e reverenza essi portino alla lor madre antica, e quanto aspettino da essa.

Troppo felice se avrò cooperato — oltre che a scongiurare un gravissimo periglio — a trasfondere nel seno de' miei concittadini il più vivo sentimento di fratellanza e di solidarietà coi Romeni, facendo sì che in Italia vengano più conosciuti, più stimati, più amati questi eroici avanzi del più potente impero che sia mai esistito nel mondo, e i quali da 19 secoli sostengono il pericoloso onore di far da sentinelle avanzate della civiltà latina nei dirupi Carpatici.

I.

RAPIDI CENNI SULLA ROMANIA.

Cesare Augusto e la traslazione della capitale nell' Oriente. — Traiano. — Aureliano. — Costantino. — I Romeni al sopravvenire dell' inondazione barbarica riparano sui Carpazi. — Risveglio della gente romena. — Gli Italiani in Oriente. — I Pisani, i Veneziani, i Genovesi sul Danubio. — Città fondate colà da quest' ultimi. — L' Italia odierna ha improvvidamente interrotto gli antichi rapporti coi Romeni. — Mircea il Grande. — Stefano il Grande. — Michele il Bravo. — Fusione della Moldavia colla Valacchia avvenuta l' anno 1859. — Promulgazione della trasformazione della proprietà. — Costituzione Romena. — Coltura dei Romeni.

Dicono che Augusto Imperatore volgesse in mente un arcano progetto, già attribuito a Giulio Cesare, e che consisteva nel trasportare la sede dell' Impero nell' Oriente d' Europa: sia ch' egli ubbidisse a quella forza irresistibile che in tutti i tempi attrasse l' Italia all' Oriente, sia ch' ei volesse provvedere con maggior sicurezza alla difesa dello Stato, cui proprio da quella parte provenivano colpi più spessi e più acerbi dai Parti e da altri popoli barbari.

Una così seria determinazione, ripetutamente discussa nel consiglio di Augusto, era ben presto trapelata nel popolo romano che se ne commosse fieramente, a segno che Orazio, fattosi interprete del general sentimento — tutto che cortigiano e poeta cesareo — non avea potuto attutire la sua musa sdegnosa che gli dettava l' ode stupenda nella quale Giunone in persona interviene a dissuadere un tanto grave passo.*

* Libro III, ode III.

Ma un altro poeta di corte, Virgilio, più del primo famoso e più docile strumento della volontà d' Augusto, con fino e mal dissimulato artificio cercava nella sua *Eneide* di affezionare i Romani alle cose d' Oriente, attribuendo ai Cesari una prosapia orientale e celebrandone la bella origine troiana.*

In questa guisa cercavasi di maturare nell' animo dei Romani l' idea della traslazione della sede dell' Impero da Roma nell' Oriente, e ne veniva di conseguenza che paresse cosa logica e naturale il trasportare colà i penati e i discendenti d' Enea, e che il capo dell' Impero tornasse a quelle terre ove l' adulazione dei poeti e dei cortigiani attribuiva la culla alla sua famiglia.

Morto Augusto, i suoi successori diretti — pazzi, tiranni o imbecilli — non accarezzarono quel suo misterioso progetto; però la serie susseguente degli altri Cesari, quando non ne fu impedita da interne turbolenze, volse mai sempre l' occhio inquieto e vigilante alle terre orientali, presentendo di là dover sopraggiungere il fiotto distruttore: e finalmente Traiano — meritamente celebrato Imperatore ottimo massimo — quando suonò l' ora suprema del pericolo, recossi in persona nell' Oriente, ruppe i barbari al di là del Danubio, e con intuito preveggente trasse nella Dacia quella famosa colonia latina composta dei più floridi e gagliardi elementi romani dell' Impero: scelti a gran cura nell' Italia, nella Gallia, nella Spagna, e che sono per l' appunto i progenitori degli odierni Romeni.**

Dopo che Costantino, mettendo in esecuzione il costante pensiero dei due primi Cesari fondatori dell' Impero ebbe trasferita la capitale a Bisanzio, i successori di lui, fino agli ultimi Paleologhi, avevano sempre trattati da nemici i Romeni invece che affezionarseli, preparando così, incauti ed improvvidi, quella finale catastrofe che alla perfine li travolse miseramente.

---

* *Pulcra Trojanus origine Cæsar.*

** Realmente avrebbesi a dire *Romani,* ma per non ingenerare confusione tra essi e i *Romani di Roma,* amo chiamarli *Romeni,* pur appelando *Romania* la terra da loro abitata e da essi così denominata in memoria dell' antica loro patria *Roma.*

Ma assai prima d' allora, l' imperatore Aureliano avea posta a ben duro cimento l' esistenza dei coloni latini di Traiano, e incapace di capire tutta l' importanza della posizione strategica prescelta dal sommo suo predecessore, prima che la colonia gettasse colà fermo fondamento e sviluppo, condusse le legioni romane sulla riva destra del Danubio, abbandonando i poveri coloni al loro fatale destino.

E allora incominciò quella tremenda irruzione barbarica che nulla valse a trattenere: e i Romeni, dall' alto delle loro montagne inaccessibili e dal folto delle loro dense foreste, si videro passare successivamente sotto gli occhi tutte quelle numerose orde feroci, che dal settentrione e dall' estremo oriente rigurgitavano sopra l' occidente d' Europa. Sapendo d' essere i pionieri della civiltà latina contro l' invadente marea della barbarie, essi tennero fermo su quei loro fedeli dirupi e sulle remote isole del Danubio, con una costanza e una fede nell' avvenire che valsero a preservare allora e poi la loro stirpe incolume ed incorrotta.

Giorni migliori volsero finalmente per essi, e avventuratisi per quelle fertili pianure, le fecondarono coi propri sudori: e col lavoro divenuti liberi e prosperi, fondarono — in quell' èra del comune risveglio per la gente latina — delle piccole e libere repubbliche.

Intanto nei primi albòri medioevali, le genti d' Italia s' erano anch' esse rivendicate in libertà e seppero del pari reggersi a comune o a repubblica. E così sorse ed ebbe incremento la potenza de' Veneziani, de' Genovesi, de' Pisani, de' Fiorentini e degli altri popoli italici.

Fatto caratteristico e singolare, che basterebbe da per sè solo a dimostrare al filosofo e all' etnografo, senza più, la stretta affinità di sangue fra i due popoli!

Mentre i Romeni, purificati e redenti da libertà, sorgevano a vita nuova dalla lunga notte dei secoli, gli Italiani aveano già fatto o stavano facendo altrettanto, e commercianti e industriali riversavansi sull' Oriente, che fu in ogni tempo, come già s' è detto, la mèta e l' aspirazione dei padri nostri. Mentre i

Pisani occupavano il Mar d' Azof e le coste marittime dell' Asia Minore e gli Amalfitani gittavano navi al di là dell' istmo di Suez e i Veneziani ponevano ferma sede a Cipro, a Candia e in tutte l' isole dell' arcipelago greco, i Genovesi fermavansi in Crimea, e fatti padroni della navigazione del Danubio, fabbricavano lunghesso le sue sponde romene importanti città ch' oggi ancora sussistono e sono fra le primarie della Romania. Così crebbe *Calafato*, denominata dai *calafati* liguri che vi costruivano o raddobbavano le navi — *Giurgio*, da *San Giorgio* patrono di Genova — *Chilia* sul Delta Danubiano e *Costanza* (oggi detta *Chiustengea*) nella Dobrogia * in fondo al Vallo di Traiano.

Come i Genovesi, anche i Veneziani ** ed i Pisani strinsero frequenti rapporti politici e commerciali coi Romeni, e l' emigrazione italiana non cessò mai dal volgere costantemente i suoi passi a quella volta. E, cosa notevole, nei duri giorni della servitù dolorosa, attesero alla redenzione della Romania — assieme a tanti generosi patrioti romeni — anche i figli dei nuovi coloni italiani: ed oggidì è caro e riverito fra i Romeni il nome di Costantino Negri e dei Rosetti che tennero o vi tengono eminenti posizioni politiche.

Eppure, malgrado tradizioni sì belle e uno splendido periodo di storia romena per tanti anni accomunato all' istoria italica, gli odierni Italiani hanno interrotto totalmente o quasi le antiche relazioni politiche, industriali, commerciali, letterarie e scientifiche colla Romania.***

---

* Anche la Dobrogia — che la Russia vorrebbe oggi cedere ai Romeni in cambio della bassa Bessarabia — è terra romanesca abitata per la massima parte dai discendenti di quei latini, coloni e legionari, che l' Imperatore Aureliano avea trasportati dalla riva sinistra alla riva destra del Danubio.

** Negli archivi della città di Venezia esistono documenti interessanti che dimostrano come la repubblica non era indifferente alla sorte di quel popolo. Il signor M. C. Esarco, cittadino romeno, diè primo alla luce, non sono ancora molti anni, parecchi di quei documenti, inserendoli in una dotta rivista romena di Bucarest, la *Columna lui Trajan*.

*** Avvertasi che la lingua romena ha moltissima analogia con l' idioma italico, col francese, con lo spagnolo. I tipi romeni arieggiano,

Che più? Da noi ignorasi perfino l'istoria dei Romeni, mentre la gioventù e i dotti sudano sulle antiche carte per cavar notizie intorno ai popoli Assiri, Medi, Babilonesi, Ebraici. E mentre cronisti e storici evirati furono scrupolosi nel conservarci perfino il nome dei cantori della Cappella Sistina, o quello dei cuochi di qualche Altezza Serenissima, non è sorto mai in Italia uno storico libero e coscienzioso che dettasse per uso degl' Italiani la virile e robusta istoria dei Romeni.*

Sì; quelle pagine gloriose sono ignorate tra noi: eppure non merita l' oblio un Mircea il Grande, principe eroe, condottiero insigne, consumato politico, al cui genio inchinossi Bajazet Sultano dei Turchi, fortunato e potente conquistatore, che fiero ancora per cento vittorie e superbo per tanti popoli soggiogati, non isdegnava stringere l' anno 1391 con Mircea — capo d' un pugno di gente — un trattato d' alleanza che sanciva la sovranità e l' indipendenza della Valacchia.

Mircea il Grande avea trattato da pari a pari con Bajazet, non già come suo vassallo o dipendente: ma quando gli alleati Cristiani accozzarono un' armata contro il Turco, egli — dimentico dei vantaggi che resultavano a lui e alla sua gente da quel trattato — offerse premurosamente il più attivo concorso, e venne col fiore dei guerrieri romeni a porsi sotto le bandiere del re

---

per la dignità e la fiera bellezza del viso, i Trasteverini di Roma: le loro leggende popolari, molte loro costumanze sono prettamente romane nei matrimonii, nelle cerimonie funebri, ec. Così la *hora romena* — danza nazionale — non è che l' antico *choreum romano,* come pure la danza del *ratto delle Sabine.* V' ha un giorno dell' anno poi in cui il contadino romeno flagella il suo cane in obbrobrio d' essersi lasciato vincere di vigilanza dalle oche sul Campidoglio al tempo dell' irruzione gallica. Tutto prova la vetusta origine italica dei Romeni.

* In Romania non difettano di storici eruditi ed eminenti. Fra essi va notato e primeggia un dotto contemporaneo, D. P. Hasdeu, che nella sua *Istoria critica a Romaniloru* ha eretto un monumento duraturo alla gloria della patria sua.

Una simile istoria, adorna di grandi pregi e improntata alla più alta importanza, meriterebbe venir conosciuta anche in Italia, come lo è meritamente in Francia, in Germania ed altrove, ed io spero offrirne presto una traduzione ai miei concittadini.

d' Ungheria. Ma in seno all' esercito dei confederati cristiani regnava sovrana la corruzione e l' indisciplina, e nel transitare fra i popoli ch' essi dicevano di voler salvare dai turchi, i crociati cristiani s' andavano macchiando di pii massacri e di religiosi saccheggi.

Mircea, conoscendo a prova il valore dei Musulmani, guidati da ottimi duci, presentì ch' essi avrebbero avuto il sopravvento su quei cristiani demoralizzati e boriosi, e che mentre il suo esercito correva ad una strage sicura, restavano indifese le gole dei Carpazi, e i suoi concittadini esposti al terribile risentimento dei Turchi.

Volle scongiurare la procella col persuadere i condottieri cristiani, ma fu indarno: essi già assaporavano la voluttà d' una vittoria impossibile. Allora ei riprese tristamente la via de' suoi Stati. E avvenne proprio appuntino quanto egli avea preveduto. L' armata cristiana, sorpresa da Bajazet a Nicopoli, patì il più completo esterminio. I turchi vincitori e infelloniti contro di lui, fecero irruzione in Valacchia. Ma Mircea il Grande era là pronto a riceverli, e i forti petti dei Romeni Valacchi, capitanati da un tanto guerriero, non solamente ne sostennero l' urto formidabile, ma in più scontri li vinsero, cacciandoli sulla destra riva del Danubio.

Così l' Europa — e in ispecie l' Italia e Roma — a prezzo del sangue romeno furono salve da una sicura invasione, perchè Bajazet sconfitto e respinto da Mircea, anzi che volgersi a ulteriori conquiste, dovette pensare a tener d' occhio quella possente barriera di Valacchia, nè gli fu concesso dar compimento alla progettata invasione dell' occidente europeo, nè mettere ad esecuzione la cruda minaccia da lui pronunziata dopo vinti i cristiani a Nicopoli: « Quanto prima farò mangiare l' avena al mio cavallo sopra l' altar maggiore della basilica di San Pietro. »

E Bajazet per potenza e valore era uomo da eseguire quella minaccia, se il Principe Romeno non era!

Quale guiderdone ebbesi Mircea il Grande?

L' ingratitudine dell' Europa, l' ingratitudine del Papato, aggravata dall' invasione e dallo smembramento della Valacchia

per opera di quelli stessi cristiani ch' egli avea preservati dalla soggezione turca.

A questa splendida figura di Mircea il Grande — vera incarnazione del patriottismo e dell' abnegazione romena — fa degno contrapposto un altro gigante coronato di gloria immortale: Stefano il Grande.

A mezzo il secolo XVI i seguaci di Maometto straripavano impetuosi per ogni dove nell' Oriente, accennando minacciosi all' Occidente e parea che l' Europa non fosse preda sufficiente per essi. La Grecia, la Bosnia, la Bulgaria, la Serbia, la Crimea, Cipro invase e soggiogate: Venezia ridotta a difendere Rodi: Candia pericolante, nessun ostacolo parea frapporsi ai fortunati conquistatori musulmani. Un popolo solo veglia alla custodia, all' integrità dell' Europa: il Valacco-Romeno stando all' erta imperterrito sui gioghi Carpatici: il Moldavo-Romeno che avendo alla testa il più gran condottiero di quel secolo, eroicamente sbarra ai Turchi l' unica strada per la quale essi possono invadere l' Occidente, coll' attraversare quella tanto contrastata Bessarabia Romena — precisamente la stessa provincia che l' Europa con tanta indifferenza lasciò usurpare nel 1812 dalla Russia, e della quale oggi la Russia agogna il completo possesso, strappando alla Romania, che n' è la proprietaria di diritto, quel lembo che ancor le sopravanza.

Stefano il Grande seppe in quel torno fare testa e sbaragliare in più di venti battaglie Maometto II sul Dunastro (Dniester), nonchè Bajazet II, Solimano, insomma i più prodi capitani turchi, risultando mai sempre vincitore.

La Cristianità era salva: e Sisto IV, in un accesso d' entusiasmo, troppo presto dileguatosi, lo salutava a nome dell' Europa col titolo di *Atleta del Cristo.* E Maometto II al suo letto di morte, singhiozzava nel massimo cordoglio: « Per colpa sua non mi fu dato conquistare Rodi e l' Italia. » Perocchè Stefano il Grande, per detto d' uno storico insigne,* apriva e chiudeva a sua posta le porte dell' Europa Orientale.

---

* Edgardo Quinet.

Ma giunse alla perfine l' ora fatale in cui le stesse vittorie parvero logorare quella tempra straordinaria, ed egli sentì avvicinarsi l' ora estrema con amarezza ineffabile, conscio e presago siccome egli era che non i soli Turchi agognavano la soggezione e lo smembramento della Moldavia Romena: e lui morto, chi brandirebbe quella spada che aveva arrestato i Sultani e atterrato a' suoi piedi Gian Alberto re di Polonia e Mattia Corvino re d' Ungheria? Come? la sua Moldavia, annaffiata di tanto sangue romeno sparso per purificarla dai Turchi, soggiacerebbe forse un giorno all' estremo suo fato invasa, soggiogata, dismembrata? E da una gente cristiana, per colmo di sciagura? A questi tristi pensieri — presentimento d' un avvenire doloroso per la sua patria — Stefano incurante di sè e della morte già prossima, sospirava con angoscia, gemendo nel più profondo dell' anima.

Qui ci si presenta una scena degna del pennello di Michelangelo o di Tiziano: una di quelle scene imponenti che fanno epoca negli annali d' un popolo, e costituiscono il patrimonio d' una gloria immortale.

L' eroe sta per passare: pochi istanti ancora e la Moldavia lo avrà perduto per sempre: allora i boiari, i magnati s' adunano a tumultuosa congrega, disputando quale fra i due figli di lui avrà a succedergli — e l' uno e l' altro hanno prodi e numerosi partigiani. — Le minaccie, il clamore vanno al cielo, e percotono l' orecchio del sovrano semiestinto.

L' anima di quel glorioso morente ravvivasi d' improvviso: con uno sforzo supremo egli caccia la morte che già già l' avviluppa: si fa condurre a mezzo il campo: ordina l' immediata decapitazione de' boiari più turbolenti, e sollevando la fronte serena fra i suoi curvi guerrieri, prorompe in un solenne discorso, che sotto forma di testamento politico, è documento singolare d' amor di patria e di prudente chiaroveggenza d' uomo di Stato.

La successione di lui morente doversi a quei che saprà meglio impugnare la sua spada a difesa del paese. Che l' eletto possa fare assegnamento sull' illimitata devozione de' Boiari e del

popolo. Poi dà un rapido sguardo alle condizioni dell'Europa e geme ricordando che ad occidente stanno gli Ungheresi anelanti la riscossa non sui Turchi, ma sui Romeni: — a settentrione i Polacchi, mortali inimici, che colla doppiezza e la perfidia pretendono dismembrare e lacerare la sacra terra degli avi: a levante una nube, lontana ancora, ma che fa presentire la burrasca: a mezzodì il Turco, oggimai padrone della più ricca contrada d'Europa, che non avrà requie se non soggiogata la Moldavia.

Il più profondo silenzio domina nel campo, dianzi così tumultuoso: le sue parole suonano gravi, cadenzate, come rintocchi di lugubre campana; tutti sentono nell'anima quanto gli ultimi detti di quel morente sieno improntati di vero e di profetico. Bogdano, il figliuol suo, genuflesso, col capo appoggiato al capezzale paterno, ascolta religiosamente. Egli continua: « O figlio mio, o miei compagni d'arme, amici miei: fra tanti mali che piombano su di noi, deh scegliete il minore! La Cristianità ci abbandona, i nostri nemici minacciano la nostra indipendenza, il periglio è imminente. Andate risoluti all'inimico, e cercate far buone condizioni con lui. Sarà sempre per noi una pace onorevole se voi potrete conservare le nostre leggi civili ed ecclesiastiche. In nome dei sacri interessi della Patria, io vi esorto a non alzar le vele contro la tempesta; ve ne scongiuro con tutta la tenerezza di padre e di fratello. Che se il Sultano avesse a dettarvi condizioni vergognose, oh allora non esitate un istante. Piuttosto morire colla spada in pugno a difesa della patria e della religione, che lasciar l'una e l'altra in preda all'estremo sfacelo e starsi spettatori codardi davanti ad una tanta ruina. Ma, che che accada, confidate nel Dio de' padri nostri e vedrete che, tocco dalle vostre lacrime, v'esaudirà un giorno sanando le vostre piaghe, colmandovi delle sue grazie e preparandovi i più lieti destini. »

E stendendo le mani vacillanti sulla fronte del figlio, Stefano benediva in lui la patria diletta.

L'indomani era spento, e il figlio Bogdano, fedele ai paterni precetti, strinse nel 1511 coi Musulmani quel trattato che assi-

curava alla sua nazione la libertà e l' indipendenza, ed è la base del diritto pubblico degli Stati Romeni.

A completare il ciclo eroico di Mircea e di Stefano il Grande, concorre terzo Michele il Bravo, principe di Valacchia. Come i due primi egli consacrò la vita a tre cose santissime: la patria, la civiltà, la religione: anche a lui è debitrice l' Europa se fu preservata dall' armi de' Turchi. I quali invasero il suo territorio, e Michele il Bravo non solamente li ruppe a più riprese, ma li costrinse a passare il Danubio, li fugò al di là di questo fiume, impadronendosi di Viddino e di Nicopoli.

Poi Michele il Bravo volle e seppe realizzare quello che fu e sarà sempre l' aspirazione d' ogni patriota romeno, cioè la ricostituzione della Dacia Traiana e la riunione in una sola famiglia, delle diverse famiglie latine del Danubio. E gli Ungheresi dovettero restituire l' usurpata Transilvania cui egli aggiunse al suo scettro assieme alla Moldavia e alla Valacchia. L' antica Colonia Traiana era ricostituita: la Cristianità in procinto d' esser salva e tutelata per sempre dalla barbarie turca — e da altre barbarie di là da venire — per opera di questa possente barriera. Ma Ungheresi e Polacchi che questa stessa barriera avea preservati più volte dal fiotto musulmano, già s' armavano a' suoi danni per atterrarla. Quello che i Turchi erano stati impotenti a realizzare, ignobilmente conseguirono i Cristiani d' Ungheria e di Polonia mercè la prezzolata opera d' un sicario.

La Romania rinascente, dismembrata soggiacque nel fatale anno 1600, dopo che Michele il Bravo, a tradimento trafitto, non potè più consacrarle l' opera del suo braccio invincibile. Ma la punta di quell' obbrobrioso pugnale, se interruppe bruscamente i destini della Romania, scrisse benanco la sentenza di morte della Polonia e dell' Ungheria che l' avevano vibrato.

Ai giorni nostri dovrebb' essere argomento di seria considerazione per l' Europa il vedere se un popolo che ha dato una sacra schiera di cosiffatti campioni alla Cristianità, che ha offerto saggi d' una esistenza sempre eroica, debba essere lasciato esposto alle cupidigie incessanti e continuate dei Moscoviti. Mentre l' occidente europeo prospera e sviluppasi all' ombra del pro-

gresso e della civiltà, dovrà l'Oriente rimanere sempre paralizzato, presentarsi sempre ai politici come un problema costantemente insoluto, turbare e commuovere tratto tratto l'Europa, per cadere poi preda del colosso settentrionale?

Consideri l'Europa che gli Stati Romeni, dopo che videro sostituito il protettorato collettivo delle grandi potenze al protettorato assorbente della Russia, hanno corso subito il pallio in tutti i rami dell'umano progresso e si sono incamminati a grandi passi sulla via delle più radicali riforme.

I due Principati di Moldavia e di Valacchia vent'anni or sono stavano ancora disgiunti, e sebbene sia loro comune la medesima lingua, avevano ciascuno un separato governo, con prìncipi, ministri e assemblee e leggi e giudici differenti. I principi, troppo spesso vassalli della Russia o di qualche altra potenza straniera, erano totalmente inadatti a realizzare ogni più lieve riforma rigeneratrice: le leggi, altrettanti arbitrii e privilegi: la terra posseduta da una mano di nobili infingardi: il contadino schiavo della gleba: nulle le industrie, incagliati i commerci, rade le vie di comunicazione, e riserbata ad una casta soltanto quell'istruzione che è la leva d'ogni umano progresso.

Ma quando nell'anno 1859 potè venir compiuta la fusione della Moldavia e della Valacchia in un solo Stato cui vollero denominare *Romania,* e nel 1866 fu votata con liberi suffragi la costituzione, e chiamato alla testa del paese il Principe Carlo I di Hohenzollern, le condizioni della nazione rapidamente migliorarono, ed in maniera insperata. Aboliti anzitutto i privilegi, proclamata la più completa e assoluta uguaglianza, dato mano alla trasformazione della proprietà, effettuatasi senza scosse, assicurata l'emancipazione dei contadini, resi proprietari mercè una provvida legge speciale. L'agricoltura, — fonte della vitalità e della potenza d'ogni Stato — ebbesi un incremento soddisfacentissimo, donde un progressivo aumento nelle risorse nazionali e nel benessere generale: l'industria e il commercio videro aprirsi novelli orizzonti; scavate strade, gittati ponti, costrutte ferrovie.

Soprattutto poi il Governo Romeno fu benemerito del paese per l' istruzione largamente diffusa. Le scuole elementari oltrepassano oggi le duemila, sette i licei, quattordici i ginnasi, a non contare le due università di Bucarest e di Giassi. Altre scuole speciali vennero erette in pro degli agronomi, degli industriali, dei commercianti, degli artisti, dei militari. Tale e tanta la sete d' istruzione onde sono invasi i Romeni, che meglio di ottocento giovani concorrono a completare le proprie cognizioni nella Francia, nell' Italia, nel Belgio, nella Germania e nell' Austro-Ungheria.

Un tale paese che cresce e prospera colla libertà e per la libertà, forte delle simpatie dei popoli liberi dell' occidente, fiero della sua affinità di razza coll' Italia, colla Francia, colla Spagna, non saprebbe venire abbandonato alle cupide mire della Russia.

E noi confidiamo che l' Europa non vorrà permettere un qualsivoglia attentato alla sua incolumità territoriale.

II.

QUESTIONI URGENTI D' INTERESSE EUROPEO.

Imprevidenza dell' Europa contro le tendenze usurpatrici della Russia. — Il trattato di Parigi fu monco, incompleto, nè è guarentigia sufficiente per le potenze occidentali e poco meno per la Romania. — La quistione d' Oriente è perciò sempre aperta e complicata. — I Circassi. — I Polacchi. — I Lapponi. — I Tatari dell' Asia. — La Serbia *ponte di passaggio* alla Russia. — Ricostituzione necessaria alla Romania. — *Confederazione Latino-Ellenica* quale argine naturale contro la Russia. — Conseguente necessità che la Romania, la Grecia, la Macedonia Romena, l' Epiro, la Tessaglia e l' Albania stringano una *Lega Federale.*

Dopo la guerra di Crimea degli anni 1854-55, le potenze firmatarie del trattato di Parigi avrebbero dovuto seriamente calcolare i pericoli che faceva pesare sull' Europa, tanto per il presente come per l' avvenire, una nazione preponderante quale la Russia, per opporsi alle cui mire invaditrici era bisognato l' intervento armato di nazioni di primo ordine, come la Francia e l' Inghilterra, e di stati minori, ma pur bellicosi come la Turchia e il Piemonte.

Già fino d' allora era dato prevedere che, ove fossero sorte complicazioni tali che avessero paralizzato il concorso d' una di queste potenze — e data pure l' eventualità che la Russia si fosse assicurato il concorso, ovvero la tacita tolleranza di una delle grandi potenze militari d' Europa, — ben difficilmente si sarebbe potuto arrestare la sua marcia invaditrice.

A frenare adunque quella tendenza fatale che spinge la Russia verso Occidente a bagnarsi i piedi nell' Arcipelago greco e nell' Adriatico, occorreva già fino d' allora riorganizzare poderosamente lungo le rive del Danubio una nazione, non di famiglia slava, che risultasse un efficace intoppo contro la Russia. Questa nazione, che, ove non fosse esistita, l' interesse europeo esigeva di crearla, era la Romania.

Invece l' Europa, a guarentirsi contro le rapaci tendenze della Russia, fece un' opera monca e incompleta e di un tatto politico molto meschino, riorganizzando imperfettamente la Romania, proclamandone la neutralità non in modo effettivo e duraturo, bensì nel modo il più effimero e nominale, e finalmente ponendola sotto la dipendenza mal definita della Turchia.

In pari tempo fu provveduto alla riorganizzazione della Serbia: e pare che i diplomatici convenuti a Parigi si lusingassero in buona fede che quella piccola potenza di stirpe slava si sarebbe opposta alla Russia il giorno ch' essa avesse drappellato surretiziamente il vessillo dell' emancipazione slava, per mascherare i suoi disegni di conquista.

Quel giorno venne, e dimostrò che la quistione d' Oriente è sempre aperta, in colpa del non essere stata chiusa, in modo logico e definitivo quando n' era tempo; e la Serbia, invece che un antemurale contro la Russia, si chiarì per contrario la sua più fida ancella, l' alleato, anzi il vassallo il più ossequioso, assoggettandosi nel 1876 — col misurare le sue forze in una lotta impari colla Turchia — a fare una specie di *experimentum in corpore vili,* dando agio alla Russia di calcolare la forza di resistenza dei Turchi e valersene per la guerra già da essa designata nel successivo anno 1877.

Dunque se la Serbia si è dimostrata, come doveva essere necessariamente, per l' affinità di razza coi Moscoviti * e per la forza delle cose, piuttosto un *ponte di passaggio* alla Russia, anzichè un *baluardo* contro di essa, ragion vuole che l' Europa prenda a rifare l' opera male abbozzata nel 1856, rinforzando gagliardamente la Romania Traiana, che è in Oriente il solo intoppo, l' unico antemurale che la Russia possa trovare sul suo passaggio.

Conviene perciò che l' Europa compia un atto, anzitutto di

---

* I Serbi e i Russi parlano due dialetti derivati da una medesima lingua madre. Ma i Russi, quantunque si atteggino a paladini dello Slavismo, non sono Slavi puri, bensì *Tatari Slavizzati,* conforme ha dimostrato con inconcussi argomenti un distinto etnologo slavo, il signor Dukinski nelle sue *Lezioni Storiche.*

tutela e di salvaguardia per sè stessa, che è insieme atto di giustizia e di gratitudine verso il popolo Romeno, (che la salvò a più riprese dall' invasione turca), restituendo alla Romania Traiana i suoi confini naturali dell' estremo Oriente che arrivano al Dunastro (Dniester). Ora, se nell' ultima guerra i Romeni per la loro fiera intrepidezza, valore incontrastabile e squisita organizzazione militare hanno superato di gran lunga i Moscoviti che furono costretti ad ammirarli; rinforzati che fossero ad Oriente colla loro provincia di Bessarabia, sarebbero, data l' evenienza, abbastanza forti da sostenere l' urto dei Russi, da coprire il passo del Danubio, e dar tempo ad una sola armata o ad una sola flotta dell' Occidente di correre in loro aiuto. E diciamo una sola armata od una sola flotta, perchè si possono presentare eventualità tali, per cui le nazioni d' Europa si trovino impegnate altrove e non abbiano l' opportunità di formare una triplice o quadruplice alleanza come nell' anno 1854.

Ed ecco una convincente ragione perchè la Romania, divenuta così la *sola barriera naturale* contro la Russia, ha bisogno di venire rinforzata in modo formidabile.

Sì, la sola barriera naturale, ed a buon dritto, dopo che l' Europa assistè muta e impassibile all' annichilamento degli altri intoppi naturali che si frapponevano alla marcia letale della Russia sull' Europa.

Intendiamo parlare della lenta distruzione, oramai quasi consumata, del popolo Circasso — dell' esterminio col quale i Moscoviti, soffocando nel sangue l' ultima rivoluzione della Polonia, si sono accinti a cancellare fin le vestigia di quel popolo afflitto. — A ciò si aggiungano le persecuzioni ai Lapponi, popoli Scandinavi — e la scomparsa dell' orde guerriere della Tataria * Asiatica e di tutti i suoi innumerevoli *Kan*, soggiogati dal ferro, o corrotti dall' oro moscovita, sebbene la geografia

* È erroneo l' adoperare la forma *Tartaria*, che rimonta ad una superstizione popolare del medio-evo, mercè la quale pretendevasi che questo popolo barbaro e selvaggio fosse uscito dal *Tartaro*. Tutti gli storici illuminati e che non s' inchinano a' volgari pregiudizi, adoprarono e adoprano: *Tatari* e *Tataria*.

si ostini ironicamente ad appellare *Tataria Indipendente* la terra ch' essi abitano come vassalli e schiavi della Russia.

Scomparsi adunque o indeboliti in così misero modo questi naturali baluardi, tanto più è indispensabile che l' Europa provveda a rinforzare quell' uno che ha in sè tanti germi di forza, dotato d' una vitalità sì robusta, e che tanti secoli di persecuzioni non valsero ad affievolire nè a frangere.

Ma che l' Europa s' affretti senza indugiare più oltre, perchè la Russia sa profittare abilmente di tutte le dissenzioni esistenti fra gli altri Stati : essa sa dove va, e a cosa tende : e chi serbasse ancora qualche illusione in proposito, voglia ricordarsi che in lingua russa e in generale in tutti gl' idiomi slavi, *Costantinopoli* viene designata sotto il nome di *Tzarigrad* (città dei Cesari) ; il che sarà alquanto avventato, ma almeno ha il pregio della chiarezza. E nelle mille e mille scuole dell' Impero, i docenti fanno certe chiose e tali commenti a quel *Tzarigrad* (ch' è registrato eziandio nei libri di testo) che l' Europa dovrebbe impensierirsene assai più che non faccia : la cosa essendo troppo significativa in un paese ove gli scritti e la parola vanno sottoposti alla più acerba censura preventiva.

Allontanata adunque la Russia dall' importantissimo Delta Danubiano,* e risospinta al di là del Dunastro (Dniester) colla restituzione dovuta alla Romania dell' Alta Bessarabia, conviene che una lunga e poderosa linea di fortificazioni sorga lungo il Dunastro e il Delta Danubiano, a Chilia e ad Ismailia, e che

---

* Il Delta del Danubio, che è come la chiave di questo gran fiume, ha un' importanza capitalissima. Col trattato di Parigi del 30 marzo 1856 era restituito alla Romania il completo possesso delle bocche di questo fiume che si riversa nel Mar Nero per mezzo dei tre canali di Chilia, di Sulinà e di San Giorgio. Poi le potenze ebbero degli scrupoli, e col protocollo aggiuntivo firmato il 6 gennaio 1857 a Parigi, lo posero nelle mani della Porta che, meglio della Romania, parve adatta a difenderlo contro nuove velleità conquistatrici della Russia. Ma oggidì che la Porta è impossente e annichilata, e dopo la formazione del Principato di Bulgaria, il Delta Danubiano che non può venire abbandonato nè alla Porta, nè alla Bulgaria, deve affidarsi alla Romania: che, oltre all' esserne la proprietaria *ab antiquo,* è eziandio la più atta a difenderne l' accesso.

l' Europa pensi a sostenerne la spesa, armandole secondo i più perfezionati sistemi della moderna scienza militare. Ai Romeni poi il cómpito di difenderle coi propri petti, e tutta l' istoria loro è lì per dimostrarci ch' essi conobbero mai sempre l' importanza della loro missione che fu in ogni tempo quella di preservare l' Occidente dall' Oriente. Sarebbero dunque fieri per l' avvenire di continuare una tanta missione, seguendo le tradizioni degli avi loro, e rispondendo alla fiducia che in essi riponesse l' Europa.

Inoltre a controbilanciare l' influenza delle altre provincie slave che stanno ad occidente della Romania, cioè della Serbia, del Montenegro — dimostratosi anch' esso fido ed eccellente ausiliario della Russia — nonchè della Bosnia e dell' Erzegovina; conviene formare una Federazione di Stati Autonomi, non di razza slava, dipendenti sia direttamente, sia nominalmente dal Sultano, o indipendenti affatto da esso.

Alcuni paesi ci si presentano indicatissimi a questo oggetto. Essi sono:

1. La Grecia,
2. La Macedonia Romena, la Tessaglia e l' Epiro che vedremo abitati in massima parte da Romeni,
3. L' Albania.

Questi paesi soltanto, capitanati dalla Romania, possono costituire quella tanto vagheggiata *Confederazione Latino-Ellenica in Oriente* che oltre all' essere un elemento di pace, di civiltà e di progresso, varrà a preservare l' Europa da tremende catastrofi.

In questa guisa, e non altrimenti, dopo che le Potenze Occidentali avranno provveduto a ciò ch' è un diritto insieme e un dovere da parte loro — cioè alla comune conservazione, col tutelare e stringere insieme questi preziosi e dispersi elementi greco-romani — potranno dormire lunghi sonni tranquilli, e sfidare i pericoli che minaccieranno l' Europa dall' Oriente.

III.

I PERSECUTORI DEI ROMENI.

I Magiari. — Rivoluzioni dei Romeni contro questi loro oppressori. — Luigi Kossuth e la democrazia magiara. — I martiri Romeni del 1848. — Odierne persecuzioni contro i patrioti Romeni. — Errore dei Magiari che coll' estirpazione dell' elemento romeno si credono assodare la propria nazionalità. — Importanza dell' elemento latino in Oriente. — I Romeni della Macedonia o Macedo-Romeni, detti anche Romeni del Pindo. — Il clero greco loro persecutore — I Patriarchi greci di Costantinopoli. — In quale maniera venga strappato dalle fauci dei Macedo-Romeni il patrio idioma. — Apostolo Margaritu infaticabile missionario del romanismo fra i Romeni del Pindo. — Necessità che i Macedo-Romeni vengano sottoposti alla giurisdizione del Primate di Romania. — Coltura dei Macedo-Romeni e quanto importi una più diretta tutela delle potenze occidentali sopra di essi.

Nella stessa guisa che i secoli passarono sopra la maravigliosa Colonna di Traiano senza scoterla nè atterrarla — talchè essa è oggidì il monumento più conservato fra quanti ce ne tramandò la Roma Imperiale — così i secoli hanno rispettato e serbato intatto il germe romano che lo stesso Traiano trapiantava nella Valle del Danubio.

Ma quella robusta unità e purezza della gente Romena, che costituisce la sua saldezza e la sua forza, ha dato luogo — da tempo immemorabile — ad una mostruosa coalizione contro di lei, per opera delle nazionalità differenti che la circondano. Fra queste nazionalità, le più accanite, le più astiose, le più turbolenti furono la Polacca e l' Ungherese, la quale ultima ancor oggi è il martello che più ferocemente s' abbatte sopra l' elemento romeno.

Oltre a queste due — per tacere della Turca — la Greca, per opera d' un clero perverso, è infestissima al nome latino, e nella Macedonia Romena si travaglia furibonda e implacabile a sradicare la lingua, le costumanze e perfino le tradizioni nazionali.

Senza trattenerci lungamente a dimostrare gli sforzi fatti dall' Austria per bersagliare i Romeni colla germanizzazione — mediante colonie tedesche che praticavano il *veteres migrate coloni* sulle terre romene — o la Russia drappellante la bandiera del Panslavismo — accenneremo in succinto quanto i Magiari e i Greci fecero ne' tempi moderni, o stanno attualmente mettendo in opera per estirpare dall' Oriente l' elemento latino.

I Magiari, un pugno di gente irrequieta, cercarono in tutti i tempi di riparare all' esiguità del proprio territorio e alla pochezza del numero, sovrapponendosi ad altre genti e strappando loro quanto un popolo ha più caramente diletto, cioè il patrio idioma e le proprie costumanze. Di quest' irruzione alla Tatara, i primi a farne il duro esperimento furono i Romeni.

La rivoluzione transilvana del 1439, il sollevamento dei Romeni sotto Doia nel 1514; quello di Hora e di Closca nel 1784 e i più recenti del 1848-49, dimostrano non solo quante ripetute volte i Romeni abbiano affermato la propria nazionalità, ma sono prova indiscutibile del come abbiano protestato col ferro in pugno contro i Magiari loro tiranni, cercando liberarsi da leggi draconiane e intollerabili e sbarazzare il suolo degli avi da quegli eterni, implacabili profanatori.

Uno dei primi atti della rivoluzione d' Ungheria — quell' Ungheria che rossa del sangue dei nostri fratelli conserva a torto pur sempre tante simpatie in Italia — fu quello di schiacciare e massacrare 40 mila Romeni della Transilvania, della Timisiana e della Crisiana, i quali — in quell' èra di generale risveglio — erano sorti a pugnare per la libertà e altro non dimandavano se non la cara patria loro, il dolce idioma natìo e la propria individualità nazionale.

Quello che in nome d' una falsa democrazia commisero in quel torno gli Ungheresi, non fu che una sequela di stragi, di orrori, di violenze e di spogliazioni, così nella Transilvania come nell' altre provincie romene soggette all' Austria e reclamanti la propria autonomia.

Tutte quelle abbominazioni si commettevano sotto gli auspicii del Dittatore Luigi Kossuth — quel desso che oggidì vive

esule rispettato nell' Italia, madre-patria dei sacrificati Romeni — che nel suo giornale *Pesti hirlap* facea attiva propaganda per la magiarizzazione del popolo romeno e dimostrava ai suoi connazionali la povertà dell' elemento ungherese, loro profetizzando una prossima caduta se non s' affrettavano a magiarizzare a qualunque costo i Romeni dell' Austria.

La trasformazione dell' Austria nel 1867 e il patto delle due unità dualiste di Vienna e di Pesth, fecero sì che l' Austria, per conservare la sua esistenza, confiscò a vantaggio proprio e della sola Ungheria tutte le libertà e tutti i privilegi.

Quell' anno fu tristamente fatale per le differenti nazionalità dell' impero Austro-Ungarico e in ispecie per quella Romena perseguitata nei suoi affetti i più cari, nelle sue aspirazioni le più sante, nei suoi interessi i più vitali.

L' incorporazione arbitraria e forzata della Transilvania all' Ungheria fu il primo tratto della bilancia. La Transilvania — atterrata a' piedi della sua emula implacabile — vide non pur minacciata, ma fatta a pezzi la sua esistenza nazionale. Da quel giorno il chiamarsi romeno è capitale delitto: crimine di Stato il coltivare la lingua romena* col mezzo di scuole e di associazioni: spesse e improvvise le carcerazioni, i processi di stampa, quelli politici di lesa maestà contro i giornalisti, il clero, il fiore della cittadinanza.

---

* Anche le parole e i nomi romeni furono contaminati dal dominio straniero, ed io invito gli autori e i geografi italiani a non volere più oltre farsi complici della ortografia austro-magiara, ma di accettare quella romena, ch' è la vera legittima nei nomi delle città e dei fiumi di Romania.

Come l' Austria alterò i nomi italiani di *Bressanone* in Brixen — di *Bolzano* in Botzen — di *Villaco* in Villach — di *Gorizia* in Görz, ec. ec., altrettanto fece di quelli romeni. Così la città di *Clusiulu* fu tramutata in Klausemberg — *Sabiu* in Herrmanstadt — *Alba Giulia* in Karlsburg — *Brasovu* in Kronstadt — *Sighisora* in Schasburg — *Cernauti* in Czernowitz — *Temisora* in Temeswar — *Chisineu* in Kissenew — *Achermano* in Akermann ec. ec. Altrettanto dicasi dei fiumi: il *Dunastro* in Dniester — la *Tissa* in Theiss — il *Prutulo* in Pruth e via dicendo.

Ed ecco come anche la geografia — complice e compiacente lenona — concorreva a rendere stranieri due popoli fratelli nati per amarsi ed intendersi!

A quali estremi siasi pervenuti, quale grado di tensione esista fra gli oppressori e gli oppressi, lo dimostra sufficientemente la condotta dei Deputati Romeni i quali in segno di protesta, non intervengono alle sedute della Dieta Ungherese.

Ora, conviene all' Europa, conviene alle genti latine lo assistere, spettatrici impassibili, a quell' acerbo sacrificio, a quel continuato esterminio delle genti latine in Oriente? Come? Mentre in questo secolo venne tradotta in atto l' emancipazione dei *Negri* d' America, fra il plauso del mondo civile, i *Bianchi* di Romania — ai quali l' Europa deve il non essere oggi un feudo turco — dovranno gemere perpetuamente in ceppi? Se gli Italiani, i Tedeschi, gli Slavi hanno il sacro diritto di affermare la propria esistenza nazionale e politica, chi mai potrebbe contestare questo stesso diritto ai Romeni? Ci hanno oggi forse ancora degl' Iloti in Europa? Forse che la rivoluzione del 1789, proclamando i diritti dell' uomo, avrebbe inteso per avventura di calpestare i diritti dei popoli? O piuttosto non ha voluto invece implicitamente favorirli con quella formula amplissima, nel senso il più largo?

Eppure se gli uomini politici d' Ungheria pensassero seriamente all' avvenire della loro patria, e non fossero così sordi da non sentire il cupo rumoreggiare e il fervido agitarsi degli Slavi capitanati dalla Russia, vedrebbero che è loro supremo interesse, anzi quistione d' esistenza per essi la conservazione dell' elemento romeno. Chè la Nazione Romena, sebbene fiera della sua origine, non ha mai aspirato, nè aspirerà mai a violenti conquiste sopra altri popoli, nè ad espandersi sopra terre non sue, come lo prova luminosamente tutta la sua storia. Mentre invece i Tedeschi e gli Slavi le stanno dintorno minacciosi. Ora l' Ungheria, posta fra questi due grandi popoli, è predestinata a venir assorbita, come la goccia dall' Oceano, se non si prevale del possente antemurale di Traiano, rinforzato dalle potenze occidentali latine, colle quali deve schierarsi anco l' Inghilterra per suo naturale interesse.

E se i Magnati di Buda-Pesth non sono ciechi affatto, pensino che anche nella storia le medesime cause producono i mede-

simi effetti: che il passato è norma e consiglio per l'avvenire, e che come i Romeni nel secolo XIV, XV e XVI col chiudere le gole dei Carpazi salvarono l'Ungheria insieme e la Polonia col resto d'Europa, così possono essere predestinati a fare altrettanto in un'epoca non remota.

Veduto in modo sommario quali tristi venture gli Ungheresi vadano preparando alla patria loro col mantener vivo per maledetta forza l'antagonismo colla gente romena, invece di affezionarsela, diremo che — indipendentemente dalla Romania Traiana (tanto quella libera, come quella irredenta) i cui naturali confini sono a settentrione il Marosh — a oriente il Dunastro (Dniester) — a mezzogiorno il Danubio — a occidente la Tissa (Theiss) — l'elemento latino in Oriente ha un'importanza cui l'Occidente Europeo non ha mai presupposta, e che questi latini che parlano l'istesso idioma dei Romeni, sono d'una preponderanza assoluta in Macedonia, ed hanno diramazioni numerose ed importantissime nella Tessaglia, nell'Epiro, nell'Albania, nella Tracia, e perfino nelle isole della Grecia.*

Distrutto adunque quell'errore storico etnografico che vuole ellenica la Macedonia, ed elleniche in modo assoluto la Tessaglia e l'Epiro,** conviene rilevare che lo stesso spirito di libertà

---

* Il signor D. Bolintineanu, illustre poeta romeno ed antico ministro d'istruzione pubblica a Bucarest, in un interessante studio sui Romeni Meridionali (*Caletorii la Romanii din Macedonia si muntele Atos.* Bucuresci, 1863) fa salire il numero dei Macedo-Romeni nella Penisola Balcanica a 1,200,000 abitanti così repartiti:

Macedonia.	450,000
Tessaglia	200,000
Epiro e Albania. . . .	350,000
Tracia	200,000
Totale	1,200,000

Senza contare i Romeni della Grecia e delle isole dell'Arcipelago.

** La Turchia, vuoi per la sua incuria proverbiale, vuoi per altri suoi particolari motivi, non ha mai redatto una statistica ufficiale che classificasse le differenti nazionalità cristiane a lei soggette.

Una tale statistica avrebbe dimostrata troppo palesemente e la preponderanza dei Romeni Meridionali e la povertà dell'elemento musulmano propriamente detto. La Porta non ha fatto altri censimenti all'infuori di quelli a lei occorrenti per la ripartizione delle imposte.

e di indipendenza dei Romeni Settentrionali — ch' era riuscito a preservar autonoma la loro terra francata dalla soggezione ottomana — avea presieduto alla formazione di tante libere provincie anche fra i Romeni Meridionali, talchè essi, dopo la caduta di Costantinopoli, erano riusciti a sapersi mantenere liberi e indipendenti sotto i loro capi, serbando la propria amministrazione, il proprio idioma, le proprie leggi, i propri costumi in virtù di capitolazioni precise co' sultani. E un tale stato di cose era perdurato fino al principio di questo secolo, quando Alì pascià sovvertiva dalle fondamenta l' edificio delle loro libertà.

Popoli colti, abili ed attivi, i Romeni Meridionali ebbero a lottare non solamente contro gli attentati che il dominio musulmano dirigeva contro la loro autonomia politica, ma sostennero e sostengono ancora una dura tenzone contro il clero greco che va innanzi a tutti gli altri per cecità, ignoranza e fanatismo.

I Macedo-Romeni,* al paro dei loro fratelli settentrionali, professano la religione greco-ortodossa, ma seppero di buon' ora (volgendo l' anno 1200) emanciparsi da Costantinopoli dal punto di vista religioso, come se n' erano separati dal punto di vista politico.

Caduto l' impero bizantino, il clero greco di Costantinopoli agognò di riporli sotto la sua antica soggezione, e perciò fece persuasi i Sultani che il più valido mezzo per annichilire l' autonomia politica dei Macedo-Romeni, era quello di privarli della loro autonomia religiosa. E i Turchi, prestando benigno orecchio a quelle insinuazioni, li riposero violentemente sotto la giurisdizione del patriarca greco di Costantinopoli.

Quinci innanzi i poveri Romeni del Pindo ebbero a subire — e subiscono tuttora — un esoso sistema di rapine, di spogliazioni, d' usurpazioni, di persecuzioni e di abusi d' ogni genere, sanciti dall' inerzia e dalla connivenza delle autorità musulmane. Ma se greca è la loro religione, latino ne è l' idioma, latini i

* Li chiameremo indifferentemente *Macedo-Romeni,* o *Romeni Meridionali,* o anche *Romeni del Pindo,* a distinguerli dai Romeni Settentrionali.

costumi e le leggi e le tendenze, e fu appunto contro di esse che il clero greco appuntò i propri strali, con una nefanda campagna d'esterminio.

Cacciati i preti nazionali, i Macedo-Romeni si videro imposti gli esercizi religiosi in lingua greca: soppresse molte chiese: gittato alle fiamme l'evangelo romeno.

Ora, fin dall'anno 400, gli esercizi del culto tenevansi in tutte le chiese macedo-romene nella lingua nazionale,* e ciò in conformità dei canoni e degli antichi usi introdotti nella chiesa orientale, che vuole ogni popolo preghi Dio nella sua lingua parlata.

Ma il clero greco, pur di soggiogare e di corrompere, abolì anche quell'antica e saggia costumanza.

Qui non è luogo a spender molte parole per dimostrare che da Costantinopoli si sono sempre scagliati su quelle povere popolazioni branchi affamati di preti greci, maestri nel dilapidare, e i quali per un così lungo periodo hanno sempre tagliato i nervi alle forze vive del paese: sempre di pieno accordo colle autorità turche, sempre inchinevoli alla vile denuncia, alla calunnia, all'intrigo.

Produrrò pochi esempli di tempi non lontani.

Nell'anno 1780 il Patriarca di Costantinopoli lanciava in Macedonia un monaco triste e fanatico per nome Cosma, perchè vedesse modo di continuare efficacemente anche fra i Romeni di Giannina la propaganda di denazionalizzazione. Quel missionario, munito delle più calorose raccomandazioni per il satrapo del luogo — vedi accordo mirabile fra l'autorità religiosa *cristiana* e l'autorità politica *turca* — cominciò a scagliare l'anatema sui Romeni del distretto di Zagoria che avrebbero continuato a parlare il romeno. Il colpo riuscì, perchè quella popolazione ch'è profondamente religiosa, non osò resistere a siffatta scomunica in massa: e oggidì in un gran numero di villaggi di quel distretto, gli abitanti cominciano a balbettare il greco.**

---

* B. P. Hasdeu, *Istoria critica a Romaniloru*, Bucuresci, 1874.

** D. Bolintineanu, *Calctorii la Romanii din Macedonia si muntele Atos*, Bucuresci, 1863, pag. 64.

Nell'anno 1862 il signor Apostolo Margaritu — ch'è veramente un infaticabile apostolo del romanismo fra i Romeni di Macedonia, perchè se la persecuzione fa delle vittime, essa ingenera e fa sorgere eziandio dei missionarii e dei banditori di libertà — creava in Vlaho-Clissura una scuola comunale romena. Il patriarca di Costantinopoli gridò allo scandalo, e con una lettera ai primati del Comune, imponeva loro, in virtù dei suoi poteri ecclesiastici, di cacciare dal Comune l'istitutore romeno e la sua famiglia. Gli abitanti di Vlaho-Clissura che sentivano il bisogno di quella scuola, non aderirono all' esorbitante ingiunzione, e allora il patriarca se ne appellò alle autorità turche per ottenere soddisfazione. Il Comune tenne fermo, reclamando presso il governatore di Monastir, contro il decreto d' espulsione che colpiva il signor Margaritu.

Ma il governatore turco rifiutò protezione all' istitutore romeno che fu costretto partire a sue spese per Costantinopoli, onde sottoporre la questione al gran visir. Costui anzitutto negò pertinacemente al comune romeno di Vlaho-Clissura il diritto di istituire e sovvenzionare una scuola nazionale, e permise soltanto al Margaritu di aprire una scuola privata nella propria casa.* In questa guisa la potestà del clero greco chiarivasi superiore all' autorità della Sublime Porta.

Il signor Apostolo Margaritu, che a prezzo della più sublime perseveranza e del più maschio ardire è divenuto direttore delle scuole romene di Macedonia, è oggi dal clero greco fatto segno alle più implacabili persecuzioni; venne ripetutamente e a gran torto carcerato o esiliato: ma egli continua imperterrito la sua missione, con quella pertinace confidenza in un migliore avvenire, che è una delle caratteristiche dei Latini di Oriente suoi compatriotti.

E l' Europa contempla indifferente anche l' indegno strazio di questo popolo generoso, e mostra poi meraviglia se la questione d' Oriente — eterna spada di Damocle — le pende minacciosa sul capo, e gravida di pericoli, rinnovasi a date fisse, intermittenti.

* E. Picot, *Les Roumains de la Macédoine.* Paris, 1872, pag. 39.

Ora, o perchè almeno le nazioni cristiane e in ispecie l'Italia, la Francia, la Spagna, che pur mantengono numerosi agenti consolari in Macedonia, non assumono una efficace protezione verso i Macedo-Romeni, in nome di quella libertà e civiltà di cui Roma — la madre comune di quanti siamo latini d'Oriente e d' Occidente — è stata e dev'essere l'antesignano alle genti?

Altrimenti questo povero popolo che geme schiacciato sotto l' acerbo giogo clericale greco e sotto l' immondo giogo musulmano, potrà, quando che sia, prestare orecchio benevolo alle feline proposte della Russia che verrà così a stendere la sua influenza e la sua dominazione anche sul Pindo.

A prevenire un tanto pericolo — in attesa che gli avvenimenti facciano della Macedonia una provincia autonoma — occorre intanto che le nazioni cristiane d' Europa dieno una prima soluzione a questo serio quesito, avanti che l' intrusione diretta della Russia venga a far sentire su questo popolo un protettorato fatale.

Occorre intanto, con una pronta deliberazione, liberare i Macedo-Romeni dalla soggezione del clero greco, ponendoli sotto la subordinazione gerarchica della Chiesa Ortodossa Romena, sotto l' autorità diretta del Primate di Romania.

E valga il vero: il clero romeno, illuminato, austero e che comprende tutta l' importanza della sua missione religiosa, potrà fecondare nei Romeni Meridionali tutte le belle prerogative onde li ha dotati natura, e che se non fossero state violentemente soffocate, li avrebbero condotti al più alto grado di coltura e mutata la faccia del paese.

Eppure se è vero quanto afferma Omero: *Dio scemare la metà del vigore e della virtù agli uomini il giorno stesso che cominciano a menar vita servile;* i Macedo-Romeni, malgrado l' abbiezione presente, sono pur nonostante il popolo di maggiore coltura fra tutti gli altri ancora sottoposti alla Turchia Europea: attivi, dediti all' industria e al commercio e portati per naturale tendenza all' architettura nella quale eseguiscono lavori degni d' ammirazione. E non pure in Macedonia, ma nell' Epiro, nella Tessaglia, nell' Albania sono Romeni tutti i grandi

commercianti, tutti i banchieri, tutti gli artisti di grido, i medici, i professori, gli avvocati, insomma il fiore della cittadinanza.

E quando gli ultimi avvenimenti costrinsero la Turchia a largire una costituzione ai popoli a lei soggetti, il responso dell' urna risultò favorevole ai candidati Macedo-Romeni, non solamente in Macedonia, ma eziandio nell' Epiro e nella Tessaglia, provincie che inviarono al Parlamento Ottomano di Costantinopoli uomini eminenti quali il signor D. Ceanaca romeno del Minciu (Mezzova) e il signor Papazoglu romeno di Crusova e il signor Mihailu Nicolau romeno di Moscopoli. E finalmente, oltre codesta triade, anche un deputato liberale d' uno fra i collegi di Costantinopoli, il signor Vasilache Serachioti, è pur esso romeno del Seraco, nato e cresciuto sul Minciu. I quali rappresentanti fecero tutti sentire la propria voce in pro delle loro provincie, e pei loro liberi sensi vennero spesso interrotti e fatti tacere dal presidente musulmano della Camera.

E concludendo con quest' ultimo vittorioso argomento col quale parmi sufficientemente provata tutta la vitalità e la forza d' espansione dei Romeni del Pindo, lasciamo alla responsabilità dell' Europa di non prendere alcuna decisione sulla loro nazionalità così atrocemente conculcata e tanto fieramente depressa per opera del clero greco e delle conniventi autorità musulmane.*

---

* A porre un freno alla periodica distruzione dell' elemento latino in Oriente, anche l' opera dei privati cittadini può riuscire efficacissima.

Bucarest, capitale della Romania, è la sede naturale, la città designata per la propagazione del romanismo in Oriente. Da essa debbono espandersi sopra i capi dei Romeni conculcati i raggi fecondi della civiltà latina in forma di libri — e soprattutto l' Evangelo in lingua romena — scritti scientifici, letterarii, carte geografiche, stampe e giornali. Se i fati mel consentiranno un giorno, io mi consacrerò a questa missione, ch' è in pari tempo un dovere, avend' io già raccolto documenti, adesioni ed altro che mi permetterebbe di attendervi e certo con felice successo.

IV.

LO SMEMBRAMENTO DEGLI STATI ROMENI.

Accanimento dei Polacchi e degli Ungheresi contro i Romeni. — Mircea il Grande firma coi Sultani quelle famose capitolazioni che guarentiscono alla Valacchia la sovranità e la sua indipendenza dai Turchi. — Trattato di Carlowitz (1699) col quale l'Austria s'impadronisce della Transilvania. — Trattato di Passarovitz (1718) che dà in mano alla stessa potenza la Timisiana, la Crisiana e la Marmazia. — Trattato di Sistow (1775) mercè cui l'Austria usurpasi la Bucovina. — Gregorio Ghica. — Suoi magnanimi tentativi per impedire lo smembramento della patria. — Viene assassinato. — L'Austria celebra nel 1875 il giubileo centenario del ratto della Bucovina. — Controdimostrazione dei Romeni. — La Bessarabia cade in potere della Russia mediante il trattato di Achermano (1812). — Il Danubio e il suo Delta in mano alla Russia. — Guerra di Crimea. — Retrocessione ai Romeni della bassa Bessarabia, pretesa oggi dai Russi. — Obbligo che incombe alle potenze di non accondiscendere a quelle esorbitanti pretese.

Un fatto caratteristico della storia dei Romeni e che dovrebbe rassicurare l'Europa a riguardo loro, gli è senza dubbio questo: cioè che sebbene discesi da un popolo eminentemente conquistatore, non perciò essi manifestarono mai alcuna velleità di conquista sopra gli altri popoli circonvicini, mentre per contrario essi dovettero versare fiumi di sangue per opporsi alla manìa invaditrice dei Polacchi e dei Magiari che ad ogni costo volevano assorbirseli.

Mentre la Turchia era ancora vitale, potente e minacciosa in Oriente, e i Principi Romeni della Moldo-Valacchia si travagliavano con tutto l'ardore a stringere una Confederazione Cristiana coi Polacchi e con gli Ungheresi — confederazione propugnata e caldeggiata dalla Repubblica di Venezia e da Papa Sisto IV — la Polonia e l'Ungheria, disconoscendo il loro naturale interesse, s'inviperivano smaniose la prima a volersi annettere la Moldavia, l'altra a impadronirsi della Transilvania e della Valacchia.

Tanta doppiezza e tanta prepotenza, di fronte a un nemico comune e formidabile, davano prova d'una aberrazione e d'una leggerezza, di cui l'una e l'altra nazione meritamente pagarono il fio. Le loro mire conquistatrici s'infransero contro le rupi dei Carpazi, ed esse indebolite caddero entrambe sotto la soggezione straniera, mentre i Romeni vennero bensì dismembrati di molte terre, ma stettero nazione indipendente e formarono il nocciolo intorno a cui verranno un dì a riannodarsi le provincie oggi da loro divise.

Essi perciò furono costretti a pensare ai casi loro e a tutelare ciò che un popolo ha di più sacro sulla terra, la propria esistenza e la propria nazionalità. Mircea il Grande, principe di Valacchia, uomo valoroso e di gran senno, stipulava nel 1392 con Bajazet Gran Sultano dei Turchi, una *capitolazione* o *trattato*, mercè il quale era riconosciuta alla Valacchia la propria *autonomia* e la propria *sovranità*. E i successori di Mircea il Grande rinnovarono nei secoli successivi consimili trattati coi Sultani, che riconobbero di buon grado e sempre l'*indipendenza*, la *sovranità* e l'*autonomia* del paese: cose tutte, appena è bisogno dirlo, procacciatesi dai Romeni a prezzo del più prezioso sangue, perchè la penna dei Sultani Turchi ratificava simili trattati soltanto dopo che la loro spada era stata inabile a soggiogare quel popolo piccolo, ma indomabile e bellicoso.

Sia posto in sodo adunque che gli Stati Romeni furono *autonomi*, *sovrani* e *indipendenti* dalla Turchia fino dal 1392, cioè dai più remoti tempi medioevali.

Ma se agli avi nostri era cognita la *fides græca*, i poveri Romeni dovettero esperimentare a proprie spese quel che valesse la *fede turca*. Difatti a Costantinopoli, profittandosi volta a volta delle circostanze propizie, si trattarono come vassalli quegli per loro incomodi alleati, e l'Austria ingorda e rapace che stava alle vedette, con quell'avidità che pur troppo esperimentammo anco noi altri Italiani, si gittò sopra le più belle e le più fertili provincie della Romania.

Nella stessa guisa che il primo Napoleone, coll'inqualificabile trattato di Campoformio cedeva all'Austria medesima gli Stati

della Repubblica di Venezia, sui quali nè lui, nè la Francia vantavano diritto di sorta; così la Turchia, con una serie di perfidi trattati, smembrava lentamente l'infelice Romania, e l'aquila austriaca, contro il più elementare diritto delle genti, piantavale i suoi artigli nel cuore, nel capo e nei fianchi.

Con siffatti sistemi che la storia ha condannati stigmatizzandoli a lettere di fuoco — perchè a un popolo non è dato mandarsi in succo e in sangue un altro popolo — l'Austria aggregavasi la *Transilvania* mediante il trattato di Carlovitz (1699): con quello di Passarovitz (1718) la *Temisiana*, la *Crisiana* e la *Marmazia*: e finalmente col trattato di Sistov (1775) poneva il colmo a tutte queste usurpazioni annettendosi la *Bucovina*.*

E si noti bene: i plenipotenziari ottomani che presero parte alla manipolazione di tutti questi trattati, sapevano ben essi che la Turchia erasi anteriormente obbligata, mediante la serie delle *convenzioni* summenzionate, a far rispettare l'integrità del territorio romeno, cui ora essa per la prima violava: e lo dichiararono recisamente in occasione della Conferenza di Carlovitz, con un'ingenuità poco diplomatica: « La Moldavia e la Valacchia, affermavano essi, non furono conquistate mai dalle armi ottomane: esse si sono poste volontariamente sotto la protezione dei Sultani in virtù di capitolazioni che li obbligano a proteggere il loro territorio e le loro libertà. In conseguenza la Turchia non può cedere un palmo del territorio ad esse appartenente. »

Così sonavano le parole, ma gli atti procedevano altrimenti diversi, e in misteriose congreghe approvavasi di pari consen-

---

* La *Transilvania* che ha per capoluogo Clusiulu: la *Bucovina*, capoluogo Cernauti: la *Temisiana* capoluogo Temisora: la *Crisiana* e la *Marmazia* con una popolazione totale di 3,800,000 abitanti. — E ciò mentre l'Italia vede il *Trentino*, *Trieste* e l'*Istria*, soggette all'istessa Austria. — Inoltre la *Bessarabia*, capoluogo Chisineu con 1,500,000 abitanti, sotto il dominio della Russia.

In maniera che la Romania libera, contando 5 milioni d'abitanti, è costretta vederne altri 5 milioni e più sottoposti all'Austria-Ungheria e alla Russia!

timento la violazione di un sacro principio e d'un diritto che l'Austria e la Porta commettevano con gaiezza di core: e se i plenipotenziari turchi in apparenza protestavano, nella sostanza poi acconsentivano, perchè l'Austria sapeva opportunamente dissipare gli scrupoli dei ritrosi, corrompendoli coi presenti e coll'oro.

In questa maniera trafficava il sangue del generoso popolo Romeno colla Turchia — acerrima nemica del nome cristiano — la Imperial Casa di Ausburgo, che chiamava *Cavallereschi* i suoi membri, e cui i Papi gratificavano del titolo di *Apostolica.*

Eppure questi Romeni sui quali l'Austria stendeva adesso la mano rapace, le avevano un giorno fatto scudo dei propri petti contro il Turco, salvando Vienna e tutto il territorio austriaco mediante quella poderosa Confederazione Romeno-Cristiana che avea preservato da sicura, imminente invasione tutto l'Occidente d'Europa.

Ed ora l'Austria, con un'ingratitudine senza esempio, ne mercanteggiava il sangue col Turco!

Destino ineluttabile del resto che ha voluto che i più intrepidi campioni del Cristianesimo e della Civiltà contro la barbarie ottomana, quali la Romania, Venezia, la Polonia e l'Ungheria venissero coperti di ceppi e privati delle loro libertà — per opera dell'Austria — in rimerito dell'avere preservata l'Europa dall'invasione turca, quando quell'invasione costituiva un serio pericolo!

Ma più lungo discorso merita il sacrifizio della Bucovina, sia per la manifesta perfidia colla quale fu consumato, sia perchè l'Austria macchiavasi in quell'epoca del sangue innocente d'un illustre generoso, il principe Gregorio Ghica di Moldavia.

E noi Italiani che serbiamo così triste memoria dell'infausto dominio austriaco sulla penisola, riscontreremo anco qui che l'Austria, pur di dominare, agitava gli stessi sanguinosi flagelli, tanto sui popoli di Romania come su quelli d'Italia.

All'Austria dunque, nel fatale smembramento della Polonia dell'anno 1772, era toccata in sorte la Gallizia colla Pocucia, antico feudo romeno di Stefano il Grande, principe di Moldavia. Or bene: da quella ch'era già un'usurpazione, si trasse

argomento per altre usurpazioni, con un pretesto che poggiava sul ridicolo. I Ministri di Maria Teresa pretesero che coll'aver occupata la Pocucia, l'Austria veniva ad acquistar diritti sulla Moldavia che diventava a sua volta un feudo della Pocucia, provincia cui bisognava allargare il più possibile. Inoltre (e il secondo pretesto avea l'identico valore del primo), all'Austria occorreva *una strada, una semplice strada solamente* per transitare dalla *sua* provincia di Pocucia, all'altra *sua* provincia di Transilvania.

Questa *semplice strada* mutossi bentosto nel più fertile territorio della Moldavia superiore, e venne ad abbracciare un ricco territorio di 200 miglia italiane quadrate, con 233 fra città e borghi: con Campulungu, vetustissima repubblica romena, con Suceava, la storica capitale dei principi eroi, colle più belle montagne, le più ricche foreste, le pianure più feconde, i più celebri e i più superbi monasteri, come quello di Putna, ove giace il venerato frale di Stefano il Grande, (una delle più pure glorie romene) e quelli dei membri della dinastia dei Dragocchi; nonchè gli altri classici monasteri di Suceavizza, di Voronetzu e di Dragomirna: insomma il più glorioso patrimonio nazionale, un cumulo intemerato di ricche e splendide tradizioni romene.

A siffatte pretese che accennavano da parte dell'Austria il deliberato proposito di prepararsi la strada al completo annichilamento degli Stati Romeni, s'oppose animosamente il forte e patriottico petto di Gregorio Ghica.

Il cuore sanguinava al magnanimo patriota romeno all'idea d'una Moldavia spenta, d'una Valacchia fatta schiava, ambe alla mercè dell'Austria, mani e piedi legate. E si fu allora che l'indomato principe, secondato dai più emeriti boiari, intraprese contro l'Austria una lotta ineguale ma eroica, che ne tramanderà il nome venerato alle più lontane generazioni.

Le lusinghe, le promesse e le amichevoli proteste della Corte di Vienna non lo sedussero punto, nè lo fecero deviare o transigere intorno a ciò ch'ei reputava, ed era, il più sacrosanto dei doveri: invigilare all'incolumità della patria.

E quando le armate austriache fecero irruzione nella sua *dolce Bucovina,* il Ghica s' adoperò, per quanto umanamente è possibile in terra, ad impedire l' amputazione di quell' eletta provincia dal seno della madre-patria: nè venutone a capo, e infiammato pur sempre al recupero di quella sua terra, suscitò sempre all' Austria difficoltà e ostacoli, finchè scontò colla vita una tanto patriottica resistenza.

I documenti segreti, dati in luce nella stessa Vienna, mostrano chiaro tutta l' ardimentosa fierezza di Gregorio Ghica in quella circostanza solenne, e svelano apertamente chi armasse la mano del suo assassino; dando in pari tempo la misura dello spietato cinismo degli uomini di stato austriaci ch' ebbero mano in quell' affare ignobile e tenebroso.*

Or bene: chi lo crederebbe? Malgrado questa pagina obbrobriosa della sua storia, l' Austria ebbe l' ardire di celebrare nell' anno 1875 il giubbileo centenario della *riunione* (!) della Bucovina all' Impero, mediante l' inaugurazione d' un momento in Cernauti capitale della provincia.

A quell' odiosa provocazione, degnamente e dignitosamente rispose il Sindaco di Giassi — plaudente l' intera Romania — deliberando che il giorno 7 di maggio 1875, data dell' anniversario fatale, una messa in suffragio dell' assassinato Gregorio Ghica si celebrasse, e un monumento funerario a lui dedicato sorgesse in quella vetusta capitale della Moldavia, ov' egli s' era adoperato cotanto a salvar la sua *dolce Bucovina*, avea tanto sofferto per la sua disonesta cattura, e finalmente era caduto da martire nel propugnarne costantemente il riscatto.**

---

* Il Cancelliere Imperiale Kaunitz, in questi precisi termini scriveva all' ambasciatore austriaco Thugut a Costantinopoli: « I mezzi che voi vi proporrete per arrivare al nostro scopo (il ratto della Bucovina) consistono in intimidazione, in corruzione ed altri mezzi di persuasione. »

** L' Austria contromandò poi la festa di quell' inaugurazione al settembre del 1875, onde farla coincidere coll' apertura dell' università di Cernauti. L' imperatore Francesco Giuseppe, invitato a quella festa, quando la doveva aver luogo il 25 d' aprile, avea dichiarato non poterci assistere *a causa delle sue buone relazioni colla Romania.* Invitato novellamente nel settembre, avea tenuto l' invito. Perchè? *le sue buone*

Il dominio straniero non fu però subìto senza proteste d' ogni sorta da parte del popolo che lo pativa: ma chi ascoltò mai in Europa i gemiti delle vittime? E il popolo quand' altro non potè fare, improvvisò dei canti o elegie, in essi riversando a piene mani l' amarezza dell' animo e lo sfogo di eterni dolori. Andate in Transilvania, nella Bucovina, in Bessarabia, e in quei canti popolari sentirete riflesso l' odio secolare contro lo straniero, austriaco e russo.*

E dopo tutte queste usurpazioni, l' Austria, paga, ma non sazia, non cessò un istante dal provocare l' annessione della Moldavia e della Valacchia, dopo che il principe Eugenio, generalissimo delle sue armate, avea proclamato in Belgrado che all' Impero occorrevano i Balcani per frontiera. Il conte di Cavour, con quel fino intuito che lo caratterizzava, non ristette mai dal tenere in allarme l' Europa sulle intenzioni che andava covando l' eterno nemico d' Italia. « Già da molti anni, scriveva egli, l' Austria tiene li occhi fissi sulle rive del Danubio. Si consideri che questa potenza ha già saputo rendersi padrona di più che tre milioni di Romeni abitanti la Transilvania, il Banato (Timisiana, Crisiana) e la Bucovina.** »

Un ultimo tentativo ai danni della Romania l' Austria pose sul tappeto alloraquando, costretta a restituire all' Italia la Lombardia e la Venezia, insistè per averne in contraccambio gli Stati Romeni.

Ma l' Europa respinse l' indegno mercato.

---

relazioni colla Romania eransi forse scosse? Menomamente. Ecco la verità del fatto. Nel mese di aprile 1875 l' Austria sollecitava dalle Camere Romene un trattato di commercio, e non essendo esso per anco stato votato, le premeva propiziarsi la Romania.

Colla ratifica di quel trattato che assicurava all' Austria la conquista economica del paese, erano superflui ulteriori riguardi....

* Il popolo romeno, tanto il libero come l' irredento, ha un elevato concetto dell' essere suo, e dice a mo' di proverbio: *Romanu nu pere,* « il Romeno non père. » E dei loro persecutori così cantano i contadini: *Nici iarba numai crescea unde calca calul lui:* « nè mai più l' erba crescea donde calcò il suo cavallo. »

** Circolare del conte di Cavour all' ambasciatore sardo a Londra.

Per venir ora alle invasioni della Russia in Romania, giova notare ch' essa imitò gli stessi sistemi dell' Austria. La Moldavia veniva invasa ripetutamente dai Moscoviti che, volta per volta, ne reclamavano l' annessione all' impero, per avvicinarsi sempre più al Danubio, oggetto delle loro costanti cupidigie. Finalmente nell' anno 1812 la Russia carpiva alla Romania, consenziente la Porta e mediante il trattato d' Achermano,* la vastissima provincia della Bessarabia, vale a dire la metà del Principato di Moldavia. Così avea luogo il suo fatale e pericoloso avvicinarsi al Danubio, del quale lentamente essa occupava tutto il Delta colle isole e i porti importantissimi.

Quinci innanzi però i diplomatici moscoviti mutarono tattica verso la Romania, e per farsene una leva poderosa in Oriente, e per accaparrarsi le simpatie de' suoi abitanti, si finsero smaniosi per la sua libertà e indipendenza, e non potendo impossessarsene, perchè già l' Europa insospettita ponea la mano sull' elsa della spada, essi atteggiaronsi a scrupolosi zelatori dei suoi diritti e delle sue pretese, facendole subire un protettorato politico, blando in apparenza, ma pericoloso e nefasto in sostanza. Una tale condotta, da parte della Russia, somigliava assai, ci si permetta il paragone, allo scrupolo del tarlo che dopo aver corroso un crocifisso di legno, pervenuto alle lettere I N R I, ch' erano in bronzo, si trasse indietro colto da mistico orrore, dichiarando essere troppo zelante delle cose attinenti alla religione, per doversi divorare anco quelle lettere.

Infrattanto il Danubio, la più importante arteria dell' Europa, era completamente caduto nell' assoluta balía della Russia, che vi dominava sotto il punto di vista politico, commerciale e strategico. Ismailia e Chilia in mano dei Russi furono convertite in fortezze munitissime, in due considerevoli arsenali militari, e da quel giorno la presa di Costantinopoli non fu più che quistione di tempo.

---

* Cosa notevole! Il trattato di Achermano che privava gli Stati Romeni di questa ricca e vasta provincia, fu redatto in lingua italiana, ed è l' ultimo atto diplomatico nel quale le potenze straniere abbiano adoperato il nostro idioma come lingua internazionale.

L' Europa improvvida avea lasciato fare, e allora la Russia potè mettere in esecuzione un suo piano prediletto che consisteva nell' attirare tutto il commercio d' Oriente nella città di Odessa, a totale detrimento delle città romene lunghesso il Danubio.* Sulinà, Chilia, Ismailia, Reni, Galatz, Braila e su su fino a Giurgio e Calafato furono rovinate; la navigazione del Danubio fatta difficile e pericolosa in ispecie alle sue foci per gl' insabbiamenti periodici non più impediti: ** e i Romeni sentirono l' effetto del protettorato moscovita.

Ma la Russia si preparava quella preponderanza commerciale soltanto per ragioni militari e per vedute politiche. E quando nell' anno 1853 reputò giunta l' ora propizia, fece del Danubio e del suo Delta importantissimo un' eccellente base d' operazione, minaccia perpetua a Costantinopoli.

L' Europa si scosse finalmente dal suo lungo letargo, e la guerra di Crimea arrestò in buon punto la Russia.

Fu allora che i plenipotenziari europei convenuti in Parigi nel 1856, invece di definire la quistione d' Oriente in modo assoluto e definitivo, lasciarono aperto l'adito a successive complicazioni tutte a favore della Russia, manipolando quel trattato colmo di equivoci e di sottintesi, che rendeva quasi inutile il sangue versato dagli alleati in Crimea.

I punti concernenti gli Stati Romeni in ispecie erano pieni di restrizioni. Invece di allontanare in modo durevole la Russia dal Danubio — eterno oggetto delle sue mire conquistatrici — invece di respingerla al di là del Dunastro (Dniester), ch' era il suo confine anteriormente al 1812; invece di consegnare alla Romania la sua Bessarabia,*** provincia ch' è romena per idioma,

---

* La linea ferrata da Galatz a Benderu, di fresco ultimata, è non soltanto una via strategico-militare che permette alla Russia di invadere il Danubio in poche ore, ma è un nuovo attentato contro la navigazione del Danubio a profitto di Odessa e che finirà col rendere i Moscoviti assoluti padroni del commercio di tutta la Penisola Balcanica.

** Oggidì a Sulinà funziona la Commissione Europea del Danubio, la quale cogli importanti lavori di escavazione e di espurgo eseguiti nel Danubio lo ha reso navigabile anche alle navi del più grande tonnellaggio.

*** Pietro il Grande di Russia, in un trattato concluso fra lui e il Prin-

per costumi, per tradizioni, e fece sempre parte integrale degli Stati Romeni, si staccò un brano di territorio della Bessarabia, che non ha confini nè ben designati, nè atti a venire difesi, e lo si aggregò alla Moldavia.

La Russia fu così allontanata dal Danubio soltanto poche miglia. Non una fortezza, non un fiume o un riparo, che potesse contrastargliene l'accesso: e difatti vediamo con quanta facilità essa sia oggi tornata ad occuparlo.

A questo primo errore, fatale all'Europa, i diplomatici convenuti a Parigi, — pari alle vergini stolte del Vangelo, — ne aggiunsero un secondo ch'ebbe conseguenze le più funeste. Con una leggerezza imperdonabile a un così grave consesso, essi ignoravano che in grazia di solenni trattati o capitolazioni, gli Stati Romeni, fino dai più remoti tempi, erano affatto *autonomi* e *indipendenti* dalla Turchia.*

Invece di proclamare l'indipendenza degli Stati Romeni, il trattato di Parigi venne ad attribuire alla Turchia una sovranità sopra questi Stati, sovranità ch'essa non aveva mai avuto, nemmeno ai più bei giorni della sua potenza. Con l'Art. 21 del trattato di Parigi, fu stabilito: « Il territorio (della Bessara-

---

cipe Cantemiro di Moldavia, confessa nel modo il più esplicito che la Bessarabia appartiene da tempo immemorabile alla Moldavia. Ecco l'importante articolo di quel trattato: « *I limiti del principato di Moldavia, secondo i suoi antichi diritti, sono quelli che terminano al Dunastro, a Camenetzu, a Benderu col territorio di Budgek: dall' altra parte al Danubio.* » — *Est-ce-clair?*

* Vedasi il testo della capitolazione conclusa nel 1391 a Nicopoli fra Mircea I, Principe di Valacchia e Bajazet I Sultano dei Turchi. Nonchè l'altra capitolazione del 1460 tra Vlad V, Principe di Valacchia e Maometto II in Adrianopoli, colla quale viene riconosciuta la sovranità della Valacchia.

Vedasi inoltre l'altra capitolazione stipulata fra Bogdano Principe di Moldavia e Selim I nel 1511, il 1° articolo della quale dichiara espressamente che « *la Porta riconosce la Moldavia come un paese libero e non conquistato.* » A questa aggiungasi l'altra capitolazione conclusa l'anno 1525 fra Pietro Karesch, Principe di Moldavia e il Sultano Solimano II detto il *Magnifico,* ove all'articolo 9 è detto con chiarezza: « il titolo di *paese indipendente* sarà conservato alla Moldavia: esso verrà riprodotto in tutti gli atti che la Porta indirizzerà al Principe. »

bia) ceduto dalla Russia, verrà annesso al Principato di Moldavia sotto la *sovranità* della Sublime Porta. »

E così pregiudicavansi i Romeni, accordando ad essi assai meno di quanto era loro dovuto di diritto, e rinnovando a loro danno il supplizio di Massenzio.

Che ne avvenne? Che quando nel 1877 si ruppe guerra fra la Porta e la Russia, la Romania, a francarsi dalla usurpata e mal definita sovranità musulmana — e dopo che le potenze ebbero ricusato di riconoscerne la neutralità — fu costretta allearsi colla Russia che apparentemente continuò ad essere tenuta come la naturale protettrice dei Cristiani in Oriente.

Il che prova altresì che come logica conseguenza di quei due primi errori, non erasi saputo spezzare il protettorato della Russia sulla Romania, e quanto fosse poco reale ed effettivo il protettorato collettivo delle potenze ch' eraglisi voluto sostituire.

Oggidì la Russia, toltasi la maschera, s' è incaricata di mostrare al mondo di qual natura fosse il protettorato da lei ipocritamente assunto sulla Romania, per un fine oggimai a tutti palese. E se il Principe di Schwarzemberg ebbe ad esclamare: *l'Autriche étonnera l'Europe par son ingratitude:* a più giusto diritto devesi dire: *la Russia meraviglierà l' Europa per la sua condotta inqualificabile verso un fedele alleato.*

La retrocessione della Bessarabia ch'essa dimanda con una insistenza così altera e superba e con pretesti così frivoli e subdoli, * non è soltanto una violazione della convenzione da lei firmata solennemente — non è soltanto una mostruosa ingrati-

---

* I Russi, fra l' altre dicerie, hanno sparso la voce che se essi come nazione, potrebbero recedere dal pretendere la bassa Bessarabia, ciò non è dato al loro Imperatore, che per rispetto alla memoria di suo padre (morto di crepacuore (!) per quella retrocessione) ha giurato d' infrangere il trattato di Parigi sulla tomba di lui. Ora un tale pretesto, quand' anche avesse fondamento di verità, non reggerebbe, perchè più dei riguardi privati e personali, pesa sulla bilancia del diritto, l' interesse, la sicurezza e l' integrità dell' Europa. Ma il pretesto basa sul falso, perchè l' imperatore Niccolò morì il 2 marzo 1855 e il trattato di Parigi fu firmato il 30 marzo 1856, vale a dire un anno e ventotto giorni dopo la morte dell' imperatore Niccolò.

tudine per il sangue largamente versato dai Romeni — per i larghi loro sacrificii in denaro — per il conceduto passaggio sul loro territorio — per il passo agevolato del Danubio — ma è un attentato contro la Romania, è il principio d'una nuova èra di dominazione russa in Oriente.

Oggidì, quasi compiuto l'annichilamento della Turchia (che ha dato bensì prove d'un valore disperato, ma convulso, nè durevole), può e deve permettere l'Europa che con lo smembramento della Romania venga sbarazzata la strada alla Russia, per vedersela poi, fra un breve intervallo di tempo, accampata durevolmente sull'Arcipelago e sull'Adriatico?

Può la Francia, cui è dovuta l'iniziativa della formazione e del consolidamento degli Stati Romeni, assistere alla distruzione dell'opera propria, lasciando disgregare e amputare quegli Stati, acciò essi abbiano a divenire un giorno facile preda della Russia?

Può la Germania contemplare con indifferenza la minacciosa preponderanza militare e politica della Russia, lasciando schiacciare gli Stati Romeni retti da un Principe Tedesco dell'Imperial Casa degli Hohenzollern?

Può l'Inghilterra tollerare l'avanzarsi simultaneo della Russia in Europa ed in Asia?

Può l'Italia, che ha sostenuto tante e sì gravi lotte a sostegno del sacro principio della nazionalità, permettere che quello stesso principio venga così brutalmente violato, proprio in un popolo fratello di stirpe latina?

Forse che l'Imperatore Traiano col dedurre con previdente consiglio, dall'Italia, dalla Francia, dalla Spagna i progenitori degli attuali Romeni, non indicava esplicitamente a queste tre potenze latine l'obbligo di protezione e di tutela che loro incombe sull'Oriente, se vogliono salvare l'Occidente? Non esageriamo finchè vuolsi, questo sentimento di solidarietà che pur dovrebbe collegare le stirpi di razza affine, ma chi non vede che la Romania, facente parte integrale del gran corpo latino, ne viene che amputata essa che ne è uno dei membri interessanti, tutto il corpo stesso ne soffre nocumento?

Troppi e troppo gravi interessi europei stanno accumulati in riva al Danubio, di cui la Russia possiede già il destro ramo avendo in sue mani la Bulgaria. Ora, prostrata la Porta in modo che Dio sa quando potrà riaversi (e dato pure che si riavesse, essa oramai non costituirà più che un impaccio e un elemento di debolezza in Oriente), a far testa alla Russia sul Danubio non resta più che la Romania, ma presa fra due fuochi, colla Russia a ridosso minacciosa sul Prutulo (Pruth) e la Bulgaria a mezzodì, divenuta una prefettura moscovita.

Questa semi-soluzione della Quistione Orientale, è più che mai perniciosa e gravida di pericoli per l'avvenire. L'Europa non deve darci la sua ratifica. Essa ascolti la voce della Romania pericolante, della Romania che in questo momento può paragonarsi al fanciullo olandese, che viste spicciar l'acque dalla diga — segno di rottura terribile e d'inondazione spaventosa — impavido ci sovrappose le mani, le braccia, tutta la persona, gridando intanto con voce disperata soccorso alle genti.

La Romania invoca l'aiuto delle genti d'Europa, perchè sa che la rottura della Diga Traiana — di cui essa è l'antica e fedele custode — non danneggerebbe lei sola, ma travolgerebbe nelle sue ruine ben altri popoli e ben altri interessi.

Voglia il Cielo che quest'aiuto arrivi opportuno ed in tempo!

INDICE.

INTRODUZIONE. . . . . Pag. 5

I. — RAPIDI CENNI SULLA ROMANIA 11

Cesare Augusto e la traslazione della capitale nell' Oriente. — Traiano. — Aureliano. — Costantino. — I Romeni al sopravvenire dell' inondazione barbarica riparano sui Carpazi. — Risveglio della gente romena. — Gli Italiani in Oriente. — I Pisani, i Veneziani, i Genovesi sul Danubio. — Città fondate colà da quest' ultimi. — L' Italia odierna ha improvvidamente interrotto gli antichi rapporti coi Romeni. — Mircea il Grande. — Stefano il Grande. — Michele il Bravo. — Fusione della Moldavia colla Valacchia avvenuta l' anno 1859. — Promulgazione della trasformazione della proprietà. — Costituzione Romena. — Coltura dei Romeni.

II. — QUESTIONI URGENTI D' INTERESSE EUROPEO. 23

Imprevidenza dell' Europa contro le tendenze usurpatrici della Russia. — Il trattato di Parigi fu monco, incompleto, nè è guarentigia sufficiente per le potenze occidentali e poco meno per la Romania. — La quistione d' Oriente è perciò sempre aperta e complicata. — I Circassi. — I Polacchi. — I Lapponi. — I Tatari dell' Asia. — La Serbia *ponte di passaggio* alla Russia. — Ricostituzione necessaria alla Romania. — *Confederazione Latino-Ellenica* quale argine naturale contro la Russia. — Conseguente necessità che la Romania, la Grecia, la Macedonia Romena, l' Epiro, la Tessaglia e l' Albania stringano una *Lega Federale.*

III. — I PERSECUTORI DEI ROMENI. 28

I Magiari. — Rivoluzioni dei Romeni contro questi loro oppressori. — Luigi Kossuth e la democrazia magiara. — I martiri Romeni del 1848. — Odierne persecuzioni contro i patrioti Romeni. — Errore dei Magiari che coll' estirpazione dell' elemento romeno si credono assodare la propria nazionalità. — Importanza dell' elemento latino in Oriente. — I Romeni della Macedonia o Macedo-Romeni, detti anche Romeni del Pindo. — Il clero greco loro persecutore. — I Patriarchi greci di Costantinopoli. — In quale maniera venga strap-

pato dalle fauci dei Macedo-Romeni il patrio idioma. — Apostolo Margaritu infaticabile missionario del romanismo fra i Romeni del Pindo. — Necessità che i Macedo-Romeni vengano sottoposti alla giurisdizione del Primate di Romania. — Coltura dei Macedo-Romeni e quanto importi una più diretta tutela delle potenze occidentali sopra di essi.

IV. — Lo smembramento degli Stati Romeni . . . . . Pag. 38

Accanimento dei Polacchi e degli Ungheresi contro i Romeni. — Mircea il Grande firma coi Sultani quelle famose capitolazioni che guarentiscono alla Valacchia la sovranità e la sua indipendenza dai Turchi. — Trattato di Carlowitz (1699) col quale l'Austria s'impadronisce della Transilvania. — Trattato di Passarovitz (1718) che dà in mano alla stessa potenza la Timisiana, la Crisiana e la Marmazia. — Trattato di Sistow (1775) mercè cui l'Austria usurpasi la Bucovina. — Gregorio Ghica. — Suoi magnanimi tentativi per impedire lo smembramento della patria. — Viene assassinato. — L'Austria celebra nel 1875 il giubileo centenario del ratto della Bucovina. — Controdimostrazione dei Romeni. — La Bessarabia cade in potere della Russia mediante il trattato di Achermano (1812). — Il Danubio e il suo Delta in mano alla Russia. — Guerra di Crimea. — Retrocessione ai Romeni della bassa Bessarabia, pretesa oggi dai Russi. — Obbligo che incombe alle potenze di non accondiscendere a quelle esorbitanti pretese.

PENSIERI

SULLA

ALGERIA E TUNISIA

PENSIERI

SULLA

ALGERIA E TUNISIA

DEL

CONTE FORTUNATO MARAZZI

FANO
TIPOGRAFIA LANA
Piazzale Marcolini, 5.

1877.

AL LETTORE

La Direzione del Periodico — La Coltura Giovanile — *volendo far cosa utile e grata all' Universale, si è proposta di pubblicare separatamente quegli scritti, che, avendo tutti i pregî di un buon libro, non potessero, per la mole od indole loro, uscir alla luce nelle colonne del proprio Periodico.*

Non poteva attendersi migliore occasione per mandare ad effetto questo suo divisamento, di quella che le fu pôrta dall' egregio sig. C. Fortunato Marazzi, *giovane di bellissimo ingegno e conosciuto per altri lavori, con questi* - Pensieri sull' Algeria e Tunisia - *operetta che rispondeva appunto alle sue idee.*

Infatti, oltre al pregio dell' attualità, richiamando gli Italiani, nell' agitarsi della presente guerra orientale, allo studio di un problema che potrebbe avere la sua soluzione dalla guerra medesima, quello cioè dell' opportunità ed utilità di un possedimento italiano in Africa, essa ha quello grandissimo della verità nelle descrizioni e nei racconti.

Oggi che sono tanto in voga i libri del De-Amicis, *dovrebbe anche essere grande, a nostro credere, l' incontro di questo del* Marazzi, *che al brio ed alla scioltezza dello scrivere congiunge dovizia di erudizione militare e di utili riflessioni.*

Si pose poi ogni studio perchè l' edizione riuscisse pure elegante dal lato tipografico, giacchè sembra che quest' arte nobilissima torni oggi anche da noi ad aversi nell' estimazione che le è dovuta.

L' accoglienza fatta a questo primo tentativo ci servirà di norma per imprendere nuovi e più importanti lavori.

Fano, settembre 1877.

LA DIREZIONE DEL PERIODICO

- LA COLTURA GIOVANILE -

EDITRICE.

SULL' ALGERIA E TUNISIA

PENSIERI

L' ITALIA E LA TUNISIA

L' ITALIANO che, da Marsala, aguzza lo sguardo sul mare, quando il cielo è limpido, scorge l' orizzonte tagliato da una lievissima striscia azzurra, più pallida dell' azzurro del mare e più distinta di quella del cielo: quella striscia è terra, è la Tunisia, teatro delle famose battaglie di *Regolo* e di *Scipione*.

La costiera della Barberìa, si estende dal confine Egiziano, tuttora non ben definito, all' Oceano: questa regione ha una superficie di 1,200,000 km. q. ed una popolazione di 13,000,000 d' abitanti. Essa è divisa in quattro stati che, dalle loro capitali, prendono il nome di *Tripoli - Tunisia - Algeria - Marocco* e, dal più al meno, sono tutti fecondi in ulivi, datteri, lane, riso, miglio, alfa (erba filamentosa, sulla quale si fecero molte esperienze per sostituirla al lino), spugne, corallo.

E la Sicilia, posta di fronte ed al bel mezzo di questa linea di terre, pare l' avanguardia, e nel tempo istesso la base d' operazione d' un popolo conquistatore, mentre l' Italia, colla

quale la sola Inghilterra, fra le potenze europee, gareggia per estensione di littorale, sente il bisogno della difesa successiva delle coste, difesa che si presti agli attacchi di Ponente come a quelli di Levante, e d' un punto d' appoggio, dove possa riparare la flotta, quando le sia intercettata la naturale spiaggia di rifugio.

La presa di Tunisi soddisfarebbe a queste esigenze ed a ben altre ancora, delle quali sarebbe lunga l' enumerazione per poco che si badi al commercio ed a scopi puramente difensivi, contro l' ognor crescente preponderanza francese in Africa ed inglese da Malta; senza tener conto delle velleità che l' Inghilterra ha sopra l' Egitto.

Fra le ragioni, che si possono addurre per una spedizione o per un colpo di mano su Tunisi, la migliore è che la Francia ha occupato Algeri ed ancora guerreggia di tratto in tratto contro gli indigeni. E poi, non hanno gli Inglesi scorsa a mano armata l' Abissinia, or son pochi anni? L' Olanda non era, se non è tuttora, in guerra cogli Ascianti, la Spagna con Cuba, la Russia coll' Impero Chinese? Certo, ora più che mai, ferve la quistione della utilità o meno delle colonie, con o senza dominio politico, con o senza leggi, che ne vincolino lo scambio e la produttività alla madre-patria; e quantunque gli economisti abbiano già espresso il loro parere ed i loro voti favorevoli alla completa autonomia, in pratica le loro massime non saranno così presto accettate, troppi essendo gli interessi materiali delle grandi Nazioni.

Anche nelle ultime discussioni all' Assemblea Francese, il ministro della Marina, pur chiedendo di addossare l' amministrazione coloniale ad altro dicastero anzi che al suo, non propose la benchè minima riduzione nelle spese della medesima; quantunque — piacemi di passaggio osservarlo — il sistema amministrativo delle colonie francesi sia il più dispendioso ed il men proficuo fra tutti quelli che si conoscono.

E non pare forse che l' Inghilterra sia in procinto di in-

traprendere una guerra colossale per proteggere i suoi possessi in Asia?

Se degnamo di uno sguardo la Carta del Mediterraneo, vediamo subito un' anomalia, ed è questa, che l' Italia non è rappresentata sulla costa d' Africa dal più piccolo segno, mentre a larghe strisce figurano i possessi spagnuoli, francesi ed ottomani.

Ma usciamo ormai da queste astratte considerazioni e, supposto accettata l' utilità del possesso della Tunisia, facciamo un breve studio sull' Algeria, paese che ha col primo una grande analogia e che, per essere già dai francesi soggiogato, potrà darci utili cognizioni e porci in grado di rispondere alle seguenti domande:

— È utile la presa di Tunisi? —

— Conviene spingere la conquista sino al deserto, o basta il dominio del littorale? —

— Ammessa la conquista converrà un regime militare, l' assolutismo d' un governatore, o l' applicazione pura e semplice delle patrie leggi? —

LA CADUTA D' ALGERI

La conquista dell' Algeria è una delle brillanti gemme che adornano la corona di gloria dell' esercito francese. Ma gli allori di guerra grondano sangue, e due generazioni militari si estenuarono sui campi africani, la prima sorta dai rottami della grande armata napoleonica, la seconda allevata alla scuola del Duca d' Orleans.

Inghiottiti in una serie di combattimenti, la più parte oscuri quanto gloriosi, decimati dalle palle, dalle febbri, dall'età, dispersi nel turbo delle lotte politiche, quanti, che avevan visto nascere la loro celebrità sulle algeriche lande, sono rientrati nel nulla!

Algeri sollevasi dalla sua spiaggia a guisa di triangolo, tuffando il lato maggiore nel mare, ed appoggiando il vertice ai monti; la si scorge da lontano biancheggiare colle sue casupole e coi minareti, mentre sulle alture spiccano i tozzi torrioni della cittadella già sede del Reggente; l' epoca brillante della sua storia è quella nella quale *algerino* voleva dire *pirata* e quando la Reggenza, legalizzando i ladronecci e le rapine in mare, le organizzava e sottoponevale ad una tassa.

Superbi della ammirabile posizione della loro città, gli algerini la chiamarono con fierezza: *Algeri la vittoriosa e la ben sicura!* Pareva così gittassero il guanto di sfida alla vecchia Europa, mentre le loro navi irradiandosi nel Mediterraneo portavano lo sterminio sulle coste latine.

Ma la sfida fu accettata dalla Francia, *la ben sicura città* fu bombardata in modo tale, che ancora nel 1827 gli arabi dicevano: *Una lite colla Francia non deve durare sino alla preghiera della sera.*

Nell' anno ora citato i francesi avevano già stabilimenti alla Calle ed a Bone; la monarchia borbonica cercò quindi un pretesto per aumentarne l'importanza, e per isviare dalla politica le esaltate menti dei sudditi.

Un grossolano insulto al console (chi dice uno schiaffo, chi altro) l' incendio dei suddetti possessi, fu considerato più che sufficiente *casus-belli* a chi voleva aprirsi la strada alla conquista: conquista già in embrione tracciata dallo stesso Buonaparte (è destino che in questo secolo ogni grandiosità brilli d'un raggio, riflesso da quel sommo genio) che nel 1808 spediva il Colonnello del genio *Butin* in esplorazione sul littorale algerino.

I preparativi per la guerra furono spinti con quell' ansia febbrile, caratteristica della Francia, chiamata anche questa volta a collegare gli interessi e la volontà nazionale (poichè la guerra aveva in un subito accese le fantasie) alla tranquillità ed al benessere europeo.

L' esercito di spedizione, sotto gli ordini del Generale *Conte Bourmont,* forte di 30,000 uomini e di 116 bocche da fuoco,

partiva il 25 Maggio 1830 imbarcato su 484 bastimenti da commercio e 102 da guerra, alla volta d' Algeri.

Il mare non fu propizio, una violenta burrasca gittò le navi, già in vista dell' Africa, sulle Baleari, onde non arrivarono che il 13 Giugno sotto il cannone di Algeri: ma il 14 anniversario delle battaglie di *Marengo* e di *Friedland*, la bandiera francese sventolava già dalla terra straniera.

Era allora Reggente *Hussein-Pacha:* la sua cittadella, già ben munita, era stata armata di tutto punto, ed i forti *Imperatore*, *Ventiquattrore*, quello detto *degli Inglesi*, dominando la marina, pareva che, colle lor brune batterie, dicessero alla flotta nemica: temeraria!

Il Reggente aveva tumultuariamente ingrossate le file dei suoi difensori col chiamare a raccolta le tribù arabe: ebbe così un esercito dai 40 ai 50,000 combattenti e ne diede il comando ad *Abrahim* agha.

Abrahim, con fierezza tutta araba, non fece alcuno sforzo per opporsi allo sbarco dei francesi, *acciocchè* (sono sue parole) *nessuno di loro tornasse in patria*, e si pose dietro la penisola di *Sidi-Ferruch* in posizione d' aspetto.

Il primo atto ostile fu inaugurato dai *beduini*, i quali sino dal principio vollero dare un saggio di quel genere di tattica colla quale ancora oggigiorno si oppongono alla prepotenza europea.

Al gran galoppo ed a stormi essi si lanciarono sulle masse di fanteria, rispondendo al fuoco col fuoco, poi, girata la briglia ed in fuga apparente ricaricate le armi, eccoli nuovamente all' attacco per ripartire, e ritornare di nuovo. — I francesi in questo scontro furono subito edotti della sorte che gli attendeva cadendo prigionieri di guerra, poichè il tenente *Astruc* preso dai beduini fu ucciso, e, lasciatone il busto orribilmente mutilato sul campo, la sua testa, fitta al sommo di un asta, fu portata in Algeri, sanguinoso trofeo di rabbia e di vittoria.

La notte del 18 era stata fissata da Ibrahim per marciare contro al nemico, sorprenderlo e batterlo ai primi albori, ma un di-

sertore negro ne avvisò in tempo il Conte Burmont. — Tre furono gli attacchi tentati dai mussulmani, ma il più accanito ed il più drammatico fu quello di sinistra diretto dall' agha in persona: ad un dato istante il 28.° reggimento si trova sprovvisto di cartuccie e aggirato dagli arabi che, facendo a pezzi un quarto del suo effettivo, gli si scatenano sopra: ma il colonello *Mourier,* benchè ferito, con un pugno di bravi, si serra la bandiera fra le mani e, colle sole baionette, resiste sino all' arrivo dei rinforzi.

In questi sfortunati attacchi si fransero le forze arabe, e la città, investita da ogni parte, cadde dopo gloriosa difesa, tosto che il forte *Imperatore* fu ridotto al silenzio.

Il 5 Luglio si segnarono le condizioni della resa in forza della quale cessando di regnare Hussein-pacha, Algeri diventava città francese: noto frattanto di sfuggita che, pendenti le trattative, fu dai parlamentari, inviati al campo francese dal Reggente, offerta al Generale Burmont nè più nè meno che la testa di Hessein stesso, pur che fosse salva la Reggenza.

I FRANCESI IN AFRICA

Ebbri del primo successo, molestati dalle scorrerie arabe, i francesi non si sono accontentati della sola Algeri; ma vollero congiungere il nuovo agli antichi possessi, colla conquista dell' intero littorale: ed infatti Bone e la Calle sarebbero stati troppo esposti ed isolati senza un sicuro legame colla capitale.

Qui appunto ha principio quella lunga sequela di scontri tra francesi e beduini, quelle scaramuccie piccole, ma terribili, quella guerra a colpi di spillo, ma continuata e senza pietà, colla quale l' arabo girò di stancare l' invasore. — Qui incominciano quelle marcie faticose sopra ignote strade (segnate

appena dal ferro del cavallo, serpeggianti tra rupi arsiccie) ed in mezzo all' arsura, alla miseria, alla fame, e nelle quali fu messa a durissimo cimento la disciplina dell' esercito.

A questi mali arroge la rabbia di partito, l' incertezza sulle sorti della madre-patria, dopo le confuse notizie sui moti di Parigi, e avrai un' idea degli ostacoli che si opponevano alla conquista.

Il Generale Burmont, già vincitore, lascia il comando dell'armata partendo sopra un bastimento austriaco, mentre i reggimenti spiegano la bandiera tricolore: tanto è vero che una politica antipopolare non si può più sostenere neppure col prestigio delle armi.

Impedendo le preoccupazioni politiche un agire risoluto, furono visti *Beduini* e *Kabyles* crescere in audacia e spingere le loro scorrerie sino sotto le mura d' Algeri. Il nuovo governo spedì *Clauzel* come comandante supremo: questi organizzò gli *Zuavi* e gli *Sphais*, truppe indigene, e brigando nei conciliaboli degli aghas, gli venne fatto di spargere la discordia fra le tribù e di approfittarne per lo sviluppo della colonia.

A Clauzel successe *Berthezène*, il quale ebbe a sostenere la prima insurrezione degli arabi soggetti, circa la metà del Luglio 1831.

Dopo varie vicende, noi vediamo nel 1835 la Francia padrona del littorale, ma sul punto di perdere in poco tempo il frutto di molti anni e di molto sangue: gli arabi, dal pericolo comune riuniti in un popolo solo, si sono piegati sotto lo scettro di un despota, che lor promise la vittoria: *Abd-el-Kader*.

ABD-EL-KADER

Abd-el-Kader, figlio di un sacerdote, seppe riunire in sè tutte le idee e le aspirazioni degli arabi oppressi: religioso convinto, abile condottiero, fino politico, egli predicò di tribù in tribù la guerra santa e si sentì chiamato a dirigerla. — Raccolte a sè intorno le turbe vinte sulla costa, se ne fa re, comperando cogli onori, o struggendo col ferro l'aristocrazia araba: Mascara fu la sua capitale ed il perno della resistenza.

Di suo genio crea le finanze, si provvede d'artiglieria (seguendo i consigli dei disertori della *Legione Straniera*, della quale forse darò un breve schizzo) organizza fanti, e in ogni punto suscita nemici ai francesi.

Procedendo verso l'interno, l'esercito conquistatore era come una nave, che solca l'acqua colla prua senza molta resistenza, mentre il mare le si serra silenziosamente dietro la poppa; di fronte infatti l'opposizione armata era sempre debole, i nemici non accettavano mai battaglia, o erano battuti, ma intanto sui fianchi ed alle terga a migliaja insorgevano gli indigeni di fresco assoggettati. — I francesi si videro quindi obbligati ad una maniera di guerra, alla quale bastassero le risorse interne delle colonne invadenti, senza mai contare sugli aiuti diretti della costa; nè eravi speranza di nutrire la guerra colla guerra (secondo il precetto Napoleonico) facendo assegnamento sugli obbiettivi come paesi, città, depositi del nemico; perchè questi oltre essere sempre in posizione mal definita, geograficamente parlando, e di dubbia entità, quando erano raggiunti presentavano soltanto un ammasso informe di ruine dall'incendio annerite, e di cadaveri insepolti.

Come conseguenza di questo, l'esercito doveva trascinarsi dietro un lunghissimo convoglio di carri raccegliticci e di ca-

melli, sui quali, spesse volte, caricare persino l' acqua e la legna. Questo convoglio pesante, lento, frequentemente nella impossibilità di procedere, subordinava alle sue esigenze tutti i concetti strategici, formando, per sè stesso, una base di operazione obbligatoria ed immutabile.

Abd-el-Kader in quella vece aveva una cavalleria volante, capace di tenere cinque giorni la campagna con un pugno di dattali e due manate d' avena per tutta provvigione, l' ultimo dei suoi soldati poteva dare dei punti ai generali francesi in fatto di conoscenza del paese, delle strade abbozzate fra le boscaglie, perchè essi, ancora bambini, avevano imparato a distinguerle, dirò così, per istinto, fra le braccia materne, dall' alto dei loro cammelli.

Alla prudente e studiata marcia del nemico, il condottiero arabo oppose quindi una strategia di attacchi laterali e d'avvolgimento ed una tattica scapigliata di comparse improvvise, di rapide offese, di apparente dispersione e di celerissime raccolte; costringendo l'avversario a girar sempre l'arma alla ventura in cerca dell'elsa di una spada, che ovunque gli opponeva la punta.

La *Macta* segna un grande disastro per le armi francesi e la più brillante vittoria di Abd-el-Kader. Fu là che si potè giustamente valutare la potenza dell'*Emiro* e la cieca obbedienza dei suoi, che a guisa di pecore si lasciavano macellare ad un suo cenno, pur di dar tempo alla loro cavalleria di eseguire i piani concertati; ma bisognerà pure con rispetto chinarsi innanzi allo spettacolo di interi battaglioni francesi, mietuti dalle scimitarre ed intuonanti la Marsigliese, qual funebre canto del soldato.

Nell' anno istesso però il maresciallo conte Clauzel riprende l' offensiva e dopo inauditi sforzi entra in Mascara. Gli Arabi si scagliano allora sopra l' idolo del giorno innanzi, insultano l' Emiro, gli levano il parasole dorato (emblema del comando) e strappano i monili dalle braccia della sua consorte: tutte le plebi si rassomigliano, ma Abd-el-Kader è più grande nella sua sventura che alla sera di La Macta; ritirasi per qualche

giorno a pregare sulla tomba dei suoi padri, da quella nuovi pensieri, nuove speranze ritrae, corre di tribù in tribù, propaga di nuovo l'incendio, le turbe baciano i lembi del suo *bernous* ed eccolo a Tlemcen, principe per comandare, sacerdote per dichiarar santa la guerra.

Lungo sarebbe il racconto delle ulteriori gesta dell' Emiro che, ora vinto, ora vincitore, finisce col concludere un trattato di pace nel quale la Francia, acquistando Tlemcen e Costantina, riconosce Abd-el-Kader come duce degli Arabi.

Ma, volendo avere un' idea delle difficoltà, puramente militari, per arrivare a questo risultato, basti il ricordare che sotto le mura di Costantina, all' ultimo assalto, tutti i reggimenti hanno voluto esservi rappresentati. — Due furono le colonne a tal uopo formate: Il tenente colonnello *Lamoricière,* comandante della prima, fu ferito; il comandante del genio *Vieux,* morto; quello dei zappatori *Hackett,* morto; quello dei zuavi *Sanzay,* morto; il colonnello *Combes* comandante la seconda colonna, morto; il capitano *Potier,* morto; *Leblanc* morto; *Guignard* morto: insomma sopra 104 ufficiali presenti 57 furono feriti e 23 uccisi: a tale prezzo come non vincere?

A me frattanto, par di scorgere le ombre di tanti eroi vagar tra i lugubri campi di *Sedan* e di *Gravelotte,* sui quali pare non sia ancora scomparso il fumo dei cannoni, e le odo lamentarsi di non avere incatenata la vittoria alle bandiere imperiali, versando in pro' della patria il sangue, che, per una larva di gloria, si è bevuto la zolla d' oltremare. — Quanto sciupio di vitalità in questa voglia sfrenata di allargare sempre i confini della colonia! E poi quante false idee di guerra instillò nelle menti dei giovani ufficiali le campagne dell' Africa: sviluppo enorme di forze all' iniziarsi dell' attacco, incuria per le riserve, promiscuità ed uso simultaneo delle varie armi frazionate qua e là, ecco le massime che, nate in Algeria, ebbero in Francia a subire il cozzo della scuola Germanica!

Ma del senno del poi ne son piene le fosse!

COLONIZZAZIONE DELL' ALGERIA

L'ANALOGIA fra gl' interessi francesi ed italiani sulla riva meridionale del Mediterraneo, l' intima convinzione dello scrivente che l' Italia, in un tempo più, o meno, prossimo, sarà chiamata a piantare la sua bandiera in Africa; la similitudine dei rapporti di clima, topografici, ed economici, fra la *Tunisia* e l' *Algeria*, è così palese, ch' egli non può non lagnarsi di non avere abbastanza ingegno per disporre gli spiriti, eccitare le intelligenze, risolvere in anticipazione i problemi che d' un colpo ci proporrà il possesso di Tunisi.

Per altro, spera non pregiudicare l' avvenire coll' esporre semplicemente quanto la Francia ha fatto, poichè se l'esperienza costa molto a chi l' acquista a proprie spese, chi segue la strada da altri segnata può, se non altro, schivare i pericoli ai quali il primo si è esposto. Ora la Francia d' errori ne ha commessi molti e a ciò dimostrare basterà l' esposizione dei fatti.

L' Algeria si estende per ben 300,000 k. q. con una popolazione di 3 milioni di abitanti, di questi 2 sono d'indigeni, che a seconda della regione e dei costumi si dividono in *Beduini Kabilies, Mori* ed Arabi propriamente detti; i Francesi non sono più di 300,000. Essa è divisa in tre provincie: *Oran, Algeri, Costantina.*

Delle tre città che dànno nome alle suddette provincie, Algeri è senza contrasto la più importante, sotto ogni rapporto, ivi concentrasi la gran massa degli interessi amministrativi e politici della colonia, ivi stanzia il Comandante supremo. Essa possiede caffè, teatri, scuole, piazze, larghe vie: insomma è la città più *europea* dell' Africa. Nelle sue mura trovansi riuniti i tipi più disparati per razza e costumi: vi alberga il grosso banchiere attiratovi dalle speculazioni ferroviarie, la sgualdrina

beffarda, cacciata dalla Francia; il *lion* rovinato, che, nei cupidi sforzi per ritrovare la sfuggita fortuna, affetta d' esser parigino e milionario. Tra esse erra l' ebreo in guanti gialli, si ficca l' ebreo in calzoncini e turbante, passano le turbe fanatizzate che si imbarcano per la Mecca ed i grandi capi arabi, dai variopinti mantelli, dal codazzo dei servi, dai destrieri impazienti, dalle croci, dalle scimitarre ingemmate, chiamati a conferire presso il Generalissimo.

Viene in seguito Oran, che gode i vantaggi del mare e quindi Costantina.

Ma se queste sono le principali, le altre città non sono disprezzabili, citerò fra le tante: Mascara colle vestigia delle fortificazioni di Abd-el-Kader, Tlemcen — la prediletta Tlemcen — come la chiamarono i Mori, Orleanville, Sidi-Bel-Abbes gentile, allegra, rinfrescata da grandi allee e, per finire, la melanconica Saida, dai negri bastioni, eterna sentinella della via del deserto.

Le Calle-Bone-Algeri-Mostaganem-Oran-Nermours sono gli scali ai quali affluisce l' esportazione dell' interno, per essere poi concentrata, quasi per intero, nel gran porto di Marsiglia. Sterili tuttavia sono i risultati della conquista: dopo 45 anni di dominio, la colonia non è definitivamente assestata e costa ancora alla metropoli 72,000,000 di franchi all' anno.

Quattro a mio credere sono le cause che principalmente influirono sulla lenta civilizzazione dell' Algeria.

I.° La poca attitudine ed inclinazione che hanno i Francesi alla colonizzazione, giacchè la ricca loro patria offre nelle numerose sue industrie un margine sufficiente per rendere sopportabile la vita anche alle classi più povere, e qui torna a taglio il vecchio adagio: — chi sta bene non si muove. —

II.° Il carattere indipendente del popolo conquistato: domata un' insurrezione a Costantina, ecco sorgerne un' altra ad Oran, tranquillizzato Oran, s' agita Mascara, Tlemcen, Sidi-bell-Abbese e giù giù sino a Saïda a Geriville, alle frontiere

del deserto, tutto volta a volta si commuove e solleva la testa. Quando poi il terrore ha sedato il tumulto, l' Arabo si oppone ancora coll' apatia e colla forza d' inerzia ad una civiltà che gli si è voluta imporre a colpi di cannone. Gli stessi aghas, che corrotti dall' oro, od alettati, dalle onorificenze, sono considerati come i più devoti alla Francia, mordono il freno segretamente e sono opposti alle riforme.

Rammento, a questo proposito, di aver conosciuto il Bach-aga di Frendals, *Si-Abmet Ould Cadi* (nome facilissimo a tenere a memoria) bel vecchio dalla barba bianca, amico intimo del Generale Deligny; consigliere generale, gran ufficiale della Legione d' Onore, dell' Ordine d' Isabella la Cattolica e non so di che altro. Questo capo ha costantemente servito il governo francese, fece viaggi in Francia, ciascuno dei quali gli costò oltre 200,000 franchi, sedè alla tavola dell' Imperatore ed ammassò la sua colossale fortuna, in mezzo all' odio dei correligionari: eppure non sa una parola di francese, dei suoi cinque figli nessuno è stato allevato all' Europea e benchè egli abbia ai suoi ordini e per sua difesa una compagnia dell' esercito regolare, benchè sia il despota degli Arabi, non vuole che gli Europei si stabiliscano a Frendals, o nel suo territorio. Fattosi grande coll' alleanza dei Francesi, rimasto solo in piedi fra i rottami dei seggi de' suoi pari, da lui abbattuti in trent' anni di politica e di tradimenti, il Bach-aga di Frendals limita la sua missione a due scopi che parrebbero opposti, se già non fossero conseguiti: — opporsi alla colonia ed essere amico dei colonizzatori.

III.° L' incertezza nelle sfere governative sull' avvenire della colonia stessa, incertezza che durò dal 1830 al 1844: mentre si discuteva tra l' opportunità di considerare il nuovo acquisto come il Senegal, come il *Canada*, come la *Nuova Caledonia,* oppure come una continuazione della madre-patria, facendone una *Francia africana,* altri non credevano neppure alla possibilità di poterlo conservare: più tardi Napoleone III

avrebbe voluto farne uno stato, un regno arabo vassallo, ma con tutte queste perplessità non si fece strada a nessuna iniziativa, i capitalisti non affluirono e l' Algeria restò povera.

IV.° La qualità dei primi coloni. Per lo spazio di molti anni accorsero in Algeria tutti quelli che non potevano vivere altrove, gente in guerra col Codice criminale, scappati dalle prigioni, o da peggio. Con tale elemento l' iniziativa del governo, anche se fosse stata più attiva e più intelligente non poteva ottenere grandi risultati. Vennero poi i deportati del 48, in massima parte non dissimili dai primi arrivati, e se pur ve ne erano di onesti, questi, per lo meno, erano ambiziosi più adatti a salire in bigoncia, che a sudare sopra una terra indotti dalla forza ad abitare e quindi odiata e maledetta. Arrogi a questi *les vieux troupiers* (i vecchi soldati) abbronzati al sole del deserto, colla smania di voler essere indipendenti, dopo tanti anni di ferrea disciplina, con tutti i vizii che il militarismo istesso, se non fomenta, non può certo impedire, coll'abitudine inveterata dei bagordi e dell' orgia, uniche distrazioni tra gli interminabili presidii dell' interno.

Fortunatamente al giorno d'oggi le cose accennano a migliorare, l' Algeria non è più la cloaca a cui affluisca il ripudio delle nazioni, le vanghe abbandonate dai morti per le frebbri furono raccolte da una generazione più onesta e più laboriosa; ai vaneggianti pel *delirio-tremens* successero giovani ed uomini di famiglia e d' intelligenza, e, sebbene le opinioni del pubblico abbiano assunta una tinta rosso-cupa delle più spinte, la maggior parte dei coloni non aspira alla vita avventurosa della politica.

AMMINISTRAZIONE DELLA COLONIA

Sino dai primi giorni della conquista il governo francese si trovò di fronte ad una astrusissima quistione, al modo cioè di amministrare tre razze ben distinte per costumi, per carattere e per religione ed agglomerate in uno stesso paese: l'araba, l'europea, la giudaica, e tutte tre in guerra fra di loro, tutte tre ingovernabili colle leggi della madre-patria.

Eccettuate le città di Algeri, Costantina ed Oran tutto il paese, anche pochi anni fa, era sottomesso al così detto *regime militare*, o, per parlare più francamente, allo stato d'assedio puro e semplice. Il capo supremo, il Governatore, era un generale, avente nelle sue mani tutti i poteri civili e militari, i *Comandanti superiori* disimpegnavano le attribuzioni dei prefetti, altri ufficiali avevano il cumulo delle funzioni di sotto-prefetto, sindaco e comandante la forza armata del proprio circolo.

Così la colonia frazionavasi in *Divisioni*, le divisioni in *Suddivisioni* e queste in *Circoli:* ciò rispetto agli Europei; lateralmente poi a quest'ordine amministrativo militare un altro ne esisteva per gli indigeni, più speditivo, più sommario, più ferreo, accenno ai *Bureaux Arabes* (Uffici Arabi).

A questi Uffici era dovuta la sorveglianza sugli Arabi, il censimento, la riscossione delle imposte, la distribuzione delle *corvès* (comandate), la polizia, l'amministrazione giudiziaria indigena: l'ufficio arabo, tuttora esistente, malgrado le sue distinte attribuzioni, dovrebbe ricevere sempre la parola d'ordine dal Comandante superiore, ma in pratica agisce quasi sempre di proprio impulso, salvo ad informarne poi ed a suo modo chi di dovere.

Riguardo agli Ebrei, si cercò, almeno sul principio, di conservare le loro istituzioni, ma di essi parleremo in seguito.

Bella carica quella di Comandante superiore! Despota del paese, tutto cede innanzi ai suoi ordini, la sua decisione costituisce la legge: ogni proposta, ogni idea deve passare sotto il suo controllo, in pari tempo è accessibile a tutti, nessun cerimoniale, nessuna pompa esteriore, lascia il tavolino da lavoro per montare in sella e visitare le tribù, incoraggire i coloni, studiare il terreno. Ebbi occasione di vedere a Saïda il tipo di questi Comandanti nel generale *Charrier,* che dopo studi bellissimi sull' alfa, sulla strada ferrata Arzew-Saïda, morì miseramente, senza vedere l' attuazione de' suoi vasti progetti.

L' istituzione degli Uffici arabi, dovuta al generale *Daumas,* meriterebbe uno sviluppo ben più ampio di quello che io posso darle, sia perchè forma il perno dell' amministrazione araba, sia perchè, tra gli immensi servigi che rende, non è scevro di difetti. Anzitutto manca di controllo, e quindi con facilità ufficiali poco coscienziosi si fanno lecito di defraudare lo Stato e gli indigeni nella riscossione delle imposte: così almeno si spiegano le grandi fortune fatte da molti, che, prima di entrare negli Uffici, non avevano un soldo. Posti gli Uffici come intermediari fra i conquistati ed i conquistatori, anzichè riguardarsi al servizio di questi ultimi, essi tendono a rendersi indipendenti, a costituire una potenza a loro, a formare una specie di Corte di Cassazione, dalla quale, all' evenienza, possa e debba dipendere suddito e stato: questa tendenza gli spinge ad aumentar sempre più la loro forza ed a formare una vasta società, una camarilla fra tutti loro, sorreggendosi a vicenda.

Conseguenza di ciò è il porre, come frequentemente fanno, gli interessi della casta su quelli della colonia, si mormora anzi a bassa voce, ma con giusta cognizione di causa, che molte piccole insurrezioni furono dagli Uffici stessi fomentate, per poi farsi belli d'averle domate, per far spiccare la necessità della loro esistenza, per procurarsi gli incerti delle *razzias* (razzie).

Alcune volte essi fanno vedere, dove non c' è, l' utilità di colonne mobili, che percorrano il paese, e ciò per procurare gradi,

croci e riputazione ai loro addetti: resta poi a vedere se queste miserabili glo iuccie compensino l'oro profuso, le morti fra l'aridità del deserto, il logoramento di tante preziose esistenze, condannate per mesi e mesi a fare a piedi non meno di trenta kilometri al giorno, trenta kilometri al giorno in Africa! senza alle volte sparare un colpo di fucile, senza vedere il *venous* di un nemico, in tutto il viaggio.

Il nome del capitano *Doineau* non sarà forse incognito ai lettori (se lettori avrò) di queste pagine, per la parte molto misteriosa, che detto capitano ha rappresentato nell'evasione del Maresciallo *Bazaine:* or bene questo istesso Doineau ha fatto parlare di sè anche in Africa. Egli, nel 1867, era capo dell'Ufficio arabo di Tlemcen, un agha del circolo, certo *Abdallah* dopo aver sopportato le di lui angherie per molto tempo, stanco di non ottenere mai risposta ai fatti reclami, raccoglie tutti i documenti, che possono nuocere al capo dell'Ufficio, e con gran seguito, parte per far valere le sue ragioni, innanzi al Governatore d'Algeri.

Bisogna dire che le rivelazioni, che l'agha aveva in animo di fare, fossero ben gravi, perchè appena il Doineau fu informato della sua partenza, si appigliò ad un disperato, quanto disonesto partito: si cammuffa da arabo, raccoglie una mano di spahis fidatissimi, e, per iscorciatoie, va a porsi in imboscata in certe gore, tra le quali passa la strada da Tlemcen ad Algeri. Lo sventurato Abdallah venne così a dar nelle pannie e fu assassinato dal capitano in persona, ma uno dei servi, riconosciuto il Doineau, ebbe la costanza di procedere da solo e svelare il delitto al Governatore: fu subito aperto un solenne giudizio, che finì colla condanna a morte del capitano, ma l'Imperatore, non so da chi consigliato, gli fece grazia.

Ma nonostante i gravi difetti di una istituzione così rigida, quale è quella degli Uffici arabi, essa, se non è ancora, è però stata indispensabile all'Algeria; con essa vi è unità, energia, precisione, sollecitudine. L'Ufficio non si perde in dettagli, in

lentezze, in formalità; emana pochi ordini e fa molto, in un giorno idea, principia, compie un progetto, consuma poca carta, ed ottiene sempre grandi risultati; se nell' amministrazione della giustizia non è sempre retto è sempre veloce, e da qui la sua forza.

Ora però che i costumi ingentiliscono, che le insurrezioni van facendosi più rare e meno terribili, io credo, che l' Ufficio arabo debba cedere il posto ad altra istituzione più mite, più equa, e, diciamolo pure, men feroce.

Il tentativo per introdurre in Algeria il *regime civile* data da un'Ordinanza del 31 Ottobre 1839, ove è stabilito che in tutte le parti del territorio, amministrato dalle Autorità francesi, *potranno essere istituiti commissarii civili,* o comandanti militari, con poteri ed emolumenti determinati dal Ministro della Guerra, sulla proposta del Governatore. Se non erro, parmi che questa Ordinanza abbia avuta la forza delle gride contro i bravi, tanto più che quel *potranno* lasciava molta libertà al Governatore, che, come militare, non avrà amato immischiarsi volontariamente colle autorità civili.

Adesso però il continuo aumento degli elementi europei, il loro progresso, la diminuita disonestà, avendo costituito una sicurezza morale incontrastabile, impone il dovere di consultare i coloni nei loro interessi municipali e politici.

Ma siccome tutto il territorio non trovasi in eguali condizioni, siccome la civiltà segue parallelamente alla costiera la via dell' interno, pur restando molto indietro all' altra linea, che dirò d' ultima conquista, così il *regime civile* è, attualmente, arrivato soltanto al *Tell.*

Il *Tell,* parola araba che vorrebbe dire *piccola montagna,* è una striscia di paese accidentato e montuoso, la sua larghezza è variabile: a ponente ed al centro varia fra i 115 e 130 kilometri, aumenta a levante sino alla cifra di 240 k. e la sua superficie si può valutare di 16 milioni di ettari.

In conseguenza delle sopra accennate ragioni, Mascara, per

esempio, situato al di quà del *Tell,* è comune retta con un sotto prefetto civile; Saida invece, al di là delle montagne, continua ad essere sotto il regime militare.

Gli ufficiali degli uffici arabi, come quelli della gendarmeria, sono anche ufficiali di polizia giudiziaria. Per le piccole quistioni, che gli Arabi hanno fra di loro, si fanno amministrare la giustizia dai *cadis,* che hanno dei tribunali, già stati soppressi nel 1840 e poi rimessi dal maresciallo *Bugeaud,* il quale, di ciò solo non contento, saggiamente nominò anche assessori mussulmani, addetti ai tribunali francesi.

La competenza dei *cadis,* piena ed intera per gli affari civili e commerciali fra gl' indigeni, cessò, dopo le disposizioni del Bugeaud, di aver forza in criminale, a meno che le infrazioni alla legge mussulmana non costituiscano nè crimine, nè delitto, nè contravvenzione al Codice francese. Da questo solo cenno è facile arguire come devono essere frequenti i conflitti di attribuzione e di competenza fra i due poteri giudiziari, già avversi per natura.

ARABI ED EBREI

Il fanatismo maomettano passò come meteora dall' Asia alla spiaggia nordica dell' Africa, apportatore di stragi e di una nuova civiltà, la quale doveva poi riversarsi sull' Europa là dove era più stretto il mare, cioè dal Bosforo, dalla Sicilia e da Gibilterra: così per la seconda volta (e dagli!) la Tunisia e la Sicilia si trovarono dominate da uno stesso popolo, e la ragione che spinse la prima nave ottomana sulle rive scicule, fu la brama dell' assoluta padronanza del Mediterraneo, padronanza che ora deve spettare all' Italia.

Ma l' Arabo, irrequieto, aveva ancora bisogno di emozioni, se

non sempre nobili, al certo sempre nuove, sempre forti: gliele porsero da un lato il mare, dall' altro il deserto, ed egli fecesi pirata sull' uno, nomade sull' altro.

Quando dico Arabi, indigeni in generale, alludo ad un complesso di razze, o meglio, ad una razza sola, che tratto tratto inviò un' ondata, esuberante nel paese nativo, ad impaludarsi sulle pianure dell' Africa, così spiegansi, indipendentemente dalle regioni più o meno selvatiche, più o meno calde, le sfumature che esistano e distinguano gli Arabi propriamente detti, forse per essere gli ultimi arrivati, dai Beduini, dai Kabilies e dai Mori. Secondo il sig. *Slane*, tutte le popolazioni, che attualmente abitano la cornice dell' Africa, hanno la loro origine da qualche tribù asiatica, che invase il paese verso il secolo undecimo; comunque sia, la loro civiltà è da secoli arenata, onde *Châteaubriand* dice con ragione: presso l' Americano tutto rivela il selvaggio arrivato all' età civile, presso l' Arabo l' uomo civile, che si prepara a ridiventare selvaggio.

Conquistatori dell' Algeria, anzi della Barberia, gli Arabi hanno saputo distruggere i primi abitatori; conquistati alla lor volta, nulla appresero dai nuovi padroni e rimasero fedeli ai loro costumi ed alle loro credenze, soltanto alcuni appresero qualche cosa della civiltà: i vizii.

Nato in vicinanza alle città tumultuose, ove ferve l' operosità del lavoro, l' Arabo nulla chiede alla civiltà rumoreggiante d' intorno: all' ombra della sua tenda egli vive di memorie, delle grandezze passate e colla cinica rassegnazione, che ha saputo instillargli il Corano. Prega al nascere del sole, prega al suo tramonto e nulla turberebbe l' incurante serenità dei suoi giorni, se non fosse la rabbia di sentirsi vinto. Quasi tutte le sue istituzioni sono frutto dello spirito religioso: ed il fanatismo che lo domina è la sorgente non dirò del suo coraggio, ma della sua abituale temerità. Fatalista per eccellenza, egli ha tale sprezzo della morte, che i Francesi stessi sono, ancora adesso, meravigliati d' aver conquistato il suo paese.

A Mangourah, il 17 aprile 1871, nell' insurrezione di cui fra poco parlerò, uomini a mezzo ignudi, scalzi, armati di semplici bastoni, si avanzarono sino a 20 passi da un quadrato di fanteria, comandato dal capitano Hauffman: nè si accontentarono di questa inaudita audacia, ma decimati in pochi secondi, perdurarono nel voler combattere contro i *chassepots,* sino a che i rinforzi avuti dai Francesi li obbligarono alla ritirata.

Sopra 2 milioni d' Arabi, che conta l' Algeria francese, appena 10,000 sanno leggere: quelli che sanno leggere e scrivere si chiamano *taleb,* vale a dire sapienti. Le tribù costituiscono propriamente le divisioni politiche ed amministrative, giacchè quelle del suolo hanno ben poco valore, essendo il popolo nomade. Le tribù si suddividono in *douars* (villaggi), il douar in tende (famiglie). Le tribù hanno dai 500 sino ai 50,000 uomini.

Nella tenda, il capo della famiglia ha l' assoluta autorità ed i legami di affetto, che dovrebbero accrescerla, non possono essere costituiti che dal bisogno di reciproco aiuto, dall' ammirazione, dalle inveterate tradizioni, dalla squisitezza dei sensi, ma non da quel fuoco sacro che fa sì cari tra noi i vincoli famigliari: l' amore! — E ciò perchè la donna è considerata come un essere inferiore, perchè la si vende e si compra a guisa di merce: quando si pensi poi che il Corano permette sino a quattro mogli, che queste sono dal geloso marito tenute sempre nascoste, e costantemente velate, che devono reciprocamente subirsi, è facile immaginarsi le scene intime della tenda. Il padre, o per meglio dire il capo, ha un potere illimitato sui figli, sua cura in tempo di guerra è il combattere; in tempo di pace lo stare neghittoso, seduto per terra, colle gambe incrociate sul limitare della sua bruna tenda, fumando, guardando in alto, forse col pensiero volto ai re Mori; lasciando ai figliuoli ed alle sue donne la cura di procurargli il cibo: del resto, non si lagna mai, non s' accorge che il sole lo saetta, che le mosche lo martirizzano, sta lì rassegnato, immobile, senza dar segno di sentimento.

Nel douar, il rispetto per i capi famiglia più vecchi, più conosciuti, più ricchi, costituisce l'autorità comunale: ogni douar ha i suoi campi in comune, i suoi componenti inviano i greggi assieme alla pastura, sotto la custodia di un solo pastore, che ogni tenda deve fornire, secondo un giro stabilito. È sommamente pittoresco il vedere il numero sterminato degli armenti pascere sulla landa, quando le pioggie invernali l'hanno per pochi giorni resa verdeggiante e fiorita: essa presentasi come un'immensa distesa di campi, ove gli asfodilli e le margherite si contendono il primato, ove pare che capricciosamente la natura abbia voluto rompere la monotona verdura, tempestandola con miriadi di punti d'oro e d'argento: e pensare che tanta pompa di vegetazione cederà prestamente ai raggi del sole e di essa rimarranno soltanto steli essicati, e polverume, agitato e volto in spira dagli sbuffi d'aria infuocata, che sopra di esso farà scorrere il deserto!

Il *douar* in via ordinaria non ha più di 25 o 30 tende, quando un giovane s'accoppia si procura una nuova tenda e crescendo straordinariamente la popolazione, il douar si divide, giacchè l'allevamento del bestiame presenterebbe troppa difficoltà: questa divisione alle volte non si fa pacificamente, essendo gli interessi individuali troppo mal definiti, perchè le parti si assoggettino al giudizio dei capi, e da qui nasce una sequela di piccole guerre.

Le tende, per lo più coniche e tessute con crini di cammello, sono invariabilmente disposte in circolo e cambiano il campo a seconda della stagione e dei pochi lavori agricoli, ai quali si piega l'Arabo. È però da notarsi che, quantunque i membri del *douar* lavorino sempre insieme, essi sono associati senza fondere in una le individuali ricchezze: soltanto le pasture sono indivise.

Tra gli Arabi esistono delle divisioni favorevoli al conquistatore, le tribù del Saara sono di costumi più dissoluti di quelle del Tellas, le une e le altre considerano poi quelle vi-

cine al mare e gli Arabi soggetti delle città quasi come rinregati: inoltre nella provincia di Costantina domina il militarismo, in quella di Oran l'aristocrazia religiosa.

Le popolazioni del deserto hanno il sentimento della libertà più innato che tutte le altre, e lo sentono più per istinto che per ragionamento, esse sono le più difficili a sottomettersi sia per la mancanza di mezzi onde raggiungerle, sia perchè, come nomadi, nulla le vincola al suolo, è patria per loro tutta la terra segnata dall'orme dei loro corsieri, esse diconsi particolarmente *della pianura*. La ricchezza di queste selvaggie tribù è costituita dal bestiame e dalle razzie che fanno l'una all'altra. In alcuni Arabi la depravazione ha soffocato ogni affetto, e, domati dai Francesi, presero la rivincita su altri popoli più deboli e specialmente contro la razza vera del centro dell'Africa: il nome d'Arabo suona temuto sulle labbra degli indigeni al di là del Saara, che rammentano con raccapriccio i tanti loro compagni ingannati con bugiarde promesse e trascinati poi alla costa per essere venduti ai negrieri.

L'ospitalità proverbiale degli Arabi non vien meno neppure per i loro nemici, però non consiglierei nessun Europeo ad andare solo in un *douar;* le spese della ospitalità sono sostenute in comune da tutte le tende. Il cibo usuale delle tribù è il *cus-cus,* cioè riso cucinato in una speciale maniera; la carne di capretto poi è la maggiormente gustata.

Allorquando il giovanetto arabo scorre coll'esaltata fantasia l'arena dei patrii deserti, sente nascere viva la brama di possedere un cavallo; tutti i suoi sforzi si concentrano quindi per soddisfare quel desiderio: ma sia che l'indolenza dell'uomo la vinca sulla utilità delle cure, sia che queste cure vengano reputate inutili, i cavalli arabi sono perennemente esposti al sole ed alla pioggia, colle quattro zampe legate a picchetti fissi al suolo. Essi sono sobrî, dolci, leggeri alla mano, d'una sicurezza di piede senza rivali e, benchè logorata, la loro razza non ha ancora smentito la fama acquistatasi dalla cavalleria di Giugurta.

In fatto di cavalli gli Arabi hanno criteri che fra noi non si curano affatto, anzi si sprezzano: così i cavalli *isabella* ed i *sauri slavati* non hanno valore presso di loro, mentre sono pregiatissimi i cavalli di mantello *grigio trotino* e *pomellato;* annettono pure grande importanza a certe macchie particolari come *balzane, stelle, spighe, remollini;* la maniera con cui sono disposte, il numero, l'estensione loro, fornisce pronostici per chi compererà il cavallo, ed anzi nel Corano vi è un capitolo apposta ove a seconda dei suddetti segni si fanno profezie d' avvenimenti prosperi od infelici.

Le selle hanno l' *arcione* e la *palletta* molto rilevata, sono a larghi *quartieri,* a *cuscinetti* imbottiti, gli *staffili* poi restano formati da una sola cinghia, passante sopra la sella, di maniera che puntando sopra una staffa l' altra si innalza, quando la cintura non è più che serrata. Le staffe sono massiccie, larghe in modo da potervi appoggiare tutto il piede, d'argento e damascate per i capi, alcune volte finiscono posteriormente a punta ed allora chi monta non abbisogna di sproni. I cavalieri di professione però hanno tutti gli speroni, fissi al piede con coreggie e presentanti una punta conica dai 12 ai 13 centimetri di lunghezza. L'Arabo cavalca calzando completamente la staffa e colla punta del piede bassa; questa semplice osservazione basta a dar ragione delle esagerate dimensioni degli sproni e nota un sistema di equitazione affatto diverso dal nostro.

La cavalleria araba, d' incontrastabile bravura, costituisce il nerbo della forza militare indigena, giacchè la fanteria somiglia, più che ad arma combattente, ad una turba disordinata di fanatici, attirata là dove sventola la bandiera del Profeta, con una cecità ed un fatalismo che ha più dell' istintivo che del coraggioso.

Allorchè vedete un Arabo, seduto sopra il suo muletto, fermarsi perchè la vaporiera, tagliando le steppe, gli intercetta il suo angusto e dirupato sentiero, non potete non meravigliarvi di scorgere la sua bruna faccia senza alcun segno che

appalesi stupore o ammirazione: egli sente impassibile il fischio del convoglio e benchè il fumo della motrice lo avvolga, benchè il rapido passaggio di essa gli faccia svolazzare l' ampio bernous, e lo avverta che è il progresso che gli scorre davanti, tranquillo, riprendendo il filo della cantilena mozzata, appena la strada è sgombra, continua il suo viaggio. — Non è già l' ignoranza, ma è l' indomato orgoglio che gli impedisce di manifestare i suoi sentimenti e gli comanda l' indifferenza.

Questo orgoglio giunge sino al punto di fargli preferire alle grandi strade carrozzabili aperte dai Francesi, le sue antiche e scabre mulattiere, a non riconoscere verun progresso per non essere in nulla obbligato all' invasore: sotto quest' ultimo punto di vista, l' occupazione dell' Algeria ritarda la civilizzazione del paese, o per meglio dire, non civilizza nulla e riduce la sua missione a sostituire una razza ad un'altra.

La sete dell' oro è uno dei vizi degli indigeni e va tanto oltre che alcuni di loro, in non so quale celebre carestia, furono trovati morti d' inedia e con monete d' oro e d' argento addosso in vicinanza della città. Questa passione non li spinge alla speculazione, ma solo a conservare gelosamente quello che possiedono ed a nasconderlo: così nel Marocco, ove l' essere ricchi vuol dire incorrere nel pericolo di cadere in disgrazia presso l' Imperatore, i tesori vengono sotterrati, dispersi nelle foreste, incastrati nei muri, sottraendo con ciò vistosi capitali al commercio e non facendone uso veruno. Gli Arabi curano con gelosia i distintivi ed i segni esteriori, che manifestino l' importanza ed il grado di chi li porta, epperò mentre hanno in odio quanto sa di francese, si lasciano corrompere quando, per piaggiarne l' ambizione, vengano insigniti della medaglia al valore militare e della croce della legion d' onore.

Abbiamo più sopra accennato ad un'altra stirpe, che i Francesi trovarono nell' Algeria, all' epoca della loro conquista, e questa è l' Ebrea: come e quando siasi diramata in Africa, così sui due piedi non saprei dirlo; so che dispersa su tutto

l' antico continente e costituitasi quasi in setta, prese dimora nell' Africa del settentrione, e vi si era già stabilita quando gli Arabi se l' assoggettarono, rendendola poco meno che schiava. Quando poi i vecchi conquistatori furono assoggettati dai nuovi, non mancarono i sacerdoti arabi d' asserire che i flagelli del popolo erano castighi di Maometto, per la libertà (relativa) lasciata agli Israeliti. Tutto il mondo è paese. Ne avvenne in seguito a ciò che gli Ebrei, prima già malmenati, furono ridotti a cattivissimo partito e salutarono i Francesi come liberatori: a torme, mezzo ignudi, affamati, questi infelici facendo pressa attorno agli accampamenti europei imploravano pane e protezione.

L' indole degli Ebrei è così diversa da quella degli Arabi, che l' antagonismo nasce spontaneo. I primi sono mansueti tanto da parere vigliacchi, non usano energia che nella riscossione dei denari prestati ad usura e non prenderebbero mai in mano un' arma qualsiasi, se non fosse per valutarla o custodirla in pegno. Vivono agglomerati in fetide catapecchie, ogni famiglia ha una stanzaccia dalle mura letteralmente annerite per le emanazioni del braciere posto nel mezzo, sul quale fanno cucina: in un angolo, ed abitualmente presso il giaciglio del capo di casa, appare un mobile vecchio, pesante, tarlato, a serrature doppie, nel quale racchiudesi una miscellanea di stoffe algerine dai vivaci colori, pelli di sciacallo lavorate e coi lembi di porpora, bernous, banchi verdi, monete antiche, collane di corallo, spalline d' ufficiali giuocatori, sciarpe, gingilli d' ambra, scimitarre dal manico intarsiato, pantofole ricamate in oro, sciarpe, coltelli, tutta roba messa in pegno, o estorta a vil prezzo dai bisognosi.

S' immagini ora in quale concetto i Maomettani debbono tenere costoro, essi di religione così opposta, avvezzi all' aria libera, alla prepotenza fatta nobile dall' audacia, alla mobilità, al deserto.

La donna araba, di solito sempre velata, non si cura nem-

meno di coprirsi il volto quando un ebreo entra nella sua tenda per fare un prestito esoso, o per vendere le sue cianciafruscole, giacchè ella non lo considera come un uomo, ma come un *ben-dijfa* (figliuolo di cadavere putrefatto), e se il marito fa un contratto qualsiasi coll' israelita si prenderà ben guardia d' attenervisi senza che l' autorità giudiziaria ci si metta in mezzo. Così l' agha di *Saïda* reduce, vittorioso e milionario, da una avventurosa spedizione contro certe tribù, negò il pagamento di cento lire ad un ebreo, e ci vollero due sentenze del tribunale francese per obbligarlo al mantenimento dei patti.

Di meravigliosa bellezza sono le fanciulle ebree, nelle loro forme statuarie è una mollezza affascinante e, direi quasi, soffice, quando stanno in piedi s' appoggiano sopra uno dei fianchi con una grazia, con un abbandono che ruba i baci. Le si vedono uscire dai loro melanconici abituri alla sera e procedere silenziose in lunghe file, con un otre sul capo, verso la fontana: vestono un corsetto a vivaci colori, una gonnella di solito succinta, ed il battere dei sandali le annunzia da lontano. Dai loro volti spira un' aria stanca e rassegnata e spesso anche d' intelligenza, di recondito bisogno d' amore, bisogno che sarà presto soffocato dai freddi calcoli della speculazione paterna.

Allo scorgere quel triste sfilare, il pensiero va lontano lontano, a Gerusalemme, a Nazareth, al Tabor, al Carmelo, ai tempi fastosi d' Israele: allora ti sorprende un senso di pietà per questa schiatta derisa dagli uni, perseguitata dagli altri, profuga dalla patria, raminga nel mondo, eppure sempre fedele ai suoi riti, alle sue usanze, e che, sparpagliata qua e là, si mantiene riunita, attraversando i secoli, in una credenza ed in una speranza comune.

Gli Ebrei sono in ogni caso giudicabili dai tribunali francesi, ma prima del decreto di Crémieux (ministro dell' interno all' epoca del Gambetta) i *rabbini* erano consultati relativamente allo stato civile ed ai matrimoni israelitici. Questo famoso

decreto di Crémieux ha conferita la cittadinanza francese a tutti gli Ebrei in blocco, ma se tale atto piacque ai ricchi ed agli intelligenti, i poveri delle borgate, ai quali credevasi di fare un gran favore, l' accolsero freddamente venendosi con esso ad interdire la bigamia.

Il decreto ora citato rese furenti gli Arabi della pianura, per una di quelle stranezze proprie ai popoli del mezzodì; essi che non hanno mai voluto accettare cosa alcuna dai Francesi, visto che i favori da loro sprezzati cadevano sopra altri, diedero di piglio alle armi ed insorsero. Di questo fatto si volle incolpare esclusivamente Crémieux, e si pretese che la rivolta del 1871 non abbia avuto altra causa che la collera degli Arabi in vedere gli Ebrei assimilati ai Francesi: ma, secondo la mia opinione, le cause della ribellione dovrebbero essere ricercate nello spirito indipendente degli Arabi e nella speranza che essi concepirono di scuotere il giogo al vedere la colonia sguernita di truppe chiamate sulle rive della Loira — cosicchè il decreto non fu che un pretesto.

COSTUMANZE ARABE

Lo scrivente trovavasi, nel settembre del 1869, imbarcato sulla regia flotta italiana, nella rada di *Caifa* (piccola città dell' Asia Minore): messo piede a terra (qui dovrei descrivere il modo col quale i viaggiatori tragittano l' ultimo spazio di mare, che li separa dalla costa, sulle robuste spalle degli Arabi, stante che il fondo non permette l' accostamento delle barche al lido, ma vi rinunzio) decise di prendere parte ad una spedizioncella di ufficiali e d' allievi di marina, che doveva recarsi a Nazareth ed al Tabor: noleggiò quindi un cavallo ed eccolo in *rotta:* passi il francesismo in grazia della marinaresca sua espressione.

Era una sera stupenda: il cielo, limpido come cristallo, trapuntavasi di stelle, e la terra arida, incolta, tramandava il soffocante calore assorbito nelle lunghe ore del giorno. Il console, uomo prudente e che non voleva casi, ci aveva fatto un mondo di raccomandazioni e d' andare armati e di stare sempre uniti e di passare al trotto nelle boscaglie, nelle gole, insomma ci aveva dipinto il viaggio come una delle sette fatiche di Ercole.

Immagini il lettore una squadriglia di dieci o dodici giovanotti, che già affettano d' esser lupi di mare dopo sei mesi di navigazione, che non hanno mai messa quella parte del corpo ove i lombi perdono il loro nome per assumerne un altro più popolare, sul dorso di destrieri arabi, colla probabilità, più o meno fondata, di dar del naso in un branco di Beduini; baldi, desiderosi d' avventure, ed io non avrò bisogno di spender parole per dipingere l' aspetto della nostra carovana sulla serpeggiante strada da Caifa a Nazareth.

Cala la notte, l' ampio disco della luna, infiammando l' oriente, proietta le lunghe ombre dei cavalieri sulla campagna ondulata; e dopo i primi chiassi, i cori, gl' inni del nostro risorgimento, forse per la prima volta echeggianti in quelle regioni, tutti procedono ora di passo, ora di trotto, secondo il capriccio dei cavalli e della guida. Si scende in un burrone, si passa un guado, si monta un colle ed eccoci in una foresta: il lontano urlo degli sciacalli, il fruscìo delle foglie essicate e come lambite nello strisciare d' immaginarii serpenti, la severità del luogo ci tengono stretti gli uni agli altri e la mano accarezza volentieri il calciolo della rivoltella.

Aiuto! – ferma! ferma! -- cosa c' è? cosa c' è? -- Si volge alla meglio la briglia, la guida gira in largo, s' accorre non si sa dove, il dito minaccioso del console ritorna prepotentemente alla memoria, Ernesto? Tizio? Caio?... la sconfitta è generale! E tutto questo perchè il commissario della fregata Principe Umberto, esperto scudiere, aveva lasciato cadere le redini

sul collo del cavallo e, non riuscendo a trovarle, pover' uomo, si vide perduto! Nè più, nè meno di questo!

Se ho fatto una digressione piuttosto lunghetta, gli è per venire a concludere che le esagerazioni nelle quali cadono i viaggiatori, narrando dei casi loro, non sono il più delle volte imputabili alla malafede, ma allo stato anormale e sospeso in cui si trovano al ricevere delle impressioni. Se invece del comico episodio del commissario, testè narrato, fosse accaduto che uno sciacallo fuggitivo si fosse impigliato tra le zampe dei nostri cavalli, probabilmente sul mio diario troverei ora qualche cosa di simile all' assalto d' un leone. Bisogna quindi andare ben guardinghi nello studio e nelle descrizioni delle lontane regioni, far la tara a tempo e luogo, distinguer le lucciole dalle lanterne.

Ma poichè siamo sulla strada di Nazareth, restiamoci ancora un poco. Andando innanzi, dopo aver riordinate le file, scorgemmo un gran fuoco innalzarsi sulla pianura ed intorno danzare acromaticamente certe negre ombre, che parevano selvaggi disposti a banchettare coll' abbrustolito corpo di un cristiano: erano invece Arabi celebranti un matrimonio.

Perdutasi di vista la pantomima, ecco che alla testa della colonna la guida (un piccolo arabo, seduto sopra un muletto, che teneva benissimo dietro ai cavalli, quando non li precedeva) intuona una cantilena: da principio era noiosa, monotona, conciliante il sonno, poi alle lunghe e basse note univasi il sospiro, il singhiozzo, il pianto, la disperazione, a volte la gioia, il fremito, e tutto questo esprimevasi sempre colla stessa immutabile parola, a guisa di ritornello: *Gerusalem!* Chi sa? Forse quell' arabo, umile, accovacciato sulla modesta sua cavalcatura, va scorrendo col pensiero l' intera epopea de' suoi maggiori, all' epoca delle crociate; e nell' intimo suo gli pare di giganteggiare ancora sugli stranieri, che gli tengono dietro.

Nelle canzoni, che vorrebbero essere allegre, e nelle amorose, spicca l' armonia imitativa. Un mio carissimo amico, ufficiale

francese, mi condusse una sera in un caffè arabo, a Mascara; vale a dire in una lurida stanza, ove seduti in giro alle pareti stavano gli avventori, assorbendo una poltiglia detta caffè, ed avvolti nel fumo delle pipe e delle sigarette. Nel mezzo dell' ambiente spiccava una bell' asta di donna, scollacciata, vestita in bianco e con semplicità greca: teneva gli occhi a terra, le braccia ignude, e penzoloni, accerchiate di braccialetti, e coll' aria d' una fanciulla tirata a forza in mezzo all' orgia. Incomincia il lento e cadenzato tambusso d' una pelle tesa su quattro picchetti, poi lo stridere della piva, poi gli acuti del piffero; la musica incalza, s' appassiona e la ballerina dalle mosse e dai passi appena marcati, passa alle giravolte rapide ed alle pose voluttuose; continua il *crescendo* dei suonatori e segna il delirio dell' abbraccio, lo spasimo dell' amore; ed allora la scena, col farsi sozza, diventa indescrivibile, la donna strilla, la lascivia brilla in ogni sua movenza, fa la spiritata, s' approssima agli spettatori eccitandoli cogli atti, collo strapparsi delle vesti, sino a che stanca, spossata, senza fiato, cade sazia al suolo, lanciando ancora nell' aria gli ultimi baci: allora il metro del concerto s' abbassa, diventa flebile e spande d' intorno l' ultime note.

Ma questi balli da caffè sono un' inezia appetto alle tumultuarie e spesso sanguinose danze della Kabilie, ove l' armonia istrumentale vien sussidiata dai colpi di fucili e dagli urli selvaggi delle coppie: tali danze si fanno per lo più di notte, al triste lume della pianura incendiata.

L' occhio del viaggiatore, tediato dall' uniformità del piano, o dalle brulle colline, a volta si riposa sopra qualche cosa di bianco che sovrasta in mezzo all' alfà, o sulle creste denudate: è un sepolcreto quello che attira l' attenzione.

Il culto dei morti è vivissimo presso gli Arabi ed in ispecial modo quando trattasi di onorare la memoria dei capi, o dei sacerdoti *(marabout)*.

I sepolcreti hanno tutti lo stesso stile architettonico, soltanto

variano di dimensioni secondo l' importanza e il lustro dei personaggi per cui furono eretti: sono di pianta quadrata; coi lati volti ai punti cardinali; la porta, fregiata da colonnini e da un arco moresco, è volta ad oriente; del resto qualche finestrella, qualche cornice e nulla più; visti da lontano, il bianco delle pareti e della tozza cupola che le sormonta, rallegra, e pare scintilli sotto i raggi solari.

Ma approssimandosi a quelle cripte l' animo sbigottisce; le porte sono spalancate, le finestre dischiuse al vento ed al piede delle mura, screpolate qua e là, una vegetazione selvaggia ed arsa intercetta il passaggio: la solitudine del luogo descrive un ampio cerchio attorno a quei segnacoli di morte, come il mare in calma attorno alla nave già prima disalberata ed immobile sull' onde.

Alle volte la cicogna, sorreggendosi con una sola zampa, dall' alto della cupola, o sugli orli della cornice, proietta nel cielo limpido il suo negro profilo e fa da sentinella: e quando l' aria s' abbruna, quando il pellegrino giunge anelante e pensieroso a quel rifugio, che dovrebbe essere di pace, esso gli inspira soltanto un sentimento di minaccia per chi lo ha profanato, e di rimprovero per chi lo venera ancora e non sa più difenderlo.

La tribù più ricca, e per conseguenza quella che ha eretto più monumenti ai suoi morti, è quella degli *Ouled-Sidi-Cherk,* che si vantano di discendere in dritta linea dal Profeta e che nascendo sono di diritto *marabouts.*

Allorquando il *douar* vuole onorare la memoria di un estinto illustre, si reca in massa al suo sepolcro, trascinandosi dietro i cammelli e tutte le sue ricchezze: arrivato sul luogo accampa e vi rimane per qualche giorno, i sacerdoti predicano alle turbe, i prestigiatori le intrattengono, i cantastorie le allettano, le danze tradizionali si intrecciano: si prega, si banchetta, s' esalta la virtù dei padri, s' impreca all' invasore, si piange e si gavazza.

I pellegrinaggi più importanti però si intraprendono per regioni ben più lontane: si va alla Mecca, e a tal fine gli Arabi si assoggettano a patimenti ed a difficoltà di ogni sorta; la speculazione europea ha poi sfruttato a proprio vantaggio la mania delle visite al sepolcro di Maometto, coll' offrire ai pellegrini il trasporto per mare a vil prezzo e trattandoli durissimamente una volta imbarcati.

Chi è stato alla Mecca ha il diritto di portare distintivi speciali, oggetti d' invidia e d' emulazione per quelli che ne sono privi.

Quando a Costantinopoli, al Cairo, alla Mecca si penetra nelle maravigliose moschee, quando si scorre, a piedi scalzi, per i loro marmorei pavimenti e sotto le loro vôlte seguite da vôlte ardite, spaziose, interminabili; quando si vedono migliaia di popoli prostrarsi allo spettacolo del sole nascente e del tramonto, e pregare con un fervore, con una fede cieca, illimitata, nasce nostro malgrado un dubbio arcano e l' anima domanda a sè stessa se tutto questo è unicamente frutto d' una impostura, se può l' impostura procedere tant' oltre, e, se ciò ammesso, si abbia un criterio più indiscusso, più concreto, per ritenere inoppugnabili le nostre stesse credenze.

Come da noi vi è la quaresima, così presso gli arabi vi è il *Ṛandam,* epoca, durante la quale, per tutto il tempo in cui il sole sta soll' orizzonte, i credenti non possono prender cibo di sorta: si osserva scrupolosamente la prescrizione, e chi la viola è riguardato come un *rinnegato.* Nella città le autorità francesi fanno, durante il randam, sparare mattina e sera un colpo di cannone per segnare l' ora in cui comincia il digiuno e l' ora in cui finisce. È bello lo scorgere, all' avvicinarsi del tramonto i vari capannelli de' mussulmani raccogliersi sulla piazza maggiore delle città e, sfiniti dall' astinenza, attendere il sospirato segnale della cena: appena il fumo, sollevandosi dai bastioni della cittadella, annunzia che il cannone ha sparato, tutta la turba si muove e si disgrega; cosicchè il colpo,

che arriva qualche secondo dopo, la trova già tutta sparpagliata: i *bernous* bianchi, verdi, rossi s' incrociano e gareggiano nella folla, chi s' incastra nelle strade, chi ne vuole sboccare, si ode lo striscio frettoloso delle pantofole, voci per far largo, voci per chiedere l' elemosina; tutti insomma, troncate le cure del giorno, si affrettano a soddisfarne un' altra che in prima linea reclama i suoi diritti.

Tutte le città dell' Algeria hanno tre quartieri ben distinti: l' europeo, l' arabo, l' ebreo. Il primo, se si toglie una leggera tinta locale, nulla ha di caratteristico: il secondo è un ammasso di catapecchie divise da straducce sporche, disselciate ed a risvolti; l' ultimo spicca più d' ogni altro per le sue bianche muraglie, pei fabbricati ad un solo piano e per le botteghe, veri bugigattoli, che sembrano palchetti da teatro, sporgenti sulla strada e ricchi di tutti i prodotti indigeni.

L' arabo riconosce solo nel tempo il diritto di demolire l' opere murali; epperò le rispetta tutte, sino quelle dei Francesi.

In genere l' aspetto suo è maestoso, i suoi movimenti sembrano studiati e, anche avvolto in cenci, gestisce con una prosopopea che soltanto dopo lunga dimora nel suo paese si riconosce essergli naturale: porta i capelli cadenti sulle spalle, la barba intiera. Indossa vesti lunghe sino al collo del piede e strette ai fianchi con ricca sciarpa variopinta, in testa un drappo bianco, fermato all' ingiro da numerose funicelle di pelo di cammello, che sono per lo più oscure ed intrecciate fra di loro; su tutte le vesti gitta il mantello a cappuccio (bernous); esso varia di colore a seconda della gerarchia e la gente comune lo porta color caffè; i piedi sono calzati da pantofole gialle o rosse, e con suola volgarmente di cuoio. Salutando un suo pari bacia la propria mano prima di toccare quella dell' amico, se incontra un agha od un marabout, gli bacia il lembo della veste.

Sonvi, tra la popolazione indigena, alcuni tipi speciali, il

rinnegato, a mo' d' esempio, che in pieno *randam* si ciba di carni porcine, tracanna vino e liquori berteggiando segretamente Maometto; il *meschin* (povero, meschino) che possiede in tutto e per tutto una capanna in vimini e mota detta *gurbi* ed un haik o bernous, logoro e sucido: quando si vede il meschino armato della sua nodosa *matraque* (bastone o mazza) attraversare con passo rapido la campagna polverulenta, la barba irta, la chioma arruffata, anzi che muoverti a pietà, ti porge l' immagine d' un Caino fuggente a cui non lasci posa la vendetta di Dio.

Accoccolati agli angoli delle vie e quasi ignudi, bimbi, vecchi, donne abbandonate, chiedono l' elemosina collo stendere la mano e dicendo: *bacsis.* Le femmine sono quelle che destano maggiore compassione: poverette! avranno passata la loro adolescenza sotto la ricca tenda degli aghas: profumate, imbellettate, custodite con gelosia da uno trascico di donzelle; col crescere degli anni, col prolungarsi delle veglie amorose, sparuta la guancia, si videro vendute, private dei monili, condannate al lavoro, alla miseria, alla fame, quando appunto avrebbero più avuto bisogno d' assistenza e di baci.

Prima che l' America ne facesse le spese, l' Africa passava per il classico paese delle caccie, ed a viaggiatori rispettabili non parver complete le loro relazioni senza l' assalto del leone, lo sboccar della iena dalle fauci infuocate: a me per altro consta d' essermi internato sino a Geriville e ben più oltre ancora, sino ai lembi del Saara, senza aver avuto mai la fortuna di simili avventure; la verità è questa: gli Arabi non sono quegli sfrenati cacciatori che si voller dipingere, e le tribù si decidono di far la guerra ai leoni solo quando questi decimano gli armenti e minacciano seriamente i *douars.*

Tra la selvaggina abbonda la lepre, gli arabi la cacciano stando a cavallo.

Flagello dell' agricoltura poi sono le locuste, che volano a stormi, di milioni e milioni, da un campo all' altro, distrug-

gendo in poche ore la messe. Di tali insetti si fa strage mentre sono anco novellini e saltellano invece di volare: i coloni si dispongono in grande circolo e con pertiche battono il suolo davanti a loro, camminando adagino verso il centro; le locuste vengono così di saltarello in saltarello ammucchiate in un piccolo spazio e poi bruciate.

SCENE DI SANGUE

Il carattere dell' arabo è l' esagerazione; non vi è chi all' occorrenza sia più pietoso o più crudele di lui: egli vuole primeggiare ad ogni costo e pur d' arrivare a tal fine tutte le strade gli sono buone (quanti arabi anche da noi!)

Fu visto dare la parola di fedeltà ai Francesi e mantenerla sempre, anche nei rovesci, anche quando le spade dei correligionari balenavano minacciose sotto i suoi occhi: e fu visto in altre occasioni durare anni ed anni in proteste d' amicizia verso gli Europei aspettando il destro di farli a brani. Cupo, dalla fronte severa, dalla bruna incavernata pupilla, l' agha resta per lunghe ore in istretto colloquio col capo dell' Ufficio arabo, e quando se ne parte, il francese che lo vede allontanarsi sempre collo stesso passo maestoso, colla stessa disinvoltura, non sa ancora decidere se gli sia alleato o nemico.

Instradato nella carriera del malandrinaggio, l' arabo non conosce più confini, s' abbandona ad ogni eccesso e uccide per il piacere d' uccidere.

La politica francese (con qual saggezza, non saprei dire) intenta ad aumentare i suoi possessi territoriali, cerca di suscitare brighe tra le tribù ai confini e quelle del vicino deserto, scoppiata poi la guerra invia le sue colonne militari in aiuto, anzi come riserva degli amici: gli indigeni vengono così alle

prese, rinnovando quella tattica beduinesca, già sopra descritta, e facendo seguire massacri a massacri; i douars del deserto, generalmente battuti, vengono di tutto spogliati e la *razzia* cade in mano degli arabi alleati, mentre il suolo diventa francese.

Ma alle volte la guerra, così incominciata, si fece terribile perchè i maomettani, fatta comunella, si slanciarono compatti sui battaglioni invadenti, ed eccitati dai marabouts, dagli anacoreti, tenuti in concetto di santi, dagli aiuti del vicino Marocco, menarono strage nelle file francesi: allora d'ambo le parti non si fece più quartiere e non rimase che vincere o morire.

Incredibili sono i tormenti a cui gli arabi sottopongono i prigionieri di guerra non solo, ma tutti gli europei, che alla spicciolata possono cadere nelle loro mani: la storia del nostro brigantaggio non ne offre che pallida copia; bisogna risalire alla *quarantena* di Gian Galeazzo Visconti ed alla Cà dei Cani per trovare qualche cosa di simile. Insultati, violati, mutilati in mille guise gli infelici vedono sfuggire dramma a dramma la vita, resa peggiore di mille morti, e finiscono a singulti in mezzo al feroce schiamazzo d'un popolo di carnefici.

Il taglio della testa del vinto è un diritto; ricordo a questo proposito di un arabo, sottotenente nella Legione Straniera, certo Bagdad-Ould-Alì, che in pieno caffè a Oran, narrava ingenuamente come a Costantina, non essendo ancora al servizio francese, imbattutosi in due poveri feriti, di non so qual reggimento, s'era fatto un dovere di tagliar loro la testa.... quantunque glie ne rincrescesse un poco. Questo stesso Bagdad, sotto le mura di Parigi, all'epoca della Comune, voleva ad ogni costo *raccorciare la statura* ai comunisti e si è dovuto, malgrado le sue proteste e meraviglie, impedirglielo.

I condannati nel capo, secondo una vecchia tradizione, non possono, così mutilati, entrare nel paradiso di Maometto, l'odalische di lassù ne avrebbero orrore, epperciò, fatta giustizia, le donne arabe ricuciono la testa al busto dell'ucciso, che, così riparato, passa liberamente le soglie celesti.

Quando l'esasperazione dei partiti avversi, giunta al colmo, ribolle, il vincitore promette di dar la caccia al vinto. Questo dàr la caccia significa spogliare completamente il nemico e poi dargli il largo, dicendogli: Va, sei libero.

Frattanto la negra orda dei cavalieri si schiera in battaglia e le lunghe sue file coprono un lato della campagna, tutto è silenzio e si sta nell' attesa. Appena i prigionieri sono sciolti e sparpagliati sur un grande tratto di terreno, al grido di *Allah! Allah!* i cavalieri snudano le spade ed a briglia sciolta eccoli all' inseguimento.

Qui, a rendere più terribile la scena, s' aggiunge un' usanza antichissima, la quale sotto pena dei fulmini divini, impone agli Arabi di far grazia a chiunque afferra e si tien saldo alla staffa della loro sella: succede quindi che i poveri denudati, colla bava alla bocca, affaticati dalla corsa, privi di respiro, accorgendosi di non avere scampo nella fuga, anzi che disperdersi, s' ammucchiano attorno ai cavalli, per impadronirsi delle staffe; allora ha luogo una lotta così ineguale, così vile, da porre in dubbio se il miglior essere della creazione sia veramente l' uomo.

Sbuffa il cavallo e si impenna nel tumulto, cento braccia si sollevano e si abbassano per non più rialzarsi, cento mani avidamente si stendono verso l' arra del perdono e si ritirano poi insanguinate, è uno spingersi, un tirare indietro, un azzuffarsi, un disconoscersi, un imprecare disperato: ma nulla vale, sull' ammasso della moltitudine strillante si solleva l' abbronzata faccia del vittorioso che, bernous al vento, scimitarra in alto, non cessa dal ferire sino a che resti uno di quegli infelici che, dannati tutti a morire, si contendono ancora un istante di spasimo, purchè questo spasimo sia vita.

In questi sfoghi di bile si perde l' antico valore della razza araba, ma se essa potesse militarizzarsi alla europea, senza perdere le sue virtù, se in tale circostanza sorgesse un capo valoroso, la riscossa avrebbe certamente un esito fortunato:

ma Abd-el-Kader giace nella disadorna sua fossa, l' arabo ama troppo le sue sciolte scorrerie, e se pugna, pugna per rabbia e non più con speranza.

LA LEGIONE STRANIERA

Mercenarismo! Ecco la prima parola che vien sulle labbra al sentir parlare di un corpo di soldati stranieri annoverato fra i quadri dell' Esercito francese. Come, la Francia, il paese del novantatrè, dell' antico precetto romano: " Ogni cittadino è soldato della patria „ assolda stranieri al suo servizio?

Sì, signori, la Francia, culla dei grandi principî in astratto, al campo pratico stima utile un corpo che, alieno dalla politica, presti in ogni occasione man forte al governo costituito. Se per ciò non so lodarla, non mi sento neppure la forza di darle un biasimo, giacchè ella non fa che offrire un rifugio a chi sui due piedi non sa trovarne uno migliore.

Se poi l' arruolarsi per otto anni nella legione straniera, il vivere in Africa fra le tribù, o l' essere chiamato in Francia soltanto nei momenti supremi; se il sopportare stenti, privazioni di ogni sorta, oltre una disciplina tirannica per la retribuzione d' un pezzo di pan bigio, vuol dire mercenarismo, io non insisterò più oltre nel negarne l' esistenza. In origine la Legione era così chiamata perchè componevasi di due reggimenti, attualmente essa è ridotta ad un reggimento solo, a cinque battaglioni, dei quali uno è di deposito. Il colonnello comandante è francese ed un terzo della ufficialità in forza dei regolamenti deve essere pure nazionale: la bassa forza viene reclutata in massima parte fra i disertori delle armate europee, i Belghi ed i Polacchi ne dànno un buon contingente, di Tedeschi e specialmente di Bavaresi si potrebbe formare un

battaglione; vengono poi gli Inglesi, gli Italiani e gli Spagnuoli: noterò, così di passaggio, che nel 1870 i Bavaresi volevano ad ogni costo prendere parte attiva alla guerra contro la Prussia, ma che furono invece impiegati nel battere l'insurrezione algerina.

L'ufficiale subalterno a Mascara, che è la sede del corpo, ha poteri molto estesi, nei lontani distaccamenti poi la sua autorità può arrivare sino a far passare per le armi l'insubordinato con un simulacro di consiglio di guerra.

L'ufficiale straniero per essere ammesso al servizio deve prima d'ogni cosa offrire il suo brevetto, lo stato di servizio e provare che la ragione per la quale abbandonò la patria *non lede l'onore*, anzi a tal fine il Ministro della Guerra assume informazioni presso gli addetti militari delle singole potenze.

La Legione annovera tra i suoi ufficiali figliuoli di illustri famiglie, per tacere dei Polacchi nominerò soltanto l'austriaco Montecuccoli: le lotte intestine, le patite sciagure, afflizioni, desiderio d'obblio, stanchezza, avidità d'emozioni, sono come altrettanti squilli, che chiamano a raccolta sull'arse spiaggie africane.

Nulla di più bizzarro che la riunione di tanti tipi differenti in una sola famiglia militare: tutte le lingue forniscono il contingente ad una lingua sola, che sceglie dalle tributarie i vocaboli più vivi e più espressivi pur conservando il carattere francese; tutte le teorie dell'umana filosofia trovano tra l'ufficialità della Legione una pratica applicazione, ogni credenza ha proseliti, apostoli e, sto per dire, martiri, giacchè non è raro il caso in cui una discussione intavolata per celia si chiuda a colpi di sciabola. Vi è il cattolico che adorna la sua camera d'immagini sacre e di reliquiarii, vi è l'iconoclasta, il protestante, l'ebreo, il maomettano, l'ateo.

Virtù militari impareggiabili frammiste a sregolatezze ed a vizi, bravura guasta da prepotenza, amicizie seguite da odii, abnegazione da egoismo, sacrificii da ingratitudine; il tutto

forma un quadro a vivacissimi colori, che presi nel loro complesso si trovano in armonia ed hanno ragione di essere nella natura del soggetto istesso.

Ma durante l' eterne colonne mobili, nel solenne silenzio del deserto, ove la via è tracciata coll' ossa dei primi esploratori, nelle noiose guarnigioni delle piazze avanzate oltre la cinta delle quali è persino proibito di fumare, per non appiccare il fuoco alle incolte pianure d' alsa, spariscono le disparità, o se rimangono, si indeboliscono e più che altro servono di svago. Ecco per esempio l' Inglese, che ha fatto i suoi 35 kilometri a piedi senza mai dire una parola al compagno, senza mai voltare la testa indietro, o chiedere: quanto manca? che, rasentando un douar, trova necessario mettersi i guanti. Quei due seduti per terra, con uno straccetto verde frammezzo, sono due polacchi, approfittano di cinque mînuti di fermata per fare due punti al *piquè,* gli altri due si faranno al prossimo *alt.*

Il campo è silenzioso, le tende illuminate dalla luna han l' aria di tumoli biancheggianti ed ecco che sulla chitarra lo spagnuolo accompagna il canto che gli ricorda la patria e forse la bella abbandonata dietro il variopinto verone di Cadice. Ed anche l' italiano, dalla sorte condotto in quelle lontane regioni, nelle notti insonni osservando il bel cielo delle lande, che tanto gli rammenta il nativo, pensa irrequieto ai suoi cari, alla sua vita, che fa, a che tende, che spera!

Mentre, come ho già fatto osservare, il comando della Legione risiede a Mascara, nella provincia di Oran, esso dirama le guarnigioni nei più lontani *blòchaus,* posti come sentinelle morte nel mezzo di tribù soggette, ma non domo ancora.

Il blochaus trovasi quindi sui focolari della insurrezione e serve per trattenere la rivolta e gittare in tempo il grido d'allarme alle città della costa: esso è costruito in legno e ferro, le parti ed i pezzi più importanti vengono a dirittura dalla madre-patria. Questi edifizi hanno qualche cosa che rammenta la casa svizzera, poggianti sopra robusti tronchi, hanno forma

quadrata e certe corsìe sporgenti all' infuori, con feritoie e piombatoi: un fossato con spalto gira intorno al blocaus; quest' opera difensiva poi può essere di uno o due piani, permettenti la difesa successiva.

Così abbandonati a loro stessi i distaccamenti del reggimento straniero (cosa che del resto avviene anche per gli altri capi) domandano alle intrinseche risorse i mezzi di una esistenza tollerabile, ond' è che il soldato si fa successivamente falegname, muratore, agronomo e forse inconscio gitta le fondamenta a future città; ma in questi molteplici impieghi si rallenterebbero i legami militari, se l' energia dei capi non fosse lì sempre pronta ed inflessibile.

In Crimea, in Italia, al Messico, in Africa, nella infelice campagna del 70, ovunque la Legione straniera non ha esitato a versare il proprio sangue, generosa mercede della implorata ospitalità. Caurobert - Chaugarnier - Bazaine - Bourbaki - ne hanno avuto volta a volta il comando; e Lamirand, vedendola marciare all' assalto del ponte di Nenilly, all' epoca della Comune, non ha potuto trattenersi d' esclamare: Le pieghe della sua bandiera non bastano più a celare le sue glorie!

CONCLUSIONE

Veniamo a noi. La rapida corsa fatta attraverso la storia dell'Algeria dal giorno in cui la Francia volle appropriarsela, basta, a mio credere, per darci un' idea delle difficoltà di una conquista di simile natura; ma queste devono essere considerate come un massimo, vuoi perchè i Francesi furono i primi ad affrontarle, vuoi perchè l' insaziabile smania di battagliare le ha centuplicate. Arrogi a questo la lontananza

della madre patria, i cambiamenti di governo, le lotte che ne seguirono, l'ignoranza de' costumi del paese, l'eccezionale brama di un Abd-el-Kader.

La Tunisia invece è a poche ore dall' Italia, è meno barbara di quello che era l' Algeria, meno agguerrita e la sua estensione non è enorme; inoltre l' elemento europeo vi si è da lungo tempo installato e questi è malcontento di un governo dispotico, che indebitò lo Stato e paga i creditori con *tescare,* cioè con buoni per trasportare mercanzie senza pagamento di dogana; ora queste *tescare* sono così numerose che cadono in discredito ed a realizzarne il valore occorrerebbero anni ed anni.

Si conoscono perfettamente le carte, le vie dell' interno e si hanno tutti i dati che ci possono interessare; una Commissione Italiana scorse ultimamente e per intero il paese, al quale agognano da un lato la Francia, dall' altro il Kedirè d' Egitto e forse anche l' Inghilterra, ma questa concorrenza non ci danneggia, nè può rovesciare i nostri piani.

Nè mancano i pretesti ad un conflitto, viste le difficoltà commerciali nelle quali è convolto il Bey riguardo all' Italia.

Per una naturale associazione di idee la Numidia richiama Cartagine, e l' antica rivale poi serva di Roma, sembra invitar gli Italiani alla tarda vendetta dell' invasione Saracena, unitamente ad una missione di civiltà.

E se gli eventi riconducessero in Africa un nuovo Scipione, si ricordi che le orme dei nostri maggiori lo consiglieranno a riguardare la Tunisia non come una colonia, ma bensì come il prolungamento della patria, onde il Mediterraneo, ridiventato italiano, anzichè dividere scogliere nemiche, unisca rive sorelle.

DATI LOGISTICI SULL' ALGERIA

POPOLAZIONE

ANNO	POPOLAZ. ARABA	POPOLAZ. EUROPEA	PARTE FRANCESE
1835	2.000.000	11.200	3.200
1837	»	16.700	6.900
1839	»	25.000	11.000
1874	»	320.000	210.000

ISTRUZIONE

1836	Su 14.500 Europei	86 allievi alle Scuole primarie
1874	» 320.000 »	52.000 » » »
		1.000 estinti fra Licei e Collegi

COMMERCIO

	IMPORTAZIONE		ESPORTAZIONE	
	Francese	*Straniera*	*Francese*	*Straniera*
1870	131.000.000	40.000.000	68.000.000	60.000.000
1872	141.000.000	56.000.000	120.000.000	40.000.000

STRADE FERRATE

Da Algeri a Oran 426 kilometri — Da Filippeville a Costantina 187 kil.

ENTRATE	ENTRATE
1872 — 3.488.678 (8.189 per kil.)	1872 — 1.897.535 (10.110 per kilom.)

Progetti in corso d' attuazione —

Da Arzen a Saïda

Saint-Denis-du-Sig a Sidi-Bel-Abbes } per il commercio dell' alfa

FINANZE

1874

ENTRATE		USCITE	
Imposte presunte	22.456.409	Minist.° della Guerra (Esercito)	63.011 288
Nuove imposte	2.004.316	» (personale e materiale)	1.139.200
	24.460.176	» Esteri (Pens. Abd-el-Kader)	150.000
		» (Interno) Governo dell' Algeria	24.271.914
		» Finanze (Riscossioni)	4.384.420
		» id. (Dogane)	1.212.615
		» id. (Pubbl. istruz.)	267.225
	96.594.442	» id. (Culto)	1.159 800
Deficit	*72.133.726*		96.594 442

FINE.

L' ARABO VINTO

L' Arabo vinto!

I.

Astro notturno che ritorni: mira,
Mira le balde schiere e 'l vasto campo
Delle parche abituro. Il raggio tuo
Cerca in vano brillar, de' tersi acciari
Si fe' bruno lo speglio; e se non sparve
Riflette sol immagini di larve

Dalla funebre piana, estremo il vale
Del moribondo accogli: immota e fredda
L' esangue spoglia ti vedrà dei colli
Toccar le brune cime, e forse... forse,
— Se altri prodi non han stanca la zanna
Alle belve, — segnacoli di strage,
Non resteran che lacerati brani!
Del firmamento la cerulea volta
Da tumolo farà, le stelle sue
Da faci, e quando da l' estranio lido
Il turbo invola le cadenti foglie,
Come smarrite tra vortici erranti
S' arresteran sull' ossa lucicanti!

Oh, mio deslrier, che alla sanguigna terra
Il guardo fisso, col nitrito appelli
Tutti a raccolta del deserto i mani,
A che ti freni? non andrem più mai
Del destin sulla via e de' suoi strali
Messaggieri temuti: e se ancor ratto
Vai del neminco a contrastar lo scampo
Più non vedrò della tua corsa il lampo.

Non è la morte, nè di donna il pianto,
Saluto vil d' una tribù fugiasca,
Che mi fa grave il fato; ma codeste
Lande native, ed il lasciarle dome
A chi di patria lor contende il nome.

Dimmi, superbo, che d' Algeri al faro
Primo guidasti l' inimica antenna,
Civiltà mi vuoi dar? Chi te la chiese,
Chi ti chiamò dall' africana sponda?
Come accolar della tua stirpe un giogo,
Che torte in ceppi ci ridà le spade;
Se nell' ombra appiattato e qual sicario
Tempestando co' piombi a noi ti sveli?
Barbari siam: ma se fra noi di guerra
L' ira s' alluma, nella polve il vinto
S' agita ancor che non ha servo il polso.
— E sol se ai brandi denudati s' apre,
Tra il periglio de' brandi, angusta via,
Sol nella pressa dell' avversa lena
In mezzo agli archi lor morte balena. —

Le strade tue che son? Son mute serpi
Che de' vergini monti profanati
I fianchi, a mille ci portar catene.
Come eran cari della steppa i brulli

Arabi sentïeri è il nostro cielo!
Le franche mura se lontan le scorge
Planeggiar sulla sterile campagna,
L' indomito corsier s' arresta, fiuta,
E di carriera fa ritorno all' ampia
Distesa dell' arene. Della bruna
Tenda l' ombra ci basta, il sepolcreto
De' padri venerati e l' aria sola:
Se scritto è il dì che liberata vegna
Dall' ondeggiar dell' abborita insegna.

II.

Ma non è lungi l' ora (l' agonia
Il futuro disvela) in cui la fronda
Dell' algerico allôr sarà di scherno
Di Gallia sui confini, smisurato
Nembo s' addensa, delle valli al solco
Barbaglian armi in disperata lotta:
Ma a te ribelle, di vittoria il segno
Tremula già sulla germana lancia
Invan la siepe de' morenti figli
All' invasor prepari, e franta l' asta
Nascondi invan — tra feretri — il vessillo.
— Or nella nube, che il funereo ammanto
Sull' occhio mi distende, e i sogni estremi,
Lusinghieri fantasmi attorno vedo
Danzar la ridda e scorazzar cittadi. —
Le guglie, i marmi, i custoditi altari
Dell' empio rito, le colonne onuste
E d' archi e di trofei, ad una ad una
Si distendono al suol. Le brune torri
Erta nel ciel la luminosa cresta,
Fan nella notte come torcie a vento
Che propaghò la vampa e lo spavento.

Del Corano le pagine calpeste
Si sollevan frattanto in negro stormo
Qual d' aquile raccolta, e in alto miran
Di ruderi cadenti sulla vetta
Fumar lo sdegno della lor vendetta.

La madri allora, dalla schiava cuna
Udran tardive d' uno schiavo il grido,
Che a te imprecando dal deserto invia:
Patria è la terra, il mar, la roccia ignuda
Se nutrì i giorni di chi muor per lei,
E a chi 'l pensier di libertà non langue
Sorge la patria dove versa il sangue.

INDICE

INDICE

AL LETTORE . . . . . pag. 5

L'Italia e la Tunisia . . . . . » 9

La caduta d'Algeri . . . . . » 11

I Francesi in Africa . . . . . » 14

Abd-el-Kader . . . . . » 15

Colonizzazione dell'Algeria . . . . . » 19

Amministrazione della Colonia . . . . . » 23

Arabi ed Ebrei . . . . . » 27

Costumanze Arabe . . . . . » 36

Scene di sangue . . . . . » 41

La legione straniera . . . . . » 47

Conclusione . . . . . » 50

Dati logistici sull'Algeria . . . . . » 53

L'ARABO VINTO . . . . . » 57

SULLE CONDIZIONI FISICHE E STATO CIVILE

DELLA

PROVINCIA ROMANA

E

SULLE INFERMITÀ PREDOMINANTI NELLA SUA POPOLAZIONE

IN RAPPORTO

ALLA LEVA MILITARE

RELAZIONE

ESPOSTA AL CONSIGLIO PROVINCIALE DI SANITA' DI ROMA

dal Dottor

CLITO CARLUCCI

Vice-Presidente dello stesso Consiglio

ROMA

TIP. DI G. VIA — 83, *Via del Giardino*

1876

AVVERTENZA

Ove riscontrasi stampato *Ettara q.* deve intendersi una superficie di 10000 m. q. e non un quadrato dell'Ettara.

PROEMIO

Le ufficiali relazioni sulla leva militare, con singolare diligenza pubblicate qui in Roma negli anni 1873-74 dal R. Ministero della Guerra per cura del benemerito Generale Federico Torre, fecero conoscere che nella Provincia romana per le tre leve militari dei nati nel triennio 1850-51-52 si ebbero 23324 inscritti, dei quali, dopo la fattane sortizione, solamente 15735 furono sottoposti alla visita medica.

Risultato di codesta visita medica fu la riforma di 4339 inscritti sia per infermità, sia per imperfezione di corpo. Ciò corrisponderebbe a 275,75 per mille, ossia più di un quarto di riformati sul numero totale degl'inscritti visitati.

Quantunque una simile proporzione sia ragguardevole, nondimeno la Provincia romana, messa a confronto colle altre Provincie del Regno, non riuscirebbe inferiore ad esse, anzi nei quadri statistici delle leve del triennio sopradetto, è allogata tra le prime delle Provincie, le quali dettero il minor numero di riformati, essendo la media di 18,57 °/₀ sugl'inscritti visitati, mentre in altre non poche Provincie codesta media fu di molto maggiore, e fuvvene una, cui toccò la media di 52,39 °/₀ (Sondrio).

Contuttociò, come si diceva, i 4339 riformati sopra 15735 visitati non cessano dall'essere un numero non tenue, talchè il Ministero della Guerra, occupandosi della Provincia romana, nella stessa guisa che si era occupato delle altre Provincie italiane, chiedeva che s'investigassero le cause produttrici lo scadimento della costituzione organica dei corpi, e la frequenza di alcune infermità sopra altre.

Il Ministero della Guerra fin dall'anno 1865 nello scopo di poter spingere sempre più i suoi studî intorno la costituzione fisica dei popoli italiani, e sulla influenza che nel loro sviluppo potevano avere il clima, il cibo, il vestiario, le abitudini locali ecc., insisteva presso i RR. Prefetti delle Provincie che in quel tempo componevano il Regno, onde avere su tale importantissimo argomento una particolareggiata relazione, sostenuta dal parere degli uomini dell'arte.

Ora che la Provincia romana, la Dio mercè, si è ricongiunta alle altre sorelle del Regno, il Ministero della Guerra desidera rendere completo il suo lavoro, ed ha pregato il R. Prefetto di Roma a dar opera perchè una consimile relazione fosse compilata attorno la Provincia romana, nella quale relazione si dovesse tenere ragione delle pratiche osservazioni riferibili al servizio militare, delle cause generali che in maggior numero produssero e producono le infermità e le imperfezioni, e specialmente di quelle cause che a preferenza hanno rapporto coi risultati della leva militare.

Al quale scopo, consultando i quadri statistici inseriti in quelle pubblicazioni ufficiali, si apprende quali infermità ed imperfezioni abbiano riportato nelle varie Provincie una prevalenza di numero e di entità sù altre, la quale prevalenza fu pure annotata tra i 4339 riformati della Provincia romana.

Ecco per ordine denominate le prevalenti infermità ed imperfezioni nella proporzione di uno a mille tra il numero dei riformati, e quello dei visitati.

1. Tigna ed alopecia 6,81.
2. Cecità compiuta ed incompiuta in ambedue gli occhi 6,86.
3. Cirsocele e varicocele 7,36.
4. Malattie degli ossi e delle giunture 7,75.
5. Altre malattie ed imperfezioni delle estremità 8,07.
6. Deformità del casso toracico 9,34.
7. Malattie dell'apparato respiratorio e delle pareti toraciche 13,66 all'infuori della tisichezza polmonare, laringea, emottisi, catarro cronico, vizî organici del cuore e dei grossi vasi, le quali malattie prese nell'assieme tengono una media di 3,50 per mille.
8. Ernie, e sventramenti 14,99.
9. Gracilità, dimagramento, polisarcia 64,50.
10. Mancanza di statura 88,33.

In seguito di quanto abbiamo narrato l'onorevole sig. Presidente del Consiglio provinciale di sanità, volle affidarci la elucubrazione della relazione richiesta dal R. Ministero della guerra, la quale elucubrazione essendo di grave importanza pel suo subietto ed ardua per la deficienza di topografie e statistiche mediche autoctone non solo dei Comuni della nostra Provincia, ma eziandio le sommarie e generali dei Mandamenti e dei Circondari in cui è divisa, ci tenne in forse di assumere un tanto incarico superiore alle nostre forze, ma prendendo conforto dalla autorità dello stesso sig. Presidente, e dalla certezza che non ci sarebbe mancata la cooperazione delle Commissioni municipali di sanità della Provincia e dei rispettabili Colleghi, mettemmo mano all'opera, che, condotta al termine, si sottopone, quale essa sia, ben volentieri alla discussione ed al competente giudizio di questo Consiglio provinciale di Sanità, di manierachè passata sotto la critica di tanto senno possa uscirne migliorata e non inutile al còmpito cui mira.

E siccome precipuo e complesso subietto di codesto còmpito è d'investigare e determinare quelle infermità, le quali pel

maggior numero dominano fra le diverse popolazioni componenti la Provincia romana, studiando di quelle infermità la etiogenesi e la loro influenza sulla fisica costituzione e sulle imperfezioni del corpo umano, anche relativamente ai risultati della leva militare, così, a svolgere convenientemente un tanto tema, fa d'uopo sottoporre ad esame quei fattori che per natura e per entità sono non pochi, quali la giacitura, la esposizione, i caratteri, la estensione e le accidentalità del suolo su cui vive una popolazione, il clima, la purezza od impurità dell'atmosfera e la variabilità maggiore o minore de'suoi stati termometrico, barometrico, igrometrico ed elettrico, la densità maggiore o minore della popolazione, che in una data estensione di territorio dimora agglomerata in centri urbani, oppure sparsa in campagna, le diverse specie di coltivazione a preferenza esercitate o la niuna coltura delle terre, la pubblica e privata igiene ottemperata o nò nell'alimentazione, nelle bevande, nelle vestimenta, nelle abitazioni, nel lavoro, nelle abitudini ecc. Codesti tutti sono fattori o cause che passate in rivista e studiate possono somministrarci un giusto criterio, e possono elevarci alla cognizione logica della essenzialità etiogenetica delle malattie e delle imperfezioni predominanti in una data popolazione.

Senza meno la investigazione analitica di codesti fattori può condurci ad induzioni più generali e complesse quando non sia limitata a quanto semplicemente si attiene ai risultati ottenuti dalla leva sui coscritti degli anni 1850-51-52, per la qual cosa, non facendoci sfuggire la opportunità, abbiamo creduto allargarci in questa relazione anzichè tenerci ristretti al tèma che dette origine alla presente relazione, fermandoci partitamente sugl'indicati fattori, considerandoli non solo dal lato sanitario, ma eziandio nell'assieme delle loro proprietà, onde della fisica e materiale costituzione della Provincia romana si avesse una sufficiente nozione, molto più che in corrispondenza del suo stato sanitario non sembraci sia stato da

altri scritto. Oltracciò un più largo svolgimento del tèma è pure in oggi richiesto per la ragione che il territorio della nostra Provincia si è di molto accresciuto coll'annessione dei territorî circondariali di Velletri, di Frosinone di Civitavecchia e di Viterbo, che in altri tempi furono chiamati Delegazioni, e furono considerati come altrettante provincie con altrettante amministrazioni separate

Perchè poi questa relazione proceda ordinata nella sua esposizione l'abbiamo divisa in due parti. Nella prima parte in più articoli si terrà discorso delle condizioni fisiche e materiali dell'esteso territorio della Provincia romana e del suo censimento per quanto basti a rilevare la influenza di quelle condizioni nella produzione di speciali malattie. Nella seconda parte si tratterà di quelle malattie, le quali oltre la loro maggiore frequenza o endemìa, sono ritenute per le più efficienti ad indurre modificazione o deterioramento nella fisica costituzione dell'organismo umano, e che tanta parte hanno nei risultati della leva militare.

Parte Prima

Condizioni fisiche e materiali del territorio della Provincia romana, e Censimento della sua popolazione.

ARTICOLO 1.°

Giacitura, esposizione ed estenzione del territorio della Provincia romana

Il territorio della Provincia romana è compreso fra i due paralelli di 41.° 14' e 42.° 46' di latitudine settentrionale, e fra i meridiani 29.° 02' e 31.° 20' di longitudine orientale, secondo il meridiano che passa per l'isola di ferro, per cui giace sotto una zona temperata.

Ha per confine al sud (da Nettuno a Terracina) il mare mediterraneo il quale all'ovest per lunga spiaggia dal monte Circeo fin presso ad Orbetello ne segna pure il confine. Al nord contermina col territorio di Orvieto, mentre all'est coi territorî dell'Umbria, della Sabina, dell'Abruzzo e della Terra di lavoro.

La esposizione della Provincia romana è intieramente al sud ed all'ovest. Una catena circolare di montagne le forma un'alta ed estesa barriera al nord, al nord—est. Affine di conoscere quale sia la generale inclinazione del suo suolo, basta il tracciare una linea, che da Terracina sia condotta all'alto piano di Acquapendente. Questa linea misura più di 48 leghe, e non dà che una elevazione di soli 400 metri sopra il livello del mare; mentre tracciata un'altra linea da Civitavecchia alla vetta del Terminello nella frontiera napolitana, codesta linea misura una estensione di 25 leghe, e segna una elevazione di 2600 metri sopra il livello del mare, e per conseguenza la inclinazione maggiore o generale pendenza del suolo della Provincia romana è dall'est all'ovest; pendenza confermata eziandio e resa chiara dal corso stesso dei fiumi.

La maggior parte del territorio della nostra Provincia si trova esposta ai venti sciroccali che spirano dal sud e dal sud-ovest, i quali venti s'infrangono lungo le catene degli Apennini. Questi venti che ci pervengono dall' Affrica dopo avere attraversato il mare mediterraneo, non sono i più salubri. Sono più salubri i venti che soffiano dal nord e dall'est, ad eccezione di quelli, che spirando dal nord-ovest, passano sopra le paludi toscane ed il lago di Bolsena.

In quanto alla estensione territoriale della Provincia romana, essa corrisponde in tutto a ciò che nel 1861 restava alla corona papale, come dominio della Chiesa. Ora è divisa in cinque Circondarî, ossia in quelli di Roma, di Velletri, di Frosinone, di Civitavecchia e di Viterbo.

La superficie dell'intiera Provincia è di tav. q. 12,917131. pari a 5371 miglia romane quadrate; a 3475 miglia italiane quadrate da sessanta al grado, a 11917 1|8 chilometri quadrati, equivalenti ad ettari q. 1,191713,01.

Questa misura di superficie è la risultante delle molte operazioni geodetiche e delle calcolazioni fatte dall'ufficio romano del Censo, e pubblicate in un rapporto consegnato alle stampe il 10 giugno 1869.

Rammentiamo qui con piacere, tornando a ben meritato elogio del romano ufficio del Censo, che il R. Ministero di agricoltura e commercio nella relazione ufficiale sui risultamenti generali del censimento della popolazione del Regno, compilata nel 1874 per cura dell'esimio Prof. Comm. L. Bodio, ebbe a riconoscere per esatta quella misura territoriale della nostra provincia, e se ne valse riportandola intieramente nella detta ufficiale relazione.

Stabilita adunque ufficialmente la estensione della superficie della Provincia romana in ettari q. 1,191713, 01. è da sapersi che una tale superficie viene divisa in quattro sezioni. La I. di ettari q. 1,165694, 09. rappresenta la superficie del suolo rustico. La II. di ettari q. 12676,04 quella delle acque. La III. di ettari q. 11128, 04 quella delle strade La IV. di ettari q. 2213, 04. quella del caseggiato rustico.

Nel seguente specchietto presentiamo divise le quattro sezioni che costituiscono la superficie della intiera Provincia, divise in quelle particolari e riferibili a ciascuno dei cinque Circondarî.

CIRCONDARIO	SUPERFICIE IN ETTARI QUADRATI								TOTALE	
	Suolo rustico		Acqua		Strade		Caseggiato			
Roma. . . .	456,699	»	5,517	08	3,902	02	1,489	01	467,608	01
Velletri. . .	145,009	06	1,044	03	1,216	01	103	05	147,373	05
Frosinone. .	176,458	»	1,334	01	2.239	04	213	02	180,244	07
Civitavecchia	96,821	»	934	»	693	09	54	09	98,503	08
Viterbo. . .	290,707	03	3,846	02	3,076	08	352	07	297,983	»
	1,165,694	09	12,676	04	11,128	04	2,213	04	1,191,713	01

Se di ciaschedun Circondario poniamo in rapporto di capacità le quattro sezioni in cui si dividono partitamente i loro territori, dedurremo che delle superfici occupate dalle acque, dalle strade e dal caseggiato insieme sommate, la superficie occupata dal suolo rustico è 43 volte maggiore di quelle nel Circondario di Roma; 67 volte nel Circondario di Velletri; 46 volte nel Circondario di Frosinone; 58 volte nel Circondario di Civitavecchia; e 40 volte e 2[3 nel Circondario di Viterbo. Per conseguenza il Circondario di Roma possiede un suolo rustico una volta e mezzo maggiore di quello di Viterbo, due volte e mezzo maggiore di quello di Frosinone, tre volte e mezzo maggiore di quello di Velletri, e circa quattro volte maggiore di quello di Civitavecchia. Il Circondario poi di Viterbo ha un suolo rustico una volta e mezzo circa maggiore di quello di Frosinone, due volte maggiore di quello di Velletri, e tre volte maggiore di quello di Civitavecchia. E proseguendo, il Circondario di Frosinone ha un suolo rustico per ettari q. 29188 maggiore di quello di Velletri, e per due volte maggiore di quello di Civitavecchia. Infine il suolo rustico del Circondario di Velletri è circa una volta e mezzo maggiore di quello di Civitavecchia.

Quindi ordinati i Circondarî secondo la maggiore estensione del suolo rustico, si ha 1.° il Circondario di Roma 2.° di Viterbo, 3.° di Frosinone, 4.° di Velletri, 5.° di Civitavecchia.

Le sopra riferite e determinate estensioni delle superfici appartenenti alle varie sezioni del territorio proprio a ciascun Circondario prese

e considerate isolatamente ci somministrarebbero la semplice cognizione della materiale estensione del territorio diviso nelle sue qualità e quantità, la quale cognizione sarebbe per se stessa poca cosa. Però quando quelle determinate estensioni territoriali saranno messe in rapporto colle accidentalità e coi caratteri geologici del suolo, colle varie coltivazioni esercitatevi, o coll'abbandono di qualunque coltura, colla densità della popolazione che vi dimora relativamente alla capacità dell'estensione ecc. in allora quella cognizione che isolatamente ricevuta ci sembrava semplice, sarà feconda di pregevoli deduzioni applicabili al nostro argomento, giacchè il territorio e la popolazione sono i due fondamentali fattori di ogni stato e di ogni civile società.

ARTICOLO 2.°

Caratteri geologici ed accidentalità di configurazione del suolo della Provincia romana.

In tanta estensione di superficie appartenente alla Provincia romana ed in tante accidentalità della esteriore sua configurazione, riesce impossibile l'assegnare un carattere generale degli elementi che concorrono a costituire il suo suolo. Per la qualcosa fa d'uopo esaminare una simile superficie a grandi tratti, scomporla in varie regioni circondariali, onde ricavarne quanto basti al nostro argomento.

Principiando dal suolo del Circondario di Roma, e gettando uno sguardo sulla estesa sua superficie, può questa considerarsi, come lo è di fatto, distinta in due grandi regioni, l'una rappresentata dall'agro o campagna romana, e l'altra da quel territorio, che, posto alla sinistra del Tevere, faceva parte dell'antico Lazio,

Prima di esporre i caratteri geologici dell'agro romano e delle terre laziali ci si permetta di fermarci brevemente su quelli che al suolo stesso della nostra Roma appartengono, molto più che tali caratteri trovano il riscontro in quelli che formano nella maggior latitudine il suolo delle sue campagne.

Il Brocchi e l'Hoffmann studiarono con diligenza ed investigarono il suolo su cui trovasi edificata la nostra Città, e lo riconobbero costituito da una triplice formazione.

Secondo le ricerche di codesti celebri Geologi, il mare avrebbe formato il primo deposito, il quale venne attraversato, scomposto e ricoperto da eruzioni vulcaniche, ed in seguito fu incrostato da un deposito chimico-meccanico d'acqua dolce.

La prima formazione oceanica vedesi superiormente nei monti Mario, Gianicolo e Vaticano. Si compone di depositi grossi di sabbia in parte micacea o di grè giallo, ed anche di frammenti di calcare secondario e di silice, i quali frammenti ritengono ancora il quarzo, il diaspro rosso e lo schisto siliceo. Alcuni fossili, come dentati, telline, balani, residui di fuciti e avanzi bituminosi pongono fuor di dubbio questa prima formazione.

La seconda formazione, che è la vulcanica, appare specialmente alla sinistra sponda del Tevere. Le sette colline sono composte a preferenza di tufo vulcanico. Il tufo litoide è la roccia predominante del Campidoglio, del Celio, del Monteverde, ed il tufo granelloso, che si scompone in argilla, forma il Pincio, il Quirinale, il Viminale, e il Palatino. In alcune alture, alla destra del Tevere, come nel Vaticano, scuopronsi le formazioni terziarie marine.

Lo strato di lava più vicino a Roma trovasi a Capo di bove. Questa roccia è a zooliti, riposa sopra il peperino ed è secondo l'Hoffmann, l'estremità di una corrente, la quale partita dal monte Albano ha lambito la via Appia. Una linea di depositi vulcanici scorre parallelamente agli Apennini da Radicofani ad Albano, e per la vallata ernica sino in Campania. Roma è collocata tra due centri di vulcani estinti innanzi ai tempi storici, cioè al N. O. il monte Cimino trachitico, fra Viterbo e Bolsena coi crateri di Bracciano e la Tolfa; ed al S. E. le montagne Basaltiche di Albano colle alture di Frascati e di Marino, ed i crateri di Albano e di Nemi.

I cangiamenti che il suolo ha subìto per opera dei vulcani sono posteriori all'età della prima formazione od epoca terziaria.

La terza formazione, quella che costituisce il fondo di Roma moderna, è fluviatile, ed appartiene al Tevere, che un tempo allagò tutto il suolo del Lazio, e sommergeva per intiero il piano di Roma. Questo fiume, memore d'impero, s'innalzava allora da 130 a 140 piedi sopra

l'ordinario livello attuale, e, secondo le laboriose ricerche del Brocchi, irrefragabile testimonianza ne fanno i sedimenti che si trovano ovunque nel piano suddetto, e quelli che le acque lasciarono sulle alture dei colli, quali sarebbero il Pincio, l'Esquilino, l'Aventino. In quest'ultimo strato s'incontrano le marne argillose, il sabbione calcareo e l'arena siliceo argillosa, e il travertino. Le marne micacee contengono frammenti pirossenici e quarzosi. Le sabbie gialle, che s'incontrano a campo vaccino sul declivio del Palatino verso il Colosseo, e gli archi del tempio della Pace sono calcari, o a frammenti calcari o silicei, e frammezzo ad esse esistono nodi di tofo calcarico, cavernoso e fistoloso, quale è quello formato dalle acque dolci, e racchiudono spoglie di conchiglie lacustri, quali sono *l'helix palustris* e la *planata* Linnei al campo vaccino, ed il *cyclostoma obtusum* Drep. al Giannicolo. Cotali rocce fluviatili si ravvisano ancora in quella porzione di vallata che rimane fra Roma ed il mare. Difatti il travertino ed il tofo si mostrano in copia sulla via ostiense, presso Torre di valle ad un'altezza assai superiore a quella, a cui poggia il fiume nelle più gagliarde piene.

Come nella campagna del Lazio la roccia fluviatile trovasi sottoposta ad uno strato di terra più o meno considerevole, così nel recinto di Roma è dovunque ricoperta da una immensa congerie di rovinacci di antichi edificî atterrati e sepolti nelle varie vicissitudini, cui Roma soggiacque pel corso di tanti secoli. Di rado in questi luoghi, dice il Brocchi, riesce di rinvenire il terreno naturale ad una profondità minore di quindici piedi.

Riferiti i risultati delle investigazioni fatte dal Brocchi e dall'Hoffmann sulla composizione geologica del suolo di Roma, scorriamo adesso quello delle due grandi regioni, in cui abbiamo già considerato distinto il territorio del Circondario di Roma.

La regione laziale è formata quasi nella sua totalità da un aggregato di colli, i cui limiti all'ovest e sud sono disposti a curva di esteso sviluppo, entro cui, a guisa di golfo, rimane l'agro romano. Alcuni di questi colli sono di composizione vulcanica, altri derivano da formazioni marine fluviali e lacustri. In generale i terreni vulcanici sono accompagnati da poco fondo. I più feraci sono quelli che provengono dalle formazioni lacustri. Sono facili ed agiati questi colli nelle plaghe prossime alla valle del Tevere, nei bacini dei laghi ed alle falde che si aprono all'interno dell'agro romano, ma giungono a qualche altezza nelle parti

estreme verso il confine cogli altri Circondarî e colla Provincia di Napoli, partecipando dell'asprezza e della severità degli alti Apennini. Non di soli colli si compone questa regione laziale, poichè avvi in essa una parte della valle del Tevere, non che la valle dell' Aniene, la quale da Tivoli a Subiaco, ove più ove meno allargata, gode un suolo ferace.

L' altra regione è formata da quella spaziosa e depressa superficie di terreno, la quale porta il nome di campagna od agro romano. Questa superficie di terreno ha una estensione di ett. q. 216847. 03, quasi la metà del territorio appartenente al Circondario romano.

La forma ondulata di questa regione e la sua ampiezza bastano ad indicarla, quale una parte dei subapennini ricorrenti da questo lato della penisola. Se però si faccia attenzione al portamento delle acque ed alla distribuzione dei loro torrenti, sarà facile lo scorgervi i caratteri di un largo bacino, giacchè, prendendo origine dalle prominenze che ne circoscrivono i confini, tutte le acque scorrono verso il centro, ove trovasi la capitale d'Italia per versarsi nell'ultimo tronco del Tevere, in guisa che a tutto questo bacino giustamente si addice il nome di romano o di agro romano.

L'agro romano è propriamente compreso entro la curva dei colli laziali, dilatasi anche fuori di questi limiti per altra plaga, che si protende sino al mare mediterraneo, da cui è bagnata per lunghissimo tratto. Quest'ampia regione topograficamente guardata si vede composta da altipiani e da colli di poca elevazione, sovente intermediati da valli. La valle del Tevere attraversa l'agro romano per lungo tratto superiormente a Roma ed inferiormente sino allo sbocco del fiume in mare, dopo essersi biforcato.

I terreni dell'agro romano essendo sopraposti a rocce vulcaniche, lo strato vegetale di essi risulta formato da quegli elementi che quelle rocce costituiscono, ossia dalla silice precipuamente, e poi dalla calce, dall'allumina, dalla magnesia, dalla potassa, dalla soda, dall'ossido di ferro idrato e dall'ossido di titano e manganese,

Però non tutti i terreni hanno la medesima composizione, in quanto che in quei terreni della vallata che costeggiano attorno il Tevere e l'Aniene trovandovisi raccolti detriti d'ogni sorta (innanzi tutto i ciottoli delle calcarie apennine rimescolati dalle acque) lo strato vegetale è più grosso e contiene in maggior copia la calce e l'allumina oltre agli enumerati elementi di origine vulcanica.

A seconda dello spessore di codesto strato vegetale ne consegue una diversa fertilità dei terreni. Quindi la fertilità è massima nelle valli, ove si accumulano tutte le materie di trasporto, è minima ed anche sterile sui cacumi delle colline, le quali pel cadervi e per lo scorrere delle acque meteoriche, mettono a nudo le rocce che le compongono. Sterili sono i tumuleti e tutte le spiagge sottili.

Il Canevari nella sua elaborata relazione sulle condizioni altimetriche ed idrauliche dell'agro romano, fa ben rilevare quali siano le condizioni altimetriche di codesta superficie territoriale, la cui figura generale è assomigliata ad un triangolo con la base al mare, e col vertice ai monti Apennini, da cui discende l'Aniene. La base presenta uno sviluppo marittimo di 88 chilometri, ed ha per limiti naturali, verso tramontana, le ultime diramazioni del gruppo trachitico della Tolfa; a mezzodì il capo d'Anzio. La sua direzione è quella stessa della penisola italiana N.O-S.E. Chiudono gli altri lati il gruppo vulcanico dei monti laziali verso mezzodì, quello di Bracciano e della Tolfa a tramontana, i monti tiburtini a levante. (*Canevari*).

L'agro romano osservato da una sufficiente altura rassembra una sterminata pianura per la ragione che le sommità delle innumerevoli collinette che lo compongono, intersecate da altrettante piccole valli, conservano presso a poco la stessa elevatezza.

Questa sterminata pianura però ad un certo punto verso il mare quasi distaccasi ad un tratto per dar luogo ad un'altra pianura più bassa. Questa considerevole differenza di livello del suolo ha fatto dividere l'agro romano in alta campagna o pianura, ed in zona marittima o bassa pianura.

L'alta pianura, come si è accennato, è formata da valli non profonde, racchiuse fra poco elevate colline, conseguenza di sollevamenti vulcanici e dell'anteriore emersione dei monti Appennini, come dello scorrere delle acque meteoriche e fluviali.

L'Aniene che dagli Appennini discende ed il Tevere sono i due grandi collettori che raccolgono le acque, che da quelli e dalle colline scorrono verso le valli.

La pendenza di questa regione tiene in genere la media di 9 a 10 metri sul mare. Formano eccezione i due altipiani, l'uno che attornia Roma alla sinistra del Tevere, raggiungendo l'altezza di 40 a 60 metri sul mare, e l'altro, che alla destra del Tevere si eleva dai 70 fino ai 120 metri. (*la catena delle colline di Monte Mario*).

La bassa pianura, o zona marittima, trasse e trae la sua origine dalle alluvioni del Tevere, e dai depositi marittimi, le quali due principali cause rendono ragione del progressivo accrescimento di questa bassa pianura.

Infatti, esaminato il suo suolo, si scorge composto di depositi di argilla, di arene siliceo calcari-finissime, commisti ad un materiale marino.

Questa bassa pianura, al presente, raggiunge appena un decimo della superficie totale dell'agro romano. La sua elevatezza sopra il livello del mare medio non supera i tre metri. Anzi in alcune parti, senza calcolare le diverse bassure nell'Isola sacra, ed altre oltre l'Arrone, trovasi per una estensione di circa 700 metri q. al di sotto dello stesso livello del mare, e per 8182 m. q. il suolo ha una elevatezza al disotto di 2 metri fino a 0 sopra lo stesso livello medio delle acque marine.

In questa zona marittima si scorge il gran delta del Tevere, che, a guisa di quello del Gange, è una vasta gora melmosa, da cui si elevano miasmi d'infezione palustre.

La base di codesto delta del Tevere si distende per lungo tratto sul lido tirreno, mentre il suo apice si appunta alle foci del Tevere.

Nei bassi fondi dell'area racchiusa in questo triangolo sono sparsi quà e là stagni di acqua dolce. Alla destra del Tevere esiste il bacino di Maccarese della superficie di ett. q. 10 116 ed alla sinistra quello di Ostia della superficie di ett. q. 9642.

In tutta la estensione dell' agro romano è sorprendente il numero delle sorgenti perenni di acqua che precipuamente emanano dai fianchi delle valli di erosione e nei maggiori infossamenti prodotti dal Tevere e dall'Aniene. Fra queste acque avvene non poche minerali, tra le quali meritano di essere rammentate le ferruginose delle Frattocchie e dell'Isola farnese; le solforose delle Frattocchie e le Albule, infine le saline di acqua acetosa e santa.

Detto quanto basta allo scopo del nostro scritto sulla natura geologica del suolo del Circondario romano, passiamo oltre agli altri quattro Circondari che compongono la Provincia romana, esaminando brevemente il loro suolo sotto lo stesso punto di vista.

I due Circondarî di Civitavecchia e di Viterbo, posti al nord di Roma, costituivano innanzi il 20 settembre 1870 quel territorio denominato Patrimonio di S. Pietro, il quale patrimonio all'ovest aveva per confine il

mare mediterraneo, al nord-ovest la Toscana ed il territorio di Orvieto; all'est la destra sponda del Tevere, ed al sud l'agro romano.

Nel territorio del Circondario di Civitavecchia si osserva un aggregato di colli, che raggiungono la massima elevazione nei territori della Tolfa e dell'Allumiere. Da questi punti culminanti i colli discendono gradatamente da ogni parte per confondersi in altipiani, i quali alternandosi in salite e discese, vanno più sensibilmente a ribassarsi verso il mare mediterraneo fino ad unirsi alla sua spiaggia che per lunga estensione ne segna il limite dalla parte occidentale.

Di varia natura è il fondo delle pianure, ove subapennina, ove vulcanica, ove marnosa ed ove sabbiosa. I monti della Tolfa e dell' Allumiere sono formati da masse calcari argillose contenenti nel loro seno masse trachitiche con filoni di ferro, solfuri metallici, silicati alluminosi. Fu appunto in quei monti che un tal Giovanni di Castro sotto il Pontificato di Pio II scuoprì pel primo l'allume. In seguito vi si rinvennero le miniere di ferro, i filoni di piombo, e tracce di metalli preziosi.

Nel territorio di Civitavecchia non mancano acque minerali di chimica composizione salina, quali quelle dei bagni di Civitavecchia, la Ficoncella e la Sferracavalli. Quella, così detta, dei bagni di Civitavecchia si rinviene lungo la via che conduce alla Tolfa a quattro chilometri da Civitavecchia. Sgorga a 200 metri sopra il livello del mare da una roccia calcare di un colle, e si raccoglie parte in una vasca di antiche terme attribuite all'imperatore Trajano, e parte in una nicchia scavata nel masso. La sua temperatura alla polla si mantiene sempre a 32.° Quella della Ficoncella ha una temperatura superiore a 50,° mentre è fredda quella di Sferracavalli.

Il territorio di Viterbo che formava l'altra parte del Patrimonio di S. Pietro, è diviso dalla catena dei monti Cimini d'origine vulcanica, la quale catena separa il sistema apenninico dalle prominenze litorali. Alle pendici occidentali dei monti Cimini si distendono vaste campagne disposte in piani ineguali con terreno risultante da detriti vulcanici tufacei, trovandovisi i crateri degli spenti vulcani ordinati lungo la linea centrale. Le pendici orientali, discendendo gradatamente, vanno a scomparire nella valle del Tevere alla riva destra di questo fiume, che alla sua sinistra segna il confine del territorio sabino, per risalire poi in alti piani e colli, e terminare nella parte meridionale ed occidentale nei Circondarî limitrofi di Civitavecchia e di Roma. I terreni che giacciono verso il Tevere sono

la continuazione dei tufi vulcanici a cui fan seguito le sabbie e marne subapennine.

Nel territorio di Viterbo sgorgano acque minerali, alcune delle quali sono di natura acidule-ferruginosa come quelle della grotta, e l'acidula o acqua rossa; altre sono solforose. Delle solforose esistevano una volta varie sorgenti, quali le celebrate *aquae apollinares*, le *aquae cajae*, le *aquae passeris*. In oggi presso Viterbo incontrasi lo stagno mefitico detto il *Bulicame* e le acque termali degli Asinelli, le quali corrisponderebbero alle caje. Ne fece menzione l'Andrea Bacci nella sua opera *de Thermis*, e se ne hanno pure due importanti mèmorie, una del dottor Armand (1852) l'altra del Pr. Cozzi (1865).

Gli altri due Circondarî che completano l'attuale territorio della Provincia romana, sono quelli di Velletri e di Frosinone, ambedue posti al sud di Roma.

Il Circondario di Velletri ha per confine all'ovest ed al sud il mar tirreno, l'antica campagna marittima, all'est il Circondario di Frosinone, al nord-est la campagna romana.

Codesto vasto territorio può considerarsi formato da due regioni; una alta, l'altra bassa.

Quella che è alta si compone del versante meridionale del monte Artemisio, nelle cui pendici è posta la città di Velletri, e delle collinette che susseguono. In questa regione è compresa una considerevole estensione della catena lepino-pontina, la quale si prolunga negli altipiani circostanti ed in una parte della vallata del fiume Sacco. Nel mezzo della grossa catena dei Lepini giace una valle piuttosto ristretta frapposta ai monti di natura selvaggia ed alpestre, ove sorgono i paesi di Carpineto e Montellanico.

La regione bassa del territorio è formata principalmente dalla vasta ed interessante pianura conosciuta sotto il nome di Agro pontino. Nell'estremo capo meridionale di questa pianura è posta la città di Terracina. A questa bassa regione vanno uniti i piani Setini di Sermoneta e di Cisterna, nonchè le boscaglie di Cisterna e di Terracina, le quali si protendono sino al mar tirreno, presso le cui spiaggie si sviluppano in lunghe zone ampi bacini lacustri. Fa termine può dirsi a questa plaga nell'angolo sud-ovest il ben noto monte Circeo, nel cui versante orientale scorgesi la terra di s. Felice.

I monti che formano la catena litorale lepino-pontina ed il monte Circeo sono in gran parte di formazione calcare apennina più o meno

compatta. I terreni della regione elevata ove essa si unisce ai colli del Lazio sono di composizione vulcanica; quelli delle valli sono di trasporto ed alluviali, ed anche di sabbie marine. Gli altri terreni lungo il litorale nelle coste del mar Tirreno sono costituiti da una spiaggia sottile formata da arene moderne e dai relitti del mar Tirreno. Nei luoghi infine più depressi e paludosi, i terreni sono argillosi e torbosi.

Finalmente il Circondario di Frosinone è l'altro che giace al sud di Roma,

Il territorio di questo Circondario una volta faceva parte dell'antico Lazio. Confina al sud ed all'ovest col Circondario di Velletri , all'est coll'Abbruzzo citeriore e la Terra di lavoro; al nord col territorio di Roma in corrispondenza di Tivoli e Subiaco. La sua giacitura è fra il versante occidentale della gran catena degli Appennini ed una parte dei monti lepini , spiegandosi ivi rettilinea la valle del Trero o fiume Sacco che all'Isoletta incontra il Liri , la qual valle continua fino a s. Germano. Oltre ad altre valli secondarie annoverasi quella dell'Amaseno, la quale si distende in un' ampia insenatura dei monti Lepini, dai quali il fiume Amaseno riconosce la sua origine.

I terreni più feraci sono posti nelle vallate , ed hanno principalmente una composizione siliceo-calcarea detta terra margana, e secondariamente di terra porcina, in cui domina l' argilla mista più o meno all' ossido di ferro. Alcune plaghe sono dotate di sufficiente profondità, altre hanno sottoposto uno sterile banco di travertino. Vi hanno pure terre cretose e sabbiose, delle quali segnatamente si compongono i bassi colli provenienti da formazioni fluviali e marine. I monti dello Scalambra, di Ferentino, di Frosinone, di Veroli ecc. che formano la fiancata sinistra della valle del Sacco, sono tutti di natura calcare, argillosa ed arenosa. Questo sasso calcare apennino nelle elevate regioni presenta massi compatti, che nelle pendici si dividono e si frantumano dando origine a banchi di scaglie e ciottoli. In piccole estenzioni si manifestano terreni tufacei, aridi, poco profondi, di formazione vulcanica.

Infatti nelle pianure di Veroli , a Casamare e nelle vicinanze di Alatri si rinvengono produzioni vulcaniche. A poca distanza dall' alto monte di Renderara e dalla villa di Collepardo , si scorge un antico cratere che và sotto il nome di pozzo di Antullo. Sui piani di Anagni e nei dintorni di Ferentino si rinvengono pure prodotti vulcanici stratificati, e sorgenti di acque minerali. Il bitume (*pece di Castro)* che si

estrae nei piani di Frosinone e nelle vicinanze di Trisulti, la marna a Casamare, la lava ticchiena, il peperino, la pozzolana sono tutte produzioni, le quali attestano che il fondo della valle ernica fosse, in tempi antichissimi, seminato di crateri vulcanici.

ARTICOLO 3.°

Clima, ed Atmosfera della Provincia romana.

Sembraci opportuno di svolgere un poco alla distesa l'argomento di questo articolo per la importanza e per la influenza che un tale argomento esercita sulla costituzione fisica dell'umano organismo, e nella produzione di alcune speciali infermità, le quali per esso acquistano il carattere endemico.

Naturalmente non ci fermeremo a discorrere del clima astronomico o matematico il quale ha una entità invariabile e determinata geograficamente, bensì del clima fisico, il quale propriamente può dirsi essere di una data regione la sintesi o la risultante della temperatura, dello stato igrometrico, della costituzione geognostica, della giacitura, della esposizione, della diversa coltivazione ecc., i quali fattori del clima fisico potrebbero alcuni di essi essere modificati nei loro effetti dalla operosità, e dall'umano volere e potere.

Mentre ci faremo a discorrere del clima, toccheremo pure, ove occorra, dell'atmosfera non facendone una pertrattazione separata dal clima, per la ragione che è ad esso collegata, e vi si compenetra ed alcune volte vi dipende per naturali circostanze.

Ciò premesso esporremo in prima quali in genere sieno i fattori costitutivi il clima, quale sia la loro azione relativamente alla nostra Provincia. In appresso di ciaschedun Circondario diremo alcun che attorno il suo clima e la sua atmosfera, fermandosi specialmente ai centri più importanti e popolati di esso.

Roma è situata nella parte meridionale d'Italia. La sua latitudine boreale è a 41. 53'. Il punto più settentrionale della sua provincia

trovasi a s. Lorenzo nuovo presso Acquapendente a 42.° 25' di latitudine. Il punto più meridionale è a Terracina a 41.° 48' di latitudine.

La Provincia romana adunque trovasi in una zona geografica temperata:

Il fattore più attivo a costituire la temperatura di un clima, è il sole, il quale esercita la sua influenza in ragione della maggiore o minore obbliquità dei raggi sulla terra e della maggiore o minore durata del giorno.

Esaminiamo ora le diverse accidentalità locali le quali sono efficienti a modificare quella influenza del sole sul clima della Provincia romana, avvertendo che il clima solare rispondente alla latitudine geografica, va distinto da quello che è reale, e che si manifesta in una data regione effettivamente.

Il calore terrestre ha una doppia derivazione; l'una viene dal sole, ossia è un calore periodico corticale, dalla superficie terrestre al centro, l'altra viene dal globo terrestre stesso, ossia è un calore inerente al globo procedendo dal centro alla superficie.

Codesto calore terrestre però è appena variabile e poca influenza esercita sul clima. Infatti un termometro situato ad 87 piedi sotto terra in 135 anni non ha mostrato più di 1°.37 di differenza tra gli estati i più caldi, e gl'inverni i più freddi. Una qualche eccezione possono portare a questo risultato i terreni vulcanici, e le grandi masse di acqua. I primi per la loro permeabilità possono più facilmente di altri terreni, trasmettere l'interno calore, le seconde al contrario. I mari avendo l'interna temperatura al disotto di quella dei continenti, l'atmosfera che è a contatto colla superficie di quelle grandi masse di acqua, è meno calda nell'estate. Quindi il clima della nostra provincia, a cose eguali, sarà più caldo ove esistono terreni vulcanici, e meno caldo in prossimità del mare.

Un modificatore del clima, in quanto alla sua temperatura proviene dalla maggiore o minore elevatezza del terreno sul mare. La ragione è che nelle notevoli elevatezze l' atmosfera essendo meno densa, agevola l'irradiamento del calorico, e viene attraversata dai raggi solari senza riscaldarla, per la quale minore densità gli strati dell' atmosfera ascendenti dalle regioni inferiori alle supriore acquistano per la loro dilatazione una maggiore capacità calorifica, e quindi recano una perfrigerazione nell'atmosfera di quelle elevatezze.

Secondo i calcoli del Parisset per ogni 165 metri di elevatezza del terreno sopra il livello del mare, si avrebbe un abbassamento di un grado nella temperatura del clima.

Le maggiori elevatezze che noi riscontriamo nella nostra città, sono s. Pietro in montorio sul Giannicolo, l'Esquilino, la chiesa di Aracoeli sul Capitolino, il palazzo regio sul Quirinale, monte Mario, le quali località tutte essendo bene al disotto dei 165 metri al disopra del livello del mare ne consegue ch' esse esercitano una influenza quasi nulla sul clima e sull'atmosfera di Roma in quanto alla temperatura.

Nella Provincia poi romana il punto meno elevato è la spiaggia di Terracina ed il punto più elevato è la cima del Terminello 2600 metri sopra il livello del mare.

In generale nei climi meridionali, verso cui volge il clima della Provincia romana, verificasi che quanto più i paesi si elevano sul piano, altrettanto più essi godono di un clima meno caldo, e di una atmosfera più salubre. Diciamo generalmente, giacchè non in tutti i casi ciò verificasi a causa di una speciale esposizione, o della influenza dei venti o per la disposizione delle vallate ecc. Ad esempio Norma e Sermoneta, quantunque sieno elevate sul livello del mare da 250 a 300 metri pure questa elevazione poco giova, essendo la loro atmosfera resa malsana dalla prossimità delle paludi pontine.

Non solo la elevatezza, ma anche la esposizione e la inclinazione di una regione influiscono sul grado di temperatura del clima e dell'atmosfera, perchè quanto più di tempo e quanto meno obbliquamente i raggi solari sferzano quella regione, tanto più il clima e l' atmosfera di essa manifestano una temperatura elevata. Quindi la esposizione della Provincia romana essendo intieramente all'ovest ed al sud, e la sua maggiore inclinazione territoriale essendo dall' est all' ovest, ne viene che la temperatura del suo clima e della sua atmosfera subisce un aumento di grado a causa appunto della sua esposizione ed inclinazione rispetto al sole.

Le montagne pure esercitano un'influenza sul clima e sull'atmosfera di un territorio, conciosiachè quelle ingenti masse elevandosi sopra il suolo attirano i vapori sospesi nell'aria e li condensano, mentre coi loro cacumi attraggono la elettricità atmosferica, in specie se sieno rivestiti quei monti di foreste. Inoltre le montagne spiegano un'attività per quanto misteriosa non per questo meno disconosciuta sulle correnti magnetiche che involgono il nostro globo.

La esposizione delle montagne relativamente al sole fa si che la parte esposta al sud è più calda di quella volta al nord, e la vegetazione in quella è più rigogliosa che in questa. La esposizione poi all'est è più fresca di qnella all'ovest, la quale è meno fresca tanto perchè l'atmosfera trovandosi già riscaldata, la diviene di più dal sole pomeridiano, quanto perchè i venti occidentali carichi di vapore, urtando contro il fianco della montagna, vi depositano parte della loro umidità, e dal passaggio dell'acqua dallo stato vaporoso allo stato liquido si rende libera una quantità di calore latente.

Nella Provincia romana debbonsi ben distinguere le montagne ordinate con sistema circolare da quelle che quà e là si alzano a gruppi sulla superficie del suo suolo. Le prime esercitano una maggiore influenza sul clima e sull'atmosfera, mentre le altre non la esercitano che secondariamente ed in un grado molto minore.

Ora la Provincia romana trovasi topograficamente accerchiata da un sistema circolare apenninico di montagne, il quale dal nord si prolunga a tutto il lato orientale, in guisa da opporsi al transito dei venti refrigeranti che spirano dall'est e dal nord-ovest. Questo ostacolo fa sì che l'atmosfera circolante nella plaga occidentale non essendo mossa nè rinnovata, facilmente vi ristagna, ed accresce la temperatura del clima e dell'atmosfera. Nè i gruppi dei monti cimini, sabini, tiburtini, prenestini, volsci sono efficaci ad arrecare quei benefizi al clima ed all'atmosfera, che sogliono in genere arrecare le montagne circolari, giacchè quei gruppi possono considerarsi come brevi e poco elevate costiere, la maggior parte ammassate a scala sul fianco occidentale degli Apennini. Se salghiamo sopra un culmine della Provincia romana, e gettiamo uno sguardo attorno la sua generale topografia, ci verrà fatto di rassomigliare il suo suolo ad un vastissimo bacino, entro cui l'atmosfera vorticosamente aggirasi sopra se stessa e nelle medesime sue qualità fisiche.

Due eccezioni soltanto rileveremo in questo vastissimo bacino, l'una formata dalla corona del monte Albano unito colla sua base all'Algido ed all'Artemisio, massa vulcanica isolata, e l'altra formata dal Soratte.

I paesi che esistono al nord di queste elevate alture, o sulla vetta dei colli che le attorniano, si allontanano alquanto dalla ordinaria temperatura del clima, e l'atmosfera, essendo più ricambiata, è pure anche più salubre in quelle alte regioni.

Se le grandi masse terrestri spiegano un'azione sul clima e sull'atmosfera di un territorio egualmente vediamo spiegarsi codesta azione

dalle grandi masse di acqua raccolte nei mari; conciosiacchè la evaporazione dell'acqua marina prodotta dai raggi solari raffredda l'aria quando è calda, e viceversa la riscalda quando è fredda, per la ragione che l'acqua essendo un cattivo conduttore del calorico, i raggi solari caloriferi si riflettono dalla sua superficie sull'atmosfera circolante. Codesta compensazione di calorico talmente equilibra la temperatura atmosferica sopra il mare in distanza dal lido da non farle oltrepassare i 30° cent. qualunque sia la latitudine. Egualmente le coste marittime e le spiagge dei laghi hanno inverni ed estati più miti dell'interno dei continenti, ed i mari interposti alle terre rendono il clima più dolce di quello porterebbe la loro latitudine.

Codesta benefica influenza dei mari sul clima e sull'atmosfera è paralizzata nella Provincia romana dalle condizioni in cui versa il litorale romano. Questo lido, basso nella maggiore sua estensione, è limaccioso e palustre. Su di esso si solleva a tale altezza un vapore da impedire che l'atmosfera terrestre si faccia isotermica a quella marittima. Un' altro ostacolo pure si frappone alla corrente refrigerante del mare, dalla maggiore elevatezza di temperatura delle opposte coste settentrionali dell'Affrica, e dalla maggiore profondità che colà si riscontra nelle acque marine. Codeste due speciali condizioni fanno sì, che la corrente refrigerante dell'atmosfera marittima si dirigga a preferenza sul lido affricano, anzichè su quello occidentale romano, ove la meno elevata temperatura del clima e la minor profondità delle acque si verificano. Il ritrarsi del mare dalla nostra spiaggia è provato dai ruderi del porto trajano, dalle torri edificate sul lido che ora se ne trovano discoste, dalla casa di Plinio, dall'antico Laurento ec. A questo ritrarsi del mare formano eccezione la costiera che da Civitavecchia si estende sino a torre Flavia avente un suolo di corrosione, e la spiaggia tra Anzio ed Astura, ove reliquie di antiche costruzioni sporgono fuori del mare.

Un'altro fattore che influisce sul clima come sulla temperatura ed umidità dell'atmosfera, è la natura speciale geologica del suolo , il quale può essere più o meno atto ad assorbire il calorico, più o meno atto a raggiarlo.

Le terre paludose ad esempio diminuiscono la temperatura e rendono il verno più aspro pel freddo congiunto ad una umidità maggiore. Un terreno arido e sabbionoso, essendo buon conduttore del calorico, ed essendo povero di evaporazioni, accade che viene riscaldato dai raggi solari

molto più di un terreno argilloso. Un suolo vulcanico oltre di trattenere più lungamente e più intensamente gli estivi calori, si oppone a che l'acqua imbevuta dallo strato argilloso sovrastante, scoli e s'infiltri profondamente, per la qual cosa nella estiva stagione l'acqua, in tal guisa rattenuta, più facilmente si svolge in vapori acquosi, che accrescono lo stato igrometrico dell'atmosfera, la quale già trovasi costituita in uno stato termometrico elevato per la natura vulcanica del suolo. Calore ed umidità aumentate danno una qualità caldo-umida all'atmosfera, la quale è la più propizia a favorire lo svolgimento del miasma febbrigeno.

Viceversa i monti di natura calcare, permettendo che le acque meteoriche s'infiltrino nelle loro viscere per uscirne sorgenti, l'atmosfera non resta sopraccaricata di vapori acquosi. Anche i monti vulcanici a superfici scoperte, producono lo stesso effetto ma per diversa ragione. Le acque meteoriche, non trovando nel dosso di quei monti strati terrosi capaci, nè vi si arrestano, nè vi si infiltrano ma scorrono rapidamente verso la china, non dando luogo ad evaporazioni acquose considerevoli.

Nei due casi accennati l'atmosfera potrà essere caldissima, ma però sarà asciutta; e mancandole uno stato igrometrico sufficiente, non potrà favorire lo svolgimento del miasma.

La coltivazione dei terreni secondo che sia più o meno esercitata sopra vasti territorî, è un potente fattore da influire sul clima e sull'atmosfera di una regione.

Infatti un terreno nudo, privo di qualunque coltivazione trovasi intieramente esposto agl'infuocati raggi solari nella state, senza il beneficio che adducono le piante, le quali nel loro processo di vegetazione attraggono e combinano molta quantità di calorico, ad imitazione delle grandi masse d'acqua. È dunque conseguenza ben logica che in una regione ove manchi la coltivazione ed una vegetazione di piante, sarà il suo clima e la sua atmosfera contradistinti da una temperatura più elevata.

La mancanza di coltivazione è pure cagione che la irradiazione terrestre nella notte sia portata al sommo grado, poichè è abbandonata a se stessa, e non è impedita dal vegetare delle piante, le quali mantengono una equabilità di temperatura. Per codesta mancanza di coltivazione noi osserviamo a preferenza in un clima caldo meridionale un grande squilibrio di temperatura tra il giorno e la notte.

Volgendo ora tali considerazioni al territorio della Provincia romana, e sapendosi quanto in esso sia il difetto della coltura, e delle industriali

piantaggioni, potremo concludere essere inevitabile in esso un accrescimento d'intensità della insolazione diurna, e della irradiazione notturna terrestre. Insolazione e irradiazione che producono non solo un elevamento maggiore della temperatura nel clima e nell'atmosfera, ma eziandio nello stato loro igrometrico, appunto per la scorretta irradiazione terrestre notturna.

Per ultimo non dimenticheremo i venti i quali secondo la loro natura o direzione possono influire sul clima , e sull'atmosfera di una regione.

I venti che a preferenza dominano sulla Provincia romana sono quelli del mezzogiorno, i quali senza meno accrescono la temperatura e la umidità dell'atmosfera tutte le volte che trovino un libero varco.

Questi venti si distinguono in *noto* od *austro* , in *afro* ed in *euronoto*. Il *noto* trapassa solo sulle paludi di Ostia, di Laurento. L'*afro* alla sinistra del Tevere si unisce al *noto*, e sebbene sia nel mare di Etruria uno dei più violenti e perniciosi, pure alla plaga romana diviene più mite a paragone degli altri due.

L'*euronoto* dei greci, o *volturno* dei latini o *scirocco* è il più malsano tra noi. Fino ai tempi del Pontefice Gregorio XIII l'agro romano restava difeso dai venti meridionali mercè i vastissimi boschi che sorgevano sul lido del mare, i quali boschi furono atterrati da quel Pontefice con jattura gravissima della salubrità delle campagne e di Roma. In verità non potrebbe totalmente negarsi che l'esalazioni le quali si svolgono e s'innalzano da terreni umidi e pantanosi non infettino la circumabiente atmosfera, e per conseguenza i venti spiranti dello scirocco, attraversando tratti estesi di suolo impaludato , si satureranno di quelle miasmatiche esalazioni e lungi le trasporteranno, molto più se non troveranno ostacoli al libero loro trapasso.

Abbiamo indicato e ci siamo per poco fermati su di alcuni fattori, i quali effettivamente spiegano una influenza sul clima e sull'atmosfera di una regione territoriale qualunque, e non può quindi essere sfuggita la riflessione che codesti fattori potrebbero essere nella loro influenza dalla umana industria modificati e corretti a vantaggio del clima e dell'atmosfera « L'uomo, ben giustamente dice il Maltebrun , influisce lentamente ma con un assoluto potere sul temperare l'atmosfera. Senza « la coltura pochi paesi sarebbero salubri e piacevoli. L'uomo stesso ha « in parte creato da se i climi più salubri. La Francia, la Germania,

« l'Inghilterra solamente venti secoli fà erano simili al Canadà ed alla « Tartaria cinese, paesi situati come la nostra Europa a mezza strada fra « l'equatore ed il polo «.

E senza uscire dall'Italia « i Romani si crearono in origine il loro « clima, e coi prosciugamenti dei più vasti stagni, col prendersi cura « del fiume, collo stabilire dei boschi sacri, coll'edificare acquedotti, « emissari, cloache, coll'attendere precipuamente all'agricoltura, miglio- « rarono la condizione naturale insalubre della loro atmosfera » (*Puccinotti*).

Conosciuti i principali fattori che spiegano una generale influenza sul clima e sull'atmosfera passiamo a discorrere del clima e dell'atmosfera propri a ciaschedun Circondario della romana Provincia, onde se ne tragga la ragione delle prevalenti infermità, e delle attuali condizioni della costituzione fisica umana.

Ci sarà condonato, se, incominciando dalla città di Roma *l'Orbis compendium* dell'Ateneo ora capitale del Regno, ci occuperemo di essa a preferenza onde richiamare alla memoria dei presenti quello che i nostri antichi seppero fare per correggere e rendere salubre il clima e l'atmosfera di questa metropoli.

Nata Roma sul colle Palatino, ove preesistevano alcuni poveri casolari (*pallantia*) non ebbe che un circuito di 1600 m. l., come ci narrano gli archeologi, ed una forma quadrata, da cui il nome di Roma quadrata datole da Ennio, e da Plutarco.

Racchiusi che furono da Servio Tullio i famosi sette colli entro la cerchia delle sue mura, l'accresciuta popolazione non poteva discendere da quelle alture, rivestite di boscaglie, perchè il suolo sottostante che divideva tra loro quei colli, a guisa di valli, ove era più basso, veniva invaso dalle acque del Tevere, ed in maggior copia nelle escrescenze di quel fiume e vi ristagnavano, formando quella vasta palude denominata Velabro, che distinguevasi in Velabro maggiore tra il Palatino e l'Aventino; ed in minore tra il Palatino ed il Capitolino, e in lago di Curzio in mezzo al Foro.

Il Velabro quantunque fosse in comunicazione col Tevere, purtuttavia non tutte le acque gli derivavano da questo, ma concorrevano ad alimentarlo ed accrescerlo le stemperate pioggie, le cui acque scendevano non governate per la china di quei colli, e si rovesciavano segnatamente nelle frapposte valli, allagandole e permanendovi stagnanti per lungo

tempo. Nè il Velabro occupava poca estensione, nè era poco profondo, giacchè lo si traghettava per mezzo di barche da chi voleva condursi dal Palatino all'Aventino o al Capitolino, e viceversa.

Et qua Velabri regio patet ire solebat
Exiguis pulsa per vada linter acqua (Tibullo)

Oltre il Velabro esistevano pure altre ragunanze d'acqua, ad esempio la *palude caprea, i stagni di Terento* nel Campo Marzio ecc.

Tante masse d' acqua stagnante in diverse basse regioni della città, non potevano a meno di non inquinare colle loro esalazioni, in specie durante la stagione estiva, l'atmosfera e renderla insalubre, quantunque abbondassero sui colli e nel piano boscaglie tenute sagre e religiosamente rispettate dai romani, quali il *lucus Panis* nel Palatino, il *lucus Lunae, Saturni* e il *laureium* sull'Aventino, il *quercetum* sul Capitolino, *l'oppius* sull' Esquilino ecc. come presso il Velabro il *nemus Argileti*, il *lucus Vestae*, il *myrtetum* ecc.

Codeste boscaglie non erano sufficenti a correggere la insalubrità dell'atmosfera e fin da Anco Marzio si ebbe la idea e si pose mano al prosciugamento, il quale fu continuato da Tarquinio Prisco e compiuto da Lucio Tarquinio il superbo con opere gigantesche, i cui avanzi recano tutt' ora la meraviglia dei visitatori per la loro solidità e per l'avanzata arte muraria adoperata nella loro costruzione.

Il sistema di prosciugamento adottato dai romani consistava in vasti e molteplici condotti sotterranei in varie direzioni disposti e capaci a ricevere e trasportare le acque stagnanti specialmente del Velabro, i quali condotti convergevano e si scaricavano nel gran canale, la cloaca massima che attraversava il Foro, si divideva in due rami presso la chiesa di S. Anastasia per poi sboccare nel Tevere presso il tempio rotondo detto di Vesta.

Studiando il sottosuolo di Roma si resta sorpresi come quegli antichi avessero tanto a cura perchè le acque meteoriche, le trasbordate dal Tevere e quelle emananti dalle molte scaturiggini del suolo trovassero un pronto scolo.

Oltre alla cloaca massima esistevono molte altre, le quali solcavano il sotto-suolo di Roma in guisa tale che questa città poteva considerarsi pensile sopra tante sotto-costruzioni. Dionigi d'Alicarnasso, che, dopo la battaglia eziaca verso il 175° anno di Roma, venne a stabilirsi in questa metropoli del mondo, descrivendo le antichità romane, confessava

che niuna cosa gli aveva recata maggiore sorpresa quanto gli acquedotti, le grandi strade e le *cloache*.

Mercè simili sotterranee e gigantesche opere il basso suolo di Roma fu prosciugato e trasformato, e l' atmosfera fu purgata « Ove erano li-
« macciose paludi, dice il Brocchi, sursero maestosi fori, circhi e magni-
« fici templi; folte ed interrotte boscaglie, a cui furono sostituiti popo-
« lati rioni; il Tevere, che licensiosamente vagando usurpavasi terreni,
« ora asciutti; fonti perenni che scaturivano dalle falde dei sette colli,
« la più parte delle quali ora inaridite, o vanno serpeggiando sotto le rovine. »

Codesta continuata ed accresciuta trasformazione della città fece sì che gli abitanti, non temendo più la mal' aria di quei luoghi bassi, discendessero ad abitarli, e col trascorrere dei tempi rendessero deserti quei colli per popolare le stesse pianure adiacenti al Tevere, quali il Trastevere, il Campo vaticano (*infamia Vaticani loca*), il Campo Marzio; come i dintorni del Circo Flaminio (*botteghe oscure*) del Pantheon, del Teatro di Pompeo (*la Cancelleria*), del Circo agonale, del foro di Nerva (*arco dei pantani*). ecc.

Tali furono le colossali opere che gli antichi romani fecero per rendere salubre il soggiorno in Roma, ove una immensa popolazione visse prospera, robusta e guerriera, essendo anche favorita dalla mitezza del clima, non differente dall' attuale, quantunque ad alcuno piaccia sostenere che anticamente fosse meno mite. Inutile discussione in oggi, quando niuno può contrastare il fatto della mitezza del nostro clima, in specie nella stagione invernale, prescelta a preferenza dai forastieri, che qui convengono in gran numero, e si fermano per ammirare e studiare i maestosi monumenti delle due Rome pagana e cristiana.

In verità non comprendiamo come l'Oppolzer nelle sue lezioni sulle malattie degli organi della respirazione, possa distorre i suoi malati di tisi polmonare dal condursi in Roma, per la ragione che in questa città bene spesso nevica in febbrajo (!!).

Il cielo adunque romano trascorse propizio e salubre per molti secoli, ed il timore della mal'aria non disturbava questa città popolatissima.

Riuscirà non inutile al nostro argomento di consultare un poco la storia per rintracciare il quando ed il come l' atmosfera romana principiasse a viziarsi, e a divenire col trascorrere dei tempi malsana ed infesta.

Crediamo potersi attribuire una prima causa alle nuove mura, dette aureliane, fatte costruire dall'imperatore Aureliano nel 271° anno dell'era nostra.

Codesto Imperatore, temendo che le scorrerrie dei barbari del settentrione, già discesi nel territorio dell'impero, si diriggessero verso Roma, pensò difenderla, cingendo di mura il Campo Marzio, il quale, essendo fuori della cinta della città, comprendeva tutto quel piano che si distende tra il Tevere ed i colli Capitolino, Quirinale e Pincio.

Questa vasta pianura fu destinata fin dalla fondazione di Roma non solo agli esercizî militari ed alla ginnastica, ma in essa si edificarono tempî, circhi, anfiteatri, portici, mausolei, deliziosi passeggi etc.

L'imperatore Aureliano riputando di avere in così fatta guisa provveduto alla difesa ed alla sicurezza pubblica, danneggiava dall'altro canto la pubblica igiene. Dappoichè quelle nuove mura principiando alla sponda sinistra del Tevere presso la porta Flaminia e precingendo quella vasta pianura impedirono colle loro fondamenta che le copiose acque sorgive scorrenti nel sottosuolo del Campo marzio avessero quel libero scarico che per lo innanzi avevano nel Tevere. Quindi ristagnando ed innalzandosi di livello coll'andare del tempo e colle avvenute successive devastazioni portate dai barbari, quella pianura riacquistò i caratteri di un suolo paludoso.

Roma caduta da jattura in jattura giunse al punto di poterlasi paragonare ad un'abbandonata città di provincia, deserta di abitatori e squallida per la mal'aria che vi signoreggiava. La igiene pubblica in quei luttuosi secoli non fu che una irrisione. Si principiò a pensare ad essa non prima del pontificato di Leone X, il quale col favorire l'agricoltura, col diffondere e proteggere le arti, coll'accrescere e restaurare gli edificî, dette opera a rendere meno infeste le condizioni dell'atmosfera.

Infatti in uno spazio di tempo abbastanza breve la popolazione di Roma da 17mila abitanti che erano sotto Martino V, ascese sul principiare del Secolo XV, ad 85000.

Dato così l'impulso da quel grande Pontifice i suoi successori con varia fortuna proseguirono a correggere la malsania dell'aria specialmente in alcune regioni interne della città fabbricandovi edificî, stabilimenti, chiese ecc.

Nel Campo Marzio ad esempio furono fatti prosciugamenti del suolo e furono erette fabbriche dai pontefici Leone X, sopra nominato, Paolo V, Innocenzo XII e Clemente XI.

Nella così detta valle degli orti , alla base del monte Pincio, furono dati scoli convenienti alle acque che licensiose dal trivo impaludavano quella valle, erigendovi Gregorio XIII la chiesa e convento de' Greci, mentre Urbano VIII fondava il vasto collegio di Propaganda. Innocenzo X apriva strade, costrusse fabbriche nel Foro agonale, diseccandone il suolo che era umido e melmoso. Pio IV rese meno insalubri le regioni prossime alle terme di Diocleziano ed all'emissario dell'acqua felice, continuando quella larga via che si dirigge a porta nomentana, già iniziata da Sisto V e condotta dal palazzo pontificio sino alla chiesa di s. Susanna. In quelle regioni furono pure erette varie chiese e vasti cenobî.

La parte della regione trasteverina prossima alla chiesa di s. Francesco era tenuta malsana, ma fu corretta coll'erezione del vasto ospizio di s. Michele, e del porto di ripa grande per ordine del pontefice Innocenzo XII. Altre fabbriche in quella stessa regione furono fatte edificare sotto il pontificato dei due Clementi X ed XI.

E senza più allungarci nel citare altre consimili opere , bastino le citate per dimostrare che a fugar la mal' aria sono mezzi efficacissimi la costruzione di edificî e di abitazioni proprie e bene esposte, l'aprire vie lastricate a modo che l'acqua non vi si soffermi e stagni ecc. Giustamente il Lancisi sosteneva nella sua opera che tutte le cagioni della insalubrità del cielo romano potevano ritenersi siccome avventizie e non costituzionali del suo clima.

Fatta questa digressione sulla pretesa malsania dell'atmosfera della nostra città, percorriamone il territorio componente il suo Circondario seguendo il tèma propostoci in questo articolo.

Il clima del Circondario romano è in genere benigno nè stemperato, fatta eccezione degli alti gioghi. I colli del Lazio, ameni per la loro postura e per la rigogliosa vegetazione di cui sono adorni, godono di un'antica celebrità per la loro corretta atmosfera. Infatti molte famiglie romane colà si conducono a passare la state ad imitazione degli antichi, i quali nel Lazio possedevano sontuose e deliziose ville, come furono quelle di Pompeo, di Publio Clodio, di Domiziano, di Lucullo, di Cicerone, e per le altre molte basti di rammentare la villa adriana presso il *superbum Tibur* attraversato dall'Anzo, la qual villa per l'amenità della sua posizione e per le sue magnificenze divenne il luogo di ritrovo il più frequentato dai romani patrizi. Quella villa fu fatta

edificare dall'imperatore Elio Adriano, che seppe nella vastissima area riprodurre quanto di bello aveva osservato nella Grecia.

Passando in rivista alcuni paesi situati sulle alture del Circondario romano, diremo che Albano edificato nel declivio dei monti albani, deve la bontà della sua atmosfera alla elevatezza della sua posizione, alla rigogliosa vegetazione ed alla piccola coltura delle terre che lo circondano. La sua atmosfera sarebbe anche migliore, se la umidità dei due laghi albanese e nemese al sud-est, e le paludi di Ostia e di Ardea che gli stanno al sud-ovest non le recassero un qualche nocumento.

Il vicino paese di Castel--Gandolfo fu reso salubre, e fu luogo delizioso e di villeggiatura dei Papi, dopo che il lago Turno e le prossime acque palustri spandenti il mefitismo nell'atmosfera, furono diseccate per ordine del pontefice Paolo V.

Ariccia, Civitalavinia, Genzano ecc. differiscono di gradi poco calcolabili dal clima e dall'atmosfera di Albano.

Frascati, se non può vantare la salubrità dell'antico Tuscolo, il quale sorgeva in postura più elevata e più lontano dalla mal'aria, in oggi la sua atmosfera è corretta ed è resa buona dalle parecchie ville esistenti, dalla copia grande di alberi di alto fusto, e dalla piccola coltura che attorno il paese viene accuratamente esercitata.

Monte Porzio, Monte Compatri, Rocca Priora, Rocca di Papa ec. paesi molto più elevati di Frascati godono di un aria più pura e più salubre, con clima però meno mite.

Palestrina, l'antica Preneste, costrutta sul dosso di una elevata collina, ha un atmosfera fresca, ventilata e sufficientemente pura, a cui contribuisce anche il suolo roccioso calcare sul quale è fondata quella città, mentre il suolo delle sue campagne è ordinariamente di natura vulcanica.

Conducendosi verso le sorgenti apennine dell'Anio o Teverone, e seguendone il corso dal sud al nord entro i campi di Roma, vi si notano sulle vette di salubri montagne calcari collocati i villaggi di Vallimpietra, d'Offile, di Ponza, di Trevi ecc. privilegiati per purezza d'aere.

Inoltrandosi il fiume, esso guadagna il *sublaqueum* di Nerone, villa deliziosa fatta edificare da quel Cesare presso gli stagni simbruini (*simbruina stagna*) ; luoghi una volta voluttuosi, ora resi sagri dallo

speco di s. Benedetto. Il moderno Subiaco è situato tra le alte rocce che lo contornano.

Cervara, Rojate, Rocca Canterano, Rocca di mezzo, Morano, Civitella godono di una atmosfera salubre siccome edificate sopra elevate regioni, che anticamente furono popolate dagli Equi. Non così può dirsi di Anticoli Corrado, di Roviano, di Scarpa, di Arsoli, di Riofreddo, di Vallinfreda giacenti in prossimità della sottoposta valle, sorgente continua di malsania.

Se discendiamo dalle alte regioni del Circondario romano nelle vaste pianure del suo agro, e negli altipiani che lo dividono, pur troppo l'atmosfera di queste estese lande è contaminata dal miasma fabbrigeno, e specialmente nelle stagioni estiva ed autunnale è infesta agl'incauti che si lasciano adescare dalla brezza mattutina e vespertina. I venti poi affricani che spirano spesso dal sud, e dal sud-ovest, e che trovano largo ed indifeso varco lungo il litorale tirreno, adducono rapidi mutamenti negli stati di quell'atmosfera, capaci a perturbare la traspirazione cutanea, e ad essere causa occasionale feconda di febbri.

Per formarsi una giusta idea del clima e dell'atmosfera dominanti in queste vaste campagne, fa d'uopo percorrerle nelle varie loro direzioni. Quindi osserveremo che al nord-ovest di Roma esiste il lago di Bracciano (*Lacus sabatinus*) che ha un circuito di 22 miglia. Le sue acque sono poco profonde, e sono sorgenti di mefitismo in specie nella regione meridionale che si allarga in pianure. L'atmosfera dell'Anguillara ne resta viziata a preferenza di quella degli altri paesi circonvicini, quali Bracciano, Vicarello, la Manziana ecc. ai quali le belle foreste e la loro giacitura al nord correggono in parte la malsania dell'atmosfera.

Dal lago di Bracciano trae origine il fiume Arrone, che dopo di avere attraversato i pestiferi stagni di Maccarese si scarica nel mar Tirreno.

Tra il lago di Bracciano e la via consolare all'est s'incontrano gli stagni di Martignano (*Alsietum lacus*) e di Stracciacappa (*Papinianus lacus*), i quali rendono anche più insalubre l'atmosfera di quelle pianure.

L'Oriolo, al di sopra di Bracciano, per lungo tratto del suo territorio ha un terreno solforoso, nel quale a poca profondità si scuopre il minerale, le cui esalazioni si aggiungono alla viziata sua atmosfera.

Lungo la via Cassia s'incontrano Monterosi, l'Isola farnese, ove una volta sorgeva la prode ed opulenta città di Vejo, la Storta, la stazione romana, *saxa rubra*, territorio tutto colpito dal mefitismo pernicioso fin presso alle porte di Roma.

Alla destra del Tevere le pianure sottostanti a Ponzano, Filacciano, Torrita, Nazzano, Fiano sono tutte infette dalla mal'aria ; le altre pianure che si distendono al di là della via Flaminia che da Roma fa capo a Givitacastellana, lo sono egualmente, come lo sono pure quelle alla sinistra del Tevere lateralmente alla sinistra della via salaria che da Roma si dirigge a Rieti. Palombara, Nerola, Montorio romano, Monte Flavio, Monticelli ecc. sono piccoli paesi, che si salvano dalla mal'aria per la loro elevata postura.

Da Tivoli discendendo nella polverosa e cocente pianura, s'incontra il noto canale, le cui acque derivano dal piccolo lago detto la solfatara, distante dalla via maestra un chilometro. In quei pressi furono le terme di Agrippa. Sulla superficie, che occupa una vasta estensione di terreno, si osservono ragunanze quà e là di acque solforose (*acquae albulae*) sulle quali nuotano alcune isolette risultanti da intrecciamenti di erbe e muschi acquatici, e da foglie diseccate ed ammassate per cui prendono il nome di laghi delle isole natanti , che colle loro emanazioni infettano l'atmosfera.

Se, partendo da Roma, scorriamo le immense pianure alla destra della via appia ed alla sinistra della via di Civitavecchia, quelle immense pianure sono dominate dalla mal'aria, e l'atmosfera sempre più peggiora quanto più si avviciniamo al litorale tirreno. Cervetri (*Cervetus*) una delle dodici metropoli etrusche al presente numera appena 200 abitanti. Ove in oggi sono le pestifere paludi di Maccarese sorgevano, presso le foci del fiume Arrone, Fregene città dei Vejenti, la foresta Masia, e le saline. Al nord ed all'est di codesti paduli si spiegano illimitate pianure incoltivate ed abbandonate ad una spontanea vegetazione. Al sud, dopo altro larghissimo piano, apresi al mare la branca occidentale del Tevere con doppia foce, in mezzo alla quale sono spaziosi interramenti di alluvione.

Nell'amena spiaggia di Fiumicino si conducono a respirare l'aria marina sul finire del verno e nella primavera non pochi convalescenti per ristorare le infralite loro forze. Ma quella spiaggia è da fuggirsi nella state e nell'autunno. In quei pressi furono edificati i porti di Ostia e

di Trajano. Gli obelischi venuti dall'Egitto ed i grani dall'Affrica vi ritrovarono un capace e sicuro bacino.

Cisterna, Campomorto, Conca sono ora infami e vaste regioni per la mal'aria, eppure un giorno erano abitate da un gran popolo, e vi si numeravano le città di Satrico, di Polusca, di Longula e di Alfrodisio col suo famoso tempio dedicato a Venere.

Porto d'Anzio fu un luogo prediletto dai Romani, e l'imperatore Nerone, che vi ebbe i suoi natali, vi fece eriggere il grandioso porto, di cui tutt'ora si ammirano i ruderi. L'aria non può reputarsi incolume nella state e nell'autunno, quantunque vada migliorando per la piccola coltura in specie della vite che ora vi si esercita. Però l'atmosfera di Nettuno è migliore in paragone di altre località della spiaggia, per la ragione d'essere quel paese situato sull'orlo del mare, ove l'aria è sbattuta dai flutti che s'infrangono nella sottostante scogliera.

La palustre foresta litorale di Nettuno è interrotta dal promontorio di Artura. I campi al di sopra sono tutti per estesa superficie impaludati. Al di là del fiume Astura esiste una serie di laghi che pigliano pure alimento da una branca del detto fiume, e si distinguono coi nomi di Fogliano, che è il maggiore, dei Monaci, di Caprolace, di Paola veri centri di mefitismo. Le vaste foreste si estendono verso il sud, ove si eleva la montagna calcare detta il Circeo in mezzo ad un suolo tutto all'intorno di alluvione. S. Felice, paesello che tiene la sommità di quella montagna, edificato forse sulle rovine d'una città volsca, va immune dal miasma palustre per la sua elevatezza, e per la natura calcarea del suolo.

Pur troppo, come già abbiamo notato, l'atmosfera delle campagne romane è infetta dal miasma; eppure sotto gli antichi romani quell'atmosfera era sana, e quelle campagne erano popolate di agricoltori e ben coltivate. Se adunque in quegli antichi tempi i romani giunsero a rendere innocua l'atmosfera delle loro campagne, non avvi ragione che non possa ridivenire tale in oggi quando si faccia quello che fecero essi per rinsanicarla.

Nel seguente articolo, discorrendo della coltivazione, si troverà la ragione precipua per la quale l'aria nell'agro romano cessasse presso gli antichi ad essere malsana.

Fin qui del Circondario di Roma in quanto al suo clima ed alla sua atmosfera. Continuando nello stesso argomento passiamo in rivista gli altri Circondarî della Provincia romana.

Il territorio del Circondario di Civitavecchia fu una volta abitato da popoli robusti e guerrieri, quali i Pirgi e gli Etruschi. Nelle sue campagne dimoravano numerose colonie di agricoltori. Ciò dimostrerebbe che la sua atmosfera in quei tempi, non fosse viziata da esalazioni morbigene derivanti dal suo suolo. In oggi verificasi il contrario. Abbenchè il suo clima continui ad essere mite pure veggiamo deserte le campagne di agricoltori, e spopolate le sue città per la mal' aria che nel territorio signoreggia.

Cause di codesta malsania si ritengono l' abbattimento delle folte boscaglie che lungo il litorale rigogliose vegetavano; l'accesso libero dei venti affricani, la vicinanza del lago di Bolsena e delle maremme toscane, la diminuita popolazione per le vicende occorse col trascorrere dei tempi, il graduato abbandono delle terre ecc.

Civitavecchia, che ne è il capoluogo ripete il suo ingrandimento dall' imperatore Trajano, il quale vi fece scavare un porto il cui bacino è un capo d'opera; all'ovest prospetta nel mare, al nord all'est, e al sud esistono estese pianure ove scorrono il Mignone, la Marta, la Fiora, le quali pianure sono tutte infette dalla mal' aria.

La Tolfa, posta nel versante meridionale della montagna, che tiene lo stesso nome, ha un'atmosfera meno insalubre sia per la natura schistosa calcare della montagna, che sorge in mezzo ad un suolo vulcanico, sia per la giacitura elevata del paese. La vasta plaga territoriale che dalle bocche del Mignone sul mare è compresa da una linea semicircolare che percorre dietro alla foresta della Tolfa, la falda occidentale del monte Virginio, e, curvandosi, raggiunge coll' altra estremità il litorale sulle mura dell'antica *Pyrgos*, è un vero semensajo di febbri, tanto è la sua atmosfera viziata dal miasma palustre.

Corneto, presso il fiume Marta, nella stagione invernile presenta lo spettacolo di un' accresciuta popolazione, e di una vita operosa, ma al sopravvenire della state e dell' autunno la popolazione si dilegua, e la operosità della vita si estingue, pel miasma che si addensa, ed ammorba l'atmosfera. La fabbricazione delle saline tra Corneto ed il mare ne accresce la malsanìa, mentre la esistenza di centinaja d'uomini è gravemente esposta e compromessa per simile fabbricazione. Il solo Monteromano per la sua elevata posizione si salva da tanta jattura.

Nel Circondario di Viterbo il clima è in genere meno temperato, essendo quel territorio più distante dal mare mediterraneo, e la sua espo-

sizione volge più al nord-est. È ancora meno temperato il clima nelle regioni montane. L'atmosfera per lo più è umida, conseguenza dei pescosi torrenti e ruscelli che in copia inaffiano il territorio, e delle acque provenienti dai laghi, le quali sono messe a profitto per la irrigazione di vaste praterie. La regione poi territoriale che è battuta dai venti meridionali ha un'atmosfera umida e viziata dalle esalazioni miasmatiche che quei venti liberamente vi trasportano.

Viterbo, il *Fanum Voltumnae*, capo-luogo del Circondario è una città fabbricata a piè del monte Cimino, non molto elevata. Ha un'atmosfera umida, e quel che è peggio soggetta al miasma palustre in seguito delle abbattute foreste, restando dominata dai venti meridionali. Il piano di Viterbo, immensa estensione di un suolo vulcanico, è irrigato dal fiume Marta, e dai numerosi rivi che scaturiscono dalla catena dei Cimini. Vi esistono pure varie sorgenti minerali, di cui abbiamo già parlato altrove. Questo basso piano ha un' atmosfera malsana, e per peggiorarla vi si stabilirono alcune risaje. Codesta etruria centrale designata da Quinto Fabio per *opulentae Etruriae arva*, in oggi è squallida, ed è deserta di agricoltori.

Dal lago di Bolsena che ha una superficie di 70 miglia quadrate, con basse rive, si svolgono esalazioni miasmatiche infettanti l'atmosfera delle vicine campagne. Il fiume Marta è un insufficiente emissario di quel lago, il quale, quando si rigonfia, le acque incapaci ad essere contenute nel letto del fiume, straripano, inondano e s'impaludano nelle vicine campagne. Il paese di Bolsena, che è presso il lago, fu antica città etrusca popolatissima, ora numera poco più di due mila abitanti, quante statue all'incirca vi depredarono i conquistatori romani.

Grotte s. Lorenzo, Gradoli, Latera, Valentano, Capo di monte, Pianzano, quantunque sieno paesi poco lontani dal lago di Bolsena, pure stando sopra regioni elevate, la loro atmosfera non risente tanto la influenza delle esalazioni miasmatiche di quel lago, le quali anzi si dirig gono a preferenza verso l'ovest, rafforzando la loro pernicie colle esalazion che s'innalzano dagli stagni del litorale del mar tirreno, per infettarne sempre più l'atmosfera delle vaste pianure di Canino, Toscanella, Montalto e delle campagne cornetane.

Il lago di Vico (*Ciminus lacus*) dell'ampiezza di 700 ettari, trovasi lungo la via che percorre il fianco occidentale dei Cimini, traendo la sua origine da un vulcano spento. Una volta era mancante d'emissario, per

cui nei rigonfiamenti del lago, le acque traboccavano dalle labra del cratere, ed, impaludando, ammorbavano l' atmosfera dei sottoposti terreni. In oggi esiste un'emissario, il quale conduce le acque del lago per una gran valle, ed ha contribuito a rendere meno infetta l'atmosfera di quei terreni.

Ronciglione sorge non molto distante dal lago di Vico. L'atmosfera di quel territorio non è sana per le numerose e vaste irrigazioni che cuoprono di acqua stagnante le estese praterie , specialmente quelle giacenti verso il sud.

Soriano, Valerano, Canepina, Caprarola, visitato dai forastieri per l'architettura del Vignola, e per i dipinti dei Zuccheri, sono paesi meno travagliati dalla mal' aria , essendo difesi dalle sommità dei monti Cimini.

Discostandosi da questi territorî, e percorrendo i latifondi alla destra del Tevere, s'incontrano Mugnano, Bomarzo, Chio, Bassano, Bassanello, Orte, Vignanello, Gallese paesi tutti molestati dalla mal'aria, e da un' atmosfera umida ; e proseguendo infine per Borghetto , Civitacastellana, Nepi, Monterosi, Baccano la malsanìa dell' atmosfera acquista un'alto grado. Solamente nelle terre che contornano il Soratte e la parte orientale del monte Virginio , ove in antico i Sutriensi ed i Vejenti cominciarono i loro stati, la malsania dell'atmosfera è corretta dalla piccola coltivazione, e dalla migliore inalveazione delle acque.

Veniamo ora al Circondario di Velletri. La regione bassa del suo territorio gode un clima mite, l' altra , che è alta , il clima risente della rigidezza apennina.

L'atmosfera nell'alta regione territoriale può ritenersi per buona, non così quella della bassa regione.

Nell'agro pontino infatti l'atmosfera è umida, pesante e variabile per la influenza dei venti sciroccali predominanti e che i monti Lepini e l'Artemisio trattengono e risospingono sull'agro stesso pontino.

Nei piani setini, ove scorgonsi alla destra della via Appia i grandi tenimenti di Cisterna, di Campomorto, di Conca, di Tor tre ponti ecc. l'atmosfera è peggiore; pessima diviene nella sezione invasa dalle paludi pontine.

Velletri fu edificato sopra una lava vulcanica a ridosso del monte Artemisio. Questo monte toglie alla città il beneficio dei venti del nord, mentre è esposta a quelli del sud e del sud-ovest ; per la quale sua

giacitura la sua atmosfera non può annoverarsi tra le buone. Egualmente e con poca differenza può giudicarsi l' atmosfera di Segni, Cori, Valmontone.

Discendendo e percorrendo la via Appia s'incontra Cisterna piccolo paese di circa 1500 abitanti costruito sopra un terreno che al sud è piano, argilloso e spesso coperto di acqua, il cui assorbimento è impedito dal sotto suolo roccioso calcare. La sua atmosfera è malsana, e verun agricoltore tiene la sua dimora nella campagna.

Sermoneta alla sinistra della via che da Velletri conduce a Piperno, è un paese solitario che appena conta un migliajo di abitanti, al di là del quale cominciano gli stagni della Teppia. Il miasma palustre vi domina e ne infetta l'atmosfera. Non a tal grado è infetta quella di Sezze città di circa 9000 abitanti non molto distante dalle paludi.

Attraversando le paludi pontine giungiamo a Terracina città di circa sei mila abitanti. Gode un clima dolce in guisa che nelle sue spiagge, come in quelle dell' Affrica, vegetano prosperose la palma, gli aranci, il mirto, l'aloe, i cacti, le jucche ecc. Però la prossimità del non disseccato golfo pantanoso dell'antica Pomezia, rende malsana la sua atmosfera.

Codesto accennato golfo pantanoso è formato dalle paludi pontine, le quali oltre di occupare una estensione grande del territorio circondariale, sono causa di perenne malsania, e spandono la perniciosa loro influenza su quasi tutta l'atmosfera del Circondario veliterno, non risparmiando le finitime regioni territoriali, spettanti agli altri due Circondarî di Roma e di Frosinone.

Tanta è la triste celebrità acquistata da queste paludi, tanto di esse si è scritto e discusso, e tanto si è anticamente e non lontanamente operato per disseccarle, che ci sembra qui opportuno farne soggetto di una breve digressione, la quale non si giudicherà estranea al tèma che si va svolgendo in questo scritto.

Le paludi pontine adunque, che forse trassero il loro nome da Pomezia capitale delle città volsche, le quali in numero non piccolo tenevano e popolavano quella vastissima regione, ebbero origine, si accrebbero e sempre più si dilatarono a causa delle acque fluviali e meteoriche, che quel suolo allagavano per la bassa sua giacitura e pel ritirarsi lento e continuo del mar tirreno, che una volta estendevasi fin presso alle falde dei monti Lepini.

Questo ritirarsi del mare produsse cumuli di arene formanti delle dune, le quali si veggono estese dal capo d' Anzio a Terracina più o meno elevate sul livello attuale del mare.

Per gli studî dotti ed indefessi del nostro Scaccia, cui quegli studî dettero celebrità, potè conoscersi essere marino il fondo di quelle paludi, giacchè a 22 metri di profondità fu rinvenuto un banco di conchiglie, di arena e di piante palustri, situato sotto un letto di argilla e di torba, commiste a detriti vulcanici trasportativi dalle acque scorrenti ed attraversanti montagne vulcaniche. Potè inoltre chiarirsi che la pendenza del suolo fosse dall'ovest all'est, e che dal Circeo ai monti Lepini la sua profondità andasse aumentando. In cotal guisa potè rendersi ragione come quel suolo abbia potuto guadagnare un livello superiore a quello del mare.

Lo stesso Scaccia scuoprì che alla distanza di 18000 metri dal mare, il primitivo livello dall'antico suolo pontino fosse di un metro e 30 cent. al disopra del fondo del mare; livello insufficiente per lo scolo delle acque. Quindi ne dedusse che anche a tempo delle città volsche, si dovessero tenere aperti canali pel deviamento delle acque, e per opporsi all'impaludamento delle medesime.

Distrutte le città volsche da Tarquinio secondo, abbandonati i canali di scarico, e di deviamento ben presto dovettero formarsi in quel suolo delle paludi. Infatti nell' anno 442 della Roma repubblicana , costruita la via Appia, la *regina viarum* di Stazio, dal censore Appio Claudio, fu di necessità il deviare dalla linea retta quella via presso la rocca Feronia, a ragione del suolo cedevole e fatto palustre ; ed egual necessità fu il porre un argine non molto esteso nelle vicinanze di Terracina per difenderla dalle acque della prossima palude.

Ma nel finire del sesto secolo di Roma, sotto il censore Cetego, a porre riparo alle sempre più invadenti paludi, le quali colmavano della loro melma nuove terre, e ne ammorbavano l'atmosfera, si operò il diseccamento di quelle paludi, edificandovi nuove città e stazioni, in guisacchè può riguardarsi questo diseccamento come una seconda epoca del suolo pontino abitato.

Codesta seconda epoca del suolo pontino non perdurò lungamente, giacchè col trascorrere de' tempi e delle varie vicende , venne meno la sorveglianza e la cura di quella regione, la quale, abbandonata a se stessa, presto cadde sotto il dominio del miasma palustre che colla vita degli agricoltori distrusse ogni coltivazione, e rese deserti quei paesi che vi furono per la seconda volta edificati.

Cesare ebbe il progetto di ridurre di nuovo le paludi pontine allo stato antico. Marc'Antonio poi avrebbe voluto piuttosto dividere le terre e distribuirle fra il popolo.

Nè l'uno nè l'altro progetto ebbe esecuzione. Intanto sotto Nerone e Trajano si dovette rialzare il piano della via Appia lungo il tratto delle paludi pontine, perchè erasi resa impraticabile, ed erasi notabilmente abbassata.

Avvenuta la catastrofe dell'impero romano, niun pensiero si volse a frenare l'allargamento sempre crescente di quel bacino paludoso, e solo fra i barbari dominatori fuvvi Teodorico che commise a Cecilio Decio di ritentare il diseccamento di quelle paludi.

Da Teodorico in poi ciò che fu operato dai Pontefici Bonifazio VIII, Calisto III, Leone X, Sisto V riuscì insufficiente. Le acque pantanose erano giunte a rovesciare gli edifici, e seppellire nella melma per lunga estensione la via Appia.

Fuvvi però un Pontefice, Pio VI, che nel 1777 coll'opera prestante dello Sperandini Giulio, e dell'ingegnere Rappini Gaetano si accinse alla colossale impresa del bonificamento delle paludi pontine, e già quattro quinti di quel suolo palustre era restituito alla coltivazione, quando la occupazione francese interruppe il compimento di quella colossale impresa, nel momento stesso, in cui morto il Rappini, si era adottato il progetto del Possega e del Vici d'incondottare cioè tutte le acque superiori che somministravano alimento e progresso alle paludi, e di condurle per la via più breve al mare, ponendosi a profitto il famoso canale *rio martino*.

Il Governo francese fece mostra di voler compiere il bonificamento delle paludi, portato così innanzi da Pio VI, e ne dava l'incarico al Prony, suo connazionale onde si occupasse degli studi tecnici, e ne rilevasse i più acconci a raggiungere lo scopo. Il Prony, con plagio ben singolare, non si peritò in una sua pubblicazione di appropriarsi ciò che il Manfredi il Boscowick, il Rapini, il Possega, e lo Scaccia avevano con molto sapere e perizia meditato e proposto. Di più codesto straniero, nella parte storica delle paludi pontine non fece che copiare l'opera elaboratissima del Nicolai. Infine è un fatto ben notorio ai nostri ingegneri che quelle lavorazioni, le quali furono eseguite durante il dominio francese, ossia il riattamento delle dighe dell'Amaseno già costruite dal Rapini, l'apertura del nuovo canale intermedio tra la linea pia, e la base delle montagne, il fa-

moso ponte etc. furono opere ideate tutte e dirette dallo Scaccia, senza merito alcuno del Prony.

Se il Pontefice Pio VII, come si disse, ridonò quattro quinti di quell'area pantanosa all'agricoltura ed alla pastorizia, non si riuscì per questo a purgare l'atmosfera degli elementi morbigeni che continuarono e continuano a decimare la popolazione degli agricoltori e degli abitanti di quella regione pontina, in quantochè il sistema degli aperti grandi fossati, inalveando e conducendo fino al mare le acque che prima vi stagnavano, non è sufficiente opera da cambiare la natura palustre del suolo di quel vasto bacino. Forse la natnra palustre del suolo pontino potrebbe correggersi quando vi si esercitasse di proposito una migliore e ben divisa coltura, e quando vi si ripiantassero e vi si conservassero folte boscaglie, le quali in parte furono distrutte a causa del bonificamento stesso, ed in parte si distrussero e non si cessa dal distruggerle per avidità di guadagno con danno della pubblica igiene. Al tempo degli antichi romani lungo il litorale pontino elevavasi folta una estesa selva sacra alla Dea Feronia, ed al quinto secolo della fondazione di Roma gli alberi di alto fusto erano così numerosi e spessi da trarne legname sufficiente per la costruzione delle carene delle navi etrusche « *Latinus autem ager aquis totus abbundat et pleno Laurum, Myrtumque habent ejus amplitudinis et altitudinis ut pro carina etruscis navibus possit sufficere* » (Teofrasto).

Dopo una tale digressione sulle paludi pontine, non ci resta a compimento del tèma di questo articolo, che di dire alcuna cosa sul clima e sull'atmosfera del Circondario di Frosinone.

Il clima di questo Circondario è temperato ad eccezione delle più alte regioni, ove il clima è rigido, e non mancano di fermarvisi le nevi.

L'atmosfera nei paesi posti sulle alture dei monti è salubre; è piuttosto umida in quei paesi giacenti in una postura meno elevata. Però nella regione territoriale che trovasi prossima all'agro pontino, l'atmosfera è viziata, e gli agricoltori di quelle campagne ne risentono la trista influenza.

La gran valle del Sacco, che per 80,000 metri si distende da Lugnano a Ceprano, appartiene nella massima parte al territorio circondariale di Frosinone. Questa valle è tortuosamente percorsa dal fiume Sacco, che si scarica nel Garigliano e ne è il maggior confluente.

Alla sinistra del fiume Sacco trovansi i paesi di Paliano, Anagni, Alatri, Veroli, Ferentino, Frosinone, Monte S. Giovanni, Pofi, Ceprano

ed altri minori. Alla destra poi del detto fiume si veggono i paesi di Supino, Ceccano, Falvaterra, Vallecorsa, Piperno, Sonnino etc.

Anagni, la prima delle città saturnine, metropoli una volta dei fieri Ernici, ha un atmosfera dominata dai venti, piuttosto umida ed alquanto viziata nei mesi caldi per la sottoposta pianura, ove è esercitato il sistema della grande coltivazione.

Ferentino, l'ernico baluardo, ha sorgenti di mal'aria dal Fumone, e e dalle molte acque stagnanti che lo contornano, le quali pure influiscono sull'atmosfera di Frosinone, città edificata su di un colle, la cui base è lambita dal fiume Cosa. Però la sua atmosfera è in parte corretta dalla migliore e più attiva coltivazione che attornia quella città.

Delle tre nominate città, Anagni, Ferentino e Frosinone, scriveva il Lancisi « *Harum autem coelum minime insalubre esset, nisi noxiis lente decurrentium aquarum effluviis per aestatem saepe saepius inficeretur.*

Veroli ed Alatri ritengono la natura calcarea dell'Appennino. L'atmosfera ne è sana, quantunque non manchino nella state casi di febbri intermittenti.

I paesi poi che tengono la destra del fiume Sacco hanno in genere un'atmosfera non salubre, specialmente Piperno e Sonnino che si trovano non lontani dalle maremme pontine.

ARTICOLO 4.°

Della coltivazione esercitata nella Provincia romana

L'agricoltura può riguardarsi come la vera e precipua istitutrice della umana società e dei popoli. Essa somministrò e somministra i mezzi di sussistenza, ed in ragione del suo progredire, i popoli avanzarono nella prosperità, nella potenza, nella civiltà. La pastorizia, abbenchè precedesse nel tempo l'agricoltura, pure non riuscì a costituire una società, un popolo, ma solamente riuscì a riunire famiglie nomadi di pastori.

La vita adunque di una nazione stà essenzialmente nell'agricoltura.

Infatti nell'antichità la prima nazione fu l'Egitto, e lo fu per l'agricoltura, cui tennero dietro le arti e le scienze. Fu anche la maestra, e la educatrice di altri popoli, conciossiachè essendo popolatissima, si formarono parecchie colonie emigranti nell'Affrica, nell'Asia e nell'Europa, insegnando a quelle rozze popolazioni l'agricoltura.

La Grecia stessa, che per tanti secoli fu riguardata come il centro dell'irradiante incivilimento universale, trasse le prime nozioni dell' agricoltura, delle arti e delle scienze da una colonia egizia, che nei primi tempi vi si trasferiva.

Abbiamo premesse queste brevissime parole per fissare l'attenzione sull'alta importanza che l' agricoltura ha su di un popolo, su di una nazione, e quanto sia interessante l'argomento che siamo per trattare in questo articolo. Non svolgeremo per certo questo argomento in tutti i suoi rapporti colla vita sociale e colla economia di un popolo, bensì ci limiteremo a quelle nozioni, le quali in particolar modo si collegano alle condizioni sanitarie della Provincia romana.

Secondo l'accurata relazione pubblicata dall'ufficio pontificio del Censo, la provincia di Roma, com'è attualmente costituita. possederebbe un suolo rustico di 1,165694.09 ettari.

Questa vasta superficie di terreno, in quanto alla sua coltivazione, può considerarsi distinta in due grandi sezioni. La prima di ett. 435599.01, racchiuderebbe tutti quei terreni, i quali o industrialmente o naturalmente sono vestiti di piante, la seconda di ett. 730095,08 racchiuderebbe tutti quei terreni che sono privi di piante arboree, per cui sono chiamati terreni nudi.

Codesti terreni nudi che formano la seconda e maggiore sezione, si dividono in otto sotto-sezioni.

La 1.ª di ett. 461766.04 rappresenta i terreni che si rompono a maggese seminandovi varie specie di cereali come grano, granturco, segala, biada, farro ec. con turni biennali o triennali, o quadriennali. In conseguenza nel lasso di tempo in cui, pel turno, quei terreni sono tenuti a riposo, si usufruttano dalla pastorizia, o per ricavarne foraggi. La 2.ª di ett. 207091. 05 comprande i terreni mandati a pascolo permanente, mentre la 3.ª di ett. 30,549,06 enumera prativi colonici adacquativi o asciutti. Nella 4.ª di ett. 1160 sono posti gli orti adacquativi od asciutti, nella 5.ª i tumuleti in ett. 3076, 04 e nella 6.ª le valli palustri in ett. 24611,09. Infine nella 7.ª hanno luogo le arginatnre

in ett. 304, 08, e nella 8ª i terreni sterili che misurano 1534, 02 ett.

L'altra sezione, come si è detto, comprende i terreni i quali o sono industrialmente vestiti di piante, oppure lo sono naturalmente.

Tutti i terreni della Provincia romana, i quali sono coltivati a piante industriali si restringono ad ett. 118116. 07. mentre gli altri ett. 317482. 04. di questa sezione sono rivestiti di alberi naturali e boschi.

Fra i terreni industrialmente coltivati si numerano ett. 28577 06 di terreni olivati: ett. 54959, 07 di terreni vitati; ett. 33996 , 08 di terreni a vigna propriamente detta; ed ett. 570. 08 di terreni pomati.

I terreni poi che si trovano coperti naturalmente di piante si distinguono in terreni querciati, ett. 4366, 07, in terreni marroniti e castagneti ett. 6162, 01 ed in terreni boschivi quali da frutto , quali cedui e da taglio, ett. 306953, 06.

Numericamente determinate nel loro insieme e nella loro estensione le diverse coltivazioni naturali od industriali che si riscontrano nel territorio della nostra Provincia, sarà ora proficuo di percorrere partitamente questo territorio nè suoi cinque Circondarî per rilevarne quali coltivazioni sieno a preferenza in essi esercitate, dappoichè codesta conoscenza per l'azione non secondaria che la qualità, il grado, la estensione ecc. della coltivazione hanno sulle condizioni sanitarie del clima e dell'atmosfera, ci renderà in appresso ragione della entità di alcune infermità le quali preferibilmente si veggono dominare più in alcune regioni che in altre della nostra Provincia.

E principiando dal Circondario di Roma, rammenteremo di aver considerato diviso il suo territorio, siccome lo è di fatto, in due grandi sezioni o regioni l'una detta *agro-romano* l'altra *laziale*.

L'agro romano propriamente ha una superficie della estensione di ettari 204351, non compresi gli 8202 ettari dei terreni suburbani, per cui il solo agro romano assorbe poco appresso la metà della intiera estensione del territorio circondariale romano.

In questa ben considerevole estensione di suolo scorgiamo primeggiare il sistema della pastorizia, anche nei terreni di media feracità. Nei terreni più feraci è esercitato il sistema della grande coltura.

Nei terreni suburbani che dicemmo sommare una superficie di 8202 ett. si coltiva la vigna a vite bassa, si piantano erbaggi, oppure vi sono occupati da giardini, o da ville principesche

Per dare un'idea adeguata della coltivazione dell'agro romano, è da sapersi che questa vastissima estensione di suolo è partita in 345 tenute appartenenti a 79 proprietarî.

Però la maggior parte di queste tenute sarebbe distribuita tra dieci principali possessori; misurando nientemeno che una superficie di 133631.88 ett. ossia più di due terzi della superficie dell'agro romano, e per conseguenza i rimanenti 61815.46 ett. si dividerebbero tra i 69 minori proprietarî.

Da codesto soverchio accumulamento di vasti latifondi in pochi esseri privilegiati dell'alta aristocrazia, per lo più ignari o non curanti dei progressi dell' agricoltura e del miglioramento de' loro poderi, onde togliersi da ogni briga vanno concedendo quei vasti latifondi o tenute in affitto ai Mercanti di campagna, i quali essendo facoltosi borghesi e nel maggior numero più commercianti che agricoltori cercano a preferenza il loro tornaconto col mandare la maggior parte di quelle tenute a pascolo ed a foraggio, destinando la minor parte al maggese, anzichè arrischiarsi nella piccola ed industriale coltivazione.

Della vasta superficie adunque dell' agro romano una porzione ben limitata è data alla grande coltivazione, e l' altra è mandata a pascolo ed a foraggio. La piccola coltivazione può ritenersi per quasi abbandonata.

Non così accade nell'altra regione del Circondario romano, la quale distinguemmo col nome di laziale. In questa si riscontrano i due sistemi di coltivazione la *piccola* e la *grande*. La piccola viene esercitata nei terreni prossimi o non molto lontani dai paesi; la seconda nei terreni aperti detti camporili.

In Albano, Frascati, Marino, Genzano ed in altri paesi del Lazio la coltura della vigna a vite bassa è molto estesa; e se in quei Comuni i progressi della enologia fossero ricercati, e posti in pratica nella fabricazione del vino, questo non temerebbe il paragone e potrebbe sostenere per le favorevoli sue qualità naturali la concorrenza coi vini che ci vengono dall'estero in gran copia, a scapito della nostra industria vinicola.

Nei versanti dei colli laziali oltre la vigna prosperano molto bene ed in grande estensione gli olivi, specialmente nel territorio tiburtino, estraendosene olî di buona qualità.

Egualmente non manca la coltura di altre piante industriali, tra quali le frutta, che in quantità vengono introdotte e consumate nella nostra città ed altrove.

Passando al Circondario di Civitavecchia, ricorderemo che il suo territorio rustico chiuso fra i due piccoli fiumi il Ceretano e la Fiora, e fra la catena degli Apennini ed il mare Mediterraneo, era anticamente occupato quasi esclusivamente da una folta e non interrotta selva. Gli abitanti di questo Circondario in quei remoti tempi erano particolarmente dediti alla pesca ed al commercio marittimo. Soltanto quei pochi che dimoravano nella parte montana del territorio coltivavano le terre vicine al paese.

Quando però quella estesa selva venne abbattuta e su quelle pianure prese dominio la mal'aria, vi fu generalizzato il sistema della pastorizia in alternativa con quello della grande coltura a cereali.

La piccola coltura si mantenne sempre limitata ai pochi terreni prossimi ai centri abitati, in guisacchè Civitavecchia per provvedere di vino la sua popolazione è obbligata importarvelo dal di fuori del suo Circondario.

Nel territorio del Circondario di Viterbo il sistema della grande coltivazione principia a manifestarsi verso la sua regione meridionale ed occidentale, e mano mano si svolge e si allarga quanto più si avvicina ai limitrofi territorî di Civitavecchia e di Roma.

Il sistema della piccola coltivazione è esercitato su larga scala ed in terreni non lontani dai centri abitati. Si coltiva a preferenza la vite la canape, gli erbaggi ecc. i quali hanno il beneficio della irrigazione, mantenuta dalle acque defluenti dal lago di Vico, le quali sono pure impiegate ed in maggior volume per le molte praterie, le quali sono riservate a pascolo ed all'ingrasso del grosso bestiame durante la estiva stagione.

Questo Circondario è pure fornito di ampî terreni boscati, dai quali oltre il ricavare legname in abbondanza per gli usi campestri, per costruzione, per legna da ardere e per carbone, raccoglie pure dai castagneti e querceti castagne e ghiande in gran copia da farne commercio molto proficuo.

L'agricoltore del Circondario viterbese in genere è industre e laborioso. Per rendere produttivi i terreni magrissimi delle montagne, abbrucia le piote ed accuratamente ne sotterra le ceneri per fertilizzarli.

Però il numero degli agricoltori non corrisponde alla estensione del territorio, e quindi non si ricava tutto quel profitto che potrebbe ricavarsi dalle sue terre naturalmente feraci. La mal'aria che domina in

molte di queste campagne, è una delle cause della deficienza degli agricoltori. Potrebbe molto correggersi se nelle pianure le acque fossero meglio condotte, e vi trovassero uno scolo libero, se le terre fossero più divise e date alla piccola coltura con alberi industriali, anzicchè mantenuti i latifondi, se sorgessero gruppi di case rurali ecc.

Basti del Circondario di Viterbo, e tocchiamo quello di Velletri.

Il territorio del Circondario veliterno, come già fu notato, è diviso in due regioni una bassa l'altra alta.

La massima parte degli agricoltori abitano nei paesi, che sono lontani dalle terre che coltivano, nelle quali neppure potrebbero dimorarvi per la mancanza di case coloniche.

Molte delle terre sono concedute a colonìa precaria o perpetua che risolvesi in enfiteusi.

Nella bassa regione, causa la mal' aria, l' industria agraria cede il posto alla pastorizia ed alla grande coltivazione.

Le popolazioni però avendo fissata la loro dimora nei luoghi sani o meno insalubri si sono trovati nella necessità di preferire per la coltivazione industriale o piccola i terreni meno feraci e talvolta ingrati, quali sono in generale quelli della parte montana del Circondario. Egualmente a seconda della natura e della esposizione di simili terreni, vi si esercita una specie di coltivazione piuttosto che un' altra. Ad esempio nel territorio di Velletri fra le coltivazioni industriali primeggia quella delle viti piantate a vigna ed anche ad albereti. A questa coltivazione si pone molta cura, per la ragione che quei terreni sono conceduti a miglioria dai Proprietarî agli Agricoltori con risposta aliquota dell' annua produzione eventuale.

Viceversa nel territorio di Cori non è la coltivazione delle viti che primeggia, bensì quella dell' olivo che per la qualità del suolo vi prospera, e sempre più va allargandosi una simile coltivazione industriale.

Nell'alta regione del Circondario veliterno incontrasi pure spesso una intensa coltivazione di cereali e di leguminose seguendo avvicendamenti triennali e quadriennali. Raro è l'avvicendamento biennale e sempre in piccola estensione per la qualità, come si disse, meno ferace dei terreni giacenti in quell'alta regione.

Il Circondario poi di Velletri gode del vantaggio, che i prodotti ottenuti dall'agricoltura, non che quelli abbondanti che ricava dalla economia industriale sia in legname, sia in carbone, hanno un facile

smercio, stante gli sbocchi che anche prima dell'apertura della linea ferroviaria napoletana somministra la via Appia nuova, la quale, come ognun sa, è spesso tracciata sull'andamento della via Appia antica.

Resta per ultimo a dirsi alcun che sulla coltivazione che si tiene nel territorio del Circondario di Frosinone.

Questa coltivazione è di vario genere. Tengono il primo luogo i seminativi in terreni ove nudi, ed ove vestiti di albereti vitati e di olivi. Scarsi sono i vignati e poco vaste le praterie. Spaziosi i pascoli, ove, nella parte loro più ferace, esistono piantagioni di olivi. Qualche porzione delle sue pianure è dotata del benefizio della irrigazione col mezzo di acque derivanti da copiose naturali scaturigini.

Molti sono i boschi esistenti in questo Circondario tanto cedui che da frutto, come di quercie, di cerri e di castagni.

Nel frosinonese in genere si concede alle terre una scarsa concimazione, per la qual cosa quelle terre restano spossate dall'esercizio di continue lavorazioni e per l'abuso di quella del formentone, la quale è più avida di nutrimento.

Gli agricoltori in genere non dimorano nella campagna. Non così avviene nel territorio verolano, ove gli agricoltori dimorano in campagna o sparsi in abitazioni separate, o agglomerati in villaggi con comunicazioni facilitate da frequenti strade rotabili.

Da quanto si è fin qui con brevità narrato attorno la coltivazione tanto in generale che partitamente esercitata con preferenza nel vastissimo territorio della Provincia romana, ci sembra di potere affermare che l'assieme delle coltivazioni esercitate non corrisponda al vastissimo territorio sia per qualità e progresso agrario, sia per moltiplcità ed estenzione. Per la qual cosa non dovrebbe recar meraviglia se nella popolazione della nostra Provincia sia ancora un desiderio quella prosperità, quella potenza e quella civiltà che di pari passo progrediscono col progredire della coltivazione, la quale, come abbiamo di sopra esposto nel corrispondente articolo, spiega un'azione benefica e modificatrice sul clima e sull'atmosfera di una regione.

Codesto attuale difetto di coltivazione è pur troppo un fatto incontestabile, e che non possiamo disconoscere quando per poco si rifletta che sopra un suolo rustico della nostra Provincia di ettari 1,194,713,01 non si numerano che soli ettari 118,116, 07 di terreni industrialmente

vestiti, ad onta della mitezza del clima, del succedersi temperato delle stagioni, della feracità del suolo, dell'abbondanza delle acque irrigue ecc.

Nè l'attuale difetto di coltivazione può essere sostenuto e giustificato dal passato come se quel suolo per sua natura non fosse atto ad essere ridotto a coltura. Basta infatti consultare la storia per conoscere che questo stesso suolo presso i nostri antichi non solo fu popolato ed abitato per frequenti *paghi e vichi*, ma eziandio fu in cotal guisa coltivato da ricavarsene derrate sufficienti ad alimentare milioni e non migliaja di abitatori.

Viceversa vediamo in oggi codeste campagne deserte di agricoltori, prive di coloniche abitazioni, e la coltivazione ristretta e limitata in modo che ti stringe il cuore a percorrerle.

Ma in qual modo avvenne codesta jattura dell'antica romana agricoltura, codesto cambiamento delle popolate e ridenti nostre campagne in un deserto, ove la mal'aria riacquistò il suo dominio?

Il toccare di volo le cause che produssero un tanto rovescio e sterminio dell'agricoltura romana, reputiamo utile e collegato all'argomento che trattiamo.

Pur troppo una imprescrutabile parabola segna il corso e le fasi della vita storica di un popolo o di una nazione. Roma, giunta all'apogèo della potenza, della grandezza e della virtù, seguendo il corso della sua parabola, dovea da quest' apice declinare. La popolazione romana corrotta dal fasto e dal lusso dei ricchi patrizi a poco a poco si distolse dall'agricoltura e dall'esercito, ed abbandonandosi ad una vita oziosa non chiedeva che *panem et circenses*. Quindi gli schiavi furono condannati a coltivare le terre, o meglio a malmenarle, e l' esercito fu riempiuto di legioni mercenarie e straniere.

Costantino colla improvvida ed impolitica divisione dell'Impero in occidentale ed orientale, a cui succedettero i suoi figli, fu ragione delle suscitatesi rivalità, e discordie intestine, e per ultimo della stessa caduta dell'impero romano. Conciossiachè i barbari d'ogni regione , memori della patita oppressione, e della soverchiante prepotenza romana, colsero la opportunità per discendere in più volte ed in varie epoche a devastare le coltivate campagne, a saccheggiare e distruggere villaggi, a menar strage fra gli abitanti e gli agricoltori, ed infine pervennero a rendersi padroni e dispotici di Roma

Codeste devastazioni operate dai Goti, dai Visigoti, dai Vandali, dagli Eruli, dai Greci, dai Longobardi, dai Saraceni ecc. continuarono per lunghi secoli, e le varie vicissitudini del dominio straniero in Italia ridussero Roma ad una semplice città di provincia. Sotto il Papa Martino V., come dicemmo, la popolazione romana era costituita da poche migliaja di abitanti, le campagne, sempre più deserte di agricoltori, abbandonate ed in balìa della mal'aria.

Quando Roma col suo territorio passò sotto l'arbitrio dei Pontefici, questi furono più intenti ad abbellire le città con chiese, cenobî, palagi, monumenti ecc. di quello che promuovere e favorire efficacemente con ogni possibile incoraggiamento l'agricoltura.

Infatti sotto il loro lungo governo non riscontriamo che una sola legge quella cioè dei Pontefici Sisto IV e Giulio II colla quale si dava ordine che una terza parte di ogni tenuta dell'agro romano fosse mandata a grano. A tal punto era giunto l' abbandono di ogni coltivazione in quell'immenso territorio! Le bolle poi posteriori dei Pontefici Pio e Paolo quinti, di Clemente ottavo, d'Innocenzo decimo, che si leggono nel libro degli statuti dell' agricoltura di Roma, più che di coltivazione mirarono a stabilire alcune regole annonarie.

Conviene giungere, dopo tanti secoli di non curanza, fino a Pio VI. per poter registrare una grandiosa opera da lui incominciata, ossia la bonificazione delle paludi pontine. I due ordinamenti 4 novembre 1801 e 15 settembre 1802 del pontefice Pio VII, non furono che parziali riproduzioni della legge, la quale venne pubblicata dianzi dalla romana repubblica onde indurre coltura e popolazione nell' agro romano. Ordinamenti che riuscirono in seguito vani ed inefficaci.

A confermare quanto noi abbiamo riferito attorno la non curanza del Governo pontificio della cultura dell'agro romano, ci gioverà trascrivere un passo dell'opera sulla campagna romana e sul ristoramento, pubblicata dal non sospetto autore Clemente Micara. Egli così si esprime « L'obbligo di essere veraci ci scuserà della taccia di ardimentosi, « se diremo le costituzioni agrarie de'pontefici per la campagna romana, « piuttosto mostre, che altro: perchè insufficienti, perchè sempre deluse, « perchè non dirette allo scopo vero, quello di produrre cogli abitatori « la buona e verace coltivazione. » Così concludeva il Micara dopo di avere manifestata poco prima la sua grandissima meraviglia « che di- « venuta quieta e ferma la politica loro potestà (*dei Pontefici*) nel

« millecinquecento , abbiano per tre centinaia d'anni lasciato intorno a
« a tal città (*Roma*) che fu per essi renduta bellissima, un deserto or-
« ribile, ed immenso. E data le avrebbero vita e bellezza vera, col
« render liete le sue campagne! Ed erano alle ricchezze, alla potenza,
« ed alla venerata loro autorità i mezzi pur facili, onde ristorarle con
« maturo e tranquillo ordine di governo!

A tanta incuria del Governo pontificio, arrogì il sistema da esso adottato nella distribuzione e nel vincolo delle terre , imperocchè se ai tempi degli antichi romani , a ciascuno de' suoi cittadini furono assegnati circa sette jugeri di terra , sotto i Pontefici le sterminate ed incoltivate terre furono distribuite o donate ad Enti chiesastici ed al Patriziato, vero nepotismo pontificio. Ed affinchè poi quelle terre e possedimenti restassero sempre in possesso di quegli Enti, e nei Maggioraschi delle famiglie patrizie, furono le religiose possidenze rese sacre ed intangibili sotto l'egida degl'interdetti e delle scomuniche, e le laiche furono privilegiate e vincolate da un fidecommesso, e per conseguenza quei vasti latifondi essendo concentrati ed infeudati in pochi, ne fu impedita la divisione e suddivisione, e si rese impossibile il loro trapasso in mani più numerose ed industri.

Codesto antisociale sistema d' infeudamento e di latifondi, se fu la rovina d' Italia, (*latifundia perdidere Italiam*) molto più fu causa che l'agricoltura non potesse risorgere tra noi.

Ed infatti, da quanto abbiamo sopra esposto risulta che l' agricoltura non è esercitata nella nostra Provincia in quella misura che dovrebbe e potrebbe essere, giacchè la massima parte delle campagne sono abbandonate alla pastorizia ed al foraggio spontaneo, ciò che è pur causa ed effetto della mal' aria e della deficienza degli agricoltori. Campagne incoltivate, deficienza di agricoltori, mal'aria costituiscono un circolo non interotto di cause e di effetti che nello stesso ordine si succedono e che pur troppo sventuratamente costatiamo nelle nostre campagne.

Se la storia ci ha istruito del come e per quali cause venne dispersa tra noi l'antica coltura delle terre, celebrata da Columella, da Varrone, da Catone, da Plinio etc. la storia pure al presente c'istruirebbe del come altre popolazioni riuscissero a dissodare e coltivare le loro campagne, a fugare la mal'aria, ed a popolarle di abitatori. Esempio ultimo l'America.

Sventuratamente la popolazione della romana provincia una volta così dedita ed educata all'agricoltura per la propizia natura, estensione, giacitura delle sue campagne, in oggi è talmente aliena dalle lavorazioni campestri, che quante volte non discendessero frotte di coltivatori dagli Abruzzi, dall'Umbria, dalle Marche, dalle Romagne, quelle campagne rimarebbero private di qualsiasi coltivazione.

Ben comprendiamo che la popolazione moderna per i cambiati costumi ed usanze, per la fiacca educazione, per gli accresciuti bisogni della vita, per la fisica e politica sua costituzione, e per tante altre ragioni, di gran lunga trovasi lontana dalla romana popolazione dei tempi primitivi ed eroici.

In allora era un titolo di speciale lode il nome di *bonum agricolam, bonumque colonum.* Le grandi famiglie romane non disdegnarono di trarre dalla perizia nelle campestri faccende onorevole cognome come quello dei Fabi, dei Pisoni, dei Lentuli, dei Serrani etc. Plinio ci ha lasciato scritto che « *ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri gaudente laurento et triumphali aratore* ».

Ben comprendiamo essere passata l'epoca dei Cincinnati, ed essere una ridicola utopìa che i nostri patrizi, ed altri tali dovessero condurre l'aratro ad imitazione di quei grandi dell'antica Roma. Ma non per questo, se a loro più non si addicono codesti lavori campestri, non resta in essi il dovere, come è dovere in tutti coloro che la fortuna ha provveduto di largo censo, di volgere i loro studî ai progressi dell'agricoltura, e di adoperare i loro mezzi e la loro operosità, onde le nostre campagne principino a cambiare di aspetto e di coltura, ed il bonificamento ne sia iniziato. Ripeteremo anche una volta che l'agricoltura fu e sarà sempre la vera istitutrice dell' umana società, ch'essa precipuamente forma la ricchezza, la prosperità e la potenza di una popolazione, di una nazione, ed è la base del commercio e degli scambi. Sarebbe quindi più proficuo al ben essere positivo e consistente della nostra Italia e conseguentemente della nostra Provincia, se invece di numerare tanti *laureati* nelle scienze potessimo gloriarci di possedere numerosi ed istruiti *agricoltori.*

Il *venti settembre* segna l'alba di una nuova èra per la romana Provincia, e facciam voti che codesta èra novella s'incamini animosa e non declini dal risorgimento sociale, favorendo con ogni mezzo le industrie cittadine e l'agricoltura.

Di quest'èra novella già noi rileviamo gli indizî nella espropriazione dei beni urbani e rustici in gran copia posseduti dalle mani morte, nella cassazione del fidecommesso, nell'affrancamento dai canoni, nella vendita a pubblico incanto delle terre demaniali, nelle istituzioni di comizî, di stazioni esperimentali e di scuole agrarie, negli studî nuovamente promossi per la colonizzazione dell'agro romano, nel miglioramento delle razze bovine, pecorine ed equine, nella libertà del commercio e degli scambi, nella più estesa sfera di azione conceduta ai Municipi nella parte amministrativa dei loro Comuni, tutto insomma additerebbe a far risorgere la coltivazione nelle nostre campagne.

Non c'illudiamo però, nè ci fermiamo a quest'indizî. Il bonificamento delle terre, la loro divisione e suddivisione, la migliore e più adatta coltura di esse, sono fatti complessi che non potranno compiersi col volgere di pochi anni nè coll'impiego di tenui mezzi. Occorrono viceversa lungo tempo, costante operosità, impiego d'ingenti somme di denaro, sacrificî, tenacità di propositi e cooperazione efficace de'Municipî, congiunta a quella del Governo.

Una popolazione, in specie di agricoltori, non s'impronta e non sorge dalla terra come ai tempi di Cadmo; nè la colonizzazione delle sterminate campagne può compiersi, nè può fugarsi la malsania dell'atmosfera a volontà di desiderio, e con una elucubrazione di progetti.

Presso gli antichi romani, onde raggiungere il bonificamento e la coltura delle loro campagne, fin da quando sotto i Re furono racchiusi i sette colli entro le turrite mura della città, non era permesso che pel crescere della popolazione se ne allargasse la cinta, ma si prescrisse che l'accresciuta popolazione si spandesse nel suburbio in borghi, e si estendesse mano mano nelle campagne ove ben presto si costrussero paghi e vichi, e *gradatamente partendo dal centro alla periferia* si ottenne la coltura di quelle immense campagne, divise in tenimenti non grandi, e mercè un tale sistema quelle terre da sterili ed infette lande si cambiarono in ubertose e salubri campagne, ed in luoghi, di delizie per le sontuose ville e per i magnifici monumenti che vi furono edificati, e di cui rimangono ancora le vestigia nei ruderi quà e la sparsi. « Omnia « loca circa urbem habitata sunt sine moenibus, scriveva Dionigi d'Alicarnasso, in quae si quis intuens magnitudinem Romae exquirere velit « frustra eum fore haesurum ubi desinit urbs, ubi incipiat, adeo sub-

« urbana ipsi urbi adhaerent et innexa sunt, ut speciem immensae ma-
« gnitudinis exhibeant spectantibus ».

Abbiamo richiamato alla memoria il sistema seguìto dagli antichi romani per colonizzare e coltivare le loro campagne deserte ed insalubri ossia il *festina lente*, affinchè i presenti a preferenza lo imitino. Napoleone primo, quando annesse la provincia romana al Regno d'Italia, sottoscrisse il decreto della divisione delle campagne in tante colonie. Dubitiamo molto se la potenza di quel Grande sarebbe riuscita a conseguire in breve lasso di tempo il bonificamento , la colonizzazione e la stabile coltivazione delle campagne romane.

Come adesso così allora difficoltà immensamente ardue dovevano superarsi per raggiungere lo scopo di quel decreto. La natura del suolo umido, la grande estensione ed accidentalità delle terre, la mal'aria, la deficiente popolazione degli agricoltori ecc. sono tali difficoltà da non poterlesi superare dalla volontà e dalla vita di un uomo per quanto grande egli sia. Solamente il tempo, il *festina lente* degli antichi, il graduato, progressivo trasformamento sociale, politico ed economico di una popolazione potranno superare e far scomparire quelle difficoltà che attualmente persistono e si oppongono al bonificamento ed alla estesa coltura delle campagne, che in gran copia costituiscono il territorio della Provincia romana. Intanto facciam voti che il *festina lente* abbia una volta il suo principio, dappoichè *il principio è grande parte della cosa.*

ARTICOLO 5.°

Censimento della Provincia romana.

Sul censimento della Provincia romana restringiamo il nostro dire a quei dati statistici soltanto che hanno propriamente un attenenza coll'argomento di questa relazione, quali il numero e la distinzione della popolazione, lo stato civile, la istruzione, e non già, secondo il titolo di quest'articolo, intendiamo di esporre un completo censimento, ciò sarebbe al di là del nostro còmpito.

Premessa questa dichiarazione aggiungiamo che i dati statistici che presentiamo furono ricavati dagli atti della Giunta centrale di statistica; atti che furono accettati e per gli effetti legali publicati col Decreto reale 15 dicembre 1872.

Ora da codesto documento si ha che 836704 sono gli abitanti che compongono in complesso la popolazione della Provincia romana, dei quali 727179 dimorano agglomerati nelle città, paesi o frazioni, e 109525 dimorano sparsi nella campagna.

Raffrontando la popolazione del 1861 con quella del 1871 risulterebbe nel decennio un aumento di 96220, ossia 11.50 per ogni cento abitanti in più.

Però degli 836704 abitanti deve farsi una classificazione, di quelli cioè che tengono un domicilio permanente nella Provincia, e di quelli che vi tengono una dimora occasionale.

Quelli che vi tengono una dimora stabile sommano a 766785 dei quali 690362 abitano agglomerati nei centri urbani o nelle frazioni, e 76221 abitano sparsi nelle campagne.

Quelli poi che vi hanno una dimora occasionale sommano a 69919 distinti in 5,645 i quali sono di passaggio, od in 64276 che vi dimorano per qualche tempo

Dei 69919 che, come si è detto, hanno una dimora occasionale 36816 abitavano nei centri urbani e 33104 abitarono sparsi nelle campagne.

A compimento della esposta classificazione della popolazione della Provincia romana, è da sapersi che dei nati in essa 18360 si trovano assenti, tra i quali 4801 da meno di sei mesi, e da più di sei mesi 13559. Così pure è da sapersi che dei 18360, assenti 18196 dimoravano nei centri urbani, e 1163 dimoravano sparsi nella campagna.

Presa conoscenza del numero e distinzione degli abitanti che in oggi costituiscono la popolazione dell'intiera Provincia, non sarà fuor di proposito il decomporre questa popolazione in quelle parziali di ciaschedun Circondario, e di ciaschedun Capoluogo di Circondario.

Circondario di Roma

Totale degli abitanti	N.	»	420,875
Abitanti che dimorano stabilmente nei paesi . .	»	358,938	
» » » in campagna	»	12,657	
Abitanti che dimorano occasionalmente nei paesi	»	26,988	
» » » in campagna	»	22,292	
	N.	——	420,875

Nati ed assenti. . . N. 8,445

Roma Capoluogo

Totale degli abitanti	N.	»	244,484
Abitanti che dimorano stabilmente in città . .	»	202,915	
» » » in campagna	»	7,705	
Abitanti che dimorano occasionalmente in città .	»	19,087	
» » » in campagna	»	14,777	
	N.	——	244,484

Nati ed assenti N. 3,013 dei quali 103 nati in campagna

Circondario di Civitavecchia

Totale degli abitanti	N.	»	29,841
Abitanti che dimorano stabilmente nei paesi . .	»	22,222	
» » » in campagna	»	898	
Abitanti che dimorano occasionalmente nei paesi	»	3,079	
» » » in campagna	»	3,642	
	N.	——	29,841

Nati ed assenti N. 628 dei quali 23 assenti dalla camp.

Civitavecchia Capoluogo

Totale degli abitanti	N.	»	11,640
Abitanti che dimorano stabilmente in città . .	»	9,478	
» » » in campagna	»	210	

Abitanti che dimorano occasionalmente in città . »	1,621	
» » » in campagna »	331	
N.	——	11,640
Nati ed assenti N. 166 dei quali N. 1 assente dalla camp.		

Circondario di Viterbo

Totale degli abitanti . . . . . N.	»	157,770
Abitanti che dimorano stabilmente nei paesi . . »	134,622	
» » » in campagna »	17,834	
Abitanti che dimorano occasionalmente nei paesi »	3,181	
» » » in campagna »	2,133	
N.	——	157,770
Nati ed assenti N. 2896 dei quali N. 222 assenti dalla camp.		

Viterbo Capoluogo

Totale degli abitanti . . . . . N.	»	20,637
Abitanti che dimorano stabilmente in città . . »	17,127	
» » » in campagna »	3,074	
Abitanti che dimorano occasionalmente in città . »	383	
» » » in campagna »	53	
N.	——	20,637
Nati ed assenti N. 318 dei quali N. 14 assenti dalla camp.		

Circondario di Velletri

Totale degli abitanti . . . . . N.	»	73,063
Abitanti che dimorano stabilmente nei paesi . . »	61,028	
» » » in campagna »	5,059	
Abitanti che dimorano occasionalmente nei paesi »	2,139	
» » » in campagna »	4,037	
N.	——	73,063
Nati assenti N. 1286 dei quali 31 assenti dalla campagna		

Velletri Capoluogo

Totale degli abitanti . . . . . N.	»	16,310
Abitanti che dimorano stabilmente in città . . »	13,185	
» » » in campagna »	2,043	
Abitanti che dimorano occasionalmente in città . »	399	
» » » in campagna »	683	
N.	——	16,310
Nati edassenti n.1236 dei quali n.31 assenti dalla camp.		

Circondario di Frosinone

Totale degli abitanti . . . . . N.	»	155,155
Abitanti che dimorano stabilmente nei paesi . . »	112,754	
» » » in campagna »	39,973	
Abitanti che dimorano occasionalmente nei paesi »	1,428	
» » » in campagna »	1,000	
N.	——	155,155
Nati ed assen. n.5105 dei quali n.644 assen. dalla camp.		

Frosinone Capoluogo

Totale degli abitanti . . . . . N.	»	10,161
Abitanti che dimorano stabilmente in città . . »	7,488	
» » » in campagna »	2,447	
Abitanti che dimorano occasionalmente in città . »	226	
» » » in campagna »	»	
N.	——	10,061
Nati ed assenti n. 122 dei quali n.3 assenti dalla camp.		

Paragoniamo tra loro i sopra riferiti dati statistici, e ne dedurremo.

1.° Che il Circondario di Frosinone in quanto alla dimora degli abitanti, ha un quarto circa della sua popolazione dimorante nella cam-

pagna. Il Circondario di Civitavecchia un sesto e mezzo. Il Circondario di Velletri un ottavo. Il Circondario di Roma un dodicesimo. Se dal numero degli abitanti, i quali dimorano nella campagna, si dovesse valutare una maggiore o minore salubrità dell'atmosfera della campagna, si dedurrebbe che il Circondario di Roma verserebbe in condizioni meno favorevoli rimpetto agli altri per rapporto alla salubrità dell'atmosfera, mentre in condizioni migliori si troverebbe quello di Frosinone, a cui si accosterebbero per ordine quelli di Civitavecchia, di Viterbo, e di Velletri. Se poi questo rapporto si stabilisca tra il numero degli abitanti in campagna delle cinque città capoluoghi, si avrebbe che la campagna di Civitavecchia sarebbe nelle meno favorevoli condizioni e quella di Frosinone nelle migliori, a cui per ordine terrebbero dietro le campagne di Viterbo, di Velletri e più lontanamente quelle di Roma.

2.° Che la densità della intiera popolazione della Provincia romana, messa in rapporto colla superficiale estensione del suo territorio, sarebbe rappresentata da 72 abitanti per ogni chilometro quadrato, ossia ad ogni abitante corrisponderebbe una superficie di terreno equivalente a m. q. 13,875. Se poi calcoliamo la densità media della popolazione propria a ciaschedun Circondario, ne risulterebbe che il Circondario di Roma avrebbe una densità di popolazione di 90 a 120 abitanti per ogni chilometro quadrato; quello di Frosinone da 60 a 90, quelli di Velletri e di Viterbo di 30 a 60, e quello di Civitavecchia al disotto di 30 abitanti.

5.° Che infine la densità della popolazione della Provincia romana messa a confronto colla densità delle altre Provincie del Regno, occuperebbe il terzo grado di una scala divisa in otto gradi, il primo dei quali segnerebbe la minore densità di popolazione. Per formarsi una idea relativa del grado di densità appartenente alla popolazione della nostra Provincia, riportiamo le tre maggiori densità di popolazione assegnate ad alcune Provincie del Regno.

La densità della popolazione delle Provincie di Torino, Alessandria, Padova, Lucca, Firenze, Benevento, Messina è di 150 a 200 abitanti per ogni chilometro quadrato di estensione territoriale; quella delle Provincie di Genova, Livorno, Caserta, Palermo, è di 200 a 400 abitanti; e quella delle Provincie di Milano e di Napoli supera i 400 abitanti per ogni chilometro quadrato.

Prendendo la media di queste tre maggiori densità, fissandola a 292 abitanti, e trasportandola sopra ogni chilometro quadrato di cui è composta la estensione di superficie della Provincia romana, questa potrebbe contenere comodamente una popolazione di 3,479764 quadrupla dell'attuale, ad ogni individuo della quale non mancarebbe un'area di terreno di m. q. 3424; area più che sufficiente perchè da essa possa trarsi quanto basti alla comoda sussistenza di ciascun abitante.

Fin qui abbiamo rilevata la densità della popolazione che attualmente abita nell' intiera Provincia romana. Non sarà discaro che nel seguente specchietto noi decomponiamo codesta complessa densità, in quelle parziali che a ciascun Circondario appartengono, deducendovi pure la superficie di terreno che spetterebbe a ciascun abitante del proprio Circondario.

CIRCONDARIO	Estensione in m. q.	Popolazione	Area in m. q. per ciascun abitante	
Roma	4,676,081,000	420,875	11,111	37
Velletri	1,473,735,000	73,063	20,170	74
Frosinone	1,802,447,000	155,155	11,617	07
Civitavecchia . . .	985,038,000	29,841	33,009	51
Viterbo	2,979,830,000	157,770	18,874	50
	11,917,131,000	836,704		

Crediamo oppurtuno il far conoscere come ed in quanti Comuni sia distribuita la totale popolazione della Provincia romana. Questi Comuni o centri abitati sommano a 227; dei quali più della metà (128) contengono una popolazione al di sotto o poco al di sopra del migliaio. Dei rimanenti (99) pochissimi sono i Comuni che superano i dieci mila abitanti quali Frosinone (10161) Ferentino (10174) Veroli (11036) Civitavecchia

(11640), Alatri (13681), Velletri (16310). Il solo Comune di Viterbo possiede un popolazione di 20637 abitanti mentre quella di Roma 244428 Tutti gli altri contano da due a qualche migliaio di abitanti.

Richiamiamo poi alla memoria, come della intiera popolazione (836704) della Provincia romana, una piccola parte (76421) dimora permanentemente sparsa nella campagna. Quindi ne deriva che le nostre campagne pel difetto di abitatori e di abitazioni rurali, possono rassomigliarsi ad un deserto. Che sia così basta il considerare che della totale estensione del suolo della Provincia romana in ett. 1191713. 10 pari a m. q. 11917132,000 apparterrebbero parecchie migliaia di metri di suolo a ciaschedun abitante della Provincia. La mancanza poi di case rurali nella campagna, e la scarsezza di quelli che sparsi dimorano in campagna fanno sì che nei piccoli centri si agglomeri una soverchia popolazione non corrispondente alla capienza del paese, o al numero delle abitazioni, agglomeramento che di molto contribuisce al deperimento della umana costituzione, in specie dei fanciulli, ed allo sviluppo di particolari infermità.

A completare la numerazione della popolazione della Provincia romana, resta a dire di coloro che, nati in essa, emigrarono, ed al presente dimorano fuori d'Italia. Il numero di codesti emigrati giunge a 2600, ossia a 0,34 per ogni cento individui della popolazione.

Questo numero di emigrati a confronto di quello delle altre Provincie, è ben tenue. Infatti la Liguria numera 114600 emigrati (13,55 0[0); il Piemonte 104,000 (3,39 0[0); la Lombardia 51000 (1,48 0[0); il Veneto 40500 (1,53 0[0); la Toscana 24600 (1,15 0[0); la Campania 21,000 (0,75 0[0).

La minore emigrazione dopo quella della Provincia romana, viene dagli Abbruzzi 900 (0,07 0[0) e dall' Umbria 300 (0,05 0[0).

Sommata tutta la emigrazione del Regno essa si approssima al mezzo milione, della quale emigrazione 213396 emigrati dimorano sparsi in Europa; 44360 in Egitto, Tripoli, Tunisi, Algeria, Marocco, nella Siria, nell'Asia minore e nell' isola di Cipro; 147547 nell'America meridionale e centrale ; 70000 negli Stati Uniti. Finalmente alcune frazioni di emigrati si rinvengono nel Canadà, nell'India, nella China, nel Giappone, nell'Australia e nella Malesia, inguisachè può dirsi che gl'Italiani trovansi sparsi in ogni regione del Mondo.

In sul principio di questo articolo abbiamo dichiarato che del Censimento della nostra Provincia ci saremmo limitati a riferire i dati statistici numerici della sua popolazione, il suo stato civile e la sua istruzione, e non oltre. Resta adunque il riferire quale sia lo stato civile della nostra Provincia, e quale la sua istruzione.

In quanto allo stato civile la popolazione della Provincia romana enumera 449346 maschi, e 377358 femmine. I maschi superano le femmine di 61988 individui.

Tra i 449346 maschi esistono 281018 celibi, 153399 conjugati e 14929 vedovi.

Tra le 387358 femmine, 212827 sono celibi 136888 conjugate e 37613 vedove.

Da questi numeri deduciamo che i maschi superano le femmine nel celibato per 68191 e nel conjugio per 16511, mentre le femmine superano i maschi nella vedovanza per 22693. La qual cosa significarebbe che la mortalità tra i coniugati colpisce per un sesto più l'uomo che la femmina. Altra deduzione è che il numero dei celibi maschi e femmine in 493845 supera quello dei conjugati di 203558; ossia più della metà della popolazione della romana Provincia è celibe.

In quanto alla istruzione primaria, dei 449346 maschi che fan parte della popolazione della Provincia romana, solamente 139349 sanno leggere, mentre gli altri 239997 non sanno leggere; per cui gli analfabeti superano quelli che sanno leggere per 150648.

Così delle 387358 femmine formanti la popolazione della nostra Provincia 87193 sanno leggere e 300165 non sanno leggere, e per conseguenza vi ha una differenza in più delle analfabete per 212972.

Riavvicinando le sovrariferite cifre, se ne ricaverà che gli analfabeti della popolazione della Provincia romana raggiungono il cospicuo numero di 609162, ossia circa i tre quarti della popolazione non sanno leggere.

Codesto numero sorprendente di analfabeti della nostra Provincia và ogni giorno non solo diminuendo molto sensibilmente, stante la leva, e la istruzione primaria popolare più diffusa dalle nuove istituzioni municipali, e paragonandolo all'analfabetismo delle altre Provincie del Regno, si approssima più a quello delle Provincie che danno il minor numero degli analfabeti che a quello delle Provincie che ne danno un numero maggiore.

In comprova di quanto asseriamo non sarà discaro di presentare nel seguente specchietto il maximum ed il minimum degli analfabeti che si verificano in alcune Provincie, e nei Circondari de' loro Capoluoghi tenendo la proporzione di uno per ogni cento abitanti.

NUMERO *degli Analfabeti uno per ogni cento abitanti*					
MINORE			MAGGIORE		
Denominazione	Provincia	Circondario	Denominazione	Provincia	Circondario
Torino	42,72	39,43	Caltanisetta . . .	91,60	91'70
Milano	50,69	39,71	Girgenti	86,60	90,72
Bergamo	43,82	44,18	Siracusa	90,25	89,35
Como	48,14	47,47	Cosenza.	87,56	89,15
Sondrio.	49,12	49,12	Teramo	89,06	88,93
			Potenza.	89,58	88,38
			Trapani.	88,93	88,07
			Benevento . . .	88.11	88,28
Roma.	70,67	60,86	Catanzaro. . . .	85,59	87,45
			Catania	88,49	86,91
			Cagliari. , . . .	89,12	85,14
			Messina.	88,44	85,68
			Avellino	84,65	85,58
			Ascoli Piceno. .	84,65	85,17
			Bari	85,84	82,78
			Aquila	83,68	82,74

L'analfabetismo adunque della Provincia romana si accosta di più a quelle Provincie, le quali come dicemmo contano un minor numero di analfabeti. Aggiungiamo adesso che gli analfabeti della Provincia di Roma superano quelli della Provincia di Firenze solamente di 1,95 0|0, mentre viceversa gli analfabeti della città di Firenze e del suo Circondario superano quelli di Roma e suo Circondario di 4,30 0|0. Codesta differenza è degna di attenzione quando si rifletta al procedere dei due Governi, cui sottostarono le Provincie di Roma e di Firenze.

Aggiungiamo pure che la Provincia romana in confronto delle Provincie di Bologna, Lucca, Mantova, Modena, Padova, ecc. ha un numero minore di analfabeti.

Del resto considerato in generale l'analfabetismo questo veggiamo riscontrarsi in minor numero nella regione settentrionale d'Italia, in numero maggiore nella regione meridionale, e tenere un numero medio tra l'una e l'altra nella regione centrale. Esso segue la ragione inversa del progresso civile di una popolazione. Infatti le Provincie napolitane, che tutte si distinguono pel numero massimo degli analfabeti, le loro masse popolari sono le meno avanzate nel sociale incivilimento e ci dettero e ci danno non rari esempî di un pervertito senso morale, religioso e politico. Non può negarsi che una delle più potenti manifestazioni di codesto pervertimento sia il brigantaggio che da tanti anni infesta alcune di quelle Provincie, le quali per vivezza e potenza d'ingegno de'suoi abitanti, e per la feracità e ricchezza del suolo potrebbero assidersi tra le prime e le più culte e le più doviziose del Regno d'Italia; e vi si assideranno per certo un giorno, quando la istruzione sarà con ogni mezzo favorita e diffusa in quelle popolazioni sì largamante privilegiate per doni dalla natura

Dopo quanto abbiamo esposto sul Censimento della Provincia romana, è conseguente il domandarci se sia sperabile un aumento sensibile della nostra popolazione con 545417 tra celibi e vedovi sopra 837704 abitanti, per quanto si voglia elevare il numero degl'impuberi e dei vecchi? Se sia sperabile un miglioramento nella fisica costituzione e civile progresso della popolazione, quando i tre quarti di essa sono analfabeti, essendo ben naturale che in tanto difetto della primaria istruzione non possa, come altrove, svolgersi la civiltà, nè si possano apprezzare e molto meno si possano ottemperare i dettati della pubblica e privata igiene, dalla quale derivano la robusta costituzione de'corpi, la sanità e l'accrescimento di una popolazione?

Quantunque a queste domande sfavorevolmente rispondano i dati statistici soprariferiti, in se stessi considerati, purtuttavia abbiamo la lusinga e non ci peritiamo rispondere che il celibato e l'analfabetismo, due piaghe infettanti l'umano consorzio, mercè le acquistate liberali istituzioni, cesseranno dall'essere un sistema, come purtroppo lo furono per lo passato.

Ma badiamo bene che codeste acquistate istituzioni liberali, se hanno potenza di svolgere e far progredire la civiltà nei popoli, non per questo sono così attuose da cambiare a volontà ed in poco tempo la educazione, i costumi, le usanze, la istruzione, la operosità di una popolazione. Gli effetti di un regime liberale e consentaneo s' insinuano grado a grado nelle masse popolari alla stessa guisa delle acque meteoriche, le quali infiltrandosi lentamente pe'meati del suolo e raccogliendovisi, ne escono depurate e salubri non solo alla vita, ma colle loro sorgenti alimentano quei rivi e quei fiumi che tanta azione esercitano sulle industrie manifatturiere, e sull'agricoltura.

Senza meno la scuola e la leva sono le due grandi istituzioni, ed i due grandi fattori dell'educazione civile e della potenza di un popolo ; e codesti due fattori, non havvi dubbio, trasformeranno la nostra Provincia nella sua vita sociale e politica. Ma, rammentiamoci, che affinchè ciò avvenga , occorrono tempo e costante ed illimitata cooperazione del Governo e dei Municipi. Non basta che i principî di un regimento liberale e progressivo si siano fra noi introdotti, fa essenzialmente d'uopo che siano fecondati e svolti da una perseverante operosità cittadina, e non isteriliti e soffocati dall'ignavia e dall'apatìa.

Se la unità dell'Italia con Roma a Capitale dopo tanti secoli d' inspirazioni, di sacrifici e di sangue si è raggiunta, e noi siamo stati i fortunati di vederla UNA ed INDIPENDENTE, stà però alle nostre generazioni un gran dovere da compiere, di renderla grande, forte, doviziosa ed emula delle altre civili Nazioni colla diffusa istruzione nel popolo, colle favorite industrie, colla promossa ed estesa coltura delle terre, col commercio attivo de' nostri prodotti, allora soltanto , imitatori degli antichi, potremo inorgoglirci del *civis romanus sum.*

Parte Seconda

Della malattie predominanti nella Provincia romana,
della loro etiogenesi
del susseguente deterioramento della costituzione fisica
del corpo.

Nella prima parte di questa Relazione medica prescegliemmo di ragionare in separati articoli della giacitura ed estensione territoriale della Provincia romana; dei caratteri geologici e delle accidentalità del suo suolo; del clima e dell'atmosfera; delle diverse coltivazioni esercitatevi e della popolazione in quanto alla sua densità ed al suo stato civile, e reputammo codesti argomenti quali fattori di una efficienza nella costituzione dell'umano organismo e nello svolgimento di quei morbi, che in quantità ed in qualità più di frequente si osservano nelle diverse popolazioni che compongono la nostra Provincia.

Codesti fattori peraltro non sono i soli, dappoichè, come già accennammo in sul principio, sonovene altri che a guisa di quelli esercitano un'azione nella produzione dei morbi e nel deterioramento della costituzione organica, quali appunto sono l'alimentazione, la bevanda, le abitazioni, il vestiario, la nettezza, il lavoro, la educazione, le usanze, le abitudini ecc.

Se di questi fattori non tenemmo ragione nella prima parte fu perchè considerammo la loro azione, quantunque convergente ad un medesimo effetto, pur tuttavia non agente nella stessa guisa degli altri fattori, dei quali tenemmo separato discorso. Infatti l'azione di questi abbiamo veduto spiegarsi sulla massa tutta del popolo più generalmente che costantemente e direttamente, mentre l'azione di quelli, opiniamo, che la si eserciti piuttosto sugl' individui di una popolazione meno generalmente ma più direttamente e più costantemente; inguisachè ad essa sia più connesso il deperimento della fisica costituzione di corpo, come la specialità dei morbi.

Per questa differenza di apprezzamento ci è sembrato miglior partito ed eziandio più logico l' esaminare questi fattori, che formano quasi una separata e distinta serie, contemporaneamente all' esame che siamo per intraprendere delle predominanti infermità, anzichè dividerli da queste, e discorrere di ciascheduno particolarmente ed isolatamente. In cotal modo, ci atterremo meglio alla brevità, alla chiarezza ed alla connessione immediata tra cause ed effetti.

In questa seconda parte certamente non esporremo una nosografia di tutte le infermità che si manifestano nella popolazione della Provincia romana, ciò sarebbe al di là del còmpito assegnato a questa medica relazione, la quale deve limitarsi a trascegliere tra le infermità quelle che per frequenza sulle altre predominano, e precipuamente quelle che sono più efficienti e più atte a modificare e deteriorare la organica economia dei corpi; giacchè non poche delle infermità causate d' accidentalità o da contingenze cosmo-telluriche per lo più hanno un corso breve ed acuto, non lasciano postume alterazioni permanenti nella compage organica, e quindi non entrano nel concetto del tèma della presente relazione.

Propriamente adunque ci apparterrà di ragionare e d'investigare la etiogenesi, ed indicare quelle cachessie e quei morbi che tengono endemicamente un predominio sul pieno della popolazione di un Circondario, di una città, e che esercitano la loro triste influenza sulla fisica costituzione degli abitanti, e v'imprimono il carattere di un deperimento costituzionale e di una malsania per le quali numerosi ascritti della leva militare vengono riformati.

Ciò premesso ci fermeremo in separati articoli su di ciascun Circondario, per rilevarne quelle infermità che, a forma di quanto abbiamo or ora dichiarato, meritano a preferenza di essere designate.

ARTICOLO 1°.

Circondario di Roma.

La principal parte del Circondario romano è rappresentata dal Comune di Roma, siccome quello che ne occupa una estensione di ett.

216847 con una popolazione di 244484 abitanti, più della metà del numero totale degli abitanti che popolano l'intero Circondario.

Di questo Comune parleremo più diffusamente non solo per la maggiore estensione del suo territorio, e pel numero maggiore della sua popolazione, ma eziandio per essere Roma la capitale del Regno, e perchè dai regnicoli e dagli stranieri, meglio si conoscano quali in realtà siano le sue condizioni sanitarie, e quanto sia mal fondato il timore di soggiornarvi durante la state e l'autunno.

Febbri intermittenti.

Non v'ha dubbio che fra le infermità che dominano nel Comune di Roma, ci appariscano prime le febbri intermittenti, o accessionali o dalla mal' aria.

Trattando di queste febbri è bene il rammentarci che dei 244484 individui che al presente costituiscono la popolazione del Comune romano, 33864 vi hanno una dimora occasionale ; e che dei 22482 che dimorano sparsi nella campagna 14777 vi dimorano occasionalmente, percui quelli che vi dimorano permanentemente si restringono al numero di 7705.

Investigando codeste febbri intermittenti, noi scorgiamo subito una gran differenza della loro entità tra quelle che si svolgono nell'interno della città, e le altre che si svolgono nelle campagne suburbane e nell'agro romano.

Questa differenza è di grave momento, ed è sostenuta da un fatto clinico accertato , giacchè le febbri intermittenti che si svolgono nelle campagne suburbane e nell'agro romano sono senza paragone in numero proporzionale molto maggiore, più tenaci, più perverse, più perniciose, traendo la loro origine essenzialmente da una elevata saturazione miasmatica che infetta l' organismo, e quante volte non uccida l'infermo rapidamente colla sua perniciosità, ne manifesta la infezione con ripetute e pertinaci febbri , colla ostruzione dei visceri addominali, e per ultimo con una fatale cachessia paludana se non si emigri dal luogo ove uno cadde infermo.

Viceversa le febbri intermittenti che si svolgono nell'interno della città generalmente sono miti , e quantunque alcune volte pertinaci,

pure non raggiungono la nocevolezza di quelle della campagna. Inoltre traggono spesso la loro origine più da un elemento reumatico che ne perverte la traspirazione cutanea, di quello che da un elemento infettivo miasmatico. E quando codeste febbri assumono una forma perniciosa ed anche letale, è certo ch'esse hanno tratto la loro perniciosità dalla campagna, oppure dalla inosservanza di ogni cura, e di ogni precetto igienico. Perlaqualcosa non deve recare meraviglia se per un simile procedere, che pur troppo si verifica, una febbre intermittente semplice e mite, si complichi, si renda grave ed anche letale, a guisa di ogni altra infermità trascurata o non curata.

Nel rilevare una simile differenza tra le febbri intermittenti cittadine, e quelle rurali, noi abbiamo avuto in animo di costatare un fatto clinico, non già, parlando scientificamente, che codeste differenziate febbri abbiano essenzialmente una patogenesi differente, un' entità morbosa totalmente diversa. Tutt'altro. Noi crediamo che codeste febbri non differenzino che di grado, e che non acquistino la gravezza o la perniciosità se non quando l' atmosfera sia satura di elementi miasmatici, e si abbia tale una concorrenza di calore e di umidità del suolo da costituire un'atmosfera caldo-umida, le quali condizioni non si riscontrano nell' interno della nostra città se non eccezionalmente.

Se nella produzione delle febbri intermittenti nella città abbiamo richiamata l'attenzione su di un elemento reumatico siamo stati autorizzati a farlo dalle osservazioni di sommi clinici attorno questo argomento. Il Franck G. B. infatti insegnava che « Quaecumque vero intermittentes » legitimas causa produxerit, non *unica* haec dicenda, licet effectus, quem » plures causae habere queunt, *specificus* esse videatur. » Il Puccinotti poi concludeva « Qui adunque è giocoforza convenire che nel mentre » tutte hanno un sintomo somigliante di febbre periodica, hanno poi » condizioni patologiche diverse, relative alle cause occasionali che le » promossero. »

Ammessa questa distinzione fra le febbri intermittenti cittadine e quelle rurali, proviamoci d'assegnare alle nostre febbri intermittenti quel grado di endemia che ad esse può competere.

Ciò riuscirebbe ben facile quando il nostro Comune avesse annualmente pubblicato una medica statistica autoctona, da cui fosse dato di potere ricavare la qualità e quantità prevalenti di alcune malattie

della popolazione romana. Ma codesta medica statistica autoctona, la quale nelle sue deduzioni sarebbe l'evangelo pel Medico, usando l'espressione del Trousseau, pur troppo per noi è ancora un desiderio.

Non manchiamo, è vero, di alcune statistiche parziali, e decadi di rassegne, che di tratto in tratto si vanno pubblicando sul numero e qualità delle infermità curate in diversi Istituti di beneficenza, e delle morti avvenute ed accertate dai Necroscopi. Però dobbiamo confessare che simili parziali statistiche o rassegne, quantunque non manchino di un certo valore, pure sono ben lontane dall'essere un evangelo, anzi racchiudono elementi da indurre in errore sulla mortalità ed attorno il numero reale di alcune più frequenti infermità decorrenti in un dato tempo, in una data stagione ed in date condizioni meteorologiche.

Che sia così prendiamo ad esame le febbri intermittenti.

Nelle pubblicate rassegne è un fatto che non sono tenuti a calcolo nè distinti quegl'infermi recidivi di febbri intermittenti, i quali per due, per tre o per più volte fecero ritorno per la stessa febbre agl'Istituti di beneficenza.

Ora codeste rassegne non presentandoci che il numero complesso di malati curati per febbri di periodo, ne nasce che un medesimo individuo viene annotato nei registri per due, per tre o per più volte, quale un nuovo infermo assalito dalla febbre intermittente, e per conseguenza di malati e di febbri si moltiplica al di là del vero il numero.

Nè questo moltiplicarsi d'infermi e di febbri è contrastabile, quando si ha la volgare esperienza di quanto sia raro il caso, in cui la febbre intermittente, benchè troncata dallo specifico, non torni a recidivare, per cui il povero, l'artigiano, l'agricoltore ricorrono di nuovo per la stessa febbre agl'Istituti di beneficenza,

Conveniamo che simili rassegne renderanno ragione ai computamenti delle amministrazioni benefattrici, le quali precipuamente s'interessano del numero degli infermi assistiti, e dei giorni della loro permanenza, ma non già renderanno ragione alla igiene ed alla scienza, cui mancherebbe l'elemento positivo e reale per determinare con certezza il grado di endemia della febbre.

In un'altro errore inducono pure le più volte nominate rassegne sulla mortalità che accade in Roma, perchè a carico della sua popola-

zione indigena e sedentaria si pongono i morti nel Brefotrofio, negli Ospedali, nell'agro romano e nella popolazione avventizia, il quale sistema eleva la mortalità in Roma ad una cifra che non trova riscontro in altre città d'Europa.

Quindi ne avviene che i forastieri, apprendendo da quelle ufficiali rassegne la persistenza di moltiplici febbri di mal'aria e di letali perniciose anche nel verno (quando di primo accesso neppure si osservano nelle infeste maremme) ed apprendendone per soprassello la ingente mortalità, formano fra tanta infezione e morìa un ben sinistro giudizio sul nostro clima, mentre l'aspetto, la costituzione fisica della nostra popolazione ed il suo progressivo accrescersi lo smentiscono a tutta prova, ad onta delle ufficiali rassegne.

Occorre adunque ed è dì gravissimo momento che il nostro ufficio comunale di sanità seriamente si occupi e con ogni diligenza e perspicacia attenda alla compilazione della statistica medica autoctona non solo per quelle deduzioni che la scienza può ricavarne, e per quei provvedimenti che la pubblica igiene può adottare, ma eziandio a difesa dei materiali interessi della nostra popolazione, facendo conoscere le vere condizioni sanitarie in cui trovasi il nostro paese.

Codesta occorrenza fu pure avvisata dalla Commissione per la statistica sanitaria radunatasi al Ministero del Commercio sotto la presidenza dell'onor. Correnti (Giornale il Popolo Romano 6 Marzo 1876. N. 66) giacchè la detta Commissione fermando la sua attenzione particolarmente nel modo con cui si compilano le rassegne in Roma, ebbe a lamentare che per difetto delle necessarie distinzioni s'inducesse il pubblico continuamente in errori gravi circa la intensità della mortalità che avviene nella Capitale del Regno.

Nella mancanza adunque di una medica statistica autoctona del nostro Comune, mancanza che ripetesi e maggiormente riscontrasi in tutti gli altri Comuni della nostra Provincia, abbiamo ricorso tanto all'ufficio sanitario municipale del nostro Comune, quanto ai signori Ispettori o Primarî di alcuni Istituti di pubblica beneficenza, non che a parecchi rispettabili Colleghi esercenti in questa città, e dalle notizie ricavate, ed insieme raccolte abbiamo potuto trarre bastevoli criterî per stabilire in genere quali siano le infermità che a preferenza dominano nella nostra popolazione.

Abbiamo detto in genere, conciossiachè i quadri numerici di alcune malattie, i quali qui appresso riportiamo, quantunque non siano nella loro essenza veri dati statistici, purnonostante reputiamo che da quei quadri possa dedursi un fondato criterio sulla prevalenza di alcune malattie, sopra altre.

In quanto poi agli altri Comuni della Provincia romana ci siamo diretti alle Commissioni circondariali di sanità ed alla esperienza autorevole dei Medici condotti, e dall'assieme de' loro rapporti abbiamo potuto raccogliere tanto, quanto era bastevole per stabilire quali fossero a preferenza le infermità dominanti nella Provincia.

Ciò dichiarato pel giusto apprezzamento di ciò che saremo per esporre, proseguiamo ora nell'incominciato esame delle febbri intermittenti.

Abbiamo già distinto queste febbri per la loro entità in cittadine e rurali. Crediamo opportuno di mantenere questa distinzione eziandio pel loro numero, dappoichè gl'infermi che vengono curati dai Medici regionari municipali, o sono osservati e soccorsi dai Medici consulenti del Dispensario dell' Elemosinerìa apostolica nella massima parte appartengono a famiglie dimoranti nell'interno della città, e molti sono curati a domicilio, mentre quelli che sono curati dai Medici municipali rurali, o che si conducono agli ospedali provengono nella massima parte dalla campagna.

Questa distinzione oltre farci rilevare una gran differenza di numero tra le febbri intermittenti cittadine e della campagna, ci somministrerà pure il mezzo per meglio apprezzare il valore di queste due serie di febbri intermittenti.

È pur vero che per le febbri intermittenti cittadine manchiamo di un dato statistico che si riferisca alle classi superiori e non indigenti della nostra popolazione, ma tenendo conto delle condizioni in cui trovansi le classi superiori della cittadinanza ben differenti da quelle in cui versa la classe povera ed artigiana, non ci allontaneremo dal vero se sosteniamo essere le febbri intermittenti molto più numerose in questa classe che in quelle, le quali hanno modo di difendersi dalle intemperie e di menare una vita agiata, o per lo meno non laboriosa e stentata come quella dell'artigiano e del povero.

Veniamo ora a quei dati statistici da noi raccolti sul numero delle febbri intermittenti cittadine.

Il signor Dr. David Toscani direttore dell'Ufficio comunale di sanità colla solita sua cortesia ci ha fatto tenere un quadro statistico degl' infermi curati per conto del Municipio romano durante il triennio 1873-74-75.

Da questo quadro statistico risulterebbe che gl' infermi curati a domicilio nell'interno della città dai Medici regionarî durante quel triennio sommarebbero a 31352, dei quali 5061 per febbri intermittenti, ossia un sesto del totale delle infermità.

Da un Resoconto poi del Dispensario generale dell'Elemosinerìa apostolica alle Zoccolette pel biennio 1871--72 pubblicato dai Consulenti signori Dottori Topai Francesco e Petacci Giuseppe, si avrebbe che dei 2154 casi di malattie osservate nel detto biennio solamente 182 furono quelli di febbre intermittente a vario tipo, ossia 21. 0[0 circa sul totale dei casi.

Le consultazioni però, sempre nel detto biennio, si elevarono a 9419 delle quali 494 per febbri intermittenti, ossia il 19 0[0 sul totale delle consultazioni.

Riunendo queste cifre si avrebbero 43125 infermi curati od osservati, dei quali 5737 per febbri intermittenti, ossia un 15. 3 0[0 di febbri sul totale delle infermità.

E si noti che questa proporzione del 13. 3 0[0 sarebbe la massima, giacchè in quei quadri statistici non si è tenuto ragione dei recidivi per la stessa febbre, per cui se la riduciamo alla metà per certo non cadiamo in un erroneo apprezzamento.

Veniamo adesso all'altra serie delle febbri intermittenti, ossia delle rurali.

Dallo stesso quadro statistico dell'Ufficio sanitario comunale sappiamo che 5244 furono gl'infermi curati durante il triennio 1873-74-75 in campagna, dei quali 4388 per febbri intermittenti, lo che significa che meno 856 infermi tutti gli altri furono assaliti dalla febbre di mal'aria!

Esaminando le relazioni statistiche degli infermi ricoverati nell'Ospedale di S. Spirito pubblicate con cura dal sig. Cav. Dr. Achille Bianchi, medico Ispettore di quell'Istituto ospitaliero, ed in seguito delle notizie dal medesimo gentilmente somministrateci, abbiamo formato il seguente

SPECCHIETTO

Degl'infermi curati nell'Ospedale di S. Spirito di Roma

Anno	*Totale*	FEBBRI INTERMITTENTI			
		semplici	Perniciose	Proporzionate	*Totale*
1864	11,224	5,528	281	»	5,809
1868	11,534	6,217	427	200	6,844
1872	20,326	13, 36	487	538	14,961
1873	18,023	13,933	487	573	14,993
1874	18,192	12,644	563	1,002	14,209
	79,299	52,258	2,245	2,313	56,861

Da questo specchietto risulta che sul totale dei 79299 infermi curati nei cinque anni, 56816. lo furono per febbri intermittenti ossia il 72 per 0[0 circa, delle quali febbri intermittenti circa il 4 per 0[0 ebbero una forma perniciosa.

Dall' ottimo mio amico Dr. Gaetano Antonelli Medico ispettore dell' ospedale del SS. Salvatore ad SSrum, ebbi un quadro riassuntivo delle infermità curate in quell' ospedale durante il quinquennio 1871 al 1875. Le malattie raggiunsero nel quinquennio il numero di 16846, delle quali 7851 febbri intermittenti tennero la proporzione del 46 per 0[0 sul totale delle infermità. Così sulle 7851 febbri intermittenti si ebbero 461 febbri perniciose, ossia il 58 per 0[0.

Raccogliendo ora queste cifre avremo che sopra un numero complessivo d'infermità curate dai Medici rurali municipali, e nell'ospedale di s. Spirito ed in quello di SS. Salvatore ad SSrum in tutte som-

manti a 101389, si contarono 69055 febbri intermittenti, ossia il 68 p. 0[0 sul totale delle infermità.

Riavvicinando le risultanti cifre avremo che nell'interno della città sopra 43125 infermità 5737 furono febbri intermittenti, e sopra 101389 infermità per malati provenienti nella massima parte dalla campagna, 69055 furono febbri intermittenti e per conseguenza le febbri intermittenti nell'interno della città rappresentano il 13,3 p. 0[0 sul totale complessivo delle diverse infermità.

Questi due estremi proporzionali 13,3 0[0 e 68 0[0 per quanto non si vogliano ritenere essenzialmente esatti per la ragione più volte ripetuta di non essere stati posti a calcolo in quelle statistiche sanitarie i recidivi per le stesse febbri, pure chiaramente dimostrano la immensa differenza di numero che passa tra le febbri intermittenti che si svolgono nell'interno della città e quelle, che si svolgono nella campagna.

Infatti all'art. 5.° della prima parte di questa relazione abbiamo esposto come gli abitanti, i quali dimorano stabilmente ed occasionalmente nell'interno di Roma, raggiungono il numero di 222002, mentre quelli che dimorano stabilmente od occasionalmente nella campagna raggiungono il numero di 22482.

Messe quindi queste due popolazioni in rapporto col numero delle febbri intermittenti a ciascheduna di esse appartenente emerge quanto la popolazione campagnuola sia malmenata dalla febbre della mal'aria, in modo che pochi sono quelli che ne rimangono immuni, mentre non lo è per certo e ben lontanamente la popolazione cittadina.

E quantunque delle classi superiori cittadine non si abbiano dati statistici, i quali determinino il grado d'endemía delle febbri intermittenti alle quali vanno soggette, purtuttavia, come già si è avvertito, codesto grado d'endemìa deve essere mite e ben molto al di sotto di quello che è rappresentato dalle febbri intermittenti che si sono manifestate nelle classi inferiori della popolazione cittadina le quali sono più esposte sotto ogni rapporto alla influenza di quelle cause, che sono reputate genetiche della febbre intermittente.

Ora ognun sà che codeste classi inferiori della popolazione sono le più numerose in confronto delle classi superiori, e se pel loro numero maggiore, pel difetto di ogni agiatezza, per la vita laboriosa esposta senza difesa all'intemperie ecc. non hanno dato che il 13,3 per 0|0 di febbri intermittenti sopra 43125 casi di varie infermità, sarà ben logica la supposizione che nelle classi superiori della popolazione cittadina una simile proporzione del 13 3. per °/₀ data dalle febbri intermittenti, sarà molto al di sotto di quella, giacchè è fuor di dubbio che le febbri intermittenti a preferenza ed in maggior copia si osservano tra le classi artigiane e povere anzichè tra quelle agiate, civili, istruite e che hanno modo per difendersi dalle intemperie, e da quegli agenti, che precipuamente influiscono sulla produzione di febbri di simile natura. Altre infermità, più che le febbri intermittenti sono il retaggio di queste classi privilegiate.

Forse da qualcheduno ci si potrebbe obbiettare che la mite proporzione del 13. 3 0|0 risultante dal rapporto delle febbri intermittenti col numero totale delle infermità che hanno colpito le classi inferiori della popolazione interna dipenda dal condursi gl'infermi appartenenti a quelle classi all'ospedale, e quindi non impinguano essi nè il numero degli assistiti a domicilio nè quello dei soccorsi dal Dispensario. Questa obbiezione non avrebbe molto valore giacchè la nostra popolaglia oltre di avere ingenita un'avversione di mettersi all'ospedale, ha la commodità di poter ricorrere per una febbre intermittente, agl' Istituti di beneficenza i quali loro gratuitamente somministrano i sali di chinina.

Infatti da un prospetto del Dr. Bianchi sugli infermi, secondo l' origine, entrati nell' ospedale di s. Spirito nel quinquennio 1870 al 1874 si avrebbero 10249 romani entrati in quello stabilimento ospitale sopra 84286, e si noti bene che tra quei 10249 romani sono annoverati pur quei romani provenienti dalla campagna.

Il giudizio adunque che tanto severamente si porta sulla insalubrità e mal'aria del cielo romano per quanto riguarda l'interno della nostra città è assolutamente destituito di prove, ed ingiusto è lo specioso appellativo di romane che si dà alle febbri intermittenti, poichè tali febbri non sono esclusive di Roma, essendovi non poche città nostrane ed estere che ne hanno alla pari, ed altre che ne hanno in maggior copia. Però non

neghiamo che le febbri intermittenti siano andemiche nell' interno della nostra città, ma codesta endemìa è limitata e diremo anche circoscritta di preferenza in alcune regioni della città, ed è generalmente mite per la sua indole.

Infatti da un calcolo approssimativo fatto dal nostro Ufficio comunale di sanità per gli anni 1871--72, i quali per l'avvenuta alluvione nel dicembre 1870, furono i più feraci per le febbri intermittenti, risulterebbe un solo decesso di perniciosa in ogni mille e cinquecento abitanti, ossia 163. decessi di perniciosa all'anno, e si noti che in questo calcolo furono compresi i casi di febbri intermittenti avvenuti nella campagna.

Questa mortalità sarebbe inferiore a quella che si verifica a Firenze per la febbre miliare che in quella città regna endemica, colla differenza che per la febbre intermittente possediamo una specialità terapeutica nei preparati chinacei, i quali non mancano della loro positiva efficacia quando a tempo ed a dovere sieno amministrati, mentre contro la febbre miliare non abbiamo fino ad ora uno specifico da opporle, ma solamente un trattamento curativo empirico-razionale.

Ma indipendentemente dalle cifre che abbiamo esposte non è forse patente dimostrazione della mitezza delle nostre febbri intermittenti l'aspetto della nostra popolazione cittadina e delle stesse classi inferiori, le quali oltre l'avvenenza ci manifestano un aitanza ed una vigoría fisica non comune e raramente c'imbattiamo in chi ci additi ad una cachessia per febbri di mal'aria ?

Abbiamo detto che le nostre febbri intermittenti oltre essere miti per la loro natura sono anche limitate e circoscritte precipuamente in alcune regioni della città. Infatti la esperienza ci pone in grado di tracciare una linea schematica entro cui si comprendono quelle regioni della città , le quali relativamente alle altre che sono al di fuori della detta linea, danno il minor contingente alle febbri intermittenti.

Codesta linea schematica prende il punto di partenza dallo sbocco sulla piazza del popolo della via del Babbuino, scorre per la stessa via, sale per la Trinità de'monti, e per la via Sistina discende a piazza Barberini, da ove per la via retta delle quattro fontane perviene al clivio del Viminale, e piega a destra per la via Urbana, la via Leonina, arco

de'Pantani, e via Bonella; sale il Campidoglio, e dalla rupe tarpea giunge a piazza Montanara, prosegue per la via Savelli e per i ponti quattro capi attraversa l'isola di s. Bartolomeo, volge a destra per la Lungaretta, piazza di s. Maria in Trastevere, piazza della Scala e giunta a porta settimiana declina a destra per la piazza di s. Giovannino della malva, trapassa Ponte-sisto, percorre la via Giulia, la via Paola, e per Panìco internasi nella via de'Coronari per arrivare sulla piazza Nicosia, toccando prima la via dell'orso e monte Brianzo. Finalmente dalla piazza Nicosia entra nella via di Ripetta, al cui sbocco nella piazza del Popolo rasenta le due chiese di Montesanto e dei Miracoli per congiungersi al punto di partenza della linea schematica.

Non vi ha dubbio, ed è volgare credenza, che le regioni della città comprese entro l'area circoscritta dalla linea schematica siano le migliori per salubrità e per la minor frequenza delle febbri intermittenti. Anzi è da notarsi che quelle abitazioni o località le quali sono più lontane dal Tevere, che hanno una giacitura più elevata e che si trovano riparate dai versanti di quei colli su cui esistono edifizî, quelle abitazioni o località sono reputate le più sane quali ad esempio la piazza del Gesù e le sue adiacenze.

Se però abbiamo detto che le regioni della città, le quali esistono al di fuori della linea schematica, sono ritenute per meno salubri o più sottoposte alle febbri intermittenti, non ne consegue che non possano riacquistare la loro antica salubrità quando siano migliorate e corrette le attuali fisiche loro condizioni.

Infatti possiamo già citare esempî di questo avvenuto miglioramento. La via del Babbuino, quella di Ripetta nel lato che prospetta sul Tevere, la piazza dell'Oca e le sue adiacenze, erano località una volta assai travagliate dalle febbri intermittenti, ora non lo sono più a tal grado per gli accresciuti e migliorati edifizî e per l' aumentatavi popolazione. Il colle Esquilino, condannato per la sua malsania, in oggi per la vasta stazione ferroviaria edificata in quel colle, per i nuovi quartieri che vi si vanno costruendo, per la frequenza non interotta ed attiva dei trasporti e di popolo, quel colle va perdendo della sua malsania, e sparirà quando quei quartieri saranno ultimati ed abitati.

È un fatto che le febbri intermittenti si diradarono in una località, ove dominavano, in ragion diretta dell' aumento degli edifizî e dell' accresciuta densità degli abitanti. Sia ad esempio il nostro ghetto posto in una località la più favorevole allo sviluppo delle febbri intermittenti, non ostante codeste febbri non vi sono frequenti appunto per la copia delle abitazioni, per la densità della popolazione che vi e raccolta.per l'angustia delle vie, per la mancanza di sterrati e di rive non sopra edificate.

Quando adunque nell'interno della nostra Roma si avrà cura che le acque meteoriche e sorgive siano ben condotte e non abbiano modo di soffermarsi e stagnare, che la belletta lasciata dai debordamenti delle acque del Tevere sulle vie, nei bassi locali e nei sotterranei delle abitazioni sia sollecitamente rimossa, che le vie siano ben lastricate e spazzate, ed egualmente le piazze, se sterrate, siano adornate di alberi e di piante, che gli orti siano allontanati dall'interno della città, che non si lascino larghi spazî di terreno abbandonati, che le abitazioni siano capaci, ventilate, custodite, che la densità della popolazione giunga ad essere in relazione dell'area urbana, che la piccola coltivazione si eserciti con intelligenza in tutti i terreni che circuiscono la città proscrivendone i canneti, quando adunque nella nostra Roma si avrà cura non solo di quanto si è ora accennato, ma di tutt'altro che la pubblica Igiene insegna, per certo le febbri intermittenti diminuiranno sempre più, specialmente in quelle regioni che trovansi al di fuori di quella linea schematica da noi tracciata, giacchè, ripetendo il dettato del Lancisi, tutte le cause della insalubrità del clima romano possono ritenersi per avventizie.

Fin qui delle febbri intermittenti che si svolgono nell' interno di Roma, passiamo adesso a discorrere di quelle che si svolgono nella campagna romana.

Dal computo statistico che di sopra abbiamo esposto, e che si riferisce ai malati assistiti negli Ospedali, o dai Medici comunali rurali; malati che nella massima parte sono derivati dalla campagna, abbiamo rilevato 69055 febbri intermittenti sopra 101389 infermità, ossia il 68 per ,t° sul totale delle infermità!

Codeste cifre valgono per loro stesse più di qualunque ragionamento a formare una idea precisa sul grado di endemìa delle febbri inter-

mittenti nella campagna romana. E se per poco riflettiamo sul numero della popolazione che o stabilmente od occasionalmente dimora in quelle lande, di poco ci allontaneremo dal vero se tutta quella popolazione riterremo offesa dalla mal'aria.

E come potrebbe essere altrimenti, quando ci riportiamo a quanto si è detto sul clima, sulla geologia, sulla coltivazione , sul censimento della campagna romana?

Gettiamo uno sguardo rapido su questa vasta estensione di terre dopo la raccolta dei foraggi e delle messi. Codesti interminabili terreni col loro squallore estivo non ci offrono che lo sconfortante spettacolo di aride steppe prive di abitatori e di fuochi, mancanti di ripari costituiti da boschi , i quali difendono o modificano le malefiche emanazioni dei bassi fondi e dei terreni pantanosi. Codeste terre sono ricoperte da uno strato di piante morte, i cui avanzi col favore del calore estivo, delle nebbie, delle scarse pioggie sono in preda ad un processo di putrefazione. Dalle screpolature del terreno sodo, profondamente umido e superficialmente diseccato dai cocenti raggi solari, si fanno strada vapori malsani, mentre dal disfacimento delle piante graminacee ed annuali che barbicarono e vissero nello strato arabile delle precedenti stagioni emanano fermenti di putrescenza..

Se poi gettiamo lo sguardo sui terreni paludosi alle indicate sorgenti di malsanìa si aggiunge pure la putrescenza del loro limo, la quale ha luogo di mano in mano che le acque si ritirano.

Nelle maremme nostre per le recenti escursioni e per le osservazioni fatte dagli egregi Dott. Lanzi e Terrigi, il ritiro delle acque suole ordinariamente avere principio sul finire del mese di aprile, e continua fino a tutto il mese di agosto e talora si prolunga nel settembre. Cosicchè in quelle plaghe maggiore è la durata delle emanazioni miasmatiche a confronto di quella che verificasi nelle terre aride ed incoltivate, ove come si disse la putrefazione degli avanzi vegetali comincia dopo le segate messi.

Quindi accade che nelle terre paludose e maremmane per effetto delle continue ed intense emanazioni miasmatiche le febbri intermittenti sono più gravi e pertinaci per la profonda infezione dell' organismo e spesso, se non si cambi cielo , tengono dietro le fisconie addominali e

le cachessie palustri con tutto il fatale corredo delle loro sequele morbose.

Meno gravi si manifestano codeste febbri lungo i torrenti che bagnano i terreni di giacitura meno bassa, e lungo le valli del Tevere e dell'Aniene, le quali febbri però sono sempre in grado maggiore di quelle che, si svolgono nelle vaste pianure che risalgono verso i colli, e che, circondando la nostra città, si estendono nella direzione di nord e di est alle falde dei monti sub-apennini, divenendo sempre più miti, meno frequenti e meno infette pel miasma, non osservandosi la cachessia palustre che quasi per eccezione.

Nè può ritenersi, salvo il caso ben poco comune nella state, di venti soverchiamente impetuosi, che il miasma febbrigeno sia trasportato dagli stagni di Ostia, di Maccarese e delle paludi pontine fin sotto Otricoli, attraversando tutto il territorio della Provincia romana, ove d'altronde non mancano ripari di colli ed anche di selve, molto più che il miasma palustre tende a spandersi più lateralmente, che ad elevarsi verticalmente.

Molto meno può ritenersi che tutte le febbri intermittenti sieno generate e provengano da quei soli centri d'infezione, dappoichè è più consentaneo alla ragione e confermato dalla esperienza, il credere che ogni lembo della nostra campagna per la sua costituzione geologica, per la sua giacitura, per la sua umidità, pel difetto o qualità di coltura ec. contenga in se stessa gli elementi generatori del miasma, il quale per svolgersi attende la opportunità di un dato grado di temperatura e di umidità.

Perchè poi il miasma spieghi il suo potere etiologico fa d' uopo che l'inquinamento dell'atmosfera raggiunga il punto della saturazione, a meno che circostanze speciali quali sono le brusche impressioni di una bassa temperatura, le nebbie mattutine, la pioggia caduta sul corpo riscaldato, gli errori dietetici, l' abuso della venere, i gravi patemi non accelerino e non accrescano la suscettività con afflevolire l'umano organismo e renderlo così maggiormente predisposto a contrarre l'infezione miasmatica.

Dalla cooperazione adunque dei due fattori predisposizione individuale, e grado di saturazione, può ritenersi procedere o la forma

mite di febbre intermittente semplice, o la forma grave di perniciosa o comitata o subcontinua. Però può aversi per provato che la infezione miasmatica raramente raggiunge il colmo sulle alture e sui colli, essendo fatto notorio che sul Giannicolo e sul monte Mario le febbri intermittenti si osservano meno frequenti e meno intense di quello che lo siano nei bassi fondi delle fornaci e dei prati di Castello.

Dicemmo che gli elementi febbrigeni esistenti e sparsi nel suolo romano attendono la opportunità di un dato grado di temperatura e di umidità, perchè si svolga il miasma.

Invero se la temperatura non supera i 10.° di R. non è dato lo svolgimento del miasma febbrigeno. Per quanto la palude stessa venga ritenuta quale incontestabile e feconda generatrice della causa specifica delle febbri intermittenti, pure resta innocua se le manchi quel grado di calore efficiente a svolgere quella causa specifica designata col nome di miasma.

Pel difetto di temperatura, la esperienza ci ammaestra, che le nostre infestissime maremme rimangono durante il verno paralizzate nella produzione del miasma. L'Acerbi pel difetto di temperatura potè impunemente attraversare nel corso della state le paludi della Svezia e della Lapponia. I laghi di Ginevra e di Neuchatel, e le molte paludi della Polonia non ingenerano febbri da miasma per la stessa ragione della bassa temperatura.

La influenza del calore termometrico nella produzione delle febbri intermittenti è così certa che noi osserviamo nella nostra penisola svolgersi il miasma ed acquistare la sua intensità e perniciosità in ragione del grado più o meno elevato della locale temperatura, ben inteso che non vi manchi l'altra qualità del suolo umido.

Infatti se sono insalubri le adiacenze delle paludi del ferrarese, dei lidi di Ravenna, dei bassi fondi delle lagune venete, dei stagni di Mantova, del Polesine, delle risaje di Lombardia, codesta insalubrità non giunge mai il grado intenso e pernicioso delle paludi pontine, delle maremme toscane, della costa calabrese ecc. siccome regioni più meridionali e per conseguenza più calde.

Così un grado di calore continuato dell'atmosfera per quanto sia elevato, se non venga interrotto da piogge, o non sia associato ad una

sufficiente umidità del suolo, non è capace per se solo a dare origine al miasma, Codesta osservazione è così volgare e comune, da non spendervi sopra molte parole. Ognun sa che le febbri intermittenti si svolgono in maggior copia quando nella state avvengono piogge non continuate ed incapaci a mantenere bassa la temperatura.

Non intendiamo intrattenerci più a lungo sul tema delle febbri intermittenti (molto più che avremo l'occasione di tornare su quest' argomento) esponendo ed esaminando i varî cimenti, le accurate investigazioni, le analisi chimiche e microscopiche istituite per iscuoprire e determinare la causa prima, il quid efficiente la febbre intermittente. Codesta esposizione, codesto esame ci allontanerebbe dal precipuo subbietto di questa relazione. Ci limiteremo soltanto ad indicare quei distinti Medici e Scienziati i quali in special modo volsero i loro studî a tale scopo. Essi, tra i nostri, meritano di essere nominati il Torti, il Lancisi, il Brocchi, il Metaxà, il Folchi, il Puccinotti, il Salvi, il Lelmi, il Minzi, il Bechi, il Balestra, il Lanzi, il Terrigi ecc. e tra gli esteri il Senac,, il Monfalcon, il Dureau de-la-Malle, il Wilson, il Barker, il Durand, il Lemaire. il Jacquet, il Thomas, il Baxà, il Moren, il Salisbury ecc.

Però come abbiamo detto per le febbri intermittenti dell' interno di Roma, così possiamo dire altrettanto e con più ragione delle febbri intermittenti dell'agro romano, ossia che è nel potere umano di diradarne la loro frequenza e di mitigare la loro entità morbosa.

È lunga stagione che si parla, si discute, e si disegna il bonificamento delle nostre campagne, ed in oggi specialmente è nel desiderio di tutti che sia attuato. Ma tra il desiderio e l'attuazione passa una gran distanza. A noi sembra che non si siano ben comprese tutte le difficoltà che si frappongono al bonificamento dell'agro romano, specialmente da coloro che lo hanno studiato o lo studiano soltanto sotto il punto tecnico. Qualunque bonificamento dopo breve tempo si rende frustraneo se di pari passo non proceda la coltivazione e la popolazione stabile degli agricoltori dimoranti in campagna. Due estremi che non si raggiungono a volere d'uomo. È però nel suo potere di conseguirli, quando si seguano le tracce dei nostri antichi, le quali noi abbiamo richiamate discorrendo

dell'Agricoltura nella prima parte di questa relazione, e che non ci peritammo di pubblicare in un modesto nostro scritto sull' agro romano. (a)

Ma fintantochè non saranno bonificate e rese salubri le condizioni dell'agro romano sarebbe opera grandemente umanitaria, (come fa voti l'egregio Dott. Achille Bianchi nell'ultima sua relazione statistica sugl'infermi curati nell'ospedale di s. Spirito) che si avvisasse al modo di preservare per quanto è possibile i poveri campagnuoli dalla gravezza delle febbri di accesso.

E quest'opera umanitaria si raggiungerebbe non difficilmente quando i proprietarî ed i mercadanti di campagna prendessero maggior cura degli agricoltori costruendo locali ove potessero ricovrarsi e ripararsi dalla pioggia e dalla brezza notturna e mattutina, quando si provvedese al loro nutrimento sostanzioso ed eccitante, quando la loro pelle fosse munita di maglia di lana, onde difenderli dai rapidi equilibri igro-termometrici (b)

Riassumendo quanto si è detto attorno le febbri intermittenti possiamo concludere *che* le medesime tanto nell'interno di Roma quanto nella sua campagna costituiscono una delle malattie più frequenti, cui si addice il nome di endemiche; *che* il numero e la entità di simili febbri diversificano non poco tra loro, secondochè si svolgono nella città oppure nella campagna, essendo in quella proporzionalmente meno numerose, nella massima parte miti, e non inducenti cachessia se non per eccezione, mentre in questa sono numerose, non miti, spesso gravi, pertinaci da indurre alterazioni nei visceri addominali, e quindi una cachessia letale; *che* degli elementi efficienti la endemìa delle febbri intermittenti, alcuni possono considerarsi avventizî e per conseguenza amovibili da un'osservata pubblica e privata igiene, e gli altri che non lo

(a) *L'Agro romano. Brevi note del Dott. Clito Carlucci, socio del Comizio agrario di Roma. Roma Tipografia del Popolo Romano* 1875.

(b) *Il Consiglio direttivo del nostro Comizio agrario accolse unanimamente la proposta del suo Presidente l'onorevole Conte Di Carpegna, di promuovere cioè un certo numero di premi da conferirsi a tutti quei proprietari ed agricoltori che meglio terranno i contadini nelle proprie aziende nominando a tal uopo una Commissione composta dai Sig. Pareto Marchese Raffaele, Fortuna Augusto e Carlucci Clito.*

sono, perchè inerenti essenzialmente alla natura del clima e del suolo possono essere modificati, e la loro influenza paralizzarsi mercè la umana industria, attuando i mezzi indicati dalla esperienza e dalla scienza, e che altrove riuscirono a rinsanicare regioni infeste dalla mal'aria; *che* infine le febbri intermittenti non sono esclusive del nostro paese, ma si manifestano in molte altre città nostrane ed estere, potendosi poi sostenere che nell'interno di Roma generalmente la febbre intermittente se la prende chi vuol prendersela col trascurare quelle cautele suggerite dalla Igiene.

Rachitide, Scrofola, Tubercolosi

Purtroppo la entità di queste manifestazioni morbose non si limita ad isolati visceri, ma investe l'organismo intiero sotto forme diatesiche, le quali potenzialmente cooperano al deperimento della specie umana, e pe' loro effetti sono causa di riforma fra gl' inscritti della leva militare.

A constatare il grado della loro esistenza nell' nostra popolazione abbiamo ricorso, come per le febbri intermittenti, all' Ufficio sanitario comunale, ed agl' Istituti ospitalieri, raccogliendo le maggiori possibili notizie. Però nell' esporre i dati statistici ripeteremo ch' essi sono di un valore relativo e di approssimazione sul numero degli affetti per la ragione che uno stesso individuo, trattandosi di affezioni croniche, senza meno per più volte e a varia distanza avrà ricorso agl' indicati Istituti di beneficenza, e per conseguenza delle singole malattie si sarà al di là del vero accresciuto il numero dei casi.

Contuttociò se non possiamo essere sicuri sulla precisione del numero, possiamo però esserlo sulla frequenza delle sopra enumerate infermità.

Premessa questa dichiarazione noi abbiamo reputato opportuno di riunire in un gruppo la rachitide, la scrofola e la tubercolosi, poichè dovendo trattare di queste malattie non nosologicamente ma etiologicamente soltanto, abbiamo in tal guisa evitato di ripetere la indicazione di quelle cause che per lo più si verificano comuni a tutte e tre le infermità o cachessie come più piaccia chiamarle.

Eccone pertanto lo Specchietto, che abbiamo avuto cura di redigere.

	Anno	TOTALE degli infermi assistiti		RACHITICI		SCROFOLOSI		TUBERCOLOSI	
				Città	Campagna	Città	Campagna	Città	Campagna
Elemosineria Municipio	1873	11,045		644	»	1016	»	649	2
	1874	14,772		1428	15	2852	34	1200	31
	1875	10,079	35,896	732	4	1464	8	641	15
Osped. di S. Spirito	1871	4,808		682	»	879	»	168	»
	1872	6,765	11,573	873	»	1177	»	518	»
Osped. di S. Giacomo	1868	11,534		»	»	»	»	292	»
	1872	20 326		»	»	»	»	325	»
	1873	18,023		»	»	»	»	442	»
	1874	18,192	68,075	»	»	»	»	368	»
	1871	2,475		»	»	»	»	183	»
	1872	3.580		»	»	»	»	259	»
	1873	3,258		»	»	»	»	232	»
	1874	4,080		»	»	»	»	203	»
	1875	3,453	16,846	»	»	»	»	238	»
		132,390	132,390	4359	19	7388	42	5718	48

Secondo questo specchietto dei 35896 infermi assistiti a domicilio in un triennio dai Sanitarî comunali la dodicesima parte circa è costituita dai rachitici, la sesta parte e più dagli scrofolosi, e la quattordicesima parte dai tubercolosi.

Degli 11573 soccorsi durante un biennio dal Dispensario delle Zoccolette, la settima parte circa è rappresentata dai rachitici, la quinta parte circa dagli scrofolosi, e la diecisettesima parte dai tubercolosi.

Nell'ospedale di s. Spirito in un qnadriennio furono curati 68075 infermi, dei quali la quarantesima parte appartiene ai tubercolosi, mentre delle 16846 inferme curate in un quinquennio nell'ospedale di s. Giovanni, la quindicesima parte appartiene alle tubercolose.

Deve notarsi per questi due ospedali che, secondo le loro tavole d'istituzione, non sono ricevuti in essi che gl'individui colpiti da malattie acute, e non affetti da malattie croniche, tra le quali sono annoverate la rachitide, la scrofola, la tubercolosi, quantunque è ben da supporsi che fra i tanti ricevuti non mancheranno per certo individui, ai quali (assaliti da malore acuto) si associno manifestazioni di una costituzione rachitica, scrofolosa o tubercolare, e per conseguenza su quella costituzione s' informeranno e si complicheranno quelle malattie acute per le quali furono ricevuti.

Ecco il perchè in quei due ospedali noi veggiamo annotati casi di tubercolosi polmonare, i quali, per l'indicata costituzione, si saranno svolti durante il corso dell'acuta infermità.

Riassumendo i dati dall'esposto specchietto, ne risulta che dei 47469 individui curati o soccorsi dai Medici comunali o dal Dispensario delle Zoccolette l'undecima parte è rappresentata dai rachitici, la sesta parte circa dai scrofolosi.

In quanto poi alla tubercolosi polmonare dal numero complessivo (132390) degl'individui curati o soccorsi dai quattro Istituti di beneficenza si rileva che la ventesima parte è rappresentata dalla tubercolosi polmonare.

Siccome però dallo stesso specchietto rileviamo che il contingente dato dalla campagna per la rachitide, per la scrofola e per la tubercolosi, è minimo ossia di 109, così raffrontando i 3176 casi di tubercolosi polmonare dati dall'assistenza comunale e dal dispensario, col numero to-

tale degli infermi assistiti o soccorsi da quei due Istituti in 47469 avremò su questo totale la quindicesima parte spettante alla tubercolosi polmonare.

Per ultimo sommando i casi delle tre cachessie rachitide, scrofola e tubercolosi avremo in tutto 17465 riferentesi ai due Istituti comunale e dispensario, e quindi ne dedurremo che più di un terzo degl' individui curati o soccorsi lo fu per rachitide o per scrofola o per tubercolosi. E s'intende bene che codesti individui appartenevano alla popolazione interna della nostra città.

Codeste cachessie adunque per frequenza vengono appresso alle febbri intermittenti, le quali, come abbiamo di sopra determinato, giungono al 68 p. °/₀ nella campagna ed al 13, 3 p. °/₀ nell'interno della città. Però soverchiano le febbri intermittenti per la maggiore influenza che esercitano nel deperimento della costituzione, fisica della nostra popolazione, giacchè l'essenzialità loro è d'indurre un'alterazione nei solidi e negli umori dell'organismo in sequela di un particolare pervertimento congenito od acquisito dell'assimilazione, e sono causa frequente e precipua dei riformati nella leva militare.

Se i dati statistici che abbiamo di sopra riportati si riferiscono tutti alle classi inferiori della nostra popolazione, non per questo possiamo dedurre che la scrofola, la rachitide e la tubercolosi sieno il reditaggio esclusivo della miseria; anzi abbiamo osservato essere rare simili affezioni nella campagna ove alla miseria si aggiungono protratti e faticosi esercizi muscolari ed ove l'agricoltore bagna col sudore la terra che dissoda. Viceversa possiamo asserire, senza tema di errare, che la rachitide, la scrofola, la tubercolosi non risparmiano veruna classe e molto meno le classi privilegiate della cittadinanza, in guisa tale chè i Medici non solo si trovano spessissimo a curare simili affezioni nelle forme morbose le più apparenti, ma eziandio si avveggono che molte infermità, sotto differenti manifestazioni morbose, sono connesse e collegate a quelle diffuse cachessie depravanti l'organica cellulare mistura.

La loro influenza poi sull'organica costituzione è tale che raramente c'imbattiamo, come avveniva per lo innanzi, in morbi a curare i quali faccia d'uopo il deprimere l'organica vigorìa. Nè al presente codesta indicazione terapeutica è corollario di un dettato di prevalente medico siste-

ma del giorno, bensì per l'oculato Medico è pura conseguenza di una necessità e di un vero incontestabile additatogli dall'odierno fisico deperimento della umana generazione.

La etiogenesi di codeste cachessìe non dipende da una sola causa, ma è la risultante di cause diverse che collettivamente concorrono alla loro produzione e diffusione. Se nella classe povera della nostra popolazione concorrono a produrle a preferenza la scarsa e cattiva alimentazione, l'acqua potabile impura, il difetto delle vestimenta, l'angustia e la insalubrità delle abitazioni per deficienza d'aria e di luce, il succidume, la qualità del lavoro etc., nella classe agiata al contrario le producono le trascurate esercitazioni ginnastiche, la vita molle ed oziosa, lo scarso uso dei bagni igienici, la discendenza da genitori affetti dalle medesime infermità o sifilittici, l'allattamento, un'alimentazione raffinata , l'abuso delle bevande fermentate e dei liquori di mille specie, le scorrette passioni ec.

In genere poi può ritenersi come causa occasionale precipua di tali affezioni il difetto d'aria e di luce. Infatti in quelle regioni di una città qualunque ove le vie e le corti divennero meno aereate e solatìe pel soverchio inalzamento degli edifizi, che per l'avidità del lucro si divisero e suddivisero in appartamenti i cui vani più che stanze sono celle da ergastolo incapaci a contenere e a rinnuovarsi un volume d'aria bastevole ad una buona respirazione, ove vediamo stivata un intiera famiglia nei locali a pianoterra angusti, umidi, oscuri, senza meno in quelle regioni avranno dominio codeste cachessie, conciossiachè il respirare un'aria impura è più dannoso di quello sia il nutrirsi di cattivi alimenti. E se nelle grandi e popolose città ci è dato di osservare a preferenza la rachitide, la scrofola, la tubercolosi, è appunto perchè in esse non si respira aria pura, e non si respira attivamente a dispetto dei vantati progressi e delle scoperte nelle arti e nelle scienze.

Per fortuna fino ad ora la nostra Città non può paragonarsi ad altre città, anche della nostra penisola, nelle quali codeste cachessie, in specie la scrofola, hanno un predominio, ed un'indole endemica, però non cesseranno dal diffondersi e moltiplicarsi , se contro di esse non si porranno in effetto e non si ottempereranno i precetti della pubblica e privata Igiene.

Pur troppo però va verificandosi in quanto alla scrofola quello che scriveva l'illustre Puccinotti, ossia che « una volta la lebbra, la sifilide e « la peste di Oriente costituivano il maggior flagello europeo, così oggi « si può dire che con forma lenta, ma egualmente distruggitrice, nel po- « sto di quei tre micidiali morbi siasi collocata la scrofola, la quale in- « vero col suo dente roditore logora lentamente gli stami dell'organismo « e le intiere generazioni corrompe di provincie e d'imperi. E se noi po- « tessimo avere un censo sanitario di tutta Europa, vedremmo facilmente « che delle malattie che affliggono l'odierna umanità, forse due terzi sono « compresi sotto questa forma micidiale e cronica delle malattie scrofo- « lose. Dessa costituisce realmente una delle più gravi e delle più fre- « quenti miserie della presente condizione fisica dei popoli e noi medici « l'abbiamo sempre o spessissimo ad incontrare o come fondamento asso- « luto di croniche affezioni o come accessorio e modificatore del carattere « sia acuto sia cronico di migliaja di altre infermità ».

Dermatosi

Queste affezioni della pelle possono distinguersi in due grandi gruppi uno parasitario che comprende tutte quelle affezioni della pelle dipendenti da dermatozoi (rogna, fitiriasi) o da dermatofiti (tigna favosa, mentegra, erpete tonsurante, vespajo del capillizio, pitiriasi vescicolore) l'altro non parassitario, che abbraccia tutte le affezioni squamose, vescicolari, bollose, pustulose, papulose ec.

Noi non dobbiamo intrattenerci a descrivere le diverse forme di dermatosi ciò che sarebbe fuori del nostro proposito, ma bensì raccogliere dati statistici dai quali poter dedurre che le dermatosi si osservano non infrequentemente nella nostra popolazione, specialmente nelle classi inferiori della medesima.

L'ufficio sanitario comunale, e l'egregio Dottor Pietro Cav. Schilling chirurgo primario nell' ospedale di s. Maria e s. Gallicano, ci hanno soccorso in simili ricerche.

Da una statistica dell' Ufficio sanitario ricaviamo che nel triennio 1873-74-75 dei 31552 infermi curati in città, 3910 lo furono per dermatosi croniche, ossia l'ottava parte fu costituita da infermi affetti da dermatosi croniche, mentre de' 5244 infermi curati in campagna nel detto

triennio, soltanto 92 lo furono per morbi della pelle, ossia circa la cinquantesima parte degli infermi presentò casi di dermatosi.

Dai resoconti statistico-clinici pubblicati dal nominato signor Dottor Schilling degli anni 1872-73-74-75 abbiamo 3709 infermi curati per varie dermatosi nell'ospedale di s. Gallicano. Lo stesso egregio Primario poi ci assicurava che un tal numero poteva quasi triplicarsi per quelli che ricorrono al Dispensario aperto non è molto in quell'ospedale.

Ora se dell'ultimo triennio si sommeranno gl'infermi di dermatosi curati dai Medici comunali, e nell'ospedale di s. Gallicano, si ricaverà il contingente di 6813 infermi di dermatosi somministrato dalle classi inferiori della nostra popolazione interna senza calcolare quei moltissimi soccorsi dal Dispensario.

Fin quì non abbiamo parlato che di classi inferiori popolane. In quanto alla classe media ed elevata, abbenchè manchiamo di dati qualunque statistici, purtuttavia basta interrogare i nostri Colleghi di professione, per essere fatti certi che le dermatosi non solo non fanno difetto in quelle classi superiori ma vi dominano in una proporzione ben considerevole, da costituire, il così chiamato *erpetismo*, ossia una *discrasia erpetica* molto diffusa, e causa di molteplici e svariate forme morbose, per le quali si è tanto accresciuto l'uso dei bagni medicinali ed il rinvio ai bagni termali esistenti in abbondanza nella nostra penisola.

Non ci siamo adunque ingannati, se tra le più frequenti malattie che si osservano nella nostra popolazione, abbiamo annoverate le dermatosi.

Per toccare poi brevemente le cause di simili affezioni, diremo che molte dermatosi d'indole cronica traggono la loro origine da una disposizione ereditaria, altre da cause individuali interne che si connettono a speciali cachessie (scrofola, sifilide, artritide ec.); altre infine da disturbi funzionali di organi e di apparati organici.

Oltre a queste cause, le quali si riferiscono più direttamente alla compage organica e che formano una particolare predisposizione a contrarre una infermità più di un'altra, esistono altre cause, le quali sono atte a suscitare dermatosi idiopatiche. Tali sono la influenza del clima e di alcune stagioni, l'uso continuo di cibi malsani, affumati o salati, la umidità protratta, le abitazioni insalubri, il parasitismo, la trascurata nettezza del corpo o l'uso smodato di lavande e di bagni, talune arti che espongono la pelle ed alcune parti del corpo all'azione di sostanze irri-

tanti o caustiche ed al soverchio attrito. Se di tutti questi momenti etiologici si facesse l'applicazione alla nostra popolazione, ve ne sarebbe per tutti i ceti, come realmente in tutti i ceti si riscontrano frequentissimi casi di dermatosi.

Sifilide

Innanzi tutto dobbiamo avvertire, che nei dati statistici che ci è riuscito raccogliere, noi racchiudiamo sotto la denominazione unica di Sifilide, tutte le affezioni veneree, le quali, come si sa, non tutte (ad esempio l'ulcera molle, la gonorrea purchè non complicata ad ulcera dura intrauretrale) sono causa d'infezione generale.

Codesti dati statistici che qui appresso riproduciamo ci sono stati somministrati dalla cortesia dell' egregio Dott. Luigi Laurenzi Primario Direttore del Sifilicomio esistente presso l' ospedale di s. Maria della Consolazione, e dall'ottimo e carissimo nostro amico Sig. Dott. Francesco Sani Ispettore dell' ospedale di s. Giacomo in Augusta.

QUADRO

Delle Prostitute inscritte tollerate in Roma, e di quelle inviate infette al Sifilicomio.

Anno	Inscritte	Inviate
1870	180	110
1871	534	673
1872	667	826
1873	702	1029
1874	803	1422
1875	840	1430
	3726	5490

QUADRO NUMERICO

Degli Uomini e delle Donne curati nell'Ospedale di s. Giacomo per malattie veneree e sifilitiche.

Anno	Uomini	Donne
1871	324	27
1872	362	91
1873	382	58
1874	341	36
1875	350	77
	1759	289

È poi da sapersi che nello stesso ospedale di s. Giacomo venne aperto fin dal primo di marzo 1874 un dispensario gratuito per simili infermità e la sua utilità ed opportunità fu dimostrata dalla concorrenza degl'infermi, inquantochè nei dieci mesi dell' anno 1874 furono soccorsi 560 uomini e 33 donne, e nell'anno seguente 454 uomini e 33 donne; in tutto 1080 uomini e 63 donne.

Raccogliendo in una somma tutti gl' infetti e le infette si avrá la cospicua cifra di 8781 individui i quali in quei due soli stabilimenti furono curati per malattie veneree o sifilitiche nell' ultimo quinquennio comprendendovi le 110 inferme curate nel 1870.

È da notarsi pure che nel nostro sifilicomio, stante l'angustia e la sua infelice situazione non può contenere quel numero delle prostitute inferme corrispondente al bisogno, in guisachè più volte la R. Questura fu obbligata trasportarle e metterle in sifilicomï esistenti altrove fuori di Roma.

I dati statistici che abbiamo qui sopra esposti , come ognuno ben comprenderà non sono che parziali, giacchè non si riferiscono che alla prostituzione ed a quegl'individui del basso popolo costretti per mancanza di mezzi a ricoverarsi in un pubblico ospedale, o a domandare un soccorso al Dispensario. Se codesti dati statistici quantunque parziali ci hanno posto in chiaro la cospicua cifra di 8681 infetti a quale elevatezza una tal cifra perverrebbe quando ci fosse possibile il registrare tutti quei casi appartenenti alle altre classi della cittadinanza, ove serpeggia la sifilide, in modo che un Medico non così facilmente rinviene tra i suoi clienti chi fu tanto fortunato di uscire incolume nella sua vita dalle molte Veneri impure che appestano e demoralizzano la società ? E se abbiamo notate 5490 inviate al sifilicomio non saranno state forse codeste prostitute altrettanti centri di diffusione del contagio venereo per qualche tempo, quantunque voglia supporsi brevissimo, innanzichè fossero condotte al sifilicomio ?

Dall'attuale Governo fu quì in Roma instituito un sifilicomio, e furono messe in effetto le visite preventive delle prostitute. Ma dobbiamo per la verità confessare, non essersi dato ancora un completo assetto all'opera incominciata, nè adottati tutti quegli espedienti che dagli ultimi Congressi medici furono proposti, discussi ed approvati onde raggiungere, se non la totale eliminazione del contagio, per lo meno la sua riduzione a tal termine da non più temersi la sua influenza depravatrice della generale costituzione fisica della popolazione romana. Conciossiachè il virus sifilitico una volta inoculatosi nell'organismo umano, per quanto a distruggerlo si opponga un speciale trattamento curativo, pure lascia sempre in esso indelebili tracce della sua infezione, e non rare volte trasmette alla prole gli effetti dl una triste eredità.

Confermata con quei dati statistici che si sono potuti raccogliere la frequenza e la entità di quelle infermità che nel Comune romano contribuiscono in principal modo al deterioramento della costituzione fisica della sua popolazione, e sono cagione di riforma tra gl'inscritti della leva militare, passiamo ad esporre quelle infermità che tengono dominio nei diversi Mandamenti componenti il Circondario di Roma.

Nove sono i Mandamenti sottoposti al Circondario di Roma; ossia i Mandamenti di Albano laziale, di Arsoli, di Bracciano, di Campagnano, di Castelnuovo di Porto, di Frascati, di Genazzano, di Genzano, di Marino, di Palestrina, di Palombara, di s. Vito romano, di Subiaco e di Tivoli.

Ciò che saremo per dire sulle infermità predominanti nei sopra numerati Mandamenti, è il compendio delle notizie favoriteci cortesemente dalle Commissioni locali di sanità, cui ci siamo diretti, siccome quelle che erano in grado di somministrarle in copia maggiore, e con maggiore cognizione ed autorità, ed alle quali, sciogliendo quì il nostro debito, mandiamo i nostri sinceri ringraziamenti.

ALBANO. Questa città che conta più di 6000 abitanti ha una giacitura superiore al livello del mare di 300 metri. Per la sua esposizione e per la spessa ed accurata coltivazione industriale che la circonda gode di un'aria salubre e raramente avverrebbero febbri intermittenti nell'interno del paese, quantevolte si usassero le debite cautele.

Se le febbri intermittenti non sono proprie dell'interno del paese assumono però un'indole endemica nella sua campagna esposta al sud-ovest, e che si protende verso il mare.

Una gran parte della popolazione albanese è dedita ai lavori campestri, il quale esercizio favorisce una muscolare robustezza, e procura una sanità nella costituzione fisica.

La sua popolazione potrebbe accrescersi dl numero se maggiori cure si prendessero per i bambini, la cui mortalità supera la metà di quella media annua della intiera popolazione. Una delle principali cause è l'allattamento venale fuori del paese o baliatico pel quale abbandonano i proprî figli, che privati della custodia e della sorveglianza materna sono nel maggior numero mal nutriti e mal curati, e quindi oltre l'ecclamsia, mietono precoci vittime il rachitismo e la scrofola.

Del resto nell'interno d'Albano, secondo i Medici municipali, non esiste una vera endemia di una speciale infermità, solamente si avrebbe una prevalenza di febbri reumatiche, di pleuriti, di peripneumonie durante l'inverno.

Al Mandamento di Albano appartengono i paesi di Castel Gandolfo, di Ariccia, di Nettuno e di Anzio. In quanto ai due primi paesi, essi si accostano alle condizioni sanitarie di Albano. In quanto a Nettuno le febbri intermittenti sono endemiche in specie fra gli agricoltori stante le circonvicine campagne infeste dalla mal'aria; in guisa tale che nell'Inverno per lo spirare impetuoso de' venti si mainfestano preferibilmente pleuritidi e pneumonie, le quali infermità assumono un carattere grave e nervoso per la indotta cachessia nei malati dalle sofferte febbri intermittenti. Inquanto poi al paese di Anzio non sarebbe soggetto alle febbri intermittenti,

nel suo interno per la natura del suo suolo ma queste piressie non mancano e colpiscono tutti coloro che dimorano e lavorano nel territorio di questo Comune. Nell'inverno e nella primavera hanno luogo, quali malattie principali di somma gravezza, le pneumonie così dette proporzionate, a curar le quali fa d'uopo ricorrere ai sali di chinina.

ARSOLI. Ha una popolazione di circa 2000 abitanti. Essa può ritenersi immune dalla rachitide, dalla scrofola, dalla tubercolosi. In genere gl'individui della medesima posseggono una robusta costituzione di corpo, e sono capaci di sostenere gravi e prolungate fatiche, essendo la maggior parte di loro agricoltori.

Disgraziatamente molti arsolani sono spinti dal bisogno a condursi nell'agro romano per le lavorazioni campestri, e ne tornano infetti dalla mal'aria con febbri spesso restie e ribelli ai rimedî dell'arte, ed alcune volte rimangono stazionarie per mesi e mesi,se pure non si complichino o degenerino in tifoidee.

Le malattie proprie del paese sono quelle inflammatorie o d'indole reumatica o gastrica. Si osserva un qualche caso di *delirium tremens*, per abuso di vino e di liquori spiritosi.

Ciò che si è detto di Arsoli può ripetersi con leggera differenza dei paesi addetti al suo Mandamento, quali Roviano, Mandela, Roccagiovane, Vivaro romano, Riofreddo, Licenza, Scarpa. Forma eccezione Percile con un migliajo d'abitanti, i quali per l'atmosfera umida del loro territorio, per la scarsa e non nutriente alimentazione, per la eccessività del lavoro continuo presentano una costituzione linfatica, sono soggetti a febbri intermittenti, ed a morbi di natura dissolvente. Non si fanno desiderare casi di carbonchio, e la difterite serpeggia tra i bambini.

BRACCIANO paese di circa tremila abitanti e gli altri paesi inclusi nel suo Mandamento sono colpiti dalle febbri di periodo, le quali sotto diverse forme e gradazioni costituiscono una vera endemia. Le fisconie addominali, i versamenti linfatici, la cachessia sono gli effetti della infezione miasmatica, la quale fà sì che le malattie flogistiche o catarrali di petto assumino una gravità, e con difficoltà si risolvino, appunto per la profonda infezione palustre di cui sono contaminati i loro organismi.

CAMPAGNANO ha circa 3000 abitanti. Nel territorio di questo Mandamento, cui appartengono i Comuni di Formello, Anguillara, Mazzano e Monterosi, esistono quattro laghi due maggiori di Anguillara e Monterosi, e due minori di Martignano e Stracciacappe; eravene anche un quinto

nella valle di Baccano, il qual lago fu disseccato per opera della famiglia principesca Chigi. A queste ragunanze d'acque, che colle loro emanazioni in specie durante la stagione estiva rendono insalubre l'atmosfera ed umida, debbono aggiungersi la non lontananza dalla maremma, l'abbattimento dei boschi ec. per cui le febbri della mal'aria sono endemiche in questo Mandamento e gravi. Infatti in molti abitanti si appalesano le impronte della cachessia palustre, ed il deperimento della costituzione fisica, in guisa che la longevità forma un caso eccezionale. Difficilmente sono genuine le infiammazioni che si svolgono nel verno, anzi ogni infermità resta influenzata dall'inquinamento miasmatico. Nell' anno 1873 regnarono in questo Mandamento con forma epidemica le pneumoniti concomitate al miasma palustre.

CASTELNUOVO DI PORTO. In tutti i Comuni di questo Mandamento la febbre intermittente regna endemica. I paesi di Rignano, Scrofano, Riano, s. Oreste, Leprignano ne sono a preferenza e con maggiore intensità offesi. Molti abitanti si veggono malmenati dalle fisconie dei visceri addominali, con una costituzione di corpo floscia e malaticcia.

FRASCATI. Questa città di 7000 abitanti, quantunque decantata per le sue ville, e pel suo delizioso soggiorno, purtuttavia non è risparmiata dalle febbri di periodo pel miasma palustre che si svolge dalla campagna romana, su cui prospetta il paese. La scrofola, la rachitide e l'erpetismo sono affezioni non rare ad osservarsi e che si vanno allargando nella popolazione, la cui costituzione fisica da quarant'anni va deteriorando nella robustezza, ossia da che molti hanno principiato ad abbandonare la vita laboriosa ma robusta dell'agricoltore, per darsi a quella agiata e molle del cittadino, scimiottando le costumanze e peggio i vizï delle grandi città. A tutto ciò arrogi l'abuso del vino e dei liquori alcoolizzati.

GENAZZANO paese che non si allontana dalle quattromila abitanti. Tanto in esso quanto nei Comuni del Mandamento le febbri intermittenti sono dominanti. L'eccessivo lavoro, l'alimentazione insufficiente e scarsa di principî albuminosi, e l'umidità dell'atmosfera per le spesse nebbie rendono snervata la costitnzione fisica degli abitanti, in specie degli agricoltori che vanno soggetti ad infermità con forme atassiche od adinamiche.

GENZANO città di sopra i cinquemila abitanti è in una postura amena ridente ed elevata di 333 metri sul livello del mare. In genere la sua popolazione è dotata di una robusta e sana costituzione di corpo, nè

avrebbero luogo in essa le febbri intermittenti se la ristrettezza del territorio genzanese non avesse spinto i facoltosi ad acquistare terreni nel vicino agro lanuvinio, e se molti agricoltori non si conducessero a lavorare nelle campagne romane. Quindi avviene che dall'agro lanuvinio e dal romano acquistano ed importano nel loro paese l'infezione della mal'aria. È dispiacevole che anche in Genzano si eserciti la industria del venale allattamento fuori di paese causa feconda di guai fisici per la prole che si abbandona alle cure d'una estranea, e morali per le madri che si allontanano dai doveri di natura. È un fatto che la scrofola si va rendendo più manifesta nella popolazione, ed in ogni classe della medesima si va insinuando.

Al Mandamento di Genzano sono annessi Nemi, Ardea e Civitalavinia; Se in Nemi come in Genzano, non sono endemiche le febbri di periodo. sono però tali in Ardea ed in Civitalavinia.

MARINO. La popolazione di questa città è di 6800 abitanti, l'atmosfera sarebbe salubre nell'interno, e non favorirebbe lo sviluppo delle febbri di periodo. Però la bassa giacitura delle sue campagne, e la coltivazione di vasti cipollari la rendono infetta, per cui gli agricoltori anche paesani sono colpiti dalle febbri intermittenti, le quali acquistano spesso nell' estate una natura perniciosa. Rarissima è la febbre tifoidea, al contrario sono comuni le gastralgie, le gastriti acute e croniche e le enteriti. I fanciulli, in specie i poppanti, corrono spesso pericolo per gravi diarree catarrali e per attacchi di ripetute eclamsie. Frequenti sono le congiuntiviti semplici, scrofolose, con granulazione della congiuntiva. É deplorevole che la classe numerosissima dei braccianti sia raccolta in abitazioni ristrette, male esposte, mal costruite, mal tenute e mancanti di ogni buona condizione igienica, e dove in un solo ambiente convivono e dormono più persone, spesse volte unitamente ad animali. Quindi le costituzioni di corpo si vanno deteriorando, e la scrofola va acquistando terreno sulla nuova generazione.

PALESTRINA è una città che contiene seimila abitanti posta a ridosso di una vasta collina, gode di un atmosfera pura e molto ventilata. I prenestini hanno una robusta tempra di corpo, raro è il temperamento linfatico; una maggior parte di essi appartiene agli agricoltori che dimorano nell'interno del paese. Malattie speciali endemiche non vi regnano, ed i cittadini vanno esenti dalle febbri intermittenti, e solo qualche caso se ne va verificando dopo l'avvenuto deboscamento. Quando però gli agricol-

tori si conducono a lavorare nelle basse campagne , o si spingono nell'agro romano, dimorandovi, sono presi dalle febbri di mal'aria di vario tipo, e se ne ritornano colla infezione. È notevole come in questo paese accadono spessi casi di febbri tifoidee. La scrofola e la rachitide non lasciano dal manifestarsi ad onta della salubrità del clima e dell'atmosfera, senza meno concorrono allo sviluppo di simili infermità l' alimentazione cattiva, la poca nettezza di alcune contrade, l'accumulo dei letamai, l'angustia delle abitazioni, la dimora degli animali suini nella città ecc. Altra malattia si annovera da qualche tempo fra quei contadini i quali si cibano non di altro alimento che di formentone, ed abitano per lo più in casolari sudici , talora umidi e più spesso infestati da mefitiche esalazioni; codesta malattia è la pellagra , la quale ogni anno miete una qualche vittima. Infine per quanta sorveglianza si usi non riesce ad impedire che le carni morticine non siano avidamente cercate tra il povero contadiname, e non ne formino uno squisito alimento. Intanto di tratto in tratto comparisce un qualche caso di antrace e di carbonchio , ed in talune annate il numero fu così grande da stabilire un epidemia, o meglio una endemia.

Nel mandamento di Palestrina sono compresi i Comuni di Zagarolo, Gallicano, Poli, Guadagnolo e Castel s. Pietro. In Zagarolo ed in Poli le febbri intermittenti sono comuni , in Gallicano sono endemiche e gli abitanti in genere sono gracili, cachettici, ostruzionarî; mentre viceversa gli abitanti dei Comuni di Guadagnolo e di Castel s. Pietro che sono situati sopra alte montagne si trovano pressochè esenti dalle febbri intermittenti, e godono di un' ottima costituzione di corpo.

PALOMBARA piantata sopra una collina alle falde dell'alto monte Gennaro ha una popolazione di circa quattromila abitanti. Quantunque apparentemente presenti un clima piuttosto salubre pure vi hanno predominio le febbri intermittenti fra le quali a preferenza quelle proporzionate. Ciò dipende, in specie fra gli agricoltori, per la giacitura bassa ed insalubre dei terreni da loro coltivati. Quelli poi che per la lontananza o per mancanza di altri mezzi o per altre circostanze sono costretti di dimorarvi, ben presto manifestano la sindrone fenomenale di un profondo attossicamento avvenuto nel loro plasma sanguigno, nella loro organica compage con enormi tumori splenici. L'interno del paese per la mancanza di condotture e di fogne è un vero lordume con strette vie , e con anguste abitazioni, che pel loro scarso numero, si veggono affastellati gli

abitaati in piccoli ambienti o tugurî privi di luce e di aria. Arrogi poi che scarseggiando i venti nordici, si ha nella state un atmosfera caldo-umida e nell' inverno freddo-umida da cui la carie e la sollecita caduta dei denti, la rachitide, la struma. Nè per tali sfavorevoli condizioni sorprende che le affezioni catarrali, le gastriche con sintomi tifoidei, alcune volte acquistino una forma epidemica.

Montelibretti, Nerola, Montorio romano, Monte Flavio, Moricone sono paesi che fanno parte del Mandamento di Palombara. Ad eccezione di Montorio romano e di Monte Flavio, a motivo della loro elevata posizione, gli altri paesi sono malmenati dalle febbri intermittenti, le quali a giudizio degli stessi terrazzani sonosi aumentate in seguito dell'abbattimento delle circonvicine macchie.

S. VITO ROMANO. La sua popolazione si approssima ai tremila abitanti. Fan parte di questo Mandamento Rojate, Rocca s. Stefano, Pisoniano e Capranica, tutti paesi di aria salubre ed in cui le febbri intermittenti non regnano endemiche, ma vi sono importate da coloro che in gran copia emigrano nell'agro romano e nella maremma per coltivarvi le terre. La costituzione fisica di questi abitanti è in generale buona, nè speciali endemie hanno luogo in questo Mandamento. Solamente non vi fanno difetto casi d'impetigini, di rachitismo, di rupia, di carbonchio.

SUBIACO. Gli abitanti di questa città superano i settemila. Essa ha una postura tra ridenti poggi, elevata fino a 470 metri sopra il livello del mare, alle falde dei monti simbruini, è bagnata nella sua pendice più declive ed orientale dalle acque fresche e rapidissime dell' Aniene. Gli abitanti in genere hanno una costituzione fisica robusta. I deboscamenti operati hanno offesa la salubrità dell'atmosfera. Ad onta di ciò le febbri intermittenti non sono proprie del paese, ma si acquistano dagli agricoltori che si conducono a lavorare campagne in aria malsana in specie le romane. A rincontro le febbri reumatiche, il reumatismo, le artritidi sono frequenti pel dominio dei venti e per i rapidi mutamenti degli stati dell'atmosfera. Sono pure comuni le affezioni gastriche in conseguenza di una alimentazione vegetale quotidiana. Non mancano carbonchi per la solita causa che non rifuggono dal cibarsi di carni mortiecine.

In quasi tutti i paesi di questo Mandamento quali sono Affile, Camerata, Gerano, Ienne, Marano, Roccacanterano, Ponza d'Arcinazzo, Vallimpietra le febbri di periodo vi sono importate dalla campagna, e non sono endemiche di quei luoghi ove regnano a preferenza febbri d' indole

reumatica, ed infiammazioni dei visceri specialmente del petto. Robuste sono le costituzioni fisiche di quei montanari. Solo in Agosta le febbri intermittenti sono endemiche in conseguenza della giacitura di quel paese, che conta poco più di mille abitanti, dell' umidità dell' atmosfera, della natura del territorio in molta parte palustre, e per soprassello per rendere peggiori le condizioni locali ampi maceratoi di canape sono situati in prossimità del paese.

TIVOLI. In questa Città popolata da sopra gli ottomila cittadini, non esistono endemie speciali di morbi. Le febbri di mal'aria vi sono importate dalla campagna romana. L'abbondanza dell'acqua, e la caduta dell'Aniene rendono alquanto umida l'atmosfera ed in conseguenza le infermità d'indole reumatica non fanno difetto. Vi si osservano pure non infrequentemente casi di tubercolosi, di scrofola e di rachitismo; non mancano casi d'erpetismo e di sifilide.

Passate in rivista le infermità che in maggior numero si manifestano nel Circondario di Roma, se ne deduce che la malattia la quale domina sopra le altre in tutto il Circondario è la febbre intermittente, che o decorre endemica in alcuni paesi per la loro giacitura, esposizione, qualità del suolo, o vi è importata dai numerosi agricoltori che si conducono a coltivare le campagne infette dalla mal'aria. Nè la scrofola, nè il rachitismo, nè la tubercolosi, nè l'erpetismo possono considerarsi come infermità diffuse in tutti i paesi del Circondario per la ragione che la massima parte di coloro che quei paesi popolano, esercita l' agricoltura e per conseguenza i continuati e faticosi lavori che sostengono all'aperto, sotto la sferza del sole e sotto le intemperie delle varie stagioni, sono mezzi preservativi onde non incorrere in quelle infermità, le quali viceversa si veggono attecchire e diffondersi in quelle città ove la vita cittadinesca degli abitanti eccede di gran lunga su quella forese. Infatti in Roma tali affezioni sono più numerose, come nelle città del Circondario più popolate e contenenti un maggior numero di famiglie agiate, quali Frascati, Tivoli, Albano, Marino, Palestrina, ecc.

Del resto, all'infuori di queste eccèzioni, nella generalità dopo le febbri intermittenti tengono nel Circondario una frequenza le febbri ed i morbi di fondo reumatico a causa dei venti che vi dominano, dei rapidi squilibri di temperatura, e della umidità atmosferica, mentre da molti non si ha cura o non la si può avere, col difendersi mercè adatte vesti-

menta dalle intemperie, o coll'esporvisi senza alcun riguardo, ed eziandio a corpo sudante. Oltre ai morbi reumatici, si annoverano per numero i catarri gastro-intestinali per lo più causati da una prava alimentazione e non raramente dall'abuso del vino e dei liquori spiritosi. Più volte furono notati casi di *delirium tremens*. La prava alimentazione poi congiunta all'angustia ed insalubrità delle abitazioni, alla sporcizia delle vie , agli accumuli nell'interno dell'abitato di letamai, alla niuna osservanza infine della igiene tanto domestica che pubblica, è causa precipua della pur troppo frequente febbre tifoidea, la quale alcune volte assume un' indole epidemica.

Abbiamo enumerato quelle infermità ehe precipuamente si riscontrano nel Circondario di Roma , fa d' uopo adesso volger il nostro esame agli altri Circondarî.

ARTICOLO 2.°

Circondario di Velletri

Questo Circondario possiede una estensione territoriale di 147373 ettara ed enumera una popolazione di 73063, abitanti compresa in 18. Comuni.

Il territorio si distingue ed è diviso in due grandi regioni dai monti Lepini, i quali dal sud-est si diriggono verso il nord-ovest.

Nella regione che prospetta il sud-ovest ristagnano le paludi pontine, mentre l'altra regione nord-est soprasta la valle del Sacco. Quautunque gli abitanti delle due regioni presentino una gradazione di scadimento della loro fisica costituzione, pure conservano tracce della primitiva virile fierezza, e della robusta regolarità delle forme.

Le infermità che più di frequente si osservano nel Circondario veliterno sono le febbri intermittenti colle loro varietà di tipo e di perniciosità, le febbri tifoidee, le affezioni carbuncolari, la scrofola, le affezioni sifilitiche, le ernie ed i varicoceli.

Le febbri intermittenti sono quelle infermità che soverchiano le altre pel numero, e formano un endemìa in quasi tutto il Circondario di Velletri per la ragione che la massima parte della sua popolazione, essendo per eccellenza dedita alla coltura delle terre, trovasi esposta

senza riparo alle intemperie specialmente nella stagione estiva, per cui gli agricoltori al cadere delle prime piogge cominciano ad ammalare di febbri accessionali in tanta copia che alla fine dell'autunno pochi sono i fortunati che ne scampano. I bisognosi poi, i quali sono costretti a perdurare nelle dure fatiche, spesso vengono riassaliti da nuovi accessi, e trapassando il verno mal vestiti e peggio nutriti, ritornano nelle seguenti stagioni ad esporsi a nuove infezioni, inguisachè dopo poco lasso di tempo divengono ostruzionari, e dalla cute flaccida e giallastra precipitano nella cachessia palustre.

Da codeste esseri così malmenati dalla mal'aria, e quasi tutti ammogliati non possono ingenerarsi figli robusti, i quali per soprassello trovandosi esposti alla mal' aria fin dalla infanzia, ed essendo costretti nella loro giovinezza ai precoci lavori campestri, non tardano per ripetute febbri da miasma a divenir fisconici, e per tempo conjugati logorano viepiù la fisica loro costituzione, e le popolazioni si assottigliano.

Questo quadro affligente ci viene a preferenza mostrato dai Mandamenti di Cori, Sezze, e Terracina. E se ad essi non possono paragonarsi i Mandamenti di Velletri, di Segni, e Valmontone, pure in questi non mancano di spesseggiare le febbri sub-continue e le proporzionate. Da pochi anni si vanno manifestando gravi affezioni polmonari complicate ad insidiose febbri sub-continue, od a tifoidee, vestendo la forma morbosa della pneumonite nota. o della pneumonite da infezione,

Omne Latium felix est, et omnium rerum ferax exceptis quae palustria sunt, atque morbosa, qualis est ardeatinus ager inter Antium Lanuvium usque ad Pometiam et Setini agri quaedam et circa Terraoinam et Circensim (Strabone). Codesto *omne Latium felix est* ripetuto oggi diverrebbe una irrisione, dappoichè quale è la parte del Lazio che vada immune dalle febbri pel miasma palustre?

Palustres aquas perniciosas esse ci lasciava scritto il sommo di Coo. Pur troppo il Circondario veliterno nella sua gran parte trovasi minato dalle perniciose acque palustri, le quali se non verranno distrutte, distruggeranno coloro che vi dimorano.

Abbiamo altrove, discorrendo del clima e dell'atmosfera, narrato quanto anticamente ed eziandio in tempi non molto lontani da noi, siasi operato pel diseccamento delle paludi pontine, e quanto poco siasi

avvantaggiata la pubblica igiene da codeste opere, conciossiachè, come si disse e crediamo opportuno quì ripeterlo, non si raggiunsero quei beneficî che si speravano ricavare dal bonificamento delle paludi, per le due precipue ragioni l'una inerente essenzialmente alla natura palustre ed acquitrinosa del terreno, a cui non si provvidde a sufficienza in profondità, e l'altra riferiscesi all'atterramento di centinaia di migliaja d'alberi d'alto fusto che una volta furono tenuti sagri dalla sapienza antica e che in oggi non solo non si rispettano dai moderni col rimpiazzarli, ma non si cessa dell' abbatterli con jattura della pubblica igiene, poichè quell'immense foreste riparavano e difendevano dai venti affricani i paesi giacenti in quella bassa postura.

Appresso le febbri intermittenti sono designate per frequenza nel Circondario veliterno le febbri tifoidee non contagiose, però gravi e spesso accompagnate da resipole. È tale la loro frequenza in specie nella parte meridionale di questo Circondario da costituire poco meno che un secondo ordine di malattie endemiche.

Codeste febbri si svolgono a preferenza durante le tiepide stagioni di primavera e di autunno, quando appunto spirano i venti sciroccali resi più uggiosi e pesanti dal frequente piovigginare.

I Medici locali attribuiscono una tale frequenza di febbri all'atterramento delle naturali barriere costituite dai boschi, al difetto di buone acque potabili; difetto che si riscontra in pressochè tutti i Comuni del Circondario, alla niuna cura della persona, al sucidume delle case e delle vie anguste, rese più schifose e malsane dalla permanenza di animali immondi, alla insufficiente o non buona alimentazione ec. Cause tutte accidentali che nella maggior parte potrebbero essere tolte o di molto corrette, se meglio venisse osservata la igiene domestica e pubblica, e se i facoltosi avessero cura dei proletarî agricoltori.

Le affezioni carbunculari sono gravi ed estese in tutta la popolazione del Circondario eccettuata quella del Comune di Velletri. In quei paesi ove abbondano le mandrie dei porci e delle capre, là in maggior copia si osservano le malattie carbonchiose molto più se i pascoli difettino di buone e fresche acque potabili. Quindi avviene che la numerosa classe dei Pastori, non solo non usa alcun riguardo dal maneggiare le pelli di quelle bestie morte di carbonchio, ma non si astiene dal mangiarne le carni morticine, Niuna sorpresa adunque se tra quei Comuni siano così diffuse le affezioni carbuncolari, le quali, quando non

riescano letali, lasciano indelebili tracce nei tessuti attaccati specialmente lo sciarpellamento ed eziandio la distruzione delle palpebre, oltre i postumi inevitabili della infezione carbonchiosa.

La scrofola colle diverse sue manifestazioni, non manca di serpeggiare in questo Circondario, quantunque i casi siano in proporzione minori delle infermità sopra enunciate. La scrofola appare o sotto forma d'infarcimento glandulare o di ramollimento delle ossa, o di gravi ottalmie. I genitori dei fanciulli scrofolosi, essendo per lo più poveri agricoltori, sono costretti dal bisogno a lavorare indefessamente la campagna, e ad abbandonare a loro stessi codesti pargoli senza cura e senza assistenza, oppure chiusi in luridi abituri più canili che umani ricoveri, in guisachè se non viene in loro soccorso la morte, si veggono in poco tempo deformati dalla richitide, o dalla cecità più o meno completa. La scrofola, attaccando l'organo visivo, abbandonata a se stessa o mal curata per invalsi e tenaci pregiudizî, giunge al perforamento della cornea, o a stabilirvisi un leucoma per lo più incurabile.

La sifilide poco tempo fà appena notata nella popolazione del Circondario veliterno, in oggi ha preso tale progresso. e si è talmente diffusa, in specie nei maggiori centri, da cooperare potentemente al deteriormente dalla costituzione fisica di quella popolazione. Nè le vîsite sanitarie raggiungono sempre il loro còmpito, forse per la imperizia o trascuratezza del sanitario ispettore, o forse, e più spesso per gli artifizî usati dalle scaltrite prostitute per occultare la loro infezione.

Infine fra le malattie dominanti in questo Circondario abbiamo annoverato le ernie ed i varicoceli che per lo più sono conseguenza delle abitudini e dell'eccessivo lavoro È degno di speciale considerazione come consimili malattie invece di apparire in individui deboli e di muscoli flaccidi appariscano a preferenza in giovani più robusti ed indefessi nel lavoro, i quali per una tal causa accrescono il numero degli esentati dalla leva. Che in realtà ciò sia un fatto, esso è confermato dal numero maggiore degli erniosi rinvenuti nelle tre ultime leve fra i giovani d'altronde robusti appartenenti ai Comuni di Velletri e di Segni, le due più laboriose città del Circondario, le quali si trovano in meno cattive condizioni sanitarie degli altri Comnni. A spiegare questo fatto si è riflettuto che i giovani e robusti agricoltori, nei diversi e prolungati lavori di terra, adoperano vanghe o zappe a manico corto in guisachè tengono una stazione curva e per mantenerla sono obbligati ad una

contrazione forzata dei muscoli dell'addome, la quale, comprimendo e coartando i visceri contenuti in quella cavità, specialmente le intestina ed il loro involucro peritoneale, è causa precipua dell' ernie e dei varicoceli.

ARTICOLO 3.°

Circondario di Frosinone

La estensione superficiale del Circondario di Frosinone è di ettara 180244, distribuita in 43 territorî appartenenti ad altrettanti paesi, che insieme costituiscono una popolazione di 155155 individui.

La superficie territoriale di questo Circondario è distinta in due vaste regioni l'una al versante occidentale delle grosse catene degli Apennini alla sinistra del fiume Sacco, nella quale regione sono posti Paliano, Anagni, Alatri, Veroli. Frosinone, Ceprano ecc. l'altra per un ampia insenatura dei monti Lepini si protende verso le paludi pontine ed ha per limite il fiume Amaseno: In questa regione trovansi i paesi seguenti: Pressedi, Villa s.Stefano, Amaseno, Roccagorga, Maenza, Sezze, Piperno ed altri minori.

In questa seconda regione sono a preferenza frequenti, anzi endemiche le febbri da mal'aria sul declinare della state e dell'autunno, e sono di tal perversa indole che molti abitanti di quella regione sono affetti da notevoli ostruzioni dei visceri addominali, le quali a lungo andare inducono un'alterazione nella crasi del sangue da conseguirne una cachessia che decima quella popolazione.

Non avviene così nell'altra regione ove le febbri intermittenti non possono ritenersi endemiche, ma viceversa pel dominar dei venti, per l'alternarsi frequente dei giorni piovosi, e per i rapidi sbilanci di temperatura sono prevalenti le infermità di fondo reumatico-catarrale, a carico in specie dei visceri del torace, sotto forma di angine, bronchiti, pleuriti e pneumoniti in guisa che se i riformati per conseguenza di simili infermità ascesero in tutta la Provincia romana nelle tre ultime leve alla proporzione del 13,66 per mille conscritti, quelli del Circondario ebbero il 20,78 per mille di riformati.

Codesta eccedente proporzione di riformati per infermità di petto deriva dalla tenace abitudine degli agricoltori, i quali formano il maggior

numero della popolazione, di non usare riguardo alcuno, nè per nulla curare la loro traspirazione, esponendosi sudanti ancora nelle ore del riposo alle correnti dell'aria fredda, poco difesi dalle vestimenta, e nella stagione estiva prediliggono dormire durante la notte all' aria aperta, anzichè chiudersi nei loro abituri.

Del resto in questa popolazione del Circondario ad eccezione di quella plaga che si estende verso la maremma, si riscontra comunemente una costituzione di corpo robusta. Fin da fanciulli sono abituati in qualunque stagione ad incedere più nudi che vestiti e coi piedi scalzi; fatti adulti per nulla curanti le intemperie, con collo e torace scoperti vestiti della sola camicia e di brache di grossa tela, con cioce invece di scarponi sostengono con singolare gagliardìa e perseveranza le più dure fatiche campestri. Nè quindi deve sorprenderci se l'ernica gioventù ben corrisponda e ben sostenga il servizio militare.

Ma codesta robusta ed avìta costituzione di corpo va alterandosi per diverse cause. Prima causa è l'alimentazione non riparatrice e scarsa di principî albuminoidi, essendo costituita in totalità dalla farina di granturco sotto forma di polenta, oppur di *pizzola rossa*, come chiamano, da legumi e da erbaggi. Soltanto i contadini un poco agiati aggiungono a questa alimentazione l'uso della carne di majale salata e sfumata. Seconda causa sono le abitazioni esistenti nell'interno dei paesi, anguste, sozze, umide, prive di aria, oscure e per soprassello stivate da un agglomeramento di persone e di animali in specie suini, i quali tugurî urbani poi sono preferiti da un numero grande di agricoltori ai casolari in aperta campagna. Da codesta lurida ed insalubre convivenza maggior danno traggono i bambini, i quali vanno acquistando in tal guisa una disposizione al rachitismo, alla scrofola e ad altre cacochimie. Terza causa infine è il bisogno in cui versa una moltitudine ben grande di agricoltori di recarsi pei lavori campestri durante la stagione estiva e molta parte dell'autunno nella campagna romana, o nelle pianure adiacenti alle paludi pontine. Per codesta emigrazione in regioni di mal'aria avviene che molti sono colpiti dalle febbri intermittenti, il cui strascico si prolunga nell'autunno e nell'inverno, e non rare volte vi succedono ostruzioni viscerali, e cachessie paludane.

Dai risultati della leva ottenuti sulla popolazione del Circondario di Frosinone, si è ricavato un fatto ben singolare della mancanza cioè di statura degli inscritti a preferenza delle popolazioni degli altri Circondari.

Questo fatto non può attribuirsi che alla natura di quelle razze che sin dal principio popolarono l'attuale Circondario di Frosinone, giacchè nè il clima , nè l'atmosfera, nè le abitudini, nè il lavoro , nè l'alimentazione ec. sono sufficienti cause a renderci ragione della notata specialità rinvenuta nella popolazione di questo Circondario,altrimenti dovrebbe ciò verificarsi ed anche più in altri Circondarï, ove quelle cause trovansi in peggiori condizioni, lo che non si verifica, e per congeguenza questo difetto di statura deve con tutta probabilità riferirsi alla variabilità naturale delle razze.

ARTICOLO 4.°

Circondario di Civitavecchia

Questo Circondario è il meno esteso ed il meno popolato tra i Circondarî della Provincia romana. La sua estensione è di 98503 ett. la sua popolazione è composta di 29841 abitanti, i quali si trovano variamente distribuiti in nove paesi. Eppure una volta questo territorio era popolatissimo e vi sorgevano le opulente città di Pirgo, di Tarquinia, di Alsio, di Cerreto fondate dai Pirgi e dagli Etruschi che ne furono i primi abitatori. A quelle opulente città sono succedute Civitavecchia, Corneto, s. Severa, Cerveteri, e certamente al presente sono tali da non potere in alcuna guisa sostenere il paragone con quelle antiche e storiche città etrusche.

Tre Mandamenti costituiscono il Circondario di Civitavecchia, quelli cioè di Civitavecchia, di Corneto, della Tolfa.

Tra le malattie che in maggior numero si osservano in Civitavecchia non possono annoverarsi le febbri intermittenti, giacchè rarissimi sono quelli della sua popolazione che si mettono ai lavori campestri. La maggior parte della popolazione viceversa volge la sua industria ed il suo traffico al mare, da cui ritrae la sua risorsa ed il suo guadagno. Ma alla infrequenza delle febbri intermittenti si manifestano predominanti il rachitismo, la scrofola, la tubercolosi, ed in conseguenza per queste cachessie, spesseggiano le deformità del casso toracico e delle ossa, gl'inghorghi glandulari, i tumori così detti bianchi nelle articolazioni , le spine ventose, la carie e la necrosi delle ossa, la tisi tracheale, laringea e polmonare.

Le varie forme delle ernie sono comuni, così il cirsocele ed il varicocele, e non rare la gracilità, la magrezza , la mancanza di statura ; affezioni tutte a cui predispongono il temperamento linfatico prevalente, la lassezza dei tessuti organici, ed il sistema sanguigno venoso molto sviluppato e molto al di sopra di quello arterioso.

Rarissimi sono i casi di tigna, di alopecia, di cecità completa od incompleta.

Cause dirette allo svolgimento delle nominate infermità sono la scarsa e cattiva alimentazione, il vino per lo più adulterato, la insalubrità delle acque rese peggiori dalla cattiva condottura, l'agglomeramento di persone in camere strette, sudicie, oscure e non ventilate, le abitudini di un viver scorretto, il virus sifilitico che vi serpeggia, l'atmosfera non pura per la vicina campagna poco coltivata, pochissimo frequentata e molto meno popolata.

Nel mandamento di Corneto, ove gli agricoltori formano quattro quinti della popolazione, le febbri intermittenti per la mal'aria sono le più diffuse e che tengono un dominio endemico, cui s'informano le altre infermità. Da uomini malmenati dal miasma palustre, ostruzionari, idroemici non possono ingenerarsi che figli deboli, rachitici, scrofolosi, i quali per soprappiù abbandonati nella infantile età alla ventura dalla maggior parte delle genitrici, costrette per campar la vita a condursi in campagna per i lavori specialmente nell'estate, sono alimentati con cibi non rispondenti all'età, e le loro madri fatto ritorno al loro abituro stanche ed accaldate, danno a quegli innocenti un latte che invece di essere di ristoro e di nutrimento, è per lo più causa di diarree e di dissenterie. Qual meraviglia dopo tutto ciò se quelle generazioni vadano sempre più deteriorando per l'accresciuta gracilità e poco sviluppo del corpo, e per l'accresciuta disposizione alla scrofola, alla rachitide ed alle loro funeste conseguenze?

Nè troviamo nulla da confortarci, esaminando le condizioni sanitarie del Mandamento di Tolfa, giacchè quelle non sono che la ripetizione delle condizioni or ora descritte del Mandamento di Corneto. Anzi dobbiamo aggiungere alle altre enumerate infermità quelle speciali degli occhi, alle quali vanno sottoposti i lavoranti delle miniere di allume e di ferro, pel natante polviglio di quei minerali nell'atmosfera, per la umidità del luogo, e per la viva impressione che ricevono dalla luce uscendo da quei buî pozzi.

Infine dobbiamo annoverare come altra causa generale di malattia in tutta la popolazione del Circondario, le rapidi e frequenti vicissitudini atmosferiche, che rendono variabile il clima di questo Circondario. Per simile causa molti della popolazione non curando o non potendo curare le repentine variazioni dell'atmosfera, sono presi d' affezioni catarrali , da reumatismi muscolari , articolari, le quali affezioni perdurando lungamente in specie quelle di natura reumatica, non rare volte riducono l'infermo, benchè giovane, inabile all'incesso libero, e quindi riformato dai Consigli di leva.

ARTICOLO 5°

Circondario di Viterbo

Questo Circondario che è l'ultimo ed il quinto di quelli che compongono la Provincia romana è pure il maggiore tra gli altri Circondarî dopo quello di Roma per estensione di territorio, possedendo una superficie di 297983 ett., e per una popolazione che raggiunge i 157770 abitanti divisi in sessantuno paesi.

Così Viterbo tra le città della Provincia è allogata seconda dopo Roma, tanto pel numero della sua popolazione (20637) quanto per la sua ampiezza, e per la sua importanza d'industria e di commercio. Merita quindi che noi vi ci tratteniamo un poco più di quello che abbiamo fatto delle altre città della Provincia.

La popolazione viterbese può considerarsi divisa in tre classi , nella contadinesca, nell artigiana e nella civile. Gl'individui delle due prime classi esercitando più i loro muscoli che le facoltà della mente, soprastanno quelli della terza per robustezza e per avvantagiata costituzione di corpo. Però fra le due prime classi, ossia fra gli Agricoltori e gli Artigiani, gli uni lavorando nell'aperta campagna, all'aria libera e gli altri nell'interno della città, quelli sono presi più di frequente dalle febbri intermittenti, le quali a lungo andare alterano la crasi sanguigna, e portano un deperimento nella costituzione fisica, questi lavorando e permanendo in officine ed abitazioni non le più sane ed arieggiate, se sfuggono la frequenza delle febbri di periodo cadono nello stesso deperimento della fisica costituzione quantunque per differenti cause. Però ambedue le classi per sventura sono dedite nella generalità all'ebrezza, che sfibra ed infievolisce ancor più la fisica costituzione. E siccome in codesta scostumatezza la classe artigiana soverchia la classe campagnuola, così essa ne ritrae i più

perniciosi e deplorevoli effetti, quali lo svigorimento ed il vacillamento paralitico delle membra, l'indebolimento delle facoltà mentali, il delirio tremulo, la mania, le quali due ultime nevrosi più che rare sono divenute frequenti nella popolazione di Viterbo.

La classe poi civile sfuggendo gli esercizi ginnastici, che danno vigorìa al corpo, molto si preoccupa della sua salute col difendersi soverchiamente e col cangiar continuo de' panni ad ogni variazione dell'atmosfera, ad ogni mutar di stagione per cui si educa ad essere incapace a resistere all'influenza dell'umidità, del freddo o del caldo per deficiente vigorìa organica. Infatti è quasi universale sia nell'uomo che nella donna, abbenchè in giovane età, il cariarsi ed il frantumarsi dei denti, l'incanutire, la calvizie. Lento procede il lavorìo plastico dell'organica riproduzione e depurazione, per cui le ferite facilmente suppurano, le piaghe tardamente risanano; nella pelle e sulle mucose compariscono numerose e varie eruzioni a corso ostinato.

Or bene riassumendo ciò che si è detto attorno le tre classi della popolazione viterbese in quanto alla costituzione sua fisica, non possiamo meglio conchiudere che trascrivendo le stesse parole dell'egregio Dottor Nuvoli tolte dalla sua relazione, la quale pel lungo esercizio prestato da quel distinto medico in quella città può ritenersi per autorevole «La struttura « dei corpi, egli dice, non tocca a quel giusto concerto di composizione e di « funzione, che è causa e misura di forte sanità, e che i poteri fisiologici, « la virtù di resistenza, la forza conservatrice e medicatrice della natura « sono scadenti e svigoriti » in guisatalchè vediamo ribadita una tale conclusione del Nuvoli dai due dati statistici l'uno dell'annua media mortalità in un dodicennio, la qual media è di 32 decessi per mille abitanti; e l'altro della media della vita che non supera i 25 anni.

Accennata quale sia in genere la costituzione fisica della popolazione di Viterbo, passiamo ora alla esposizione di quelle infermità che in maggior copia si osservano nella città e nel territorio viterbese.

Le febbri intermittenti sono le prime che trà le infermità predominano sotto le diverse e proteiformi loro specie dalla semplice terzana alla perniciosa letale, e sono in così gran numero da non essere lungi dal vero se le diciamo superare la metà degli altri morbi riuniti in assieme.

Diverse cause concorrono a rendere numerose e gravi codeste febbri. Innanzi tutto la giacitura della città e le diverse sue accidentalità,

poi l'abbattimento dei boschi, la concimazione dei terreni, le moltiplicate, larghe e profonde fossa escavate per intrattenervi l'acqua, le cattive abitudini e via via.

Analizzando codeste cause diremo che quella zona al sud ovest del territorio di Viterbo, che è posta nella cima e sulle coste del monte, vestita di boscaglie, e che va degradando per collinette verso la città, quella zona non è malmenata dalle febbri intermittenti per l'attiva e spessa coltivazione dei terreni, la quale fa sì che le acque siano guidate e correnti da non dar luogo a stagni nè a pantani nè ad acquistrini.

Però a misura che il terreno va abbassandosi non per una china regolare continua, ma con rialti e vallette fin verso la città, le acque cresciute di volume, non scorrenti in regolari e capaci fossati, vanno vagando per gli estesi terreni, che se ne imbevono, oppure vi ristagnano, dando così luogo alla mal'aria, la quale per avventura non spiega tutta la sua perniciosità perchè è corretta dalla vegetazione delle alte piante che si coltivano, e dal numero degli agricoltori che vi dimorano. Ma quando il terreno piega verso il nord-ovest per altipiani, povero di coltivazione e vuoto di abitatori, le acque si fermano, s'impadulano ed il miasma palustre miete vittime.

I boschi distrutti e quelli che di recente si distrussero in ogni direzione e località, formavano una barriera ai venti meridionali, ai quali essendosi aperto un libero varco, l'atmosfera ne resta alterata sia pel miasma, sia dalla natura di quei venti sciroccali caldo umidi i più influenti allo svolgimento delle febbri intermittenti.

Il voler poi trarre dai terreni il maggior frutto a forza degli ingrassi, se da un lato si ottiene la ubertosità delle derrate e la ricchezza, dall'altro lato ne scapita la pubblica igiene, giacchè gl'ingrassi sparsi con larga mano su per i campi, quando questi vengono maggesati, svolgono esalazioni insalubri. Nè gli artefizî degli agricoltori sonosi a ciò limitati, perchè questi hanno voluto rendere fertili dei bassi fondi sterili, sabbionosi ponendo a profitto le acque che attraversano la città, le quali caricandosi d'immondizie e di sostanze da concime, sono condotte in modo da allagare queï bassi fondi ove depositano densi strati di belletta che fertilizza quegli sterili terreni, ma ne vizia l'atmosfera e dà alimento alle febbri di mal'aria.

Non è ancor questo bastato all'avido agricoltore. Questi ha scavato nella campagna frequenti, larghe e profonde fossa che in lingu

vernacula si chiamano *leghe*. Queste *leghe* sono una specie di serbato d'acque meteoriche e sorgive che si ritraggono dai fossati o dagli acquedotti, le quali acque vi ristagnano fintantochè l'agricoltore non vede giunto il tempo opportuno di valersene per la irrigazione. Intanto quando si vuotano codeste *leghe* resta al fondo di esse un denso strato di melma commista a sostanze organiche, che nella stagione estiva subiscono un processo putrefattivo e col diseccarsi la melma si svolgono emanazioni, che a guisa di quelle del concime infettano l'atmosfera.

Altra causa dello spesseggiare delle febbri di periodo sta nell'abitudine dei falciatori e dei mietitori di dormire stanchi, trafelati e bagnati di sudore sul nudo terreno all'aria aperta, attrattivi dalla brezza notturna e nell'altra abitudine degli agricoltori di far ritorno in città, piuttostochè a piedi, a cavalcione sul giumento, in camicia aperta per godere, mentre sudano, dell'aria fresca ed umida che in sull'imbrunire del giorno spira. Quindi avviene che colla frescura s'insinua più facilmente nel loro organismo il miasma di ostinate febbri accessionali. Giunti in città invece di rinfrancarsi nel seno delle loro famiglie con sano alimento, e con ristorante sonno, la maggior parte di essi fino a notte inoltrata, va crapulando nelle bettole.

Appresso alle febbri stanno per frequenza la scrofola e la rachitide.

La scrofola da non molti anni si è straordinariamente diffusa tra la popolazione viterbese in guisa tale da non esservi famiglia ove non apparisca sotto una o sotto un'altra delle sue svariatissime forme o figliazioni, alterando sempre più la mistura organica, ed allargandosi senza sosta ne contamina quale triste eredità le generazioni, e le rende sempre più fiacche e predisposte all'infermità.

La rachitide se non uccide lascia i corpi deformi, sproporzionati ed inetti, soggetti a svariate sofferenze e malattie. Questa piaga degli organismi presenti dimostra quanta prevalenza abbiano acquistata i sistemi linfatico e venoso nella costituzione organica dell'uman corpo, e quanto le varie nutrizioni riparatrici ed accrescitive degli organi si discostino dal loro compito fisiologico. È raro nella popolazione viterbese di osservare bambini a due anni avvanzati nel processo di ossificazione e di ematosi.

Allo sviluppo così rilevante della scofolosa e della rachitide in Viterbo potentemente concorrono la trascuraggine della privata e pubblica igiene, e la snervata educazione fisica e morale della prole.

La città di Viterbo se non manca di ampie strade e di piazze, possiede a rincontro « un laberinto, come descrive il Nuvoli, di viotto-
» li , di chiassuoli, di bugigattoli, senza sbocco, che in ogni punto
» della città si raggirano per tutti i canti, in tutte le direzioni. Luo-
» ghi cupi e foschi in cui aria non si rinnova, luce non penetra che stil-
» lata e fioca , luoghi umidi e schifosi per immondezza , sfossati e
» malagevoli ; non adatto abitacolo a giumenti non che ad uomini ;
» ad ogni acqua che piove si fan torrenti, poi pozzanghere, poi pan-
» tani. Ed il lurido ristagno ammorba col crasso aere che vi rinsacca
» le buje abitazioni non confortate da luce, e rese più malsane dal-
» l'accatastarvisi la poveraglia, succida per abitudine e per depositi
» di letame e peggio , per la quasi universale mancanza di latrine e
» sciacquatoi ».

A codeste due depravazioni della umana tessitura organica, scrofola e rachitide, somministra vasto alimento la sifilide che serpeggia e sparge la mala semenza d'innumerevoli guai morali e fisici tra il popolo. Nè le case di prostituzione sono bastevoli a porvi un freno ed a raggiungere lo scopo, giacchè la sifilide elude qualunque sorveglianza, e la esperienza mostra quanto imperio abbia essa acquistato nella umana razza e sulla sua fisica costituzione. Solo la educazione fisica e la moralità dei popoli potrebbero infrenare e distruggere codesta potente nemica dell'umana generazione. Ma la educazione e la moralità sono due frasi quanto più spesso pronunciate e magnificate, tanto meno corrisposte dai fatti. Per una civiltà beffarda sono esse condannate a raggirarsi nella cerchia sterile delle utopìe.

Oltre all' accennate affezioni ed infezioni che hanno portato un deterioramento della fisica costituzione della popolazione di Viterbo, sonovi pure altri agenti che cooperano a questo deterioramento, quali l'alimento, le acque potabili, le vestimenta.

Una volta la popolazione di Viterbo per la quantità e qualità degli alimenti poteva riputarsi privilegiata ; giacchè ciascun individuo della dopolazione poteva contare sopra quattro libbre tra pane di grano, carne buona e vino, oltre le uova , i latticini , i legumi, gli erbaggi. Al presente l'alimentazione o non è buona, o è scarsa ridotta per lo meno ad un terzo di quella che si usava, soltanto la intemperanza nel vino si è accresciuta a dismisura.

Le acque potabili sarebbero salubri ed abbondanti, ma l' incuria nel mantenere le sorgenti, il guasto degli acquedotti portato dal tempo e dall'uomo, hanno ridotto quelle acque pressochè limacciose, nauseose a beversi, e per gli usi domestici.

Le vestimenta prima eccedevano fino allo sfoggio nei benestanti e negli artegiani. Il contadino ed il proletario si ricuoprivano con tessuti in lino e canape o in cotone, o in buonissime lane. Ora le manifatture in tela o in cotone, o in lana sono meno consistenti e durevoli, meno difendono dalle intemperie, e per giunta sono care di prezzo, per cui l' artigiano, l' agricoltore, il proletario, che formano la parte maggiore della popolazione, in oggi scarseggiano di vestimenta ed alcune volte si veggono incedere seminudi.

Finalmente a compiere la enumerazione delle infermità che in maggior copia si osservano nel Comune viterbese, sono d'aggiungersi, come conseguenza dell'aria e del suolo, le affezioni reumatiche, le quali seguono a preferenza un corso cronico, in guisa che ne derivano deformazioni ed inabilità degli articoli, anchilosi, l'impotenza all'uso delle membra ed endocardi, sorgente di vizî strumentali del cuore.

Da quanto si è detto sulle condizioni sanitarie della popolazione di Viterbo e suo territorio, può concludersi che la febbre intermittente, la scrofola, la rachitide, la sifilide, il reumatismo ed il difetto della igiene domestica e pubblica sono i fattori prevalenti della scadente costituzione fisica di quella popolazione, e nello stesso tempo sono cause di quelle imperfezioni di corpo e di quelle infermità, le quali in numero non tenue riformano i conscritti di leva e li esentano dal servizio militare con aggravio degli abili e dei robusti.

Ciò che abbiamo esposto sulle condizioni sanitarie del Comune di Viterbo potrebbesi nella maggior parte addirsi alle popolazioni dei Comuni componenti i diversi Mandamenti del Circondario di Viterbo. Questi mandamenti sono Acquapendente, Bagnorea, Civitacastellana, Montefiascone, Nepi, Orte, Ronciglione, Sutri, Soriano, Toscanella, Valentano e Vetralla.

In tutti questi Mandamenti ove più ove meno predominano le febbri dalla mal' aria, la scrofola, la rachitide, le affezioni reumatiche e catarrali, le quali infermità o sono generatrici di moltiplici svariate manifestazioni morbose, o costituiscono in certa guisa il substrato di altre infermità, o danno loro l'impronta, sempre però inducono nell'organica

mistura un'alterazione con prevalenza del sistema venoso-linfatico, e nella compagine del corpo una disarmonia con deperimento della fisica costituzione.

Di queste varie forme patologiche sempre le stesse cagioni. La giacitura del suolo e sua esposizione, la non proporzionata coltura delle terre, il ristagno delle acque, la distruzione dei boschi, l' inosservanza della igiene, la povera e non riparatrice nutrizione, le acque impure, le cattive abitudini ec. ec.

Tra i nominati Mandamenti sonovi alcuni che meritano una speciale menzione, particolarmente quelle Città che ne sono i Capo Luoghi,

BAGNOREA ha un atmosfera carica di umidità, un suolo argilloso, le abitazioni sono costruite in tufa, esalazioni infeste emanano da serbatoi d'acqua scavati non lungi dalla città; il tevere ed il lago di Bolsena sono ad essa vicini; infine si è fatto strazio dei boschi. Molti della popolazione sono riconosciuti inabili alla leva per gracilità, per bassa statura di corpo, per ernie e per deformità delle giunture, postumi di sofferti reumatismi,

CIVITACASTELLANA ha un clima umidissimo per la bassa sua giacitura, per i profondi fossati e per la copia degli orti che la circondano. La sua popolazione è frolla, melanconica, non resiste alla fatica. La classe contadina ed artigiana non si alimenta che con polenta, erbe cotte, frutta immature, acque insalubri per le cattive condotture. Non abitazioni ma mofete per le immondizie e per i letamai che si conservano nei piani terreni delle case senza luce, senz'aria, ed umido. Da una gran parte della popolazione nè le sifilide, nè la scabbia sono curate. Da questa non curanza consegue che la lue sempre più si allarga, e sempre più contamina la popolazione, anche per la via dell'allattamento mercenario e della prostituzione non sorvegliata. L'assorbimento poi dell' icore scabbioso dà origine a blefariti purulente, a glaucomi, ad ascessi, a gonfiori ribelli delle estremità, a cachessie.

NEPI cui, più che il titolo di città, le si confarebbe quello di un ospedale di cachetici a motivo della mal'aria che vi signoreggia, rafforzata dalla sordidezza delle vie e dall'angustia e sucidume delle abitazioni. Il suo territorio si compone di vaste ed infeste pianure, ove passa la stentata e

laboriosa vita l'agricoltore, al quale manca perfino qualunque ricovero per riposarsi, o difendersi dall'intemperie.

TOSCANELLA con una popolazione fissa che non ginnge ai 4000 abitanti, in ogni anno registra più di duemila infermi, dei quali due terzi per febbri di mal'aria. Le sue estese campagne sono nude di alberi sieno naturali che industriali. Le acque sorgive e meteoriche v' impaludano, la coltivazione a cereali è ristretta ad un terzo di quelle estese campagne gli altri due terzi sono abbandonati alla pastorizia. Il poco detto è sufficiente a rendere ragione della lunga iliade dei mali, cui va soggetta codesta popolazione, e del deterioramento della sua fisica costituzione.

Per ultimo VALENTANO. Questo paese in qualunque stagione non è risparmiato dalle febbri intermittenti o dalle recidive. Il suo clima è costantemente freddo, umido per le evaporazioni del vicino lago e della sottostante valle. Frequenti sono i reumatismi e le artritidi. La scrofola, la rachitide, la sifilide occupano una larga scala colle loro morbose manifestazioni. Le numerose esenzioni dal servizio militare derivano appunto da codeste morbose manifestazioni della scrofola, della rachitide e dalla sifilide. Il sucidume, le abitazioni malsane, l'alimentazione insufficiente (essendo comune cibo la polenta) le acque potabili scarse e cattive sono tutti elementi cooperanti e convergenti ad accrescere sempre più il deterioramento della fisica costituzione degli abitanti il Comune di Valentano.

Abbiamo percorso i diversi Circondarî della Provincia romana onde rilevare quelle infermità o cachessie, le quali in maggior copia si rinvengono in essi, e che sono più efficienti a cagionare un deterioramento nella costituzione dell' umano organismo, e che sono per conseguenza fra gl'inscritti della leva militare causa di riforma. Da una simile ricerca è risultato.

1. Che le febbri intermittenti esistono in tutta la Provincia, e pel loro numero ed importanza tengono il primo posto tra le altre infermità, le quali febbri però non hanno un grado eguale nei diversi territorî della Provincia. Infatti ove corrono endemiche e gravi, ove miti e sporadiche, ed ove sono importate dagli agricoltori, che ne rimasero infetti durante la loro dimora in territorî di mal'aria.

Volendosi ordinare i diversi Circondarî a seconda del numero delle febbri intermittenti che vi si osservano, per primo sarebbe designato il

Circondario veliterno, in cui le popolazioni di tutti i paesi in specie quelli esistenti nella bassa regione ne sono malmenati; per secondo verrebbe il Circondario di Civitavecchia, ad eccezione dell'interno di questa città capo luogo; per terzo il Circondario di Viterbo; per quarto il Circondario di Roma ove la mal'aria domina precipuamente nelle campagne romane, le quali però come fu detto sono spopolate di abitatori, per ultimo il Circondario di Frosinone che darebbe il minor numero di febbri intermittenti ad eccezione di quella parte del suo territorio che per pianure si distende verso le paludi pontine.

2. Che la scrofola per la sua malefica efficienza, e pel suo incedere progressivo tiene il secondo posto dopo le febbri intermittenti. Nella provincia romana la scrofola è più cittadinesca che forese; essa maggiormente si allarga e si approfondisce tra la popolazione di quelle città che sono più grandi ed ammodernate nei costumi, mentre nei piccoli paesi, all'aperta campagna, con popolazione nella maggior parte costituita di pastori, di agricoltori o di campagnuoli esposti al sole ed all'aria, e fortificati dal lavoro, la scrofola non vi è bene accolta, e non trova adatto terreno per attecchire, e svolgersi.

3. Che alla scrofola succedono per numero la rachitide e la tubercolosi, le quali come quella prediliggono più la città che la campagna. Egualmente dicasi della sifilide, e delle dermatosi.

4. Che infine per la loro frequenza, e per i postumi che non rare volte lasciano, debbono essere ricordate le febbri tifoidee, le affezioni reumatiche, tra le quali i reumatismi muscolari acuti o cronici, le artritidi; le quali infermità in maggior numero colpiscono coloro che vivono una vita stentata, povera in mezzo al sucidume, oppure coloro che sono costretti affrontare in mezzo ai faticosi lavori della campagna le intemperie non difesi dalle vestimenta o queste non atte a difenderli.

ARTICOLO 6.°

Alcune riflessioni sulle imperfezioni ed infermità che in una proporzione maggiore furono nella Provincia romana causa di riforma tra gl'inscritti della leva militare 1850-51-52.

I 4339 riformati sopra i 15735 inscritti nelle tre leve militari 1850-51-52 della nostra Provincia dettero motivo, come esponemmo,

alla compilazione di questa relazione, a cui fu assegnato il còmpito d'investigare e determinare quali cause e quali malattie fossero in realtà prevalenti nella Provincia romana, e quali nello stesso tempo fossero le più attuose ad indurre imperfezioni o deterioramento nella fisica costituzione de' popoli.

Codeste cause ed infermità, per quanto i limiti del prefissoci tema il consentivano e per quanto era in noi, abbiamo enumerate e comentate nei precedenti articoli. Nè reputiamo esserci ingannati della loro efficienza sui risultati ottenuti dalla leva militare relativamente alla popolazione della Provincia romana.

Ora ci si permetta di dar luogo in questo articolo ad alcune nostre riflessioni sui risultati stessi ottenuti dalla leva militare, risultati che sono espressi da quelle imperfezioni e da quelle infermità, che precipuamente dettero ragione alla riforma dei 4339 inscritti.

Dalla nota delle imperfezioni ed infermità ricavata dalla ufficiale relazione del R. Ministero della guerra, e da noi trascritta nel proemio di questa relazione, abbiamo conosciuto che il maggior numero di riformati, l'88, 33 per mille, cadde sopra giovani cui mancava la stabilita *statura*.

Codesto difetto di statura nella popolazione della Provincia romana, ci sembra che soltanto per eccezione possa farsi derivare dalla scrofola, dalla rachitide, dalla scarsa alimentazione, dalla inerzia della vita etc. bensì a preferenza derivi dalla specialità delle razze in rapporto alla loro origine, al clima, al suolo etc. ove un simile difetto di statura più frequentemente si riscontra.

Infatti, come già avvertimmo, dal Circondario di Frosinone fu dato il maggior numero di riformati per difetto di statura, mentre gli abitanti di quella regione a preferenza di quelli delle altre, furono contraddistinti per robustezza di fibra, per sveltezza della persona, per intelligenza e per attitudine agli esercizi militari, in guisa che da quella regione abbiamo eccellenti bersaglieri.

Questo difetto adunque di statura può attribuirsi più ad una naturale specialità locale che ad un effetto di morbosità o di deperimento della costituzione fisica del corpo.

Appresso alla mancanza di statura furono annotate *la gracilità*, *il dimagramento*, *la polisarcia*, per le quali organiche manifestazioni i riformati raggiunsero la proporzione del 64, 50. per mille.

La *gracilità* della fisica costituzione senza meno può in gran parte dipendere dalla scrofola, da genitori inoltrati nell'età, oppure scrofolosi o sifilittici, dalla educazione fisica e morale data alla prole, dall'alimentazione etc. La costituzione gracile più di frequente si mostra tra la classe agiata e civile, che tra le classi artigiana e campagnuola. Non già perchè da individui appartenenti a queste due ultime classi non possa nascere una prole gracile, anzi tra la miseria e gli stenti della vita pur troppo non fa essa difetto, ma perchè la morte depura la generazione di queste due classi inferiori dagli esseri gracili e fiacchi, e solo quei robusti bambini rimangono, i quali poterono resistere alla niuna cura, ed alle privazioni, cui furono condannati dalla condizione de' loro genitori. Che la morte in realtà depuri codeste generazioni è dimostrato dalla maggiore mortalità dei bambini che si verifica tra le famiglie povere, artigiana e campagnuola. Viceversa i genitori delle classi superiori e civili prestano ogni cura alla loro prole, ed hanno mezzi e comodità per prestarla; quindi avviene che se la prole nasca gracile, la sua esistenza piuttosto che spegnersi, come succede tra le famiglie povere, è sostenuta con ogni sollecitudine e si prolunga la sua esistenza per dare un riformato di più alla leva, mentre il povero dà un morto di più al campo-santo.

Il *dimagramento* e la *polisarcia* sono ambedue conseguenze di modificate nutrizioni dell'organica mistura, colla differenza che il dimagramento dipende da una entità patologica, mentre la polisarcia da una modalità nutritiva. Cause di diperimento sono la infezione per la mal'aria, che porta il disordine nelle funzioni digestive ed ematosiche, la scrofola, la tubercolosi specialmente intestinale etc. Cause della polisarcia sono un temperamento linfatico, la inerzia muscolare, il clima umido, la vita ben pasciuta ed in panciolle. Difficilmente trovi la polisarcia in chi trae la vita tra la marra e la vanga, o tra la pialla e la mazza.

Le *ernie* e gli *sventramenti* hanno dato il 14, 99 per mille di riformati. In genere a queste affezioni si trovano disposti coloro che a preferenza hanno una lassezza di fibra, specialmente nei muscoli addominali, e nel tessuto connettivo. Le febbri da mal'aria, gli esercizî laboriosi e continuati dell'agricoltore, gli sforzi muscolari nell'alzar pesi, il cavalcare prolungato, l'età non giovanile possono esser causa frequente di ernie e di sventramenti. Che se un numero piuttosto tenue di rifor-

mati per simili affezioni vi è notato, la ragione precipua stà nell'età, giacchè alla leva non sono chiamati che i giovani ventenni, nel fiore della loro vita e robustezza non estenuati dal lavoro e dall'età. Una eccezione però a questa regola generale abbiamo osservata nel Circondario di Velletri, ove nei due Mandamenti di Velletri e di Segni che posseggono una gioventù molto più robusta degli altri Mandamenti, si ebbe un numero maggiore di erniosi, non già per una lassezza di muscoli addominali e del tessuto connettivo, bensì pel modo come lavorano la terra. Quella gioventù campagnuola nel lavorare la terra usa, come già si disse, zappe e vanghe con manichi corti per cui è costretta di lavorare a tronco curvo e contratto, comprimendo i visceri addominali, dalla quale compressione nasce l'ernia.

I riformati per *malattie dell'apparato respiratorio e delle pareti toraciche*, non giunsero che al 13, 66 per mille. Se sotto codesta denominazione fossero comprese tutte le affezioni, di cui sono suscettibili i visceri toracici, certamente la proporzione del 13, 66 per mille sarebbe ben mite. Sembra però che sotto questa denominazione o titolo si siano volute raccogliere quelle affezioni derivanti da una causa reumatica, giacchè molte malattie di petto d'indole reumatica sono state registrate in diversi Mandamenti per dominanti.

In quanto poi ai riformati *per tisichezza polmonare, laringea, per emottisi, per catarro cronico, per vizî organici del cuore e dei grossi vasi*, la proporzione risultò di 3, 50 per mille. Questa proporzione non sembrarebbe corrispondere a quella frequenza che pur troppo verificasi spesso dominare tra la popolazione in specie cittadina. Però riflettendo che l' enunciate infermità più comunemente si svolgono e prendono consistenza al di là dei venti anni, e raramente nell'adolescenza, si deduce subito la ragione perchè il numero dei riformati fu sì piccolo. Alla leva non sono chiamati che giovani ventenni, e non al di là di questa età.

Le *deformità del casso toracico* hanno dato il 9, 34 per mille; *le malattie degli ossi e delle giunture* il 7, 75 per mille. Queste imperfezioni o malattie, nella maggior parte traggono il loro momento etiologico dalla scrofola, e dalla rachitide, le quali due cachessie abbiamo annotate più tra gli abitanti della città, che tra gli abitanti della campagna.

Furono pure annoverate, come cagione di riforma, *altre malattie ed imperfezioni della estremità* l'8, 07 per mille. Codeste malattie ed

imperfezioni, o derivarono dalla nascita, oppure furono postumi di reumatismi muscolari o di artritidi, piuttosto frequenti in alcune regioni della Provincia romana.

La *cecità compiuta od incompiuta*, causa di riforma, è notata per 6, 86 per mille. La scrofola, la scabbie abbandonata a se stessa, anzi accarezzata, alcuni esantemi acuti ed il vajuolo arabo, la rosalia etc. possono produrla, ed effettivamente la producono specialmente negli ultimi strati della popolazione.

La *tigna* e *l'alopecia* hanno dato il 6, 86 per mille; la prima stà in ragione della sporcizia domestica e della trascurata cura, ed alloggia tra famiglie povere ed ignoranti, le quali non poche volte la ritengono come una depurazione degli umori ed un beneficio della salute; la seconda è spesso collegata ad affezioni diatesiche, ad infermità speciali della pelle, alla umidità del clima, all'esercizio di alcune arti etc. Osservammo infatti l' *alopecia* frequente tra la popolazione viterbese in conseguenza del suo clima umido.

Finalmente il *cirsocele* ed il *varicocele* chiudono la nota di quelle imperfezioni ed infermità che dettero una maggiore proporzione di riformati.

Il *cirsocele* ed il *varicocele* sono speciali infermità circoscritte a varicosità delle vene spermatiche e molte volte sono la conseguenza di una continuata equitazione, del clima caldo, della prevalenza del sistema venoso-linfatico.

ARTICOLO 7.

Quanto si possa dalla Igiene e dalla Scienza medica contro le imperfezioni e le infermità che a preferenza dominano nella Provincia romana.

Scrofola, rachitide, tubercolosi, sifilide da un lato ; *Febbri dalla mal'aria, febbri tifoidee, affezioni reumatiche* dall'altro sono quelle cachessie o quelle infermità che abbiamo esposte e commentate in questo scritto come dominanti nella Provincia romana, nè mancammo di osservare che le prime prediliggono le classi patrizia, agiata, cittadina; mentre le seconde le classi artigiana, campagnuola, proletaria.

Innanzi di svolgere partitamente il quesito che abbiamo posto a tema di quest'ultimo articolo, non ci peritiamo di manifestare a priori ed in genere la nostra opinione, che cioè la Igiene e la Scienza medica potranno molto contro le infermità da noi considerate, ma non tutto. Conciossiachè dall'esame di quei fattori che costituiscono il clima di una regione è risultato che se la sfavorevole azione esercitata da alcuni di essi sul clima, e conseguentemente sulla etiogenesi di alcune più comuni infermità, potrebbe essere corretta, e resa anche inefficace, non così potrebbe accadere rapporto ad altri fattori, quali la esposizione, la giacitura, la natura geologica del suolo. Questi ultimi fattori potrebbero al più subire modificazioni nella loro efficienza, non già nella loro essenzialità, per cui non cesseranno dall'esercitare la loro influenza sulle infermità, che abbiamo poste in rilievo, siccome predominanti nella Provincia romana.

Aggiungiamo che la costituzione umana e le sue infermità oltre la influenza fisica degli enumerati fattori, seguono e si modellano in certa guisa sull'andazzo del tempo e del secolo in cui si svolgono, e sono la modale espressione di una civiltà vuoi progressiva, vuoi regressiva, e di una convivenza sociale artificiosamente accresciuta di bisogni, schiava dei pregiudizî, martire delle costumanze e delle mode, spesso le più strane.

Premessa questa nostra opinione, proviamoci di sostenerla, quale conclusione della presente relazione, riassumendo e concretando quanto si è da noi scritto.

È fuor di dubbio che le febbri intermittenti siano le prime tra quelle infermità che più di sovente abbiamo riscontrato nelle diverse regioni della nostra Provincia. Ove abbiamo costatata una maggiore saturazione miasmatica dell'atmosfera, ivi le febbri intermittenti erano più infeste, inducendo nella costituzione organica de' corpi non solo un deperimento, ma eziandio furono causa di alterazioni dell'organica mistura specialmente dei visceri destinati all'amatosi ed alla nutrizione al punto da raggiungere una letale cachessia.

Da quanto abbiamo trattato nella prima parte di questa relazione ci sembra a sufficienza dimostrato che la esposizione, la giacitura, la natura geologica del suolo, la mancanza di coltura delle terre e lo stremo censimento della Provincia romana sono quei fattori, che insieme cooperanti danno svolgimento al miasma febbrigeno.

Ma in che consiste essenzialmente codesto miasma febbrigeno?

In oggi a seconda del sentire più accettato e diffuso pare consistere la essenzialità del miasma febbrigeno in microfiti speciali. Però i micrografi non sarebbero di accordo nella specialità di codesti microfiti. — Il Salisbury, in seguito delle sue microscopiche investigazioni più volte ripetute nella valle del Mississipi e dell' Ohio, li designarebbe per cellule e spore di una pianta microscopica della specie delle palmelle. Non così il Balestra, secondo il quale codesti microfiti sarebbero spore e sporangi microscopiche di una pianticella della specie delle alghe. Il Selmi si allontanerebbe dal Balestra, poichè crede ad una sostanza organizzata associata ad una sostanza organica capace di determinare la fermentazione lattea degli zuccheri, e di dar luogo allo sviluppo e moltiplicazione di speciali micodermi non ancora esattamente definiti. Finalmente il Lanzi, considerando che le spore dei funghi e delle alghe ed i loro sporangi hanno un diametro che impedirebbe loro di attraversare i capillari dell'umano organismo, è della opinione che i detti microfiti siano costituiti da micrococchi che si confonderebbero coi crittococchi di Hallier. (1)

Ma qualunque sia la credenza dei nominati micrografi, tutti convengono a far consistere la essenzialità del miasma febbrigeno in microfiti speciali.

E qui piace il ricordare come il reatino Varrone venti secoli prima lasciasse scritto nella sua opera *de re rustica* che gravi e difficili malattie venissero prodotte *da animali minuti* (in oggi esseri microscopici).

Bisogna evitare, Egli scriveva, *i luoghi paludosi perchè diventano aridi nell' estate e vi nascono certi* ANIMALI MINUTI, *che non si possono vedere cogli occhi, e che nell'atto di respirare l' aria entrano*

(1) In un'ultima seduta (26 maggio 1876) della R. Accademia di Medicina di Roma il Dott. Lanzi ebbe campo di svolgere il suo opinamento sulla causa genetica la febbre intermittente. Lasciando morire, Egli diceva, di morte spontanea le erbe dei prati avviene in esse un'alterazione molecolare nutritiva; le cellule non ritengono più i liquidi, ed il contenuto di esse pel diminuito ricambio organico si trasforma in una sostanza *colloidea abbuminoide*, ch' è il prodotto di un lavorìo di putrefazione. Quando questa sostanza *colloidea* si trova a contatto dell' acqua si scioglie, e forma il così detto *limo*, da cui si ha un'immensa creazione di esseri microscopici *(batteri, funghi)* e da ultimo per risultato finale si ha la formazione del pigmento che è una materia carboniosa. Secondo il Dott. Lanzi questa materia colloidea sarebbe la causa febbrigena, ed il pigmento non sarebbe altro che il risultato finale del processo dissolutivo di essa.

nel corpo per la bocca e per le narici, e quindi producono gravi e difficili malattie.

Fra i fattori inducenti lo svolgimento del miasma palustre, abbiamo annoverato la esposizione, la giacitura, la natura geologica del suolo della Provincia romana. Per poco che si rifletta su di essi, resteremo facilmente convinti che codesti fattori sono al di là della potenza umana per essere essenzialmente mutati.

Abbiamo a suo luogo fatto conoscere che la *esposizione* della nostra Provincia è intieramente al sud ed all'ovest, che è sotto una zona temperata, e che per soprappiù è dominata dai venti affricani. Che la sua *giacitura*, non molto elevata sul livello del mare tirreno e non molto da questo lontana, può rassomigliarsi ad un vastissimo bacino, il quale dal nord a tutto il lato orientale è conterminato da un sistema apenninico di montagne che forma barriera ai venti refrigeranti provenienti dall'est e dal nord; mentre dal sud all'ovest il litorale tirreno segna per lunga plaga i suoi confini. Egualmente abbiamo fatto conoscere che il suolo della Provincia romana considerato nell'insieme de' suoi componenti risulta geologicamente costituito da due ordini di produzioni l' uno vulcanico (*rocce e stratificazioni di lave, peperino, ceneri, pozzolana, tufo*); l'altro alluvionare e di trasporto (*sedimenti di marna, arene, ciottoli, terre calcaree, alluminose, cretaeee, argillose*).

Ora *la esposizione* e *la giacitura* sono i due fattori che permanentemente. e pontentemente contribuiscono a mantenere mite e meridionale il clima della Provincia romana, mentre la natura geologica del suolo lo rende umido per la ragione che tanto le stratificazioni dei composti vulcanici, quanto quelle alluvionari, in specie cretacee ed argillose, invece di favorire gl'infiltramenti delle acque meteoriche nei substrati profondi del suolo, vi si oppongono trattenendole ed assorbendole, e per conseguenza rendono i terreni umidi, acquitrinosi e non rare volte palustri.

Umidità di suolo e temperatura mite sono i due estremi impellenti la produzione della causa genetica delle febbri intermittenti, purchè ad essi sieno unite le campagne incoltivate e deserte di abitazioni e di abitatori.

La Scienza, la Igiene, l'Agricoltura coll'attuazione de' loro precetti e colla loro operosità potranno moltissimo per correggere le condizioni di territorî malsani ed infetti dal miasma, mercè gl'imboschimenti delle zone marittime, le colmate degli stagni e dei paduli, la inalveazione delle acque

erratiche e senza condotta, la fognatura tubulare, la moltiplicata ed estesa coltura industriale, la favorita permanenza degli agricoltori, costruendo adatti ed igienici caseggiati rurali, la divisione e suddivisione delle terre etc; mercè codesti mezzi ed altrettali se riuscirono a rinsanicare nel nord-est degli stati uniti, ed a Bouffarick nell' Algeria, estesi territorî infestati dalla mal'aria, così potranno altrettanto operare nelle campagne della Provincia romana, molto più che un giorno furono rese abitabili e salubri dai nostri antichi.

Ma però nè la Scienza, nè la Igiene, nè l'Agricoltura potranno sostanzialmente cambiare la esposizione, la giacitura e la natura geologica della nostra Provincia. A far ciò occorrerebbe una nuova creazione, oppure un rinnuovato sconvolgimento terraqueo od un cataclismo universale.

Queste discipline adunque potranno moltissimo ma non tutto a far sparire le febbri intermittenti tra noi, poichè la esposizione la giacitura e la natura del suolo favoriranno sempre lo svolgimento di consimili febbri, quante volte si lasceranno per poco incoltivate e deserte le nostre campagne.

Basti delle febbri intermittenti, e procediamo alle altre infermità dominanti da noi sopra enumerate.

Fra esse la SCROFOLA tiene il primo posto dopo le febbri intermittenti. Citammo le autorevoli parole del Puccinotti, quando quel dottissimo Clinico a dimostrare la frequenza della scrofola, asseriva che forse i due terzi di tutte le malattie che affliggono l'odierna umanità fossero compresi sotto questa forma micidiale e cronica della scrofola, e per conseguenza in verun modo potrebbe negarsi la grande sua influenza in quelle manifestazioni morbose, per le quali molti inscritti nella leva militare furono riformati.

Contro questo flagello che contamina la specie umana, cosa possono i dettati della Igiene e della Scienza medica?

Dagli studî speciali fatti su questa cachessia da valenti Clinici può dedursi che la scrofola non emani *direttamente* od *esclusivamente* dall'atmosfera umida, o dalla troppo variabilità de' suoi stati, o dalla deficiente aria respirabile per ristrettezza e sporcizia di ambienti occupati da più persone, o da difetto di luce, oppure da un'alimentazione poco azotata, o da un'educazione fisica e morale che si attagli alla mollezza, al lusso ed ai vizî dell'odierna società, codesti sono momenti etiologici *occasionali* atti

a fecondare e svolgere il germe scrofoloso insito nell'umano organismo, ma non sono efficienti ad ingenerarlo.

Più attuosi degl'indicati momenti etiologici sarebbero la entità scrofolosa trasmessa per eredità dai genitori alla prole, l'allattamento apprestato da una nutrice scrofolosa, e sopratutto l'acqua potabile carica di materie terrose e calcari.

Per quest'ultimo momento etiologico ripetute osservazioni avrebbero dimostrato che la scrofola assume un'indole endemica là, ove le acque potabili si rinvengono ricche di materie terrose e calcari, quàntunque l'aria sia salubre, e l'alimentazione riparatrice. A comprova di ciò adduciamo l'esempio dei poggi e delle colline pisane ove l'aria è saluberrima, gli alimenti sono buoni ed il soggiorno è delizioso, eppure quei poggi e quelle colline sono piene di scrofolosi per la probabilissima ragione che le acque potabili, di cui si fa uso, sono cariche di sali a base di calce e magnesia. A riscontro citiamo l'esempio dell'antica ed immensa popolazione romana, tra le cui infermità fu appena menzionata la scrofola dagli scrittori latini dell'epoca dell'impero romano; e ciò senza meno per la cura grandissima ch' ebbero i romani Reggitori onde la città fosse provveduta in abbondanza di acque potabili limpide, pure e fresche, come ci vennero descritte dal Frontino nella sua opera degli acquedotti romani.

Potremmo su questo argomento diffonderci se oggetto nostro fosse quello di elucubrare una monografia della scrofola. I nostri limiti sono segnati dal presente articolo, ossia cosa possano la Igiene e la scienza medica contro una tale cachessia, che è così estesamente diffusa tra le diverse classi della società, per difenderne le generazioni avvenire, e diminuire per conseguenza il numero dei riformati della leva militare.

La Igiene e la Scienza inculcano coi loro dettati che sieno tolte tutte quelle cause, le quali rendono l'atmosfera umida nell'interno dei centri abitati; che le abitazioni siano ben costrutte, ben ventilate, ben luminose; che le stanze non siano stambugi prospicienti su fetido chiasso, o in chiostra, vero pozzo di aria stagnante, che gli alimenti di qualunque natura non siano sofisticati; che le acque potabili in specie siano pure non contenenti eccessi di materie calcaree o calcareo-magnesiache.

Oltre a questi dettati della pubblica e privata Igiene occorre che la educazione dei fanciulli sia solerte e ben diretta negli esercizî della ginnastica e della mente, in modo che la educazione non sia frolla fisica-

mente e cretina moralmente; che i matrimoni siano contratti tra persone sane e non tra quelle in cui il germe scrofoloso sia incarnato; che ogni diligenza non si trascuri per la scelta di una forese nutrice quantevolte la madre abbia la sventura di non poter nutrire col proprio latte la prole, sia per malattia, sia per una fisica costituzione gracile o cachettica.

Codesti sono i dettati che in principal modo sono insegnati dalla Igiene e dalla Medicina, i quali, se fossero ottemperati, potrebbero moltissimo a diradare e ad allontanare le manifestazioni scrofolose col renderne infecondo il germe. Ma rammentiamoci che codesto germe scrofoloso non è un contagio fisso contro il quale si abbia la potenza di distruggerlo, o di preservarne una regione, una provincia, un regno, come può accadere per i contagi fissi. La scrofola ha il suo germe latente ed insito nell'umano organismo da secoli, traendo più o meno gli elementi della fecondazione e delle manifestazioni estrinseche da speciali contingenze rispondenti alle diverse fasi di civiltà di una popolazione.

Quindi se alla Igiene ed alla Scienza medica è dato coll' attuazione de' suoi precetti, di rendere presso che infecondo questo germe malefico, non è ad esse dato di distruggerlo, e di liberare totalmente la umanità da codesto roditore della vita.

Gli stessi dettati della Scienza e dell'Igiene che abbiamo enunciati contro la scrofola, crediamo che possano eziandio addirsi contro il rachitismo e la tubercolosi, non già che la scrofola, il rachitismo e la tubercolosi abbiano un'eguale ed identica patogenìa, ma bensì perchè le stesse cause come favoriscono lo svolgimento della scrofola, così favoriscono lo svolgimento del rachitismo e della tubercolosi. Solo aggiungeremo che tra la scrofola e la tubercolosi passa tale correspettività, da essere l'una causa impellente della seconda.

Del resto il fatto clinico ha pur troppo stabilito che la Igiene e la Scienza medica se possono molto contro simili cachessie non possono tutto da farle scomparire dalla nosografia contemporanea, giacchè osserviamo la rachitide e la tubercolosi diffondersi e moltiplicarsi fra la nostra popolazione, specialmente cittadina.

Appresso la scrofola, la rachitide, la tubercolosi abbiamo allogata per la sua frequenza la *sifilide*. Questa per la sua essenzialità, ossia per la sua origine e produzione, e pel suo sviluppo non può accumunarsi colle tre sopra discorse cachessie, quantunque non poco contribuisca allo svol-

gimento di esse, in specie del germe scrofoloso, vedendo spessissimo da padri sifilitici generarsi una prole scrofolosa.

La sifilide, come ognuno non ignora, deriva da un virus specifico, fisso, comunicabile per inoculazione e non a distanza. Per codesta sua incontestabile provenienza e modo di propagazione, sarebbe logico il corollario della sua possibile distruzione, liberando così la umana specie da un contagio che la contamina, e che oltre al deterioramento della fisica costituzione di corpo, non rare volte deforma od uccide gl'infetti.

Ad onta di questa logica probabilità, la esperienza, che tanto dal passato, quanto dal presente tragghiamo, ci ammaestra che nel fatto nè la Igiene, nè la Medicina siano riuscite dopo trascorsi varî secoli a distruggere la lue sifilitica, la quale veggiamo profondamente infiltrata e diffusa nella specie umana, e favorita dalla educazione fisica e morale delle più civili popolazioni.

Lasciamo ben volentieri alla erudizione dei Sifilografi specialisti la questione sulla origine e sull'antichità di codesto contagio, basti a noi il quì rammentare che nei secoli XV e XVI per le guerre dei napolitani contro Carlo VIII e per la cacciata di più che centomila famiglie di Marrani o Ebrei dalla Spagna in conseguenza di un decreto di Ferdinando V, l'Italia nostra fu invasa e malmenata dal così chiamato in allora *mal franzese» la quale infermità*, come ci lasciò scritto lo storico Guicciardini, *o del tutto nuova, o incognita infino a quell'età nel nostro emisperio, se non nelle sue remotissime ed ultime parti, fu massimamente per molti anni tanto orribile che come di gravissima calamità merita se ne faccia menzione.»*

Se in oggi, a guisa dei secoli andati, la sifilide non è *tanto orribile* per la strage, e non assume la indole epidemica di una volta, forse ciò dipende per la ragione che il contagio sifilitico, a modo di altri contagi, ha subìto una modificazione dell'alto grado di sua virulenza dal clima, dai trapassi, dal trattamento specifico e dalle adottate igieniche cautele.

Abbiam detto che nè la Igiene nè la Medicina sono fin quì riuscite dopo varî secoli a far scomparire la lue sifilitica. Pur troppo l'augurio del Fracastoro è tuttora un desiderio.

Numque iterum, cum fata dabunt labentibus annis,
Tempus erit cum nocte atra sopita jacebit
Interritu data.

Però se la Igiene e la Medicina non possono tutto, possono moltissimo a diradare il contagio sifilitico, quando efficacemente siano ottemperati, ed operosamente adottati i loro precetti, i quali crediamo opportuno di quì accennare.

Uno dei principali mezzi messi in pratica fin dai tempi remoti per opporsi alla propagazione della lue sifilitica, fu la istituzione dei lupanari, o case di prostituzione. Però spesso queste case riuscirono e riescono inefficaci a conseguire lo scopo della loro istituzione, anzi divengono centri di diffusione « *se*, come osserva il Galligo, *la loro organizzazione non è bene ordinata, se la sorveglianza e le visite non siano fatte con quella scrupolosa diligenza che è necessaria*, *allora anzichè diminuire queste infermità si accrescono in quantochè gli uomini si credono garantiti*. *mentre realmente non lo sono* ». Frattanto case di prostituzione bene organizzate, ben ordinate e bene sorvegliate mancano nella maggior parte delle città della nostra penisola, e specialmente della nostra Provincia.

Ma oltre alle case di prostituzione bene organizzate sarebbe d'uopo 1. CHE fossero visitati gli uomini che si conducono ai lupanari, onde non resti da essi infetta una prostituta, la quale diverrebbe mezzo di trasmissione del contagio ad altri. 2. CHE l'autorità invigilasse efficacemente per scuoprire la venere clandestina, e severamente la punisse. CHE esistessero ospedali speciali per la cura delle malattie veneree e sifilitiche, ove non mancassero sale separate ed occulte onde quelle inferme, che sentono vergogna di confessare la loro infezione, potessero ricoverarvisi e celarsi. 4. CHE infine si moltiplicassero *assai assai* i dispensari gratuiti, i quali sono stati esperimentati efficacissimi al di sopra di ogni altro mezzo per diminuire la propagazione del contagio venereo-sifilitico.

Se questi dettati della Igiene e della Scienza saranno posti in opera con coscienza e non illusoriamente, potremo nutrire la lusinga che quelle discipline otterranno moltissimo se non tutto contro la diffusione di quest'altra piaga della vita umana.

Intanto facciamo voti che un nuovo Jenner sorga, il quale sia tanto fortunato nei suoi cimenti da rinvenire un preservativo contro il contagio sifilitico, come quel grande Benefattore dell'umanità fu fortunato nel rinvenirlo contro il vajuolo arabo.

Fino ad ora la sifilizzazione esperimentata dallo Sperino, dall'Auzias-Turenne, dal Boek se ha spiegato un potere curativo, non ha spiegato alcun potere preservativo contro le forme veneree e sifilitiche.

Finalmente tra le infermità che maggiormente abbiamo veduto dominare nella Provincia romana, non ci resta, a compimento di questo articolo, che il dire alcuna cosa sulle febbri tifoidee e sulle affezioni reumatiche.

In quanto alle affezioni reumatiche ci è sembrato che sotto una simile vaga denominazione siano state comprese diverse e differenti infermità, le quali si fecero derivare da un agente o causa reumatica mentre con ogni probabilità altre cause concorsero a produrle e si manifestarono sotto varie forme morbose, per la qual cosa a distruggere questa causa, o *quid* reumatico l'Igiene e la Scienza medica non potrebbero se non entro certi limiti spiegare la loro azione, in quanto che codesta causa sarebbe la risultante di speciali contingenze cosmo-telluriche dipendenti dalla esposizione, dalla giacitura e dal clima di una data regione.

In quanto poi alle febbri tifoidee, queste abbiamo veduto spesseggiare, e diffondersi specialmente in alcune località della nostra Provincia. Per queste febbri può in generale ritenersi come non molto lontano dal vero, che una quarta parte degli attaccati soccomba, mentre i tre quarti non tutti perfettamente risanerebbero, giacchè a tali febbri in alcuni tengono dietro nevralgie ostinate, paralisi, anestesie parziali, perturbamenti psichici, la tabe, l'anestesia, l'idroemia, affezioni morbose che possono divenire causa di riforma tra gl'inscritti alla leva militare.

In oggi la febbre tifoidea, o tifo addominale, od ileo-tifo è considerato dal maggior numero dei Pratici essenzialmente diversa dal tifo esantematico o *typhus fever*, giacchè prima si sosteneva da altri che queste due forme morbose febbre tifoidea e tifo esantematico non fossero che due modalità di uno stesso morbo fondamentale, di uno stesso virus tifoso.

Al presente non avvi alcuno che dubiti essere il tifo esantematico un morbo eminentemente contagioso, mentre, a ritenere altrettanto il tifo addominale, non possediamo fatti che lo confermino, viceversa abbiamo fatti numerosissimi della propagazione del tifo addominale per infezione, ciò che ben differisce dal contagio.

Codesta infezione tifoidea può trarre origine da diversi momenti etiologici. Famiglie intiere si sono vedute colpite dal tifo addominale, dopo aver mangiato carni corrotte, o bevuto acque inquinate da infiltramenti di una vicina latrina. Un'atmosfera satura di putride emanazioni svolte dai cessi, dalle cloache, dai condotti escretori di sostanze escrementizie

lungamente intrattenutevi, fu egualmente causa di febbri tifoidee. Così da un suolo imbevuto di materie fecali in putrefazione, può svolgersi un miasma infettivo tifoso, il quale, date alcune circostanze, può prendere un'indole anche epidemica.

A codeste cause, che sembrano le più efficienti a produrre la febbre tifoidea, possono aggiungersi altre, le quali cooperano al suo sviluppo, ad esempio l'alimentazione scarsa non ricostituente o cattiva, l'eccessiva fatica, la convivenza in luoghi angusti, umidi, mal sani, la sporcizia, la niuna cura della persona ec.

Però riflettendo su tutte le cause sopra enumerate, quantunque esse rendano ragione della patogenesi della febbre tifoidea, tuttavia non rendono ragione del perchè la febbre tifoidea siasi così rapidamente diffusa in tutt'Europa, ad eccezione dell'Inghilterra, ove forse a motivo del *typhus fever* che vi domina endemico, non è comparsa. Pare adunque che un'altra causa più efficiente e più generale siavi, cui riferire una simile rapida diffusione, giacchè le cause sovra enumerate ora più ora meno sono sempre esistite senza che la febbre tifoidea, così largamente si fosse propagata.

Quale sia codesta causa più efficiente e più generale i moderni Patologi non sono ancora riusciti a scuoprire, ad onta de' loro studi e delle loro investigazioni. Solamente costatiamo, che può avere una qualche correlazione con quella occulta etiogenesi tifoidea, il fatto che, sparita la peste orientale in Europa, succedettero alla peste le epidemie contagiose del *typhus fever*; dileguatesi o rese molto rare queste epidemie, alle medesime venne a sostituirsi la infezione del tifo addominale.

Che in realtà il *typhus fever* siasi reso raro in Europa, ad eccezione dell'Inghilterra, ove, come avvertimmo, regna endemico, lo prova la statistica stessa del contagio tifoso. Le ultime epidemie del *typhus fever* si manifestarono nella Slesia, nella Boemia, nel Belgio, durante gli anni 1847 e 48. Nel 1856 comparve di nuovo in conseguenza della guerra di Crimea. L'ultima sua manifestazione fu nel 1861 a Gaeta, e dopo a Napoli in seguito della guerra italiana combattuta in quelle Provincie.

Ignorandosi fino ad oggi in che consista la assenza o il *quid* efficiente la febbre tifoidea, la Igiene e la Scienza medica non possono per certo indicare il modo come lo si possa distruggere, se pure fosse possibile il distruggerlo. Ma rilevandosi dalle molteplici e concordi osservazioni che la infezione tifoidea a preferenza si svolge ed at-

tecchisce in quei paesi ove le abitazioni sono mal costrutte, umide, oscure, non ventilate e per soprassello stivate di persone, ove le strade sono anguste, sterrate e lorde per gettito d'immondizie d'ogni specie, ove le acque potabili sono inquinate da sostanze organiche putrefattive, ove gli alimenti sono insufficienti o cattivi, ove niuna cura si ha della famiglia e quasi a modo de'bruti si viva, ove la miseria e la infingardaggine abbondano, ove la febbre dalla mal'aria non fà difetto, la Igiene e la Scienza medica potranno moltissimo se non tutto a scongiurare la diffusione dell'infezione tifoidea, quantevolte si ponghino in opera i loro dettati, i quali sempre riuscirono efficaci ad arrestare la propagazione della febbre tifoidea.

Abbiamo partitamente passato in rivista quelle infermità, le quali furono da noi indicate come quelle che a preferenza dominano nella Provincia romana, e come quelle che più attuosamente spiegano la loro azione sulla costituzione fisica degli individui componenti la popolazione di questa Provincia, e contemporaneamente abbiamo sottoposto ad esame quanto contro quelle infermità possano la Igiene e la Scienza medica. Dall'assieme di quello che abbiamo fin qui detto, ci sembra che la nostra opinione manifestata a priori in sul principio di questo articolo, sia stata a sufficienza sostenuta, ossia che la Igiene e la Scienza medica possano moltissimo ma non tutto contro le infermità sopra annotate.

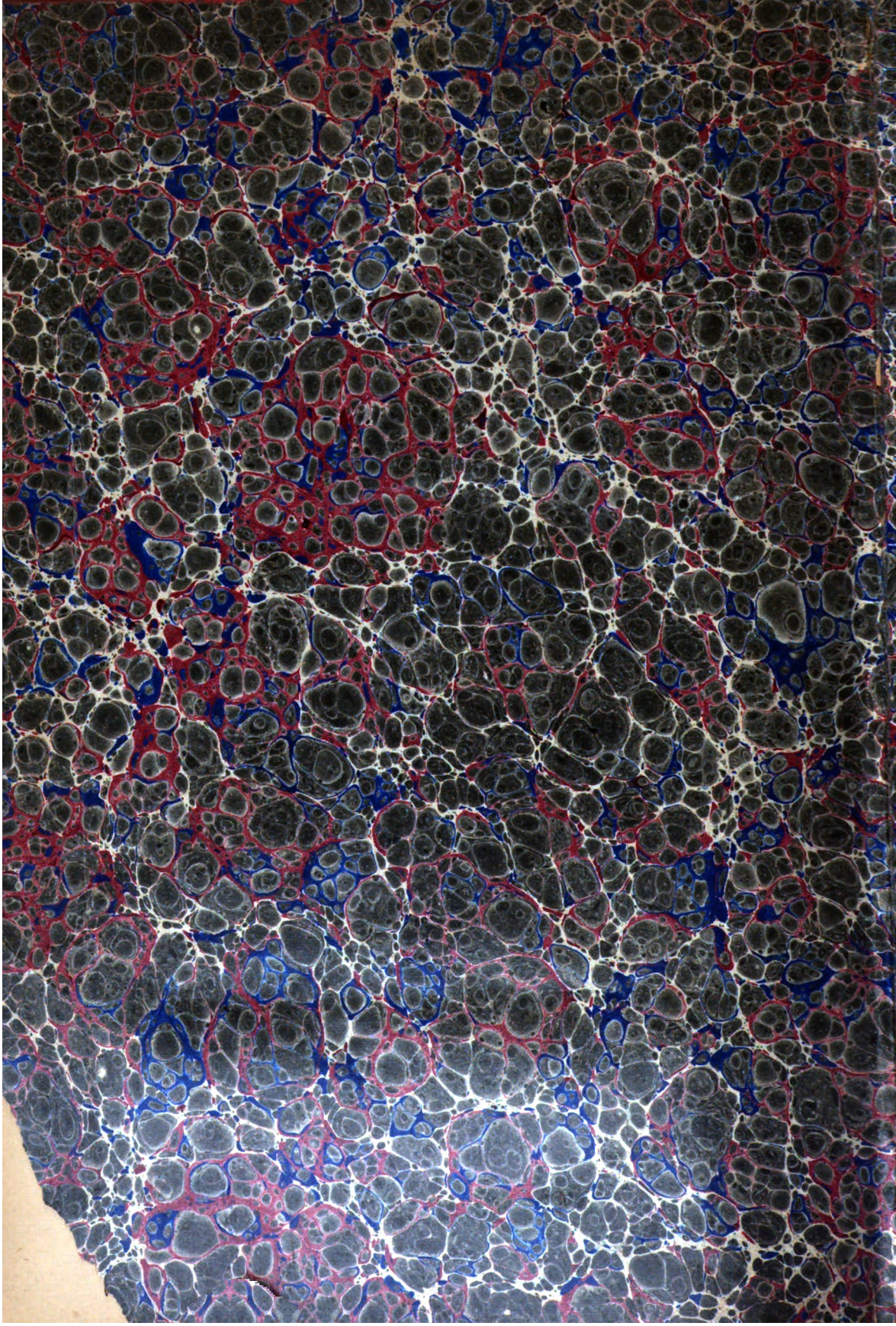
Nel por termine alla presente relazione richiamiamo l'attenzione di coloro, ch'ebbero la benevolenza di leggere queste pagini, su quanto abbiamo saputo raccogliere ed ordinare attorno lo stato sanitario della Provincia romana, e attorno la entità ed importanza di quei fattori, dai quali dipende non solo la natura del clima di una data regione ma eziandio sono i modificatori dello stato sanitario normale di una popolazione, e della costituzione fisica degl'individui che la compongono. Quindi l'analisi di quei fattori, e dello stato sanitario della popolazione nella manifestazione di quelle infermità che in maggior copia la colpiscono, avrebbe posto in chiaro che la Igiene e la Scienza medica se possono moltissimo non potrebbero tutto per condurre allo stato normale fisiologico le condizioni sanitarie di una popolazione e molto più di una Provincia intiera.

Ora per questo moltissimo che possono la Igiene e la Scienza medica, noi invochiamo e raccomandiamo con ogni nostra potenza la cooperazione del Governo e de'Municipî, onde i dettati di quelle due competenti ed umanitarie Discipline sieno ottemperati e con tutta la possibile efficacia e solerzia attuati.

Ma fa d'uopo che ben c'intendiamo su questa invocata e raccomandata cooperazione, la quale se diriggemmo al Governo ed ai Municipî come enti costitutivi, in verità più sostanzialmente si riflette su tutta la popolazione di un Comune e precipuamente su coloro che si trovano distinti e privilegiati per intelligenza e per censo. Cade qui in acconcio di trascrivere le auree parole che un eminente Personaggio, il Minghetti, ultimamente pronunciava in un suo discorso « SPETTA ALLE CLASSI AGIATE IL MOSTRARE CHE ESSE INTANTO SI VALGONO DELL' INDIPENZA, DELLA RICCHEZZA E DELLA COLTURA IN QUANTO SANNO E VOGLIONO RIVOLGERLE A BENE DI TUTTI. »

È tempo adunque che in tutti il *potere* divenga *volere*. Quando la vita di una società non consiste che nel Governo e nel Municipio, codesta società trovasi in uno stato regressivo di civiltà e di sentire politico. La cooperazione al progresso ed al ben'essere sociale deve essere di tutti nè dobbiamo cuoprire la ignavia e l'apatìa colle grandi ali del Governo e del Municipio. Quando la invocata cooperazione diverrà non esclusiva ma bene intesa, e messa in atto da tutti, in allora vedremo volgersi l'azione di quei fattori, da cui dipende la civiltà, la potenza ed il bene fisico e morale di una popolazione, a prò di essa. In allora vedremo corretta per quanto è permesso la esposizione, la giacitura e la natura geologica di una regione, di una provincia. In allora vedremo gl'immensi latifondi, ora deserti di agricoltori e nudi di ogni industriale coltura, divisi in colonie, popolati e coltivati. In allora vedremo accrescersi la popolazione, e toccare la sua giusta densità in rapporto alla estensione territoriale. In allora la istruzione primaria sarà diffusa nel popolo e l'analfabetismo bandito. In allora la mal'aria sarà fugata dai paesi e dalle campagne, le popolari malattie saranno diradate e rese meno nocive, la costituzione fisica del corpo dal suo attuale deperimento sarà restituita all'antica sua robustezza e vigorìa, infine la leva militare non somministrerà più un tanto numero di riformati per imperfezioni e per infermità, e servirà quale termometro delle migliorate condizioni sanitarie della balda gioventù appartenente alle popolazioni della Provincia romana.

Chiudiamo questa relazione col far voti affinchè nella nostra popolazione il *potere* divenga *volere*, ed il *volere*, *potere* ond'essa riacquisti quel primato di civiltà e di potenza che per tanti secoli tenne incontestabilmente nella storia dei popoli.



UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils
943.96 Su13
Suavi, Ali.
A propos de l'Herzegovine.
3 1951 002 102 378 V

WILSON
ANNEX
AISLE 50